



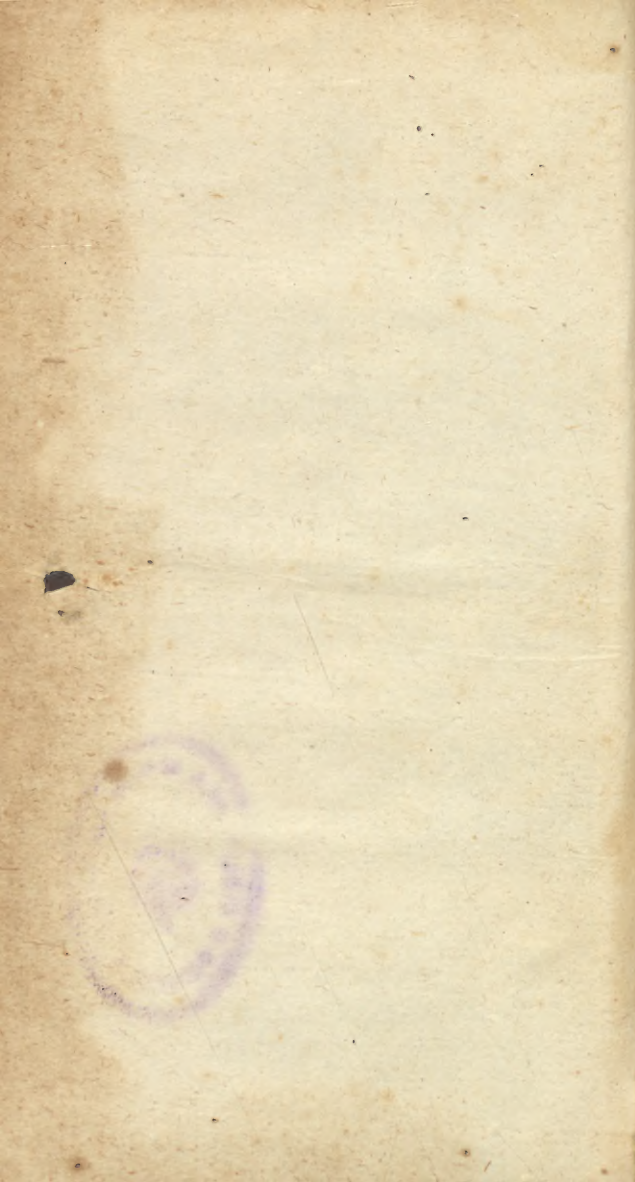




~~47~~ = 7. 62 = 8

Vol 213

in 26



HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.
TOME QUARANTE-UNIE'ME.





HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes
Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERE' DANS LES
PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRE' :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION , LES USAGES , ARTS , SCIENCES ,
COMMERCE , MANUFACTURES , &c.

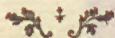
POUR FORMER UN SYSTÈME COMPLET

*d'Histoire & de Géographie moderne , qui représente
l'état actuel de toutes les Nations :*

ENRICH I

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME QUARANTE-UNIEME.



A PARIS,

Chez **DIDOT**, Libraire, Quai des Augustins,
à la Bible d'or.

M. DCC. LIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



GENERAL

DES VOYAGES

2

NOUVELLE COLLECTION

DE TOURNAGES ET DE VOYAGES

PAR M. DE LA PIERRE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE

DE LA BIBLIOTHEQUE IMPERIALE





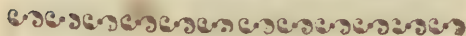
HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XV^e Siecle.

SECONDE PARTIE.



LIVRE SECOND.

SUITE DES VOYAGES
AUX INDES ORIENTALES
PAR LE SUD-OUEST.

INTRODUCTION.



Le Voyage de Kämpfer, la Description du Japon, & celle de l'Isle Celebes, n'ayant paru dans l'ordre précédent qu'à titre d'Intermedes, on ne remettra pas plus loin la suite des Voyages aux Indes Orientales par le Sud-Ouest, c'est-à-dire, par les Détroits de
Tome XLI. A

Magellan & de le Maire. Quoique ces fameux Passages appartiennent proprement à l'Amérique, la même raison qui a fait placer leur découverte dans l'article de l'Asie, doit y faire joindre aussi leur Description; d'autant plus qu'elle s'offre naturellement, dans les Voyages dont on va recueillir les Journaux. Mais donnons une idée générale du sujet qui reste à traiter.

Voyageurs
dont on a
les remarques
sur les Dé-
troits de Ma-
gellan & de
le Maire.

Le premier, qui tenta cette route après Magellan, fut Dom François Garcia Joffre de *Layala*, Commandant d'une Flotte Espagnole de sept Vaisseaux. On a vu ses projets & son sort, dans la Description des Philippines. Il entra dans le Détroit, au mois de Janvier 1526, & n'en sortit qu'au mois de Mai, pour entrer dans la Mer du Sud.

Alonso de *Camargo* partit d'Espagne en 1539, avec trois Vaisseaux, qu'il avoit ordre de conduire au Pérou, & sa navigation fut heureuse jusqu'à l'entrée du Détroit; mais il eut tant à souffrir, dans le passage, qu'ayant été séparé des deux Bâtimens qui accompagnoient le sien, il arriva seul, & dans un état déplorable, au Port d'Arequipa, dans la Mer du Pérou. Des deux autres, l'un périt par le naufrage; & le troisième, désespérant de surmonter

la violence des flots , prit le parti de INTRODUCT. retourner en Espagne.

D'autres Espagnols passerent le même Détroit en divers temps ; & tous ces Voyages n'eurent pas un succès plus heureux.

En 1578 , François *Drake* , Anglois , passa le Détroit de Magellan , dans l'espace de treize jours , avec cinq Vaisseaux de sa Nation. Il revint en Europe , par les Indes Orientales , & par le Cap de Bonne Espérance.

En 1580 , Pierre *Sarmiento de Gamboa* , Espagnol , venant du Pérou en Espagne par le même Détroit , y fonda la Colonie de Philippeville. On a déjà remarqué que Winter , Capitaine d'un Vaisseau de la Flotte de Drake , avoit repassé le premier par cette voye , de la Mer du Sud en Europe.

Thomas *Candish* , excité par l'exemple de Drake , fit , en 1586 , le Voyage des Indes Orientales par le Détroit de Magellan , & revint , comme lui , par le Cap de Bonne Espérance. Mais ces deux Anglois ne cherchoient qu'à s'enrichir par le pillage des trésors du Pérou.

Olivier *de Noort* , dont on a déjà donné la Relation , fut le premier Hollandois , qui par des motifs bien entendus , & pour affranchir le Commerce des Pro-

INTRODUCT. vinces-Unies de la tyrannie des Espagnols , entreprit en 1599 , de se rendre dans les Mers d'Orient par la même route. Il fit , en trois ans , le tour du Monde ; plus heureux que Sebald de Weert , autre Officier de la Nation , qui après avoir employé dans la même année près de neuf mois à lutter contre les difficultés du passage , se vit forcé de revenir en Hollande , sans avoir pû pénétrer jusqu'à la Mer du Sud.

En 1614 , Georges *Spilberg* suivit les traces d'Olivier de Noort , pour soutenir le Commerce de la Hollande , & ne fit pas moins heureusement le tour du Globe.

Jacques l'*Hermite* , autre Hollandois , entreprit le même Voyage en 1624 , & passa heureusement le Détroit.

Le Chevalier Jean *Narborough* , envoyé par Charles II , pour faciliter la navigation des Anglois par de nouvelles découvertes , passa le Détroit de Magellan en 1669 , & revint par la même voye. Cooke se trompe , en lui attribuant l'honneur d'avoir été le premier qui l'eût passé & repassé dans le même Voyage.

Scharp , Boucanier Anglois , étant entré dans la Mer du Sud par l'Isthme

d'Amérique (1), se propoſoit de retourner en Europe par le Détroit de Magellan ; mais ayant manqué l'ouverture du paſſage , il porta plus loin au Sud , & rentra , dans la Mer du Nord , en 1681 , par une Mer ouverte , ſans avoir eu la vûe d'aucune Terre , juſqu'à ſon arrivée dans l'Iſle de Nevis.

En 1695 , une Eſcadre Françoisſe de ſix Vaiſſeaux , ſous le commandement de M. de Gennes , entreprit d'aller faire la guerre aux Eſpagnols , ſur les Côtes du Pérou. Elle entra dans le Détroit de Magellan , au mois de Février de l'année ſuivante ; mais n'ayant pas ceſſé pendant deux mois , de trouver des vents contraires , elle fut obligée de retourner ſur ſes traces.

Ce ſont les obſervations de la plûpart de ces Navigateurs , qu'on croit devoir recueillir , pour en former autant d'articles , ſous le nom de ceux qui les ont publiées.

A l'égard du Détroit de le Maire , dont on a donné la découverte , dans l'article de ce Voyageur , il eſt aujourd'hui mieux connu , qu'il ne l'avoit été

(1) C'eſt à-dire , qu'à l'exemple de pluſieurs autres Avanturiers , il ſe rendit par terre avec ſes Com-

pagnons , ſur le bord de la Mer du Sud , où ſes brigandages lui procurent des Vaiſſeaux.

INTRODUCT. pendant plus d'un siècle , par quelques Relations fort estimées (2). Telles sont , 1°. Celle de Woodes Rogers ; 2°. Celle d'Edouard Cooke ; 3°. Celle de M. Frefier , Voyageur respectable à plusieurs titres , qui jouit de sa réputation dans un poste honorable , & qui a donné au Public , en 1732 , le récit d'un Voyage à la Mer du Sud , qu'il fit pendant les années 1712 , 1713 & 1714. 4°. Celle de M. Anson , publiée par M. Walter , Ministre de l'Escadre Angloise dont il s'est fait l'Historien , & composée sur les Journaux de tout ce qu'il y avoit de personnes éclairées dans la même Escadre.

Comment
on les va don-
ner successi-
vement.

Tous les Voyageurs qu'on vient de nommer , & dont on n'a pas déjà donné l'extrait , vont paroître ici successivement ; avec cette différence , que ceux qui ont passé les Détroits de Magellan , ou de le Maire , dans une autre vûe que celle d'aller aux Indes Orientales , & qui appartiennent par conséquent à d'autres Parties de ce Re-

(2) On ne parle point de celle de Gorneliff Schouten , Compagnon de Jacques le Maire , parce qu'elle ne contient rien qui ne se trouve dans celle de le Maire même. Nous en avons une Traduction de

l'année 1618 , à Paris , chez Gobert , *in-12*. La plus ancienne Edition de celle de le Maire , en François , est à la fin de la première Partie de la Traduction Française d'Herrera.

cueil, ne paroîtront que pour fournir INTRODUCT.
 leurs remarques sur ces deux Détroits;
 au lieu qu'une partie de ceux, qui ont
 poussé leur course jusqu'à la Mer des
 Indes, seront présentés dans l'étendue
 convenable à chacun de leurs articles,
 pour terminer LES VOYAGES AUX INDES
 ORIENTALES PAR LE SUD-OUEST.

§ I.

Voyage du Chevalier Drake.

1577.

HACKLUYT, qui nous a con- Motifs du
Voyage & dé-
part de l'Esca-
dre Angloise.
 servé le Journal Anglois de cette
 Expédition (3), nous apprend qu'elle
 fut long-temps mystérieuse; & que pour
 surprendre apparemment les Espagnols
 sur les Côtes du Chili, du Pérou & du
 Mexique, où ils se croient presque inac-
 cessibles par la Mer du Sud, on publia
 qu'une Escadre de cinq Vaisseaux, que

(3) Recueil d'Hackluyt, Edition de 1600, p. 730. Ce Voyage a été traduit en François Par F. de Louvencour, Sieur de Vau-chelles, & publié à Paris chez Gosselin en 1613. Le Traducteur remarque dans son Epître, adressée à M. de Saint Simon, Seigneur & Baron de Courtomer, que Drake enleva tant de richesses aux Espagnols; qu'à son retour il fit pour plus de huit cens mille écus de présens à la Reine sa Maîtresse, & à divers Seigneurs de sa Cour. Il ajoute, avec assez d'obscurité, que le Journal, dont il donnoit la Traduction, venoit d'un Payfan de Courtomer, qui avoit fait le Voyage avec Drake.

DRAKE.
1577.

les Anglois avoient fait équiper à Plymouth, étoit destinée pour le Voyage d'Alexandrie. Elle partit, sous le commandement du Chevalier Drake, le 17 de Novembre 1577; & le 5 d'Avril de l'année suivante, elle arriva heureusement à la vûe du Brésil. Les vents ne la favoriserent pas moins jusqu'à la Riviere de la Plata, & de-là jusqu'au Port que Magellan avoit nommé S. Julien.

Punition
exemplaire.

1578.

Le premier spectacle qui s'offrit aux Anglois dans ce Port, fut un Gibet planté; ce qui leur fit juger que Magellan avoit exercé une rigoureuse Justice, sur quelques Mutins de son Equipage. Drake en prit occasion de se faire rendre compte de quelques desordres, qui avoient éclaté dans le sien. Un Officier, nommé *Doughtie*, qui fut convaincu d'avoir excité les Matelots à la révolte, pour rompre un Voyage dont il commençoit à craindre les dangers, se vit condamné, suivant la forme des Loix, à perdre la tête d'un coup de hache. L'Auteur observe, comme une singularité sans exemple sur Mer, » qu'il demanda la Communion, & » qu'elle lui fut accordée; après quoi il » embrassa le Général, il lui demanda » pardon, il pria pour la Reine & le » Royaume, il prit congé de la Com-

» pagnie , & marcha constamment à la
 » mort (4).

DRAKE.
 1578.

L'Escadre ayant quitté Saint Julien le 17 d'Août 1578 , entra , le 20 , dans le Détroit de Magellan. Elle avança peu jusqu'au lendemain. Le Canal parut fort sinueux , comme s'il eût été sans passage. Un vent contraire , qui se leva vers la fin du jour , força les Anglois de retourner , & de jeter l'ancre comme au hazard.

Le dessein qu'on s'est proposé , oblige ici de s'attacher aux moindres observations qui regardent le Détroit.

Observations
 de Drake sur
 le Détroit de
 Magellan.

» On y voit plusieurs beaux Havres , où
 » l'on trouve de fort bonne eau douce : mais la principale commodité manque ; c'est-à-dire , que proche même
 » de la terre , on n'y trouve pas de fond
 » pour mouiller , excepté dans quelque
 » que riviere étroite , ou entre quelques
 » rochers. Ainsi , lorsqu'on y est
 » surpris de quelque vent contraire , ou
 » de quelque tourbillon , le danger n'y
 » est jamais médiocre. La terre , des
 » deux côtés , est bordée de montagnes
 » fort hautes , & couvertes de neige.
 » A l'Est & à l'Ouest , on rencontre plusieurs
 » Isles , entre lesquelles la Mer
 » passe avec autant de force , qu'à l'en-

(4) Voyage de Drake , pages 25 & 26.

DRAKE.
1578.

» trée même du Détroit. Sa largeur est
» de deux lieues en quelques endroits ,
» & de trois ou quatre en d'autres ,
» mais nulle part de moins d'une lieue.
» L'air y est très-froid. Cependant les
» arbres y sont toujours verts ; & l'on
» trouve , dessous , quantité de bonnes
» herbes (5).

Ignorance
des Anglois.

Des remarques si vagues , & de si peu
d'utilité , doivent faire juger que le
Chevalier Drake n'avoit pas fort à cœur
l'intérêt général de la Navigation ; où
plutôt , on en doit conclure que les An-
glois étoient encore fort éloignés de
cette habileté qu'ils s'attribuent aujour-
d'hui (6). La fortune leur tenant lieu
d'autres lumieres , ils eurent le bon-
heur de sortir du Détroit , & d'entrer
dans la Mer du Sud , dès le 6 de Sep-
tembre ; c'est-à dire , de faire en treize
jours , un passage , où des Navigateurs
moins heureux ont employé jusqu'à neuf
mois. A la vérité , ils furent jettés le
7 , par une tempête , à plus de deux cens
lieues en longitude : mais cette disgra-
ce même leur devint avantageuse , en
les faisant tomber dans une Baye , où

(5) *Ibid* , page 28.

(6) On peut dire qu'elle
est commune à toutes les
Nations commerçantes de

l'Europe , par la communi-
cation de lumieres qui se
fait mutuellement.

ils mouillèrent tranquillement. Cependant ils se virent dérivés ensuite à cinquante-cinq degrés & un tiers, au Midi du Détroit. Ce qui leur fit donner à la Baye qu'ils avoient été forcés de quitter, le nom de *Severing of the friends*, ou Baye de la séparation des Amis. La fortune, qui ne les accompagnoit pas moins, leur fit découvrir, à la hauteur où ils étoient parvenus, une Isle qui leur fournit d'excellente eau douce, & des herbes d'une singulière vertu (7).

DRAKE.
1578.

Baye de la séparation des Amis.

La suite de leurs courses, dans la Mer du Sud, n'offre qu'une scène continuelle de victoires & de prospérités. Ils prirent un si grand nombre de Vaisseaux Espagnols, & si richement chargés, qu'au commencement de l'année suivante, rassasiés d'or & d'argent, toutes leurs idées se tournèrent à choisir une route sûre, pour retourner en Angleterre avec leurs trésors.

1579.

Fiche butin de la Flotte de Drake.

Il s'en présentoit deux : celle du Détroit de Magellan, par lequel ils étoient venus ; & l'autre, par cette grande Mer du Sud, dont l'étendue est effrayante. En se déterminant pour la seconde, il restoit encore à considérer s'ils devoient prendre par les Moluques & le Cap de Bonne-Espérance, ou monter le long,

Il balance sur le choix d'une route pour son tour.

DRAKE.

1579.

de la Chine & de la Tartarie par le Détroit d'Anian, pour venir descendre en Angleterre par la Mer Glaciale, en doublant le Cap Tabin & de Novergue. Deux raisons portèrent Drake à rejeter la route du Détroit de Magellan. Premièrement, les Espagnols, qui avoient eu le temps de rassembler leurs forces sur les Côtes du Pérou & du Chili, lui parurent beaucoup plus redoutables à son retour, & pour des Vaisseaux chargés de richesses, qu'ils n'avoient pû l'être à son arrivée, & pour des Avanturiers qui ne cherchoient alors que l'occasion de s'enrichir au prix de leur sang. En second lieu, il se formoit une idée terrible de la bouche du Détroit, du côté de la Mer du Sud. Il en avoit essuyé les pluies, les tempêtes, les rafales; & ses meilleurs Pilotes ne se rappelloient pas, sans frayeur, les sables qu'ils avoient observés sur cette Côte.

On résolut, dans une assemblée de toute la Flotte, de prendre la route du Japon & de la Chine, pour retourner par la Mer du Nord (8), & cette opi-

(8) On ne trouve pas un mot du dessein de passer par la Mer du Nord, dans le Journal Anglois du Recueil d'Hackluyt. Mais le

Traducteur François en parle plusieurs fois. Comme ce n'est pas le seul point sur lequel il s'écarte du véritable Journal, on doit

nion fut suivie le 16 d'Avril 1579. Mais comme on étoit arrêté depuis quelque temps par des calmes, on prit le parti d'avancer jusqu'à six cens lieues en longitude, pour trouver des vents plus favorables dans cet éloignement de la terre.

Le 5 de Juin, à quarante-deux degrés du Nord, l'air devint si froid, que tous les Equipages ayant beaucoup à souffrir, & la peine croissant à mesure qu'on avançoit vers le Pôles arctique, on prit le parti de retourner à trente-huit degrés de la Ligne. On découvrit à cette hauteur, une Terre, à laquelle il y avoit peu d'apparence que les Espagnols, ou d'autres Nations de l'Europe, eussent jamais abordé. Elle parut basse & unie. Bien-tôt on apperçut une bonne Baye, où l'Escadre fut portée par un vent favorable; & Drake y fit jeter l'ancre avec confiance, à la vue d'un grand nombre de Cabanes, qui bordoit le rivage.

Les Habitans marquerent moins d'effroi que d'admiration, en voyant avan-

DRAKE.
1579.

Froid excessif qui le fait retourner vers la Ligne.

Découverte de la nouvelle Albion.

supposer que l'Exemplaire, qu'il avoit reçu du Vassal de M. de Courtomer, contenoit quelques Variantes. Cependant on est assez en peine comment le Chevalier Drake espéroit alors de venir de la Chine par la Mer Glaciale, Le Détroit d'Anian n'a jamais été bien connu.

DRAKE.

1579.

cer des Masses flottantes, qui devoient être pour eux un spectacle fort nouveau. Ils s'approchèrent des premiers Anglois qui descendirent sur le sable; & loin de les traiter en Ennemis, ils leur firent des caresses & des présens. Drake, pour répondre à leur humanité, fit distribuer parmi eux quelques piécés d'étoffe, qu'ils reçurent avec de grandes marques de joye. Les hommes étoient absolument nuds; mais leurs femmes avoient les épaules couvertes d'une peau velue de daim, ou de quelque autre animal; & de la ceinture jusqu'aux genoux, elles portoient, en forme de tablier, une espee de toile, composée d'écorce d'arbre. Leurs Maisons, qui étoient fort près de la Mer, ressembloient, par la forme, à nos Colombiers; c'est-à-dire, qu'elles étoient rondes & sans fenêtres, avec une seule porte, & une ouverture au sommet, pour servir de passage à la fumée. Leurs lits n'étoient que des rameaux de sapin & d'autres arbres, disposés en cercle autour du foier, qui formoit le centre de chaque Cabane.

Douceur des
Habitans.

Pendant tout le séjour que les Anglois firent dans cette Baye, ils ne cessèrent pas de recevoir la visite de ces honnêtes Sauvages, qui leur apportoit,

tantôt de fort beaux panaches de plume, tantôt des sacs remplis de feuilles seches de tabac. Mais avant que de s'approcher d'une petite colline, où le Général avoit fait dresser les Tentes, ils s'arrêtoient pour discourir entr'eux. Ensuite, laissant leurs arcs & leurs flèches dans le même lieu, ils s'avançoient pour faire leurs présens. La première fois que leurs femmes vinrent avec eux, elles s'arrêterent aussi; mais ce fut pour s'égratigner les joues, en poussant des lamentations & des cris pitoyables. Drake s'imagina que prenant les Anglois pour des Dieux, c'étoit une sorte de Sacrifices qu'elles vouloient leur faire. Il donna ordre à ses gens de se mettre en prieres, pour faire connoître apparemment qu'ils avoient eux mêmes une Divinité puissante, à laquelle ils rendoient leurs adorations. Il fit lire publiquement quelques Chapitres des Saintes Ecritures. Les Sauvages se rendirent fort attentifs, & parurent pénétrés de plaisir. Après cette lecture, ils s'approcherent modestement des Tentes; & Drake fut extrêmement surpris de les voir rendre, aux Anglois, tout ce qu'ils en avoient reçu (9).

Il s pren-
nent les An-
glois pour des
Dieux.

(9) Cette restitution, de venir, est assez singuliere
quelque motif qu'elle pût pour faire remarquer que

DRAKE,

1579.

Il jugea que la nouvelle de son arrivée s'étoit répandue plus loin ; car, peu de jours après , on les vit paroître en plus grand nombre ; & deux d'entr'eux , s'étant séparés des autres , lui firent connoître par diverses marques de respect , auxquelles il ne put se méprendre , qu'ils l'avoient distingué pour le Chef de sa Troupe. Ils continuèrent leurs signes , par lesquels il crut comprendre aussi qu'ils venoient de la part de quelque personne puissante , ou peut-être de leur Roi , & qu'ils lui demandoient un gage de confiance , sur lequel ce Prince , ou ce Seigneur , pût hazarder lui-même une visite. Le discours , dont ces signes furent accompagnés , dura près d'une demie heure. Drake s'efforça de leur faire entendre à son tour , qu'il leur vouloit toutes sortes de bien. Il leur offrit des présents , pour celui qui les avoit envoyés. Cette offre , qu'ils acceptèrent de fort bonne grace , parut leur causer beaucoup de joye. On vit bientôt venir , entre plusieurs Sauvages , un homme de fort belle taille & d'un air assez gra-

Le Roi du
Pays visite le
Général An-
glois.

le Traducteur se trompe
ici. L'Anglois porte , com-
me je l'ai traduit , They
restored again , tous , tho-

se things wich before we
bestowed upon them. Page
737.

rieux , qu'on ne put méconnoître pour leur Roi. Il marchoit gravement ; & son cortège pouffoit autour de lui des cris & des chants. Un Officier , de bonne mine , qui le précédoit de quelques pas , portoit une masse ou un Sceptre , d'où pendoient deux Couronnes & trois longues chaînes. Les Couronnes étoient composées de plumes de diverses couleurs , & les chaînes paroissoient d'os. Le Roi , & tous ceux qui environnoient sa Personne , étoient vêtus de peaux. Les autres étoient nuds ; mais ils avoient le visage peint , les uns de blanc , les autres de noir , & quelques-uns de différentes couleurs. Ils avoient , avec eux , un fort grand nombre d'Enfans ; & , sans distinction d'âge , ils portoit tous dans leurs mains quelque présent.

Le Général Anglois , quoique prévenu en faveur d'une Nation si douce , ne vouloit pas recevoir , sans précaution , une troupe dont le nombre l'emportoit beaucoup sur la sienne. Il donna ordre à ses gens de se tenir sous les armes , & de se ranger autour de leurs Tentes , dont ils s'étoient fait comme un petit Fort , défendu d'un bon rempart. Le Roi ne parut point effrayé de ces dispositions. Il salua tous les An-

DRAKE,
1579.

Conduits
extrêmement
singulière des
Sauvages.

DRAKE.
1579.

glois. Celui qui portoit son Sceptre , ayant appelle un autre Officier , auquel il dit quelque chose d'une voix basse , celui-ci répéta fort haut ce que l'autre lui disoit , & cette sorte de harangue dura fort long-temps. Ensuite le Roi s'approcha du Fort , avec les hommes & les femmes de son Cortège , après avoir fait signe au Peuple & à tous les Enfants de demeurer en arriere. Alors , celui qui portoit le Sceptre entonna un chant , & commença une danse , avec une grace & une mesure qui causerent de l'admiration aux Anglois. Le Roi , son Cortège , & tout le Peuple suivirent cet exemple. Enfin Drake , charmé du spectacle & guéri de ses défiances , leur permit d'entrer , en chantant & en dansant , dans le Fort & dans les Tentes (10).

Drake se
croit couron-
né Roi du
Pays.

Après la danse , le Roi s'assit , & pressa le Général , par des signes , de s'asseoir près de lui. D'autres signes , par lesquels il continua de s'expliquer , ne semblerent marquer d'abord que de l'affection & des offres de service : mais les Anglois se crurent bientôt obligés de leur donner un sens plus étendu. Le Roi prenant la plus grande des deux Couronnes , la mit sur la tête de Drake. En-

suite il lui mit au cou les trois chaînes, en recommençant à chanter avec tout son Peuple. Il fit cette cérémonie d'un air grave & respectueux ; & par intervalles , il répétoit le nom d'*Aioh* , que les Anglois prirent pour un terme de déférence ou pour un titre de dignité. Drake ne fit pas difficulté de recevoir le Sceptre & la Couronne , au nom de la Reine d'Angleterre , en souhaitant que toutes les richesses du Pays fussent transportées quelque jour à Londres , pour la gloire & le bonheur de sa Patrie.

Le Peuple s'écarta aussi-tôt à quelque distance , & parut se livrer à des exercices de Religion. Quelques Anglois , poussés par la curiosité , voulurent être témoins de cette nouvelle scène. Ils virent plusieurs troupes de Sauvages , qui prenoient le plus jeune d'entr'eux , & qui , se mettant en cercle autour de lui , jettoient des cris fort tristes , en s'égratignant le visage & se picquant la peau jusqu'au sang. Drake ne put douter qu'ils ne le prissent pour un Dieu , lorsqu'il les vit revenir , pour lui montrer leurs égratignures & leurs plaies. Il leur fit donner des emplâtres & des onguents , dont ils admirèrent beaucoup la vertu ; & leur folle erreur

Exercices de
Religion des
Sauvages.

DRAKE.
1579.

ne faisant qu'augmenter, ils continuèrent leurs Sacrifices de trois en trois jours. Mais les Anglois trouverent enfin le moyen de leur faire comprendre, que cette extravagance leur déplaisoit.

Pourquoi
Drake nomme le Pays la
nouvelle Albion.

Drake, ayant pris possession du Pays, pour la Reine, sa Maîtresse, lui donna le nom de la nouvelle Albion; non-seulement parce qu'il se crut le premier qui l'eût découvert, mais parce qu'il lui trouva beaucoup de ressemblance avec l'Angleterre, par la verdure & la beauté de ses Côtes. Il fit graver, sur une lame de cuivre, le nom, le portrait (11) & les armes de la Reine, son propre nom, l'an & le jour auquel il étoit arrivé, & les faveurs qu'il avoit reçues de la Nation. Cette lame fut clouée sur la face d'un pilier de pierre, qu'il fit élever au milieu du Fort.

Lorsqu'on eut fait les réparations nécessaires au Vaisseau, le Général observa plus soigneusement le Pays, & se fit un amusement de visiter plusieurs habitations des Sauvages. Il ne vit presque aucune terre, qui ne portât les apparences de quelque mine d'or ou d'argent. Les daims y sont en si grand

(11) Le Journal Anglois dit simplement qu'il fit clouer, sur le pilier, une

pièce de Monnoie d'Angleterre.

nombre, qu'on les rencontre par milliers. On trouve, de toutes parts une sorte de lapins, dont la description est fort étrange. Ils ont le corps aussi grand que les lapins de Barbarie, la tête de la grosseur des nôtres, les pieds semblables à ceux des taupes, & la queue d'un rat, mais beaucoup plus longue. Sous le ventre, ils ont, des deux côtés, un petit sac, dans lequel ils mettent des provisions pour la faim, lorsqu'ils sont rassasiés. Les Sauvages en mangent la chair, qu'ils trouvent de fort bon goût, & font tant de cas de la peau, que la robe de leur Roi en étoit composée.

DRAKE.
1579.

Etrange sorte de Lapins qui s'y trouvent.

Le départ de l'Escadre leur causa de vifs regrets. Drake s'étoit déterminé à prendre sa route par les Moluques, dans la crainte des dangers qu'il prévoyoit par le Nord. Il rencontra plusieurs Isles, jusqu'au 14 de Novembre, qu'il eut la vûe de Ternate, où il obtint du Roi toutes sortes de faveurs, & la liberté du Commerce. De-là, passant par les Isles de Celebes & de Java, il arriva, le 18 de Juin 1580, au Cap de Bonne-Espérance, sans avoir eu la vûe d'aucune terre, & le 22 de Juillet à Sierra Lione. Enfin, le 3 de Novembre de la même année, c'est-à-di-

Retour de Drake en Angleterre.

1580.

DRAKE.

1579.

re, trois ans, douze jours moins, après son départ, il acheva le tour du Monde, en mouillant heureusement au Port de Plimouth.

§ II.

Voyage de Pierre de Sarmiento.

1580.

Occasion du
Voyage de
Sarmiento.

Les Espa-
gnols veulent
fortifier le Dé-
troit de Ma-
gellan.

LE passage de Drake, par le Dé-
troit de Magellan, alarma si vi-
vement les Espagnols, que pour assurer
la tranquillité de leurs Etablissmens,
en fermant la seule voye qui les expo-
soit alors à l'invasion des Etrangers, ils
prirent la résolution d'y bâtir un Fort.
Le Viceroi du Pérou avoit envoyé deux
Vaisseaux de Guerre, sous le comman-
dement de Pedro Serano, le plus ha-
bile Navigateur que l'Espagne eut dans
ces Mers, pour donner la chasse à Dra-
ke, & lui enlever, s'il étoit possible,
les richesses qu'il emportoit du Pérou;
mais, les Anglois étant déjà trop éloi-
gnés, Serano reçut ordre d'aller voir,
dans le Déroit de Magellan, de quelle
maniere on pourroit le fortifier. Il em-
ploya neuf mois à cette entreprise; &
rempli de ses observations, il vint en
Espagne, pour en rendre compte à la
Cour. Elle s'en promit assez de suc-
cès, pour faire partir Diego Fariès des

Valdez , avec une Flotte de ving-trois Vaisseaux , montée de trois mille cinq cens hommes d'Equipage , & de cinq cens vieux Soldats pour travailler aux Fortifications.

SARMIENTO.
1580.

Mais cette expédition , quoique fort bien concertée , ne répondit pas aux Disgrace de leur Flotte.

espérances de la Nation Espagnole. A peine la Flotte étoit sortie du Port de Cadix , qu'une affreuse tempête en fit échouer cinq Vaisseaux , avec perte d'environ deux cens hommes ; & le reste fut si maltraité par les flots , que Valdez ne put continuer son voyage qu'avec seize Voiles , accompagné de Pedro de Sarmiento , qui devoit être Gouverneur du nouveau Fort. Après avoir perdu beaucoup de temps à se radouber , ils se virent forcés de passer l'Hiver sur la Côte du Brésil , dans la riviere de Janeiro. Ils remirent en Mer au Printems : mais , vers le quarante-deuxième degré de latitude Australe , ils essuyèrent une si rude tempête , que la moindre de leur disgrâce fut de se voir réduits à battre la Mer , au hazard , pendant l'espace de vingt-deux jours , & de gagner enfin l'Isle de Sainte Catherine. Ils avoient perdu , dans cette fatale occasion , un de leurs meilleurs Bâtimens , avec trois cens hommes &

Sarmiento
est nommé
Gouverneur
du Fort.

SARMIENTO, vingt femmes qu'il avoit à bord, & la plus grande partie des munitions qui étoient destinées pour le Détroit.

1580.

Valdez, se roidissant contre l'infortune, laissa tous ses Malades à Sainte Catherine, & le tiers de ses Vaisseaux qu'il ne put remettre en état de soutenir la Mer. Il lui en restoit dix, avec lesquels il se hâta de partir, pour donner la chasse à quelques Anglois qui avoient paru sur la Côte. Mais, en arrivant à l'embouchure du Détroit, une nouvelle tempête le força de retourner à Rio-Janeiro. L'année suivante, Pedro de Sarmiento, qui s'étoit rendu au Pérou, entreprit le même voyage sous de meilleures auspices par la Mer du Sud, & débarqua heureusement quatre cents hommes & trente femmes à la Pointe de Possession, où il fit bâtir un Fort qu'il appella *Nombre de Jesus*. De-là, s'étant rendu par terre au Port de Famine (12), il y bâtit une Citadelle, qu'il nomma Philippeville. A l'approche de l'Hyver, il s'embarqua pour retourner en Espagne, avec vingt-cinq Matelots: mais il eut le malheur d'être pris dans sa route, par le fameux

Sarmiento
bâtit Nombre
de Jesus &
Philippeville.

(12) Ce nom ne lui fut trouvant la Citadelle déserte, j'ignore que tous les Espagnols étoient morts de faim.

Chevalier *Walter Raleigh*, qui le con- SARMIENTO,
 duisit en Angleterre. On a vû, dans 1580.
 la Relation d'Olivier de Noort, & l'on
 achevera de voir dans celle de Candish,
 quel fut le sort des Espagnols qu'il avoit
 laissés au Détroit. Il reste à donner
 quelque idée de ses découvertes, sur
 le témoignage d'Argensola, Historien
 des Moluques (13), & du Capitaine
 Edouard Cooke (14).

En retournant vers la Mer du Nord, Ses observa-
 il mouilla dans une Baye inconnue, tions dans le
 où il ne vit paroître aucun Habitant : Détroit,
 mais il y découvrit des vestiges de pieds
 humains, des dards, des rames & des
 filers. Ses gens monterent au sommet
 de plusieurs hautes montagnes, d'où
 ils apperçurent un Archipel de petites
 Isles & un Canal fort spacieux, qui les
 traversoit. Quoique la plûpart de ces
 Isles fussent désertes, elles lui semble-
 rent naturellement fertiles. Il vit, dans
 quelques-unes, plusieurs Indiens nus,
 & peints de terre rouge. Plus loin, il
 en découvrit cinq dans une espece de
 Canot, qu'ils abandonnerent, pour
 prendre la fuite à pied. Ses recherches,
 sur le rivage, lui firent trouver une
 hute ronde, composée de quelques

(13) Livre 3 & 4

de son Voyage à la Mer

(14) De la Relation

du Sud, pages 3 & 41.

SARMIENTO.
1580.

pieux , de large écorce d'arbres & de peaux de loups marins (15) , dans laquelle il vit un amas de petites brosfailles & de coquilles , avec quelques filets de pêche , des os en forme de crochets ou d'hameçons , & plusieurs petits sacs remplis de terre rouge. En continuant d'avancer d'une Isle à l'autre , il découvrit une Habitation , régulièrement bâtie , & quantité d'Indiens aux environs. A cinquante-quatre degrés de latitude du Sud , sur une Pointe qu'il nomma Saint Isidore , il en trouva de fort traitables , qui se mêlerent familièrement avec l'équipage du Vaisseau. Entre les montagnes , il en vit une à peu de distance , qui vomissoit des flammes , & qui n'en étoit pas moins couverte de neige. Dans l'embouchure Occidentale du Détroit , Sarmiento , vit des hommes hauts de trois Verges (16) , & d'une grosseur pro-

(15) On a déjà remarqué qu'ils sont nommés , par d'autres Voyageurs , loups & veaux marins.

(16) C'est-à-dire , de neuf pieds. Quoique rien ne soit si positif que ce témoignage , & qu'il s'accorde avec celui de plusieurs autres Relations , il paroît bien surprenant que dans la suite tous les Géans du Détroit aient comme

disparu , & que tous les Navigateurs d'un temps plus proche du nôtre , n'y aient vû que des hommes de la taille ordinaire. Cette grosse Ville , avec des Tours , ces Bourgs , ces Habitations bien peuplées , & ces arbres dignes d'un meilleur climat , n'ont pas été retrouvés non plus sur la Côte des Patagons , qui est celle du Nord.

portionnée. Ses gens en saisirent un , SARMIENTO, 1580.
 qu'ils amenerent à bord. Après avoir
 passé la plus étroite partie du Détroit , Ville & Bourgs qu'il y découvre.
 il découvrit clairement sur la Côte du
 Nord , entre deux longues Montagnes ,
 quelques délicieuses Plaines , plusieurs
 Bourgs , & une Ville ornée ou forti-
 fiée de plusieurs Tours. Sur la Côte
 Méridionale , qui est celle de la Terre
 de Feu , il ne fut pas moins surpris de
 trouver , à la distance de cinq lieues du
 rivage , un Pays fort bien peuplé , dont
 les Habitans nourrissoient des bestiaux ,
 & beaucoup d'arbres semblables à ceux
 qui portent la canelle & le coton. Le
 Détroit , dans toute sa longueur , lui
 parut de cent dix lieues ; ce qui s'ac-
 corde avec le compte de Magellan.

§ III.

*Differens Voyages aux Indes Orientales
 par le Détroit de Magellan.*

LA Loi qu'on s'est imposée , dans
 l'Avertissement du trente septième
 Tome, de passer légèrement sur toutes les
 Relations qui ne portent point un carac-
 tere particulier d'agrément ou d'utili-
 té, & qui se trouvent supprimées d'el-
 les-mêmes , comme on l'a fait obser-

SARMIENTO.
1580.

ver, par d'autres Relations plus exactes & plus complètes, oblige ici de rassembler, sous un même titre, plusieurs Voyageurs, qui n'ont pas d'autre droit, pour sortir de l'obscurité, que d'avoir tenté les premiers une route peu connue, & d'avoir servi comme de guides à des Observateurs plus éclairés.

THOMAS
CANDISH.
1586.

I. THOMAS CANDISH, Gentilhomme du Comté de Suffolk (17), encouragé par la réputation de Drake, partit de Plymouth, le 22 de Juillet 1586, avec trois Vaisseaux, qui le firent arriver, le 17 de Décembre, au Port qu'il nomma le premier, *Port Désiré*, ou du *Désir* (18). Il en partit le 28, pour suivre la Côte; & le 30, à quarante-huit degrés de latitude Australe, il rencontra un rocher à cinq lieues de la terre, autour duquel la sonde fit trouver, à la distance d'un mille, huit brasses d'eau sur un fond pierreux. Il doubla le Cap Blanc & le Cap des Vierges, qui n'avoient point encore de nom. Après avoir jetté l'ancre sous le dernier, qui est à

(17) Son Journal se trouve dans la Collection d'Haclyt, pages 803 & suivantes, sous le titre d'admirable & heureux Voyage, &c. On nous y apprend qu'il fut composé par François Prety, de Ry, dans le Comté de Suffolk, employé sous les ordres de

Candish; que Candish étoit lui-même de Trimley, Bourg du même Comté. Je ne connois pas de traduction Française de cet Ouvrage. Il est écrit fort grossièrement.

(18) On en verra ci-dessous, la Description,

l'entrée du Détroit de Magellan , il s'engagea ; le 6 de Janvier , dans la bouche du Détroit , à cinquante-deux degrés. Le 7 , il y prit , sur le rivage , vingt-trois Espagnols , & leur Chef nommé Hernando ; triste reste de quatre cens hommes de la même Nation , qui étoient morts de faim & de misère dans la nouvelle Colonie de Sarmiento. Il arriva , le 10 , à Philippeville , dont les murs & les fortifications subsistoient encore. Depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à l'endroit où il se rétrécit le plus , il compte quatorze lieues , & la route , dit-il , est à l'Ouest & au Nord. Il en compte dix , depuis cet endroit jusqu'à l'Isle des Pingouins , au Sud-Ouest , tirant un peu vers le Sud.

CANDISH.
1587.

Son arrivée
au Détroit de
Magellan.

Quoiqu'une partie de ses remarques , sur l'établissement de Sarmiento , se trouve dans les citations de la Relation d'Olivier de Noort , il convient au dessein qu'on se propose , de les rappeler ici dans ses propres termes. » Philippeville avoit quatre Forts , & chacune de leurs faces avoit été montée d'une pièce de canon de fonte ; mais les Espagnols avoient pris soin d'enterrer cette artillerie , & l'on n'en voyoit plus que les affuts. Candish ne manqua point de faire déterrer toutes les

Ses observations sur la
Colonie Espagnole de Sarmiento.

CANDISH.

1587.

„ pièces , & de les faire transporter à
 „ bord. La Place étoit située , sans con-
 „ tredit , dans l'endroit le plus favora-
 „ ble du Détroit pour le bois & l'eau.
 „ Elle avoit plusieurs Eglises. Les Loix
 „ y devoient être fort sévères , car on
 „ voyoit quelques Gibets , auxquels plu-
 „ sieurs Criminels étoient encore atta-
 „ chés. Il paroissoit que les Espagnols
 „ y avoient été long-temps réduits à ne
 „ vivre que de moules & de limpets.
 „ Candish n'y trouva pas d'autres vi-
 „ vres , à l'exception de quelques Daims,
 „ qui descendoient des montagnes pour
 „ se rafraîchir au bord de la rivière.
 „ Ces Espagnols s'étoient flattés de se
 „ rendre les seuls Maîtres du Détroit :
 „ mais le Ciel fit connoître que ce n'é-
 „ toit pas sa volonté. Pendant plus de
 „ deux ans qu'ils occuperent leur Ville ,
 „ ils n'y virent rien croître & rien prof-
 „ pérer. D'un autre côté , ils furent
 „ souvent attaqués par les Indiens , jus-
 „ qu'à ce qu'ayant consommé toutes
 „ leurs provisions , ils moururent pres-
 „ que tous de faim dans leurs maisons ,
 „ où les Anglois trouverent leurs Ca-
 „ davres tout vêtus. L'air en étoit en-
 „ core infecté. Ceux qui étoient demeu-
 „ rés vivans avoient pris le parti d'en-
 „ sevelir , dans la terre , leurs meubles &

» tout ce qu'ils n'avoient pas eu la force
 » d'emporter, pour abandonner cette fu-
 » neste demeure, & se mettre en che-
 » min le long du rivage, dans l'espoir
 » d'y trouver de quoi soutenir leur mi-
 » sérable vie. Ils n'avoient pris que
 » leurs arquebuses & quelques usten-
 » ciles; mais à l'exception de quelques
 » oiseaux de mer, qu'ils avoient tués
 » par intervalles, ils n'avoient vécu,
 » pendant l'espace d'un an, que de ra-
 » cines & de feuilles. Enfin, lorsqu'ils
 » rencontrèrent Candish, ils étoient
 » déterminés à prendre leur route vers
 » la rivière de Plata. Dans leur nom-
 » bre de vingt-quatre, ils avoient deux
 » femmes (19).

CANDISH,
 1587.

Candish changea le nom de leur malheureuse Colonie en celui de *Port de Famine*, que tous les autres Voyageurs lui ont conservé depuis. Il la place à cinquante-trois degrés du Sud, & le Cap Froward (20) à cinquante-quatre. Il donna aussi le nom de Baye d'Elisabeth à une belle Baye sabloneuse, qui, suivant le calcul de sa route, est à vingt lieues du Port de Famine. Deux lieues plus loin, il trouva une rivière d'eau

Il lui donne
 le nom de
 Port de Fami-
 ne.

(19) Journal de Thomas Candish, *ubi supra*, page 806.
 (20) C'est une corruption, pour Forward.

CANDISH.

1587.

douce, & quantité de Sauvages, avec lesquels il fit quelque liaison, quoiqu'il les donne pour des Antropophages. Le Canal de Saint Jérôme en est, dit-il, à deux lieux. De ce Canal, qu'il nomme ailleurs une rivière, il compte, par estime, trente-quatre lieues jusqu'au débouchement du Détroit dans la Mer du Sud. Ainsi, conclut-il, toute sa longueur est d'environ de quatre-vingt-dix lieues; & la latitude du débouchement est à peu près la même que celle de l'entrée, c'est-à-dire, d'environ cinquante-deux degrés quarante minutes du Sud. Il se trouva, dans la Mer du Sud, le 24 de Février (21).

Le reste de son Voyage ne contient que diverses expéditions sur les Côtes du Chili, du Pérou, & de la Nouvelle Espagne, avec sa route aux Philippines, & son retour en Angleterre par le Cap de Bonne-Espérance. Il rentra dans le Port de Plymouth, le 9 de Septembre 1588 (22).

(21) *Ibidem*, page 807.

(22) On trouve à la suite de son Journal, les Hauteurs de quantité de lieux, les sondes, & les variations de l'Eguille sur toute sa route, par Thomas Fuller d'Ipswich, qui étoit son Pilote. Hakluyt y joint

quelques autres petits Journaux du même Voyage, tels que celui de Winter, qui accompagnoit Drake, & qui repassa le Détroit, celui de Chidley & de Whech; enfin celui d'un autre Voyage de Candish, en 1591, où l'Auteur,

II. OLIVIER DE NOORT, qui fit le Voyage des Indes Orientales par la même route, en 1598, a déjà trouvé place à la suite de Magellan, dans le Tome XXXVIII. de ce Recueil, où l'on a cru devoir le faire servir à jetter du jour sur la Relation de Pigafetta.

1598.
OLIVIER DE
NOORT.

III. SEBALD DE WEERT, également célèbre par les Isles qui portent son nom, & par les malheurs qu'il essuya dans un Voyage au Détroit de Magellan, n'offre rien de plus remarquable, dans son Journal (23), que le détail même de ses disgraces, qui l'obligèrent de renoncer à son entreprise. Il étoit parti de Hollande le 8 de Juin 1598, avec une Escadre de cinq Vaisseaux, dont il commandoit l'un, sous les ordres de l'Amiral Mahu & du Vice-Amiral Simon Descordes; cette petite Flotte, s'étant arrêtée trop long-temps sur la Côte d'Afrique, n'arriva au Détroit que le 6 d'Avril de l'année suivante. Elle y entra fort heureusement: mais les vents devinrent si contraires, que Sebald, après avoir essuyé, pendant plus de huit mois, tous les dan-

1598.
SEBALD DE
WEERT.

Ses disgraces.

nommé Jean Jane, parle d'une Carte admirable du Détroit, levée par Can-

pas avoir jamais vu le jour.
(23) Au Recueil de la Compagnie Hollandoise 2
Tome I, page 609.

SEBALD DE
WEERT.
1599.

gers d'une Mer terrible, & s'être vû séparé de ses Compagnons, qui continuèrent plus heureusement leur route, fut contraint par la révolte de ses gens, par la faim, & par le déplorable état de son Vaisseau, de rentrer dans la Mer du Nord. Une si triste situation ne lui avoit guères permis de faire des observations utiles : cependant, on trouve, dans le Journal de ses peines, plusieurs circonstances qui méritent d'être recueillies.

C'est de lui qu'on apprend que la Baye, qui avoit reçu, des premiers Navigateurs, le nom de Baye verte, prit celui de Baye Descordes, le 2 d'Août 1599, en mémoire de tous les accidens que les Hollandois du Vice-Amiral y avoient essuyés (24). Outre l'excès de la faim & du froid, ils y avoient été fort maltraités par les Sauvages ; & si l'imagination ne leur fit pas grossir les objets de leur crainte, on doit prendre une étrange idée de ces Barbares, sur leur récit. La Flotte n'ayant pas encore été dispersée, Descordes fut détaché avec deux Chaloupes, vers une Isle qui est vis-à-vis de la même Baye. » Il y » trouva sept Canots, remplis de Sauvages, qui n'avoient pas moins de

1599.
Noms qu'il
donne à diffé-
rens Lieux,

» dix ou onze pieds de haut , & dont
» la couleur étoit rousse & la chevelure
» fort longue. Aussi-tôt qu'ils eurent
» apperçu les Chaloupes , ils descen-
» dirent au rivage , d'où ils jetterent
» une si grande quantité de pierres ,
» que les Hollandois n'osèrent s'en ap-
» procher. Alors , se flatant de leur
» avoir inspiré de l'effroi , ils se rem-
» barquerent tous dans leurs Canots ,
» pour fondre avec de grands cris sur
» les Chaloupes. Le Vice-Amiral les
» laissa venir jusqu'à la portée du fusil ,
» & fit faire sur eux une décharge ,
» qui en tua quatre ou cinq. Ils retour-
» nerent à terre , ou dans leurs fureur
» ils arracherent de leurs propres mains,
» des arbres qui paroissoient gros de
» neuf ou dix pouces , pour s'en faire
» des retranchemens & des armes (25).
» Tous ces Sauvages étoient entiere-
» ment nus , à l'exception d'un seul ,
» qui avoit autour du cou , une peau
» de chien marin , qui lui couvroit le
» dos & les épaules. Leurs armes étoient
» des flèches d'un bois fort dur , qu'ils
» lançoient vigoureusement avec la
» main , & dont la pointe avoit la for-
» me d'un harpon. Elle demouroit dans
» le corps de ceux qui en étoient bles-

(25) *Ibid.* pages 651 & 652.

SEBALD DE
WEERT.
1599.

» fés, n'étant attachée au bout du bois ;
» qu'avec des boyaux de chiens marins ;
» & ce n'étoit pas sans beaucoup de
» peine qu'on l'en tiroit, parce qu'elle
» pénétoit fort avant (26). La pru-
» dence obligea Descordes d'abandonner
ces Furieux : mais d'autres Hollandois,
qui furent surpris peu de jours après,
ne se dégagerent pas avec le même bon-
heur. Ils perdirent plusieurs de leurs
gens ; & l'Amiral, ayant envoyé, au
même lieu, des forces plus nombreu-
ses, » on n'y trouva plus ces hommes
» cruels, ou plutôt ces bêtes brutes,
» mais on y vit d'horribles marques de
» leur brutalité. Ils avoient inhumai-
» nement défiguré les Cadavres des
» Morts (27).

Ordre de Che-
valerie Hol-
landoise.

En quittant cette Baye, l'Amiral,
pour éterniser la mémoire d'un Voyage
si extraordinaire, forma un Ordre de
Chevalerie, composé des principaux
Officiers de la Flotte ; & le calme ayant
obligé, dès le lendemain, de mouiller
dans une autre grande Baye, au Sud,
il ne remit pas plus loin la première
célébration de cet Etablissement. Tous
les Chevaliers prêterent, entre ses
mains, un serment solennel, par le-
quel » ils promirent de ne jamais con-

» sentir à rien qui fût contraire aux
 » loix de l'honneur , dans quelques pé-
 » rils & quelques extrémités qu'ils pussent
 » sentir tomber ; ni à rien , qui pût tour-
 » ner au desavantage de leur Patrie.
 » Ils y ajoûterent particulièrement la
 » promesse d'exposer leur vie contre les
 » Ennemis de leur Nation , & de faire
 » tous leurs efforts pour rendre les ar-
 » mes des Hollandois triomphantes ,
 » dans les Pays d'où l'Espagne tiroit les
 » trésors qu'elle employoit depuis tant
 » d'années à faire la guerre aux Pays-
 » bas. Cette cérémonie se fit à terre ,
 » sur la Côte Orientale du Détroit ; &
 » l'Ordre , ou la Confrairie , prit le
 » nom du *Lyon déchaîné*. L'Amiral fit
 » écrire les noms des Chevaliers sur une
 » Table , qui fut placée , dans le mê-
 » me lieu , sur un haut pilier , afin
 » qu'elle pût être vûe de tous les Vaif-
 » seaux qui tiendroient cette route ; &
 » la Baye reçut le nom de Baye des Che-
 » valiers.

Deux autres Bayes furent nommées ,
 l'une , *Baye des Soucis* , & l'autre *Baye-
 Close* , par allusion à divers malheurs ,
 qui ne cessoient pas de poursuivre la
 Flotte : mais on n'en trouve pas les hau-
 teurs dans le Journal ; comme si tant
 de disgrâces avoient fait perdre , aux

SEBALD DE
WEERT.
1599.

Caractère &
figure des Sau-
vages du Dé-
troit.

Hollandois , le soin de ces observa-
tions (28). De Weert ne laisse pas de
s'attacher beaucoup à faire connoître la
figure & le caractère des Habitans. Un
jour , dit-il , que ses Matelots étoient
à chercher des vivres , „ ils découvri-
„ rent trois Canots conduits par des
„ Sauvages , qui ayant découvert la
„ Chaloupe , sauterent à terre , & grim-
„ perent comme des singes , sur les mon-
„ tagnes. On ne trouva , dans les Ca-
„ nots , que de jeunes Pingouins , des
„ Harpons de bois , de petites peaux
„ de bêtes sauvages , & d'autres baga-
„ telles. Mais les Hollandois apperçu-
„ rent , au pied d'une montagne voi-
„ sine , une femme , avec deux petits
„ enfans , qui faisoit tous ses efforts
„ pour se sauver. Elle fut prise , & con-
„ duite à bord , sans qu'on remarquât
„ sur son visage aucun air de tristesse
„ ou d'émotion. Sa taille étoit médio-
„ cre , & sa couleur rousse. Elle avoit
„ le ventre pendant , l'air farouche , les
„ cheveux courts & qui paroissoient
„ coupés jusqu'aux oreilles. Pour orne-
„ ment , elle portoit au cou des co-
„ quilles de limaçons ; & par derrière ,
„ une peau de chien marin , qui lui
„ couvroit les épaules , & qui étoit at-

” tachée sous sa gorge avec des cordes
” de boyaux. Le reste de son corps
” étoit nud. Les mammelles lui pen-
” doient comme des pis de vache. Elle
” avoit la bouche grande , les jambes
” tortues , & les talons fort courts.

” Elle refusa de manger de la vian-
” de cuite. On lui offrit quelques
” oiseaux , qui se trouvoient dans la
” Chaloupe , & qu'elle reçut avidem-
” ment. Son premier soin fut d'en
” arracher les plus grandes plumes. En-
” suite elle les ouvrit avec des coquilles
” de moules , en les coupant derriere
” l'aîle droite , au-dessus de l'estomac
” & entre les deux cuisses. Elle les
” vuïda , c'est-à-dire , qu'elle jetta le
” fiel , les entrailles & le cœur ; mais
” ayant passé le foie sur le feu , elle le
” mangea si cru , que le sang en cou-
” loit de ses levres. Pour vuider le
” gosier , elle commença par le retour-
” ner ; & le tenant , d'un côté entre
” les dents , de l'autre avec la main
” gauche , elle le nettoya deux ou trois
” fois de la main droite , & elle le man-
” gea , sans autre apprêt que de l'avoir
” fait un peu chauffer. Les autres par-
” ties du corps , elle les déchira de ses
” dents , avec tant d'avidité que le sang
” en ruisseloit sur son sein. Ses enfans

SEBALD DE
WEERT.
1599.

» mangerent, comme elle, de cette
» chair crue. L'un, qui étoit une fille,
» paroïssoit agée de quatre ans. L'au-
» tre ne pouvoit avoir plus de six mois,
» quoiqu'il eût déjà beaucoup de dents,
» & qu'il marchât seul (29).

» Leur maniere de manger étoit ac-
» compagnée d'un air fort serieux,
» sans que la mere fît jamais le moindre
» souris, pendant que les Matelots
» rioient avec éclat. Après son repas,
» elle se mit sur les talons, dans la
» posture ordinaire d'une guenon.
» Pour dormir, elle se plia comme en
» un monceau. Les genoux lui tou-
» choient au menton, & son petit en-
» fant, qu'elle tenoit entre ses bras,
» avoit la bouche à sa mammelle. On
» la retint deux jours à bord. De Weert
» la fit reconduire au rivage, après lui
» avoir fait mettre une robe, qui
» avoit des demi-manches & qui lui des-
» cendoit aux genoux, avec un bonnet
» sur la tête, & quelques grains de
» verroterie autour des bras & du cou.
» Il lui fit aussi présent d'un petit miroir,
» d'un couteau, d'un clou & d'une a-
» lesne, dont elle parut fort satisfaite.
» On vêtit le plus jeune de ses deux en-
» fans d'une robe verte, avec quel-

ques grains de verre. L'autre fut retenu, & conduit en Hollande. Cette separation parut chagriner la mère : cependant elle descendit volontairement dans la Chaloupe, sans faire aucun effort pour emmener sa fille (30).

Cette femme sauvage étoit de la partie méridionale du Détroit. Celles du côté du Nord parurent plus modestes & plus traitables à de Veert, qui eut aussi l'occasion de les connoître. Après avoir pris la résolution de quitter les Détroits, il résolut aussi de s'arrêter dans l'Isle des Pingouins, pour en faire une provision, sans laquelle il auroit dû s'attendre à périr de faim sur la route. Il avoit rencontré Olivier de Noort près de la Baye des Chevaliers ; mais n'en ayant pu rien obtenir, dans un passage où chacun étoit occupé de ses propres besoins, il arriva le 12 de Janvier dans la petite Isle des Pingouins qui est éloignée d'une lieue de l'autre. En chassant on trouva, dans un des creux de ces animaux, une femme qui s'y tenoit cachée. Olivier de Noort étoit descendu dans cette Isle ; & quelques Sauvages, qui s'y trouvoient alors, ayant tué deux de ses gens, il les avoit massacrés tous, à la

SEBAED DE
WEERT.
1599.

1600.

SEBALD DE
WEERT.
1690.

réserve de cette femme , qui s'étoit ap-
paremment dérobbée , mais qui avoit
reçu néanmoins quelques blessures ,
dont elle faisoit voir les cicatrices. El-
le avoit le visage peint , & sur le corps
une espece de manteau , de peaux de bê-
tes & d'oiseaux , cousues avec assez
d'art , qui lui descendoit jusqu'aux ge-
noux. A la ceinture , elle portoit une
autre peau qui lui couvroit modeste-
ment les cuisses. Sa taille étoit grande ,
& ses forces paroissoient proportion-
nées. Elle avoit les cheveux coupés
assez court , au lieu qu'au Nord , com-
me au Sud , les hommes les portent
fort longs. De Weert offrit un couteau
à cette femme , qui l'accepta d'un air
satisfait , & qui lui fit entendre , par
reconnoissance , qu'il trouveroit beau-
coup plus d'oiseaux dans la plus grande
des deux Isles. On la laissa dans le lieu
où elle étoit , quoiqu'elle parût souhai-
ter d'être transportée au Continent (31).

Isles de Se-
bald , & d'où
leur vient leur
nom.

Enfin Sebald de Weert sortit du Dé-
troit le 21 de Janvier , après neuf
mois d'un pénible & dangereux séjour ,
dans ces horribles Parages. Le 24 , se
trouvant à la vue de trois petites Isles ,
qui n'étoient point encore marquées
dans les Cartes , il leur donna son nom ,

qu'elles ont porté depuis dans toutes les Relations des Voyageurs, & que l'ignorance de son origine a fait quelquefois défigurer. Il les place à soixante lieues du Continent, à cinquante degrés quarante minutes.

SEBALD DE
WEERT.
1600.

Après quelques nouvelles courses, le Vaisseau de Sebald de Weert entra dans la Manche Britannique, le 6 de Juillet, & jetta l'ancre le 13 au Port de Rotterdam, avec trente-six hommes, qui lui restoit de cent cinq, avec lesquels il étoit parti pour les Détroits (32).

IV. GEORGES SPILBERG (33) prit aussi la route du Détroit de Magellan, en 1614, pour se rendre aux Moluques avec une Flotte de six Vaisseaux, équipés par la Compagnie de Hollande. C'étoit l'année qui précéda la connoissance d'un Détroit plus avancé au Sud; & loin d'avoir disputé l'honneur de cette découverte, à Jacques le Maire & à Corneliss Schouten, qu'il rencontra l'année suivante, Jacques le Maire & Corneliss Schouten, dans l'Isle de Java, ne put se persuader de la vérité de leur récit. » Pendant leur longue na-

GEORGES
SPILBERG.
1614.

Ce qu'il pensoit de la découverte du Détroit de le Maire,

(32) Page 688.

(33) Le même dont on a déjà donné un Voyage aux Indes Orientales.

GEORGES
SPILBERG.
1614.

» vigation, dit-il, ces gens-là n'avoient
» découvert, ni de nouvelles terres,
» ni de nouveaux Peuples, avec qui
» l'on pût trafiquer. Ils racontaient
» seulement qu'ils avoient trouvé un
» nouveau passage, différent du passa-
» ge connu; quoiqu'il n'y eût aucune
» apparence, puisqu'ils avoient em-
» ployé quinze mois & trois jours dans
» leur voyage jusqu'à Ternate, & que
» de leur aveu ils n'avoient eu que des
» vents favorables. Il les appelle de
» prétendus faiseurs de découverte (34);
& dans un autre endroit, il affecte de
faire tomber sur quelques autres, la
gloire réelle de leur succès. » Nous é-
» tions informés, dit-il, qu'il y avoit,
» au Sud, d'autres passages que celui
» de Magellan, comme on le lit dans
» l'Histoire des Indes Orientales, écri-
» te en Espagnol par le Pere Joseph de
» Coste. Cet Historien dit, à la fin du
» Chapitre X, que Dom Gava Mendo-
» za, Gouverneur du Chili, ayant en-
» voyé le Capitaine Ladrihléro, avec
» deux Vaisseaux, pour chercher un
» passage qui est au Sud de Magellan, il
» le trouva, & s'éleva par cette route
» en haute Mer, courant du Nord au

(34) Voyage de Georges Spilberg, au Tome IV. du
Recueil de la Compagnie Hollandoise, page 556.

» Sud , sans suivre le Détroit. Plusieurs
 » autres Historiens ont tenu pour cer-
 » tain qu'il y avoit , dans le Détroit
 » même de Magellan , un passage du
 » côté du Sud , par lequel on se met
 » promptement au large , & l'on gagne
 » bien-tôt la Mer du Chili (35).

Quelque explication qu'on puisse
 donner à ces apparences de jalousie ,
 Spilberg s'est rendu lui-même assez cé-
 lebre , pout n'être pas incommodé de
 la réputation de ses Concurrrens. Son
 Journal représente une navigation d'en- Idée de son
Journal.
 viron trois ans , qui doit tenir rang en-
 tre les Voyages autour du Monde , puis-
 que s'étant rendu aux grandes Indes ,
 par la route du Sud-Ouest , il revint
 dans les Ports de Hollande , par le Cap
 de Bonne-Espérance. Mais la plûpart
 de ses observations regardant les affai-
 res du Commerce , ou n'ayant point de
 caractère particulier qui les distingue ,
 on se borne , suivant le projet de cet
 article , à recueillir ce qui peut servir
 à la connoissance du Détroit de Ma-
 gellan (36).

Il arriva le 25 de Mars , 1615 , à 1615
 la vûe du Cap des Vierges , qu'il nomi-
 me de Virginie ; mais il y trouva le

(35) *Ibid* , pages 503 & 504.

(36) Spilberg en donne une Carte fort détaillée,

GEORGES
SPILBERG.
1615.

Ses observa-
tions sur le
Détroit de
Magellan.

fond si mou, que de trois ancres qu'il fit jetter, aucune n'ayant pû mordre, il prit son cours à l'Ouest Nord-Ouest.

Le 26, après avoir beaucoup louvoyé, il se trouva proche du Pays, qu'il appelle les sept Montagnes, où il fut surpris de ne se trouver que sur dix brasses d'eau. La crainte l'obligea de retourner au Cap de Virginie, en côtoyant des terres fort basses, qui lui parurent fort semblables à la Côte de Douvres. Ses Equipages, effrayés du mauvais temps, qui leur faisoit croire l'entrée du Détroit impossible à de si gros Vaisseaux, éclaterent en murmures. Quelques-uns proposerent d'aller passer l'Hyver au Port Desiré, à l'exemple de Candish & d'Olivier Noort; & d'autres vouloient retourner au Cap de Bonne-Espérance, pour se rendre de-là aux Indes Orientales. Spilberg déclara d'un ton ferme, qu'il avoit ordre de traverser le Détroit de Magellan, & qu'il n'y avoit pas d'autre route à choisir. Cette réponse, courte, prompte & résolue, imposa du respect aux Murins.

Le 28, quatre Vaisseaux entrèrent dans le Détroit, avec un vent de l'Ouest, & de l'Ouest Quart de Sud. Vers la brune, on jetta l'ancre sur vingt-huit à

rente brasses , proche de la Côte Septentrionale. Les Courans , poussés le lendemain par un vent d'Ouest Quart de Sud-Ouest , se précipiterent si impétueusement hors du Détroit , qu'on ne pût mettre à la voile de tout le jour. Le soir , l'Amiral , ayant entrepris de virer le cable , dériva sur un banc , où la profondeur n'étoit que de seize à dix-sept brasses. Pendant le reste de la nuit , il fut jetté hors du Détroit ; & l'espace de deux jours il se vit seul , & forcé de demeurer à mâts & à cordes. Cependant il rentra le 2 dans la bouche du Détroit , courant d'abord au Sud-Est Quart de Sud , & peu à peu plus à l'Ouest , pour s'avancer sur la Côte Septentrionale. Ensuite , il fit l'Ouest Nord-Ouest , toujours la sonde à la main. Cette précaution étoit si nécessaire , que le lendemain , à l'arrivée du jour , il découvrit , en levant l'ancre , quantité de bas-fonds autour de lui. Lorsqu'il fut dans le Détroit , il rencontra un banc , d'un quart de lieue de large , où la profondeur diminua bien-tôt de quatre-vingt-dix-huit brasses d'eau , à cinq. Après avoir évité cet écueil , il vit le premier Pas du Détroit , qui n'avoit pas une demie-lieue de large ; & le flot l'ayant porté dans

GEORGES
SPILBERG.
1615.

le Pas , il n'y trouva pas de fond propre à mouiller. Il vit , sur la terre de Feu , un homme de très-grande taille , qui se montra plusieurs fois sur une petite colline. Proche du Pas , cette Terre est un lieu fort sec , où les Dunes approchent de celles de Zelande. Un calme obligea de mettre la Chaloupe en Mer , pour touer le Vaisseau. On traversa le Pas ; & l'ancre fut jetée à midi , entre le premier & le second Pas.

Il donne des
noms à diffé-
rens lieux.

Le 4 , on porta le Cap à l'Ouest Quart de Sud-Ouest , avec un vent de Nord Nord-Ouest , & le soir , on mouilla sur seize brasses , à la pointe du second Pas , vers la Côte Septentrionale. Le 7 , un Commis , nommé Corneille de Viane , engagea l'Amiral à descendre , pour visiter le Pays. Ils n'y virent point d'hommes ; mais ils apperçurent deux Autruches , que toute leur vitesse ne put leur faire suivre longtemps. Ils trouverent une riviere fort large , dont les rives étoient bordées d'arbrisseaux , couverts de grains noirs d'un fort bon goût. Spilberg nomma le Cap de cette Terre , Cap de Viane. Sur le soir , après s'être avancé jusqu'à la pointe du second Pas , & s'être approché des Isles des Pingouins , qui sont

au nombre de trois , il leur donna les noms suivans : à celle qui est au Sud , le nom d'Isle de la grande Côte ; à celle du milieu , celui de la grande Patagone , ou d'Isle des Géans ; à celle qui est au Nord , & qui paroît la plus petite , le nom d'Isle de la Cruche. Sa curiosité le fit descendre dans l'Isle de la grande Côte , où il trouva deux corps morts , enterrés , sans doute à la maniere du Pays , avec peu de terre sur eux , & des flèches à l'entour. Il fut surpris de l'art avec lequel ils étoient ensevelis dans des peaux de Pingouins. L'un étoit de la taille ordinaire ; l'autre n'avoit pas plus de deux pieds & demi de long. Ils avoient au cou de petits colliers , composés fort adroitement de coquilles de limaçons , qui n'étoient pas moins lustrées que des perles. Spilberg les fit recouvrir soigneusement de terre. Il ne trouva rien , dans les Isles , qui fût propre à servir d'alimens. On n'y voit qu'un peu d'herbe , qui fait la nourriture des Pingouins.

Le 10 , ayant remis à la voile avec un vent de Nord-Est , on arriva , vers midi , dans une belle Baye , que Spilberg prit pour celle de Port de Famine , parce qu'il y vit les ruines d'une Ville & de plusieurs Forts. Ensuite ,

GEORGES
SPILBERG.
1615.

rangeant toujours la Côte Septentrionale, où le terrain offre beaucoup d'arbres & quelques endroits fort unis, il jugea que les Espagnols l'avoient autrefois cultivé. Il fut surpris, vers le soir, après avoir mouillé sur trente brasses, & fort près du rivage, de voir sur la Côte Méridionale, de beaux arbres & des bois fort verts, avec quantité de Perroquets. La hauteur étoit néanmoins de cinquante-quatre degrés. Mais il fut encore plus étonné d'apercevoir un passage, par lequel on découvroit la pleine Mer. Il ne douta point qu'on ne pût entrer, par cette voye, dans la Mer du Chili; & son regret fut d'être séparé du Yacht, qu'il y auroit envoyé.

Le lendemain, il courut au Sud, & au Sud Quart-de-Sud-Est, jusqu'à une grande Pointe, derriere laquelle on trouve un grand enfoncement, où la Rade est très-bonne. Les terres y étoient fort hautes & couvertes de neige, comme au milieu de l'Hyver. De-là, il passa au Sud-Ouest, pour aller au troisième Pas, devant lequel il mouilla le soir, sur quarante-deux brasses. Le matin du jour suivant, il fit visiter une autre Baye; & descendant lui-même à terre, il n'y trouva que de l'eau dou-

ce, & des arbres, dont l'écorce avoit le goût du poivre; ce qui lui fit donner, à cette Baye, le nom de Baye du Poivre.

GEORGES
SPILBERG.
1615.

On remit à la voile, avec des vents si variables, qu'on eut beaucoup de peine à repasser la Baye des Moules, à côté de laquelle on rencontre une petite Isle & des terres fort hautes. Un coup de canon, que l'Amiral fit tirer vers le soir, amena bien-tôt une Chaloupe, qui lui apprit que le reste de sa Flotte étoit à l'ancre dans la Baye Descordes. Tous les Officiers se rassemblèrent, avec une joye extrême d'avoir surmonté tant de dangers, & de se revoir après une si longue séparation. Quelques-uns avoient apperçu, sur le rivage, plusieurs Indiens avec leurs femmes & leurs enfans. On leur avoit donné des couteaux & du vin d'Espagne, dont ils avoient paru fort satisfaits: mais, entendant tirer sans cesse aux oyes & aux canards, la frayeur les avoit fait disparoître. Spilberg prit occasion d'un calme, pour ordonner qu'on s'arrêtât huit jours à faire de l'eau & du bois. Les Equipages, qui avoient besoin de rafraîchissemens, trouverent, dans la Baye Descordes, une grande abondance de Moules & d'autres co-

GEORGES
SPILBERG.
1615.

quillages, dont le goût leur parut meilleur que celui des huîtres, du cresson de Mer, du persil, du persil de Macédoine, & des graines rouges d'arbrisseaux.

Le 24, après avoir doublé un Cap, on mouilla le soir, sur seize brasses, près d'une petite Isle, suivie de sept ou huit autres, auxquelles on donna des noms. Le 25, on découvrit une belle Baye, où le vent ne permit pas d'entrer. Le 26, ayant mouillé sur vingt-cinq brasses, derriere une Isle qui se présente au Sud, on apperçut de-là une ouverture, que l'Amiral entreprit de reconnoître. Il descendit dans l'Isle, où du sommet d'une montagne, il jugea, comme tous ceux qui l'accompagnoient, que c'étoit un véritable passage qui conduisoit à la Mer du Sud (37) : mais ses instructions, dit-il, porteroient de suivre le Détroit de Magellan, sans tenter d'autre route. Le 27, il profita d'un vent favorable, pour entrer dans la Baye qu'il avoit vûe le jour précédent. L'abondance des coquillages & des graines, la bonté du fond, sur vingt-cinq brasses, l'excellence des eaux, qui forment une riviere en tombant des montagnes, & qui se rendent

dans la Mer au travers des bois, l'ayant porté à s'y rafraîchir pendant quelques jours, il l'appella, de son nom, la Baye de Spilberg. Dans cet intervalle de repos, il ne put résister à la curiosité de faire chercher le passage. Le premier Pilote, qu'il détacha dans une Chaloupe, avec quelques Matelots, s'avança vers une pointe de terre, où la vûe de plusieurs beaux oiseaux lui fit permettre, à quatre de ses gens, de descendre pour les tuer : ils se virent attaqués aussi-tôt par une troupe de Sauvages, armés de grosses massues, qui en assommèrent deux. Cette disgrâce ayant fait lever l'ancre, on alla mouiller, le 2 de Mai, dans une autre Baye. L'Amiral voulut remonter, avec trois Chaloupes armées, une assez grosse riviere qui vient s'y décharger : mais cette entreprise faillit de lui coûter cher, par la violence des Courans, qui le poussant avec plus de force qu'il ne s'y étoit attendu, lui firent trouver beaucoup de difficulté à rentrer dans la Baye. Il vit, sur les bords de la riviere, plusieurs petites huttes, où les Sauvages faisoient leur demeure, & qu'ils abandonnerent à la vûe des Chaloupes. L'embouchure offroit un grand espace, entouré de pieux, qu'il prit pour une Pê-

GEORGES
SPILBERG.
1615.

cherie. La mort d'un de ses gens , qui se nommoit Abraham Pieters , lui fit donner , à cette riviere , le nom de Riviere d'Abraham.

Le 4, il découvrit , dans la Côte Septentrionale , un Canal presque aussi large que le Détroit même , où les Courans rouloient avec beaucoup d'impétuosité , & qui s'étendoit à l'Ouest Nord-Ouest. Le vent & la marée favorisant la Flotte , on résolut d'en profiter pendant toute la nuit , avec la seule précaution de faire prendre l'avant au Yacht. On étoit , alors , entre les hautes Côtes qui sont proche du Cap Maurice. C'étoit un spectacle assez surprenant , de voir de si gros Vaisseaux , comme enfoncés dans cet espace , aller de nuit à la voile sur une eau si profonde , qu'on n'y trouvoit pas de fond (38). Le 5 , on observa que le Canal s'élargissoit ; & bientôt , on découvrit la pleine Mer. Le vent , qui devint fort frais le soir & toute la nuit , fit faire beaucoup de chemin. Il continua le 6 , avec un tems chargé , qui n'empêcha point d'apercevoir le Cap du Sud , assez reconnoissable par sa hauteur en écore , & par quelques Pointes , qui ressembloient à de petites tours. Avant midi , on débou-

qua le long de la Côte Méridionale , à la vûe de plusieurs dangereux écueils , & de plusieurs petites Isles qui bordent la Côte du Nord. Mais le vent prit tant de force , que d'autres Isles , qui se présentoient à l'avant , causerent beaucoup d'épouvante à toute la Flotte. Elles sont au bout du Canal de Magellan , à peu près comme les Sorlingues sont à l'extrémité du Canal d'Angleterre. Aussi Spilberg leur donna-t-il le nom de Sorlingues , comme il avoit donné celui de Zelande à d'autres Isles qui les précédent.

Il ajoute que cette quantité d'Isles & d'écueils rendent la sortie du Canal d'autant plus dangereuse , qu'on n'y trouve aucun endroit où l'on puisse mouiller & se mettre à l'abri dans le besoin. Aussi-tôt qu'on a doublé le Cap Desiderado , qui est d'une forme extraordinaire , on commence à se trouver dans une Mer fort agitée. » Ain- » si , dit-il , après les périls du Détroit , » il reste à vaincre de nouveaux obsta- » cles. Toutes les Relations en rendent » témoignage , & je le confirme par le » mien (39).

Après être entré fort heureusement dans la Mer du Sud , Spilberg s'y ren-

GEORGES SPILBERG,
1615.
dit long-tems redoutable aux Espagnols. Il battit une Flotte royale, commandée par Dom Rodrigue de Mendoza; & n'ayant pas cessé de répandre l'épouvante sur toutes les Côtes du Chili & du Pérou, il ne s'en éloigna que le 26 de Décembre, pour se rendre aux Moluques (40), par les Isles Mariannes & les Philippines. De-là il fit voile à l'Isle de Java, d'où étant parti le 14 de Décembre 1616, il arriva, au Texel, le premier de Juillet 1617.

1616.
1617.
V. En 1623, c'est-à-dire, environ six ans après la découverte du Détroit de le Maire, les Etats Généraux, & le Prince Maurice de Nassau, Amiral des Provinces-Unies, résolurent, pour la première fois, de faire visiter ce nouveau passage. La mort

(40) Jean Cornelisz de Moye, Ecrivain de son Vaisseau, & vraisemblablement Auteur du Journal, y dessina une Carte de ces Isles & de Botton, qu'il donne ici, & dont il garantit l'exactitude. On y trouve, non-seulement les situations des Places, la forme des Côtes, les Bayes & les Aiguades, mais encore toutes les sondes. » Je me suis appliqué, dit-il, à tout observer, pendant les diverses navigations que j'y ai faites. Je

» n'ai rien marqué que je » n'aie vû ou fondé moi-même. C'est par cette raison qu'on y trouve certains Pays qui ne sont pas entièrement dessinés, & vers lesquels, du côté de l'Ouest, est un bas fond de quatre à six brasses de profondeur, fond de roche, ainsi que me l'ont assuré plusieurs Pilotes qui y ont navigé, & qui ont vû clairement le fond. » Ibidem, pages 560 & 561.

de Jacques le Maire , qui étoit arrivée L'HERMITE,
1623
dans son retour des Indes Orientales ,
& les doutes que Georges Spilberg avoit
fait naître sur la vérité de son Jour-
nal & sur le témoignage de ses ASSO-
ciés , paroissent avoir été la seule cause
d'une si longue incertitude.

JACQUES L'HERMITE fut choisi pour
commander la Flotte des Etats. C'é-
toit la plus puissante qu'ils eussent en-
voyée dans ces Mers , & cette distinc-
tion lui fit donner le nom de Flotte
de Nassau. Elle étoit composée d'on-
ze Vaisseaux montés de mille six cens
trente-sept hommes , entre lesquels
étoient six cens Soldats , distribués en
cinq Compagnies , & de deux cens
quatre - vingt - quatorze pieces d'artil-
lerie. Les Colleges de l'Amirauté &
la Compagnie des Indes Orientales
avoient contribué , comme à l'envie ,
aux frais de cet armement. Le Voya-
ge , jusqu'au Détroit , fut très-long ,
sans aucun obstacle qui parût capable
de le retarder. On n'eut que le premier
de Février 1624 , la vûe du Cap de
Pennas , dont les hautes montagnes
étoient couvertes de neige , & l'on s'y
trouva sur vingt-cinq brasses de fond.

L'Hermite avoit pris sa route par l'Isle
d'Annobon. » Il lui fut impossible ,

L'HERMITE.

1624.

» dit-il , de connoître si le Détroit de
 » le Maire est bien placé dans les Car-
 » tes par rapport à cette Isle. La plû-
 » part des Pilotes , quand ils ont na-
 » vigé dans la haute Mer , ont la mau-
 » vaise habitude de ne mettre , dans
 » leurs Cartes, que la moitié du poin-
 » tage , & du nombre de lieues qu'ils
 » ont parcourues. Au contraire , lors-
 » qu'ils font route au large , & qu'ils
 » soupçonnent néanmoins d'être proche
 » des terres , ils mettent , dans leurs
 » Cartes , le double du chemin qu'ils
 » ont fait. Il arriva aussi , dans la Flotte
 » de Nassau , qu'en arrivant aux trente-
 » unième degrés & demi , les pointa-
 » ges des Pilotes se trouverent fort dif-
 » ferens : mais , au Cap de Pennas ,
 » ils s'accorderent presque tous , quoi-
 » qu'on n'eût pas fait moins de quatre
 » cens lieues sans avoir la vûe d'aucune
 » terre. L'Hermite en conclut qu'il est
 » plus sûr de se régler par sa propre ex-
 » périence & par les règles de l'art , que
 » par les Cartes (41).

Comme ses instructions lui défen-
 doient de relâcher à la Côte du Bré-
 sil , plus au Nord que Rio de la Plata ,
 il ne fut pas plutôt à la hauteur de

(41) Journal de la Flotte de Nassau , Tome IV. de
 ce Recueil. Pages 640 & précédentes.

cette riviere , qu'il s'efforça d'en découvrir la Côte : mais il fut poussé bien loin à l'Est , par les vents de Sud-Ouest ; d'où ceux qui veulent passer le Détroit de le Maire , doivent apprendre que pour trouver des vents plus favorables , il faut s'approcher de la Côte du Bréfil & la ranger le plutôt qu'il est possible (42).

Laissons le reste de ce récit à l'Auteur du Journal. Le 2 du même mois , nous nous trouvâmes devant la Bouque du Détroit de le Maire , que nous n'aurions pû voir , & devant laquelle nous n'aurions pas soupçonné d'être , si l'un des Pilotes , qui avoit fait le voyage en 1619 , avec les Caravelles d'Espagne , ne l'eût reconnue à la forme de ses Montagnes. Cette Bouque ne laisse pas de se faire distinguer par de bonnes marques. Les terres Orientales , qui sont le long du Détroit , & que le Maire a nommées le Pays des États , sont hautes , montueuses , & entrecoupées ; & le côté Occidental , qui se nomme le Pays de Maurice , offre plusieurs collines rondes , fort près du rivage. En arrivant à l'entrée du Détroit , nous vîmes deux de nos Vaisseaux à l'ancre , dans une Baye , qui a porté ,

(42) *Ibid* , page 69.

L'HERMITE.

1624.

depuis, le nom de Baye de Verschoor. Ils se mirent aussi-tôt sous les voiles, pour joindre la Flotte. Le vent ayant alors tourné à l'Est, & les Courans nous portant avec rapidité dans le Détroit, vers la Côte Occidentale, l'Hermite balança s'il devoit aller mouiller dans la Baye de Valentin, dont la Côte étoit sous le vent : mais lorsqu'on fut proche de cette Baye, qui, du côté du Nord, est entre la seconde & la troisième Pointe du côté Occidental du Détroit, on y vit un Vaisseau à l'ancre. C'étoit une raison d'avancer ; & l'on crut ensuite pouvoir jeter l'ancre hors de la Baye. Heureusement, les gens du Vaisseau nous apperçurent assez-tôt, pour nous faire avertir du danger par une Chaloupe. Nous revirâmes promptement, & notre bonheur nous fit gagner le dessus de la Pointe Méridionale de la Baye, où nous mouillâmes à quinze brasses d'eau, sur un fond presque tout de roches. De ce mouillage, nous enfilâmes le milieu du Détroit, & nous y attendîmes les deux Vaisseaux que nous avions vus au dehors. Le troisième ne put mettre à la voile. Avant midi, la brume fut si épaisse, qu'elle nous déroba la vue des terres, de l'un & de l'autre côté. Ensuite, la Pointe

Méridionale du Détroit nous demeurant à l'Est, nous nous trouvâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés vingt minutes.

Il paroitra surprenant que nous eussions employé neuf mois à nous rendre de Hollande au Détroit de le Maire, & peut-être attribuera-t-on cette lenteur aux difficultés de la navigation : mais l'unique raison, qui la fit durer si long-temps, fut que nous étant mis trop tôt en Mer, nous passâmes la Ligne dans une saison peu favorable. Ceux qui feront le même Voyage doivent prendre leurs mesures pour la passer à la fin d'Octobre, ou dans le cours de Novembre. Les vents de Nord, qui regnent alors entre les Tropiques, rendront la course fort prompte & fort heureuse (43).

Le 3, à la hauteur de cinquante-six degrés, on fut pris d'un calme, qui donna le tems, aux deux Vaisseaux qui avoient rejoint la Flotte, de raconter ce qui leur étoit arrivé depuis leur séparation. Verschoor qui en commandoit un, avec la qualité de Contr'Amiral, n'avoit rejoint l'autre, & celui qu'on avoit vû dans la Baye de Valentin, que vers les cinquante-quatre degrés.

L'HERMITE.

1624.

Le 30 de Janvier, ils avoient embouqué le Détroit: mais la rapidité des Courans les ayant empêché de pénétrer plus loin, ils étoient demeurés sous voiles, pendant la nuit suivante; & le lendemain, ils avoient visité les Bayes du côté Occidental du Détroit, sans y trouver aucun bon mouillage. Le premier de Février, Verschoor avoit envoyé, à la Baye de Valentin, un des trois Vaisseaux, nommé le Griffon, pour chercher la Flotte & reconnoître le fond. Cette Baye avoit reçu son nom d'un Pilote, nommé Valentin Jansz. Verschoor ayant aussi donné le sien, à la Baye où il étoit demeuré à l'ancre hors du Détroit, avoit envoyé quelques gens à terre, pour visiter le Pays. Ils étoient entrés dans une petite Riviere où ils avoient trouvé une Rade, commode pour de petits Bâtimens, mais qui n'avoit point assez d'eau pour les grands Navires. Ils y avoient lié Commerce avec les Habitans, dont ils avoient reçu des peaux de chiens marins, sans en pouvoir obtenir de bestiaux ni d'autres rafraîchissemens. La pêche leur avoit fourni quantité de poisson, du goût & de la figure du Merlan: mais n'y étant point à couvert du vent d'Est, qui rendoit les houles fort hautes, ils étoient re-

venus à bord , avant que de nous avoir L'HERMITE.
1624.
 découvert.

Le 6 , on vit le Cap de Horn , à la distance de trois lieues au Nord Nord-Ouest. Le 11 , à cinquante-huit degrés & demi , le froid fut extrême. Le 14 , on observa que la déclinaison de l'Aiguille étoit considérable , quoique les Boussoles différassent les unes des autres. L'après midi du même jour vers cinquante-six degrés vingt minutes , on revit le Cap de Horn à sept lieues Ouest ; d'ou l'on conclut que les Courans portoient furieusement à l'Est , contre l'estime des Pilotes , qui croyoient , sur le remoinage du Journal de le Maire , qu'ils portoient à l'Ouest. Aussi tous les pointages mettoient la Flotte bien loin , à l'Ouest du Cap de Horn. Le matin du 15 , on vit ce Cap à deux lieues Ouest-Nord-Ouest. En le doublant , on apperçut , entre lui & le Cap le plus voisin à l'Ouest , un grand Golfe , qui entroit dans les terres aussi loin que la vûe pouvoit s'étendre. On se flatta d'y trouver quelque bonne Baye : mais le calme n'ayant pas permis d'y mouiller avant la nuit , l'Amiral fit remettre le Cap au large.

Le 16 , à cinquante-six degrés dix minutes , avec le Cap de Horn à l'Est ,

L'HERMITE.

1624.

on eut la vûe de deux Isles, qui sont éloignées de quatorze ou quinze lieues de ce Cap, & qui ne sont pas marquées dans les Cartes. Les Courans portoient au Nord-Ouest. Le 17, un vent Ouest-Nord-Ouest ayant fait craindre, à l'Amiral, de decheoir, pendant la bonace, au dessous du Cap de Horn, il fit porter vers une grande Baye, qui reçut de lui le nom de Nassau; & s'y étant avancé l'espace de deux lieues, il y trouva un bon mouillage, à vingt-cinq ou trente brasses, sur un fond comme de chaux. Le lendemain quelques Officiers découvrirent une autre Baye, où l'on pouvoit être à couvert des Brisans, dans un mouillage fort sûr, proche duquel on trouvoit de l'eau douce, qui descendant des Montagnes, pouvoit être facilement portée jusqu'aux Chaloupes. Le bois & le lest n'y étoient pas moins en abondance. Ce fut la troisième Baye qu'on découvrit du côté du Sud. Elle fut nommée Baye de Schapenham, du nom du Vice-Amiral. Quelques Sauvages parurent du côté de l'Aiguade, & ne marquerent rien de farouche. Cependant, sans leur avoir fait la moindre insulte, dix-sept Hollandois, qui retournerent le 24, au ruisseau, furent assommés par ces Barbares. On ne trou-

va, sur le rivage, que cinq corps, ^{L'HERMITTE}
horriblement déchirés, & coupés en
1614
quartiers : ce qui fit juger que les au-
tres avoient été dévorés par les In-
diens (44).

Le Vice-Amiral, qui s'étoit mis sur
un Yacht, nommé le Levrier, pour vi-
siter la Côte, rapporta, le 25, qu'é-
tant allé d'abord vers un endroit de la
Rade où l'on avoit vû monter de la fu-
mée, & qu'il nomma Baye du Le-
vrier, il y avoit passé la nuit à l'an-
cre; qu'étant descendu le matin, il
avoit trouvé quelques Hutes, où les
Sauvages n'avoient pas fait difficulté de
le recevoir; que de-là il s'étoit avancé
à l'Est, & qu'après avoir traversé un
grand Canal, il s'étoit trouvé à l'Est du
Cap de Horn; qu'il étoit allé jeter
l'ancre derriere un Cap, au-de-là d'u-
ne Isle, qu'il avoit nommée Terhakens,
d'où il étoit revenu vers la Flotte. Il
assura aussi que la Terre de Feu, telle
qu'on la voit dans les Cartes, est di-
visée en plusieurs Isles; que pour pas-
ser dans la Mer du Sud, il n'est pas
nécessaire de doubler le Cap de Horn;
qu'on peut le laisser au Sud, en en-
trant par l'Est dans la Baye de Nassau,
& gagner la haute Mer par l'Ouest de

ce Cap : que comme on voit par-tout des Anses , des Bayes & des Golfses , dont la plûpart s'enfoncent dans les terres autant que la vûe peut s'étendre , il est vraisemblable qu'il y a des passages dans la grande Baye de Nassau , par lesquels on pourroit traverser dans le Détroit de Magellan (45).

La plus grande partie de la Terre de Feu est remplie de Montagnes ; mais avec un mélange de belles Vallées & de Prairies , arrosées de ruisseaux très agréables. Entre cette Terre & les Isles , il se trouve plusieurs bonnes Rades , où des Flottes entieres peuvent être à couvert. Le bois & le lest y sont fort communs. Quoique , du côté de la Mer , les Montagnes paroissent arides , elles sont couvertes d'arbres , qui panchent tous vers l'Est , par la violence des vents opposés , qui soufflent ordinairement dans ce climat. La même Terre , qui produit tant d'arbres , est creuse , & n'a que deux ou trois pieds de profondeur , qu'on mesure facilement avec un bâton , en le faisant pénétrer jusqu'à la roche. Les vents ne cessent presque jamais d'y régner , & les tempêtes y sont fréquentes. L'Auteur du Journal croit devoir les attri-

buer aux grandes exhalaisons qui sortent des eaux, & qui sont impétueusement poussées de l'Ouest à l'Est. Elles s'élèvent, dit-il, si subitement, qu'à peine laissent-elles le temps d'amener les voiles. Trois ancres ne suffisent pas pour affermir un Vaisseau, quoiqu'à l'abri de la Côte même, d'où vient le vent. Il renverse les Chaloupes, soit qu'elles soient à la voile, soit amarrées à bord. Ceux qui veulent faire route à l'Ouest, doivent donc éviter cette Terre, & courir au Sud. C'est le seul moyen de se délivrer des vents d'Ouest, & de rencontrer les vents du Sud, qui les conduiront au terme.

Tous les Hollandois de la Flotte eurent l'occasion d'observer, que les Habitans de cette Terre naissent aussi blancs que les Européens. Leurs Enfans paroissent tels que les nôtres : mais ensuite, ils se peignent le corps de diverses couleurs. Les uns ont le visage, les bras, les mains, les jambes, ou d'autres membres, peints de rouge, & le reste du corps très-blanc, quoique marqué de divers traits. D'autres sont tout-à-fait rouges d'un côté, & tout à fait blancs de l'autre. Chacun se peint & se bigarre à son gré. Ils sont d'une taille puissante & bien propor-

L'HERMITE.

1614

tionnée, mais qui n'excede point, en hauteur, celle des Européens. Ils ont les cheveux noirs, épais & longs. Leurs dents ne sont pas moins affilées que le tranchant d'un couteau. Tous les hommes vont nus; mais les femmes portent un morceau de cuir à la ceinture. Elles sont peintes, comme leurs maris; & leur parure consiste dans quelques coquilles, qu'elles ont autour du cou. Quelques-unes se couvrent les épaules d'une peau de chien marin, qui ne doit pas les garantir beaucoup du froid. L'Hermite admira qu'elles pussent le supporter. Leurs huttes sont composées de branches d'arbres, enduites de boue. Elles ont deux ou trois pieds de profondeur en terre. La forme en est ronde; mais elles se terminent en pointe, par une petite ouverture, qui sert de passage à la fumée. Les meubles se réduisent à quelques corbeilles de jonc, qui contiennent des instrumens de pêche, tels que des lignes & des hameçons, assez semblables aux nôtres, quoiqu'ils ne soient que de pierre. Ils y attachent, pour amorce, des moules & d'autres petits coquillages. Leurs armes ont beaucoup de variété. On voit, aux uns, des arcs & des fleches; aux autres, de longs javelots, dont la pointe

est un os tranchant, & garni de petits crochets ; au plus grand nombre, des massues, des frondes, & des couteaux de pierre. Ils ne sont jamais sans ces redoutables instrumens, parce qu'autant que les Hollandois en purent juger, ils ont continuellement la guerre avec d'autres Peuples, qui sont à quelques lieues d'eux, vers l'Isle de Terhaltens, & qui sont peints de noir, comme ceux de la Baye de Schapenham & de celle du Levrier le sont presque entièrement de rouge (46).

Leurs Canots sont extrêmement singuliers. Ces Barbares ont l'adresse de dépouiller leurs plus gros arbres de toute leur écorce, & de la courber, en ôtant quelques bandes, qu'ils savent recoudre à d'autres endroits. Ils la mettent sur une forme de bois, à peu près comme nous mettons les Vaisseaux sur le chantier, jusqu'à ce qu'elle y ait pris une parfaite consistance. Alors, ils la garnissent, d'un bout à l'autre, de pièces de bois, qui la traversent pour l'affermir ; & couvrant cette charpente d'une autre écorce, ils parviennent à rendre le fond impénétrable à l'eau. La longueur de ces Canots est de dix à seize pieds, sur en-

L'HERMITE

1624

HERMITE.
1624.

viron deux pieds de largeur. Ils peuvent contenir sept ou huit hommes , sans aucune sorte d'élancemens aux côtés ; & la plupart nâgent aussi vîte que les Chaloupes à rames.

Ces misérables Indiens ressemblent moins d'ailleurs à des créatures humaines , qu'aux bêtes farouches. Les Hollandois ne purent douter qu'ils ne déchirent les hommes , & qu'ils n'en dévorent la chair crue & sanglante. Ils n'ont pas la moindre étincelle de Religion ni de Police. S'il leur prend quelque besoin naturel , lorsqu'ils sont ensemble , ils se satisfont sur le champ , avec autant de saleté que d'impudence. Ils ne connoissoient pas encore les armes de l'Europe ; & ne s'imaginant point qu'elles pussent leur nuire , ils prenoient les mousquets par le bout , & les lames des sabres à pleines mains. Cependant la ruse & la perfidie leur sont si familières , qu'ils affectent de la douceur avec les Etrangers , pour chercher l'occasion de les surprendre & de les massacrer.

Quoique les Hollandois n'eussent pas trouvé de bestiaux , vers la Baye de Schapenham , ils y avoient apperçu de la fiente , & d'autres marques , qui porteroient un Soldat de la Flotte à s'avan-

cor dans le Pays. Il rapporta qu'il avoit vu paître, dans une Prairie, quantité de Bœufs & de Vaches; & l'on ne fut pas informé, avec moins de certitude, qu'il y avoit aussi d'autres rafraîchissemens: mais la crainte de se livrer à des Barbares, dont on ignoroit le nombre & dont on connoissoit si bien la férocité, porta l'Amiral à faire lever les ancres le 27 de Février (47).

Ajoutons que le 5 de Mars, il étoit à cinquante-neuf degrés quarante cinq minutes, & qu'il essuya successivement deux tempêtes de l'Ouest: ce qui lui donne occasion d'observer que la plupart des Navigateurs s'étoient trompés jusqu'alors, en croyant qu'on pouvoit bien aller au Chily par le Détroit de le Maire, mais qu'il n'étoit pas possible de venir du Chily & du Pérou par ce Détroit dans la Mer du Nord. Ils supposoient faussement, dit-il, que les vents du Sud étoient un obstacle; tandis qu'au contraire on n'y rencontre que des vents d'Ouest & de Nord-Ouest, & que par conséquent il est incomparablement plus aisé de venir du Chily traverser le Détroit, en côtoyant la Terre de Feu, qu'il ne l'est, en allant par le Détroit au Chily, de mon-

L'HERMITE

1624.

L'HERMITE.

1624.

ter au Sud pour se délivrer des vents d'Ouest (48). L'Amiral craignoit beaucoup que ces vents, qui régnoient sans discontinuer, ne fussent des vents aliés; parce qu'ils ne lui auroient pas laissé d'espérance de gagner au Sud du Cap de Horn, pour s'avancer dans la Mer du Sud. Il se représentoit des tempêtes continuelles, des brumes, des pluies, & d'autres fortunes de Mer, qui pouvoient disperser ses Vaisseaux; d'autant plus que ses instructions ne lui marquoient pas d'autre rendez-vous que l'Isle Juan Fernandez, où il n'étoit pas possible de se rendre avec ces vents. Cette difficulté lui fit prendre le parti d'assembler le Conseil, pour recueillir les avis, dans la supposition que les vents d'Ouest ne cessassent point de souffler. On proposa la Terre de Feu, & le Détroit de Magellan, pour y passer l'Hiver: mais après en avoir pesé tous les dangers, on résolut de tenir encore la Mer pendant deux mois, dans l'espérance de doubler le Cap. Cette résolution parut la plus sage, lorsqu'après s'être avancé jusqu'à soixante-un degrés, on eut, vers le milieu de Mars, un vent de Sud Sud-Est, avec lequel on fit route si légèrement, que le 28

Du même mois on découvrit la Côte du L'HERMITE.
Chily (49). 1624.

La Flotte passa près de huit mois , dans cette Mer , à chercher l'occasion de ruiner le Commerce Espagnol , & d'y établir celui des Provinces-Unies , par la Conquête de quelques Pays , dont elles pussent conserver la possession. Mais les Hollandois avoient trop compté sur l'espoir de trouver les Indiens disposés à se révolter contre l'Espagne , ou sur l'affoiblissement des forces de cette Couronne. Après diverses tentatives , qui ne servirent qu'à faire éclater leur ambition , ils se virent obligés , comme Olivier de Noort & Georges Spilberg , de renoncer à leurs projets , pour se rendre aux Indes Orientales , par les Isles Marianes. L'Hermite étoit mort le 2 de Juin , dans l'entreprise actuelle de s'emparer de Lima (50). Schapenham , qui avoit succédé au Commandement général , ne se distingua que par de cruelles exécutions (51). Enfin , las de massacres &

SCHAPEN-
HAM.
1625.

(49) Page 705.

(50) Page 721.

(51) Le 14 de Juin , il fut résolu qu'on tueroit tous les Prisonniers Espagnols , à la réserve de trois Vicillards. Les raisons d'u-

ne exécution , si peu ordinaire parmi les Hollandois , furent qu'on n'avoit que peu de vivres & encore moins d'eau ; qu'on ne pouvoit nullement garder des gens dont il n'y

SCHAPEN-
HAM.
1625.

d'incendies, il fit mettre à la voile, pour les Isles Mariannes, où il arriva le 25 de Janvier 1625. Les Insulaires de Guaham, de qui les Hollandois reçurent des rafraîchissemens, n'avoient pas encore tiré beaucoup d'avantage du Commerce des Espagnols, puisque leur avidité pour le fer leur fit donner, à la Flotte Hollandoise, jusqu'à quatre-vingt livres de riz pour une vieille hache rouillée. Schapenham remit en Mer, le 11 de Février. Il rencontra le 14, à dix degrés & demi de latitude du Nord, une Isle qu'il prit pour celle de Sahavedra, quoique cette estime ne s'accordât point avec les Cartes. Le 15, à neuf degrés quarante-cinq minutes, il en vit une autre, qu'il ne trouva point dans ses Cartes, & qui lui parut assez peuplée. Mais ce qui semble mériter plus d'attention, ayant résolu, le 23, de prendre son cours au Sud Sud-Ouest, jusqu'à la hauteur de trois dé-

avoit ni service, ni profit à espérer; que de les relâcher, c'étoit blesser toutes les règles de la prudence, à cause des inconvéniens qui en pouvoient résulter, outre que les Espagnols en auroient fait des risées. Il n'y avoit donc pas de voie plus sûre que de leur ôter la vie. *Ibid*,

p. 724. Le matin du 15, on pendit vingt & un Espagnols aux vergues, à la vûe de tous ceux qui étoient sur le rivage, *ibidem*. A la prise de Quaiquil, on fit prisonniers dix sept Espagnols, qui furent jetés dans la Mer. Page 733.

grés, il arriva dans l'espace de huit jours à la vûe des Moluques, sans avoir eu celle des Philippines. De-là, passant par l'Isle d'Amboine, où son penchant, pour la cruauté, lui fit saisir l'occasion de châtier rigoureusement quelques Rebelles, dans les Isles de Cambelle & de Louhou, il se rendit à Batavia. Sa Flotte y fut dispersée, par de nouvelles dispositions du Conseil des Indes; & le 3 de Novembre, après avoir mis à la voile, pour l'Europe, avec deux Vaisseaux, dont on lui avoit conservé le commandement, il mourut à bord près de l'Isle Bostoc, où il fut enterré, à deux lieues de Bantam.

Ses deux Vaisseaux mouillèrent, le 21 de Janvier 1626, au Cap de Bonne-Espérance, & rentrèrent heureusement au Texel, le 9 de Juillet (52).

SCHAPEN.
N A M.
1625.

1626.

(52) Page 709. Le reste du Journal n'a de curieux que le crime & le supplice d'un Chirurgien, nommé Jacques Weger. Cet événement paroît trop étrange, & trop vérifié par le témoignage de toute une Flotte, pour demeurer dans l'oubli.

„ On se plaignit à l'A-
„ miral, que plusieurs
„ Malades, qui avoient
„ pris des remèdes de
„ Weger, étoient morts,
„ d'une manière à faire ju-

„ ger qu'il y avoit eu quel-
„ que chose d'extraordi-
„ naire. Ces plaintes pa-
„ rurent dignes d'atten-
„ tion. Le Vice-Amiral,
„ & le Contre-Amiral,
„ ayant été chargés d'exa-
„ miner le Chirurgien,
„ l'exhortèrent à confesser
„ son crime. Il refusa de
„ parler; mais comme il
„ y avoit des demi-preu-
„ ves contre lui, il fut
„ appliqué à la question.
„ On le mit à demi-mort;

„ & dans cet état , on suf-
 „ pendit , à son corps , six
 „ des plus pesans pierriers.
 „ Il s'en ressentit si peu ,
 „ qu'il eut l'insolence de
 „ le déclarer aux Commis-
 „ saires , en affectant de
 „ les défer. Cette insensi-
 „ bilité , pour la douleur ,
 „ l'ayant fait soupçonner
 „ de quelque sortilege , on
 „ acheva de le dépouil-
 „ ler , & on lui trouva sur
 „ la poitrine un sachet ,
 „ qui contenoit une peau
 „ & une langue de ser-
 „ pent. On revint à l'exa-
 „ miner. Comme on le
 „ menoit à la Chambre
 „ du Conseil , il fit un si
 „ grand effort , quoiqu'il
 „ eût les mains liées , qu'il
 „ sauta dans la Mer , pour
 „ s'y noyer. Un Trom-
 „ pette du Vaisseau , s'é-
 „ tant jetté aussi tôt après
 „ lui , le soutint sur les
 „ flots ; mais le Chirur-
 „ gien s'efforçant d'aval-
 „ ler de l'eau , pour s'en-
 „ foncer plutôt , & pour
 „ entraîner le Trompette
 „ avec lui , d'autres Ma-
 „ telors , qui se jetterent
 „ aussi dans la Mer , eu-
 „ rent la force de les sou-
 „ tenir & de les ramener
 „ dans la Chaloupe Après
 „ cette tentative , Weger

„ se voyant si bien observé
 „ qu'il perdit l'espérance
 „ d'échapper , confessa
 „ qu'il étoit originaire de
 „ Louvain , & Licencié en
 „ Médecine ; qu'il avoit
 „ donné la mort à sept
 „ hommes du Bord , par-
 „ ce qu'il avoit trop de
 „ peine à les gouverner ;
 „ qu'il s'étoit proposé de
 „ manger à la table de
 „ l'Amiral , & que si cette
 „ distinction lui eût été
 „ refusée , il avoit pris la
 „ résolution d'empoison-
 „ ner l'Amiral , le Vice-
 „ Amiral , & tous les Of-
 „ ficiers qui lui auroient
 „ été contraires , que de-
 „ puis long - temps , il
 „ avoit eu l'intention de
 „ faire pacte avec le Dia-
 „ ble , mais que malgré
 „ toutes ses invocations il
 „ n'avoit pû l'engager à
 „ paroître ; que depuis qu'il
 „ étoit prisonnier , il s'é-
 „ toit efforcé de se tuer ,
 „ ou de s'étouffer , sans
 „ l'avoir pû. On le soup-
 „ connoit encore d'avoir
 „ commis d'autres cri-
 „ mes : mais on se con-
 „ tenta de cette confession
 „ volontaire , & le Conseil
 „ lui fit donner la mort.
*Ibidem , pages 681 & sui-
 vantes.*



§ IV.

Voyage du Chevalier Jean Narborough.

INTRODUCT.

ON apprend d'un fameux Voyageur (53), que le Chevalier Narborough fut envoyé exprès par Charles II, pour reconnoître les Détroits de Magellan, la Côte des Patagons, & les Ports Espagnols, sur cette frontiere de leurs Etats d'Amérique; avec ordre d'établir, s'il étoit possible, quelque correspondance entre l'Angleterre & les Indiens du Chili. Cette entreprise n'eut pas le succès que le Roi Charles s'en étoit promis. Narborough fut séparé d'un petit Vaisseau, qui accompagnoit le sien, & perdit ensuite une partie de ses gens, qui se laissa prendre par les Espagnols. Mais il rapporta du moins quelques découvertes, également précieuses pour les Géographes & les Navigateurs (54). On raconte que Char-

(53) Voyage de M. Anson, Tome I, pages 245 & suivantes.

(54) Outre celles qu'on va lire, l'Auteur du Voyage de M. Anson, juge la Carte des Détroits de Magellan & des Côtes voisines, dressée par Narborough, plus exacte que

celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & supérieure sur quelques points à celle de M. Halley, particulièrement dans ce qui regarde la longitude des différentes parties de ces Détroits. *Ubi supra*, page 249.

INTRODUCT. les II, avoit fondé de si grandes espérances sur cette expédition, & qu'il en attendoit le succès avec tant d'impatience, qu'ayant appris que Narborough avoit passé aux Dunes, à son retour, il alla au-devant de lui dans sa Berge jusqu'à Gravesend (55).

1669.

Départ, &
provisions de
Narborough.

Ce Voyageur sortit de la Tamise le 36 Septembre 1669, à bord d'un Vaisseau de Roi de trente-six pieces de canon, nommé le *Swifstakes*, dont il avoit reçu le commandement par une Commission spéciale; avec une Flute du port de soixante dix tonneaux. Quoiqu'il n'explique pas l'objet de son Voyage, il ne veut pas qu'on ignore qu'il avoit fait, aux dépens du Roi, une abondante provision de couteaux, de cizeaux, de miroirs, de brasselets, de haches, de serpes, de hoyaux, de cloux, d'aiguilles, d'épingles, de sonnettes, de boëtes, de linge ouvré, de toile, de tabac, & de pipes, pour négocier, dit-il, avec les Naturels des Pays où il devoit toucher. Il fait observer que la pointe du Lezard, en Angleterre, est à cinquante degrés dix minutes de latitude, & à dix-huit degrés trente minutes de longitude, parce qu'il prit

toujours sa longitude de cette Pointe (56).

NARBOROUGH.

1669.

Dans l'espace d'environ quatre mois qu'il employa pour arriver aux Côtes du Brésil, il vérifia, comme il avoit déjà fait dans quelques autres Voyages, que la saignée contribue beaucoup à soutenir la santé contre les excessives chaleurs, & que c'est en particulier un souverain remède contre la fièvre chaude. Il s'applaudit aussi d'une méthode, qu'il avoit toujours suivie dans la distribution des vivres, & qu'il croit très propre à prévenir les différends sur un Vaisseau : c'étoit de ne pas faire meilleure chère que le moindre de son Equipage : » En général, dit-il, nous buvions tous du » même tonneau, & nous mangions » des mêmes provisions, tant qu'elles » duroient. Je ne souffrirai jamais qu'un » de mes Officiers ait un bon morceau » par son choix. Il faut que le sort le » donne. Les portions étoient distribuées à ceux, que nommoit un homme à qui je faisois bander les (57) » yeux.

Préservatif
vérifié sur Mer
contre les ma-
ladies des cli-
mats chauds.

(56) Journal du Voyage du Capitaine Narborough à la Mer du Sud, au Tome III. du Recueil des Voyages dans l'Amérique

Méridionale, Amsterdam, 1738, page 3. Le Traducteur le nomme mal à propos *Narborough*.

(57) *Ibid.*, page 24. A.

NARBOROUGH.
1669.

Observations depuis le quarante-septième degré de latitude du Sud, jusqu'au Déroit de Magellan.

Le 21 de Février, on eut la vûe de la Terre, à l'Ouest ; & c'est proprement ici que commencent les observations, qui font le mérite du Journal de Narborough. Il fit jetter la sonde à quatre lieues du rivage. On trouva vingt & une brasses sur un fond de petites pierres & de sables. La terre, aux environs, n'est pas trop élevée ; mais plus loin elle paroît haute & rougeâtre. On avoit, à deux lieues, le Cap Blanco, au Nord Nord - Ouest du Vaisseau. C'étoit l'endroit le plus Septentrional qu'on pût découvrir, & la terre la plus Méridionale fait face au Cap. La Côte qui court au Sud, est médiocrement haute ; mais, dans les terres, il y a des Montagnes dont les sommets sont plats, en forme de tables. A cinq milles de la Côte, qui forme une espece de Baye, on eut dix-sept brasses, sur un fond rude. La terre qu'on découvrit clairement, paroissoit comme de l'herbe, brûlée du Soleil. On n'y voyoit aucun arbre, sur les Montagnes, ni dans les Vallées ; & l'on ne remarqua, ni feu, ni fumée, dans le Pays.

vec cette bonne nourriture, & le secours de la saignée, en passant le Tro-

pique du Cancer, personne n'eut de fièvre chaude pendant le Voyage. P. 25.

Après avoir changé plusieurs fois de route , on porta droit à l'Ouest. Depuis trois jours la brume n'avoit pas permis de prendre de hauteur. On étoit, par estime , à quarante - sept degrés quatorze minutes de latitude Australe. La distance Méridienne , depuis le Lezard à l'Ouest , étoit de 1014 lieues ; un mille $\frac{7}{10}$. La longitude , prise du Lezard , 61 degrés 56 minutes $\frac{6}{10}$. La variation de l'Aiman 18 degrés à l'Est. Narborough craignit d'avoir passé le *Port Desiré*.

Le 24 , il fit voile au Nord ; & s'étant mis dans sa Chaloupe , il rangea la Côte , pendant que le Vaisseau faisoit vent largue à deux lieues de terre. Ce rivage est une chaîne de pointes de terre , & de rochers séparés les uns des autres. A la pointe Septentrionale de la Baye de Veaux marins , on trouve une petite Isle , qui n'est qu'un amas de rochers , de la forme d'une mule de foin , & qui est couverte de fiente d'oiseaux. La marée est extrêmement rapide , entre cette Isle & le Continent. Du côté de la Mer , l'Isle est environnée de roches détachées. Le bord du Continent est bas & sablonneux ; mais en avançant dans les terres , on trouve de large Dunes & des Mon-

Baye des
Veaux mar-
rins,

NARBOROUGH.
1669.

Isle de Tomahauke.

tagnes. Les Anglois donnerent à l'Isle le nom de *Tomahauke*, du nom Indien d'une massue, qu'ils avoient vûe flotter, & qui disparut à leurs yeux. Au Nord-Ouest ils découvrirent une Baye ronde, nommée, dans leurs Cartes, Baye de *Spiring* ou des *Eperlans*, qui a trois petites Isles de médiocre hauteur. Sa largeur est de sept milles, & son enfoncement d'environ trois lieues. Sur sa pointe, qui va en tournant au Nord Nord-Ouest, il y a des rochers noirs, semblables à un Bâtiment ruiné, au milieu duquel il y auroit une tour. Naborough côtoya le rivage, dont il trouva les bords fort escarpés, & pleins de rochers noirs. Il y vit aussi des Bayes basses & de l'herbe sur les Montagnes, mais sans bois, & sans apparence d'eau douce. Au côté Nord-Est, de la Baye de *Spiring*, la terre avance en pointe. C'est un fort beau Pays, où l'on voit d'agréables collines, & de petites Bayes sablonneuses. Six petites Isles de rochers font face à cette Pointe; l'une à la portée du fusil de la terre, les autres plus loin. La plus avancée, & la plus grande, est celle qu'on nomme l'Isle des *Pingouins*, longue d'environ trois quarts de mille, du Nord Nord-Est

Isle des Pingouins.

au Sud Sud Ouest , sur un demi-mille de largeur de l'Est à l'Ouest. Cette Isle n'est composée que de rochers escarpés , excepté vers le milieu , qui est graveleux , & qui offre un peu d'herbe verte. C'est la retraite d'un prodigieux nombre de Pingouins , & de Veaux marins. Narborough prit trois cens Pingouins , dans l'espace d'un quart d'heure. Il en auroit pris aussi facilement trois milles , si sa Chaloupe avoit pû les contenir. Il n'y a qu'à les chasser en troupes vers le bord de la Mer , où deux ou trois hommes les tuent d'un coup de bâton sur la tête , à mesure que d'autres les prennent dans la Chaloupe. Les Veaux marins demandent plus de précautions , & terrasseroient un homme qui ne se tiendrait pas sur ses gardes. A deux lieues de-là , on découvre quantité de rochers séparés. Le fond est de mauvaise tenue , entre ces Isles , & hors de la pointe la plus avancée.

C'est au Nord de ces Isles , dans une Baye , qui a quatre lieues de longueur & une lieue & demie d'enfoncement , qu'on voit au Nord Ouest le *Port Désiré*. Narborough observa qu'on peut le découvrir , de l'Isle des Pingouins. Il en est à trois lieues. Vers le milieu des

Port Désiré.

NARBO-
ROUGH.
1669.

la Baye , on rencontre des rochers blancs , qui ont près de deux milles de long , & dont le haut est marqué de raies noires , causées par la chute des eaux. Le sommet en est plat ; mais plus loin , dans les terres , on voit des hauteurs rondes & des Dunes. Au Sud de la Baye , la terre est bordée par des rochers escarpés , qui ressemblent à de grandes murailles , & sous lesquels il s'est formé un enfoncement sablonneux , où les Chaloupes peuvent être à couvert.

La Flute
est séparée du
Vaisseau.

Le Vaisseau jetta l'ancre à l'embouchure du Port. Mais Narborough y entra le lendemain avec ses deux Chaloupes , dans l'espérance d'y trouver la Flute , qu'il avoit perdue de vûe depuis quelques jours. Il fit allumer du feu sur le rivage , & brûler de l'herbe sèche , dont la fumée pouvoit le faire découvrir. Pendant qu'une partie de ses gens monta sur les hauteurs , pour étendre plus loin leurs recherches , il fonda le Havre en basse marée. Le mouillage y est très bon pour les grands Vaisseaux , pourvû qu'ils aient de bons cables & de fortes ancres. Mais le rivage a peu de bois , & n'a presque point d'eau fraîche. Sur les Montagnes , & sur des Dunes assez

larges, on voit quelques buissons, & de l'herbe sèche & longue, qui croît en touffe. Le terroir est aride & graveleux. Cependant quelques Vallées ont de la terre noire, & semblable à du terreau.

Productions
naturelles du
Port Desiré.

On n'avoit apperçu, jusqu'alors, aucune marque d'habitation, mais Narborough découvrit enfin quelques traces d'hommes, derrière des buissons, & sur de l'herbe arrachée. Il trouva, dans le même lieu, de la laine, des plumes, des os de bêtes, & des fragmens de pierre à feu. Il monta sur une hauteur, où ses gens avoient laissé, le jour auparavant, quelques brasselets, sous un Pavillon qu'ils y avoient élevé; mais voyant que personne n'y avoit touché, il y laissa tout. Dans un lieu si désert, il ne vit pas d'autres animaux que deux lievres, qui couroient sur les Montagnes. La curiosité lui fit faire un mille & demi vers l'intérieur du Pays. Il trouva dans les Vallées, entre des rochers, quantité de pois sauvages, dont les feuilles sont vertes, & les fleurs bleuâtres, du même goût que les feuilles de nos pois verts. Entre plusieurs sortes d'herbes vertes, il en trouva d'odoriférantes, qui ressemblent à l'Ivraie &

NARBO-
ROUGH.
1669.

dont les fleurs sont blanches & jaunes. Il en trouva un autre, qui diffère peu de la Sauge, mais qui croît en touffes, près de la terre, comme la laitue. Ces herbes, avec les feuilles de pois, furent un rafraîchissement très salutaire pour l'Equipage Anglois, qui commençoit à se ressentir du scorbut. Les moules & d'autres coquillages, que l'Auteur nomme *Limpets*, sont en abondance sur le rivage, au pied des rochers. Une petite Isle fort peuplée de Veaux marins, offre aussi quantité d'oiseaux de Mer, qui couvent entre les rochers & dans les buissons, & qui se laissent prendre sur leurs nids.

Narborough
y passe l'Hy-
ver.

Ce Havre parut commode à Narborough pour radoubier son Vaisseau. D'ailleurs, la vûe portant fort loin en mer, du haut des Montagnes, on ne pouvoit manquer de voir la Flute, lorsqu'elle s'approcheroit de cette Côte. Quelques Matelots découvrirent deux sources d'eau douce; l'une dans une petite Anse, à demi mille du rivage, en remontant la rivière; l'autre dans une Vallée, entre des rochers, à côté de l'endroit où le Vaisseau étoit venu mouiller. Ces sources sont petites, & l'eau en est un peu faumache; » car dans ces Vallées arides, le terroir est natu-

- » rellement salé : la terre & les rochers
 » sont couverts de salpêtre, comme d'un
 » verglas.

NARBOROUGH.
 ROUGH.
 1669.

Description
 du Pays.

Pendant qu'on travailloit au Vaif-
 feau , Narborough pénétra dans diver-
 ses parties du Pays. A deux milles au
 Nord-Ouest , il le trouva plein de hau-
 teurs , aride , sans bois & sans eau. On
 y voit néanmoins des Vallées assez
 basses , mais seches , dont la terre est
 la nature du salpêtre , & quelques buif-
 sons dispersés , dont la feuille ressem-
 ble à celle de l'Aubépine. Les plus pe-
 tits produisent une espece de petites
 noix de galle , dont la graine est aussi
 piquante que le poivre. Le terroir , en
 général , est graveleux & sabloneux. Il
 n'y croît qu'un peu d'herbe brûlée. En
 creusant , on y trouve du sable , mê-
 lé de gravier & de roche , sans aucun
 signe de métaux ou de minéraux , ni
 dans la terre , ni dans les pieces de ro-
 ches. Du haut des Montagnes , la vûe
 ne découvre que d'autres hauteurs , &
 des Dunes à peu près semblables à la
 terre de Cornouailles. Ceux qui mar-
 chent , pour la premiere fois , dans ce
 terroir , s'y fatignent beaucoup. Dans
 ce premier Voyage , Narborough vit
 neuf bêtes qui ressembloient à des
 Daims , mais plus hautes , le cou plus

NARBOROUGH.
1669.

long, la tête sans cornes, le dos rougeâtre, & le ventre blanc. Lorsqu'il en fut à la portée du fusil, elle prit la fuite, en hennissant comme des chevaux. Un autre jour, il vit trois Autruches, de couleur grise, & plus grandes que nos plus gros Coqs d'Indes. Quoiqu'elles ne pussent voler, elles se sauverent par la vitesse de leur course. Un chien, qui fut lâché sur elles en coupa une; mais sans pouvoir l'empêcher de s'élancer vers les Montagnes.

Isle des
Veaux mar-
rins. Combien
les Anglois en
tuent.

Le 4 de Mars, Narborough prit, dans ses deux Chaloupes, quarante hommes, armés chacun d'une massue & d'un bâton, avec lesquels il entra dans le Havre de l'Isle des Veaux marins. Ces animaux fuyant en troupes, il les fit entourer; & dans l'espace d'une demie-heure, ses gens en tuèrent quatre cens. Aussi-tôt qu'ils étoient assommés, d'un seul coup qu'on leur donnoit sur la tête, il leur faisoit couper la gorge, pour les saigner tandis qu'ils étoient encore chauds. La grandeur des vieux mâles est ordinairement celle d'un Veau. Ils ressemblerent au Lion, par le cou, le poil, la tête & le museau. La femelle n'a pas moins de ressemblance, par devant, avec la Lionne,

excepté qu'elle est toute velue , & qu'elle a le poil uni comme un cheval ; au lieu que le mâle ne l'a uni qu'au derriere. Ils sont d'ailleurs fort difformes. Leur corps va toujours en diminuant , jusqu'à deux nageoires , ou deux pieds forts courts , qui en font l'extrémité. Ils en ont deux autres à la poitrine ; de sorte qu'ils peuvent marcher sur terre , & grimper même sur les rochers & sur des montagnes assez hautes. Ils se plaisent à coucher au soleil , & à dormir sur le rivage. Quoiqu'il y en ait des milliers , qui ont quatorze pieds de long , le plus grand nombre n'en a que cinq. Ils ont toujours la gueule ouverte. Leur chair est aussi belle que celle de l'Agneau , très bonne dans sa fraîcheur , & meilleure encore lorsqu'on la tient un peu dans le sel. Ceux , que les Anglois prenoient la peine d'apprêter , étoient des plus jeunes , & retient encore leurs Meres. Elles bêlent en arrivant à terre & les Petits s'en approchent en bêlant , comme des Agneaux. Une vieille Mere en allaite quatre ou cinq , & chasse ceux qui se présentent en plus grand nombre ; ce qui fit juger à Narborough qu'elles ont quatre ou cinq Petits d'une portée. Il fit dégraisser les

Usage qu'ils
en font.

NARBOROUGH.
1669.

plus gros, dont ont tira de l'huile pour les lampes & pour d'autres usages du Vaisseau. Celle qu'on tira, des plus jeunes, parut aussi bonne aux Anglois, que de l'huile d'olive. Ils s'en servoient, pour leurs salades, qui étoient composées de feuilles de pois verts & d'autres herbes.

Llamas ou
Guanacos.

Le 6 de Mars, Narborough trouva un de ces animaux, semblable aux Daims, dont il avoit déjà rencontré quelques-uns, mort, & sans corruption. Son dos étoit couvert d'une laine assez longue, couleur de rose sèche. Sous le ventre, sa laine étoit blanche. Il étoit de la grosseur d'un jeune poulain. Il avoit le cou long, la tête, le museau, & les oreilles d'un mouton, les jambes fort longues, les pieds fourchus comme ceux d'une bête fauve, la queue petite & rougeâtre. Il n'avoit point de cornes, & n'en avoit jamais eu. Narborough le prit pour un mouton du Pérou, de l'espèce de ceux qu'on nomme *Llamas*, ou *Guanacos*. Il le fit ouvrir, pour chercher la pierre de Bézoar, sur un ancien récit de quelques Espagnols des Indes occidentales, mais ses recherches furent inutiles. Dans la suite, il rencontra plusieurs troupes de ces animaux, au nombre

de trente & de quarante. Il vit aussi des Renards, des Chiens sauvages, & cinq ou six Lievres, plus grands que les nôtres, avec un moignon de la longueur d'un pouce, qui leur tient lieu de queue. Mais il n'aperçut point d'autres oiseaux, que des Milans, semblables à ceux de l'Europe, & de petits oiseaux qui ressembloient assez à la Linotte. Entre plusieurs sortes de Mouches, il vit de grosses abeilles.

NARBOROUGH.
1669.

Quelques Anglois du Vaisseau, qui s'étoient avancés d'un autre côté dans les terres, n'y avoient pas fait d'autres découvertes; d'où Narborough conclut, que les seules richesses de cette Côte sont l'abondance extraordinaire du poisson. Il faut, dit-il, qu'il y en ait une quantité véritablement infinie, pour nourrir tous les Veaux marins, Pingouins & les autres oiseaux, qui n'ont pas d'autre aliment, & qui sont extrêmement gras. Il vit nager des Veaux marins, la tête hors de l'eau, avec un gros poisson dans la gueule.

Abondance
de poisson.

Un autre jour, il remonta la rivière avec quatorze hommes armés. Elle s'élargit près d'une petite île, qui est couverte de broissailles & s'étrecissant au-dessus, elle tourne au Sud-Ouest. Dans ce détour, on rencontre une au-

Inscription
laissée par Jacques le Maire.

NARBOROUGH.
1669.

tre Isle, de hauteur médiocre & pleine de roches, où l'on ne trouve qu'un peu d'herbe & quelques petits buissons. Narborough descendit dans cette Isle. Il fut surpris d'y voir un Poteau de cinq pieds, qui paroissoit avoir fait partie d'un mât, dressé avec soin, & sur lequel on avoit cloué une planche, d'un pied en quarré. La planche ne contenoit rien. Mais un Matelot trouva, au pied de ce monument, une plaque de plomb, avec une inscription en Langue Hollandoise (58), qui portoit les noms de Jacques le Maire & ses Compagnons, avec l'année & le dessein de leur Voyage. Dans un trou du Poteau, bouché par une longue cheville de bois, il y avoit une petite

(58) L'Auteur a pris soin de conserver jusqu'à l'ordre des lignes:

M. D C. X V.
Een Schip ende een Jach
Geneaeniet en dracht
En Hoorn Gearri-
veert den VIII De-
cember. Vertok-
ken met een
Schip d'een-
dracht Den
January:

M. D C. X V I.
C: Jacques le Maire.
S. Willem Corns Schouten.
Ares Claassen.
Jan Corns Schots.
Claes Janssen Ban.

boîte de fer blanc , qui renfermoit une feuille de papier chargée d'écriture , mais si mangée de rouille , qu'il fut impossible d'y rien déchiffrer. Narboug grava , sur la planche , avec son couteau , le nom de son Vaisseau , & la date de l'année & du mois. Il emporta la plaque de plomb , & nomma cette Isle , l'Isle de le Maire. De - là , étant passé au rivage du Nord , il fit deux milles dans le Pays. Il n'y vit point d'arbres ; mais le terroir lui parut meilleur qu'il ne l'eût encore rencontré , mêlé de marne , & capable de culture. Les Guanaços , les Renards , les Lievres , les Chiens & les Chats sauvages se présentèrent en grand nombre. On prit un *Armadillo* , que les chiens avoient chassé dans un trou , & qu'on n'eut pas de peine à déterrer. Cet animal est de la grosseur d'un Hérisson , & ne lui ressemble pas mal. Il porte , sur son dos , une écaille , dont il se couvre comme d'une cuirasse , & qui ne peut être entamée par la morsure des chiens. On vit des Rats , en plusieurs endroits ; & les chiens prirent un autre animal , qui étoit noir , avec deux taches blanches sur le dos. Enfin l'on vit encore des Autruches , quelques Perdrix , & quantité de Milans ; mais

NARB-
BOUG-
ROUGH.
1669.

Isle de le
Maire.

Armadillo ;
animal singu-
lier.

NARBOROUGH.
1669.

on ne découvrit aucune apparence d'eau douce. En retournant vers la Côte , au Sud , avec la Chaloupe , Narborough traversa une petite Baye, d'environ deux mille de long , & large de trente pieds , qui forme une Isle de la même longueur. Il nomma cette Isle , l'Isle des Lievres , parce qu'il y vit plus de vingt de ces animaux dans une seule troupe.

Narborough prend possession du Pays pour le Roi d'Angleterre.

Le 25 de Mars , après avoir pris la résolution de partir le jour suivant , il dit à son Equipage : » Messieurs , vous » êtes témoins qu'aujourd'hui je prens » possession de cette Côte , du Port » Desiré , & de tout le Pays des deux » côtés , pour S. M. Charles II , Roi » de la Grande-Bretagne , & pour ses » Héritiers. Ensuite il fit tirer trois » coups de canon. Mais il n'explique » point quels droits l'Angleterre peut » voir s'attribuer , sur un Pays où le » Maire & d'autres Voyageurs avoient » relâché avant les Anglois.

Le lendemain (59) il fit voile au

(59) Il fait ici des remarques importantes. Ce jour-là , 16 de Mars , à six heures du matin , lorsque le Soleil parut sur l'horizon à l'Orient , la Lune se coucha sous l'horizon à l'Occident , après s'être éclip-

sée à Londres , à onze heures dix minutes avant midi , & ici à six heures & plus de trente minutes. Cela fait , du 11 , quatre heures quarante minutes de différence entre le Méridien de Londres & le Mé-

Nord , avec plus de soin , que jamais , de vérifier ses observations. Il étoit , le premier d'Avril , à la hauteur de la Baye des Veaux marins (60) , d'où il suivit la Côte , à trois lieues de distance , sur vingt brasses d'eau , fond de sable noir. Le 2 , à neuf heures du matin , il apperçut , à l'Ouest , une petite Isle plate , à une lieue du Continent , & à quarante-huit degrés quarante minutes de latitude du Sud. La terre qui lui fait face est élevée , & remplie de hautes montagnes , dont les cimes sont

NARBONNE
ROUGH.
1669.

Observa-
tions impor-
tantes.

Approche
du Port Saint
Julien.

ridien du Cap Blanco. Ce Cap est à quarante sept degrés vingt minutes de latitude Méridionale , au Sud-Est de l'Amérique. Il vit l'Eclipse au Sud-Est de l'Amérique , à soixante-dix degrés de longitude Ouest du Méridien de Londres ; mais il ne la put voir entière , parce que le Ciel étoit couvert. Suivant son calcul , le Cap Blanco est à soixante neuf degrés seize minutes de longitude Ouest du Méridien de Londres. Il croit ce calcul juste , quoiqu'il en eût été plus sûr , si la Lune n'eût pas été couverte de nuage. Ainsi le Cap Blanc est à quarante sept degrés vingt minutes de latitude du Sud , & à soixante-un degrés cinquante-six minutes de lon-

gitude Ouest du Lezard. Distance Méridienne à l'Ouest 1014 lieues , un mille $\frac{6}{10}$ du Lezard. Le Port Desiré est à quarante sept degrés quarante-huit minutes de latitude du Sud , & à soixante un degrés cinquante - sept minutes de longitude Ouest du Lezard. L'Isle des Pingouins est à quarante sept degrés cinquante cinq minutes de latitude du Sud , & à soixante-un degrés cinquante-sept minutes de longitude Ouest du Lezard. La variation de l'Aiguille étoit de dix - sept degrés trente minutes à l'Est. Ibid , pages 68 & précédentes.

(60) A quarante - huit degrés dix minutes de latitude , sur la Côte des Patagons.

NARBO.
ROUGH.
1669.

rondes. Deux lieues plus loin, vers le Sud, la terre est basse, avec une Pointe de quatre lieues de long, du côté de la Mer; mais le rivage, qui la borde, est plein de rochers. A deux lieues de cette petite Isle, on trouva vingt-trois brasses, sur le même fond de sable noir. Le Vaisseau s'approcha jusqu'à cinq mille de la Côte; & de l'Isle, jusqu'au Port Saint-Julien, on fila, la sonde à la main, sur dix-huit ou vingt brasses, fond de sable fin & noir. Lorsqu'on a fait une lieue, au Sud de la petite Isle, le rivage court Sud Sud-Ouest & Nord Nord-Est. A l'extrémité Méridionale de la Pointe, du côté de la terre, on voit de hautes collines; mais, le côté de la Mer offre un rocher blanc & escarpé, d'une hauteur médiocre, qui de loin paroît divisé par une grande bande noire. Au-delà du rocher, la Montagne s'élève en rond jusqu'au sommet. C'est-là qu'est le Port Saint-Julien.

Sa situation. L'embouchure est au milieu de la (61) Baye; mais les deux Pointes en cachent l'entrée, & ne permettent pas de

(61) A quarante-neuf degrés dix minutes de latitude du Sud, & à soixante-trois degrés dix minutes de longitude du Léopard. La variation de l'Aimant se trouve de seize degrés dix minutes à l'Est.

la découvrir de la Mer. On est obligé, dans la basse marée, de la faire reconnoître par les Chaloupes. La terre, qui fait face au Port, est élevée, & pleine de Montagnes rondes, qui se terminent en pain de sucre. La Côte n'a pas d'endroit plus haut, tandis qu'au Sud, elle paroît unie, aussi loin que la vûe peut s'étendre. Il y a près de neuf lieues, de la petite Isle à Saint-Julien.

Narborough fit jeter l'ancre dans la Baye, sur douze brasses, à deux lieues de l'embouchure du Port. Sa Chaloupe, qu'il avoit envoyé pour le reconnoître, & pour chercher la Flute, lui rapporta que le mouillage y étoit excellent & que le plus grand Vaisseau y pouvoit être en sûreté : mais elle n'avoit vû, ni la Flute, ni aucune marque que ce Bâtiment y eût touché. Il fallut renoncer à toute espérance de la revoir. L'Equipage parut alarmé de se trouver réduit à naviguer seul, dans une Mer orageuse & sur des Côtes inconnues, sans aucune ressource, si l'on avoit le malheur de toucher à quelque rocher. Narborough s'efforça de bannir cette crainte, en leur représentant les richesses du Pays dont ils alloient approcher, & l'exemple du fameux

NARBOROUGH,
1669,

L'Equipage
Anglois s'alarme.

Comme
Narborough
l'encourage.

NARBOROUGH
1669.

Drake, qui avoit fait le tour du Monde, dans un temps où les Navigateurs avoient moins de lumieres & d'expérience. Il ordonna que la portion d'eau-de-vie fût redoublée. Une pêche heureuse, où la senne jettée à l'Est, ramena cinq cens poissons, gris & couverts d'écailles, de la grosseur du mulot, & quantité d'huitres & de moules, qui se trouvent sur le rivage & dans les veines des rochers, joint à l'abondance de Veau marin salé, rendirent la joie & le courage aux Anglois.

Salines du
Port S. Julien.

Le 22, Narborough visita un Marais qui n'a pas moins de deux milles de long, & sur lequel il trouva deux pouces d'épaisseur d'un sel très-blanc, qu'on prendroit de loin pour un pavé fort uni. Il en fit remplir deux sacs; mais la pluie & le mauvais temps ayant commencé à le faire fondre, on fut obligé d'en tirer environ deux tonnes de dessous l'eau. Ce sel étoit également agréable au palais & à l'odorat.

Voyages de
Narborough
dans les Terres.

Vers la fin d'Avril, la gelée devint si forte, & les tempêtes si fréquentes, qu'on prit le parti de défuner les mâts & de serrer les agrets, pour remettre au Printemps le passage du Détroit. Le mouillage étoit sûr dans le Port Saint Julien. On y voyoit beaucoup de gi-

bier & d'oïseaux. Narborough , ayant fait goûter son projet à l'Equipage , ne s'occupa plus que de ses découvertes & de ses observations (62). Le 6 de Mai , il fit sept ou huit milles dans les terres au Nord-Ouest. Le Pays lui parut généralement rempli de grandes Dunes , couvertes d'herbes. Sur le sommet des Montagnes , comme dans le fond des Vallées , il trouvoit de grandes écailles d'huitres , les unes sur des rochers , & d'autres dans les veines de la terre. C'étoit les plus grandes

NARBOROUGH.
1669.

(62) Le 7 de Juin , vers le soir , d'un tems froid , mais fort clair , on découvrit distinctement les Etoiles qui sont proche du Pôle Antarctique. Quelques-unes des plus petites Etoiles de la petite Hydre sont près du Pôle. Narborough en remarqua plusieurs autres , de la première & de la seconde grandeur , qui lui parurent fort propres à faire des observations ; particulièrement l'Etoile au Sud de l'Ariadne ; celle qui est à la tête de l'Hydre ; celle qui est dans l'œil du Pan ; celles qui sont à la serpe de Tucan , & celles qui sont à sa cuisse & à son dos ; celles qui sont à la tête , à l'aile & au corps de Grus. Mais les plus grandes sont celles du premier pied du Centaure

& de la Croisade. Les autres Etoiles sont de la troisième , de la quatrième & de la cinquième grandeur. On remarquoit aussi fort distinctement les deux nuages , & la petite nue noire dans laquelle est le pied de la Croisade , & qui se voit toujours à plein , lorsque la Croisade est sur l'Horison , comme elle y est toujours dans ces latitudes. Le Ciel de cette partie de l'Hemisphère Méridional , ne diffère point de celui de l'Hemisphère Septentrional : mais il n'y a d'Etoiles propres à faire des observations , qu'à dix-huit degrés du Pôle. Il n'y a point non plus d'Etoile Pôleire , comme celle qui est à la queue de la petite Ourse au Nord. *Ibid*, pages 80 & précédentes.

NARBOROUGH.
1669.

qu'il eût jamais vûes , car elles avoient jusqu'à sept pouces de largeur. Cependant il ne s'en trouve pas une dans le Port ; d'où il conclut qu'elles étoient là depuis le Déluge universel. Il ne vit pas la moindre marque de minéral , ou de métal , ni aucun arbre ; mais il trouva une bonne source d'eau dans les montagnes , & plusieurs salines à six milles dans les terres.

On trouvé
dans des écail-
les de Moules.

Un Volontaire du Vaisseau se promenant dans une petite Isle , qu'on nomma l'Isle de Justice , rencontra deux écailles de Moule , attachées ensemble avec une corde verte de boyau. En les ouvrant , il fut extrêmement surpris d'y trouver trois petits morceaux d'or , qui sembloit avoir été battu au marteau. On voyoit souvent des Autruches , des Guanacos , & des Renards. Dans quelques endroits , on remarquoit des traces de feu , des herbes foulées , qui ne permettoient pas de douter que des hommes n'y eussent couché , & des restes de Guanacos & d'Autruches. Cependant on jugeoit que ceux qui avoient mangé ces animaux ne les avoient pas fait rôtir , car la chair qui restoit autour des os paroissoit crue. NARBOROUGH demeura persuadé que c'étoient des Sauvages , & que le

Traces
d'hommes.

feu qu'ils allumoient ne servoit qu'à réchauffer les doigts de leurs Enfans. Il ne douta point qu'ils ne vissent les Anglois, & que la crainte ne fut la seule raison qui les empêchoit de se faire voir. Mais la vie qu'ils mènent, dans ces affreux déserts est plus misérable que celle des Bêtes sauvages. Ils doivent même se trouver quelquefois dans une extrême disette, puisque tous les lieux où les Anglois pénétrèrent, sont également dépourvus de fruits, d'herbes & de racines. A l'Ouest les Montagnes étoient couvertes de neige. On ne découvre, à perte de vue, que hauteurs sur hauteurs, sans arbres & sans buissons. Les sommets de ces Montagnes sont assez unis; &, dans plusieurs endroits, il en coule de l'eau douce: mais ce n'est que de la neige fondue, puisque l'eau cesse de couler lorsqu'il n'y reste plus de neige.

Le 22 de Juin, trois Anglois armés, qui s'étoient avancés l'espace de quatre mille à l'Ouest, virent, sur une Montagne, sept Indiens, qui les découvrirent aussi, & dont trois vinrent à quelque distance au-devant d'eux. Ils avoient à la main l'arc & les flèches, une peau sur leurs épaules, une autre sur la tête; & aux pieds, des

NARBO-
ROUGH.
1669.

Misérable
vie des Sauvages.

Les Anglois
en rencontrent sept.

NARBO.
ROUGH.
1669.

morceaux de peau qui leur servoient de souliers : le reste du Corps étoit nu , mais ils avoient le visage peint de rouge & de blanc. La difficulté qu'ils firent , de s'approcher assez pour se laisser toucher , sembloit marquer qu'étant informés des cruautés des Espagnols , ils n'osoient se fier à ce qui leur ressembloit. Ils reculoient à mesure que les Anglois vouloient s'avancer , en leur faisant signe de retourner au Vaisseau , & prononçant , d'une voix rude , qui paroissoit sortir du fond de leur gosier , *ozse* , *ozse*. Cependant ils prirent quelque bagatelle qu'on leur jetta , telle qu'un couteau , un morceau de toile & une cravate. On leur offrit de l'eau-de-vie , dont il ne voulurent pas goûter. Ils n'avoient point de brassulets. Leurs regards étoient extrêmement farouches ; mais ils étoient bienfaits quoique d'une taille médiocre. Ils avoient la couleur olivâtre , & les cheveux noirs. Ils paroissoient fort timides , aussi prirent-ils la fuite , lorsqu'ils en purent trouver l'occasion. Le reste de leur troupe s'étoit arrêté sur la Montagne.

Inventaire
d'un paquet
enlevé aux
sauvages.

Dans un autre Voyage , quelques Anglois trouverent un paquet de peau , & deux Chiens attachés ensemble au pied d'un buisson. Plusieurs Indiens ,

qui étoient assis dans le même lieu , s'enfuirent aussi-tôt avec de grandes marques de frayeur. Leur paquet , que Narborough ouvrit lui-même , contenoit plusieurs sachets de peaux , remplis de terre rouge & blanche , dont ils se peignent le visage ; des pierres à feu , des brasselets de coquilles , de petits morceaux de bois , des courroies cordonnées , des flèches , des écailles de Moules & d'Armadillos , un instrument composé d'une petite pointe de clou , au bout d'un petit bois , en forme de poinçon. Leurs peaux étoient de Veaux marins & de Guanacos , cousues ensemble , avec de petites cordes de boyaux , qui étoient vieilles , pleines de trous , & qui sentoient fort la graisse. Les coquilles de Moules paroissoient formées pour leur servir de couteaux. Après ce riche inventaire , Narborough fit remettre dans le paquet , tout ce qui s'y étoit trouvé , & le renvoya dans le même buisson , d'où ses gens l'avoient apporté. Les Chiens lui parurent une sorte d'Epagneuls , assez gros , & si familiers qu'ils se laissoient toucher sans aucune marque de crainte. Leur couleur étoit naturellement grise , mais on les avoit peint de rouge. Ils étoient d'une maigreur extrême.

Leurs Chiens.

NARBOROUGH.
1669.

Jugement de
Narborough
sur le Pays
des Patagons.

Malgré cette triste peinture du Pays des Patagons, Narborough assure que du côté de l'Ouest, où il fit près de vingt mille, » la terre est en général, » bonne, & fournie de bons pâturages, pour toutes sortes de bestiaux; » qu'il n'y manque que du bois pour » bâtir, & que les Montagnes n'y étant » pas trop hautes, ni l'air mal sain, il » n'y a peut-être pas de meilleure Contrée en Amérique (63), il y trouva un ruisseau d'eau douce, & des étangs d'eau salée, d'une assez grande étendue. Les Guanacos s'y présentent en troupes de cent. On y rencontre des vingtaines d'Autruches à la fois, des Lievres, des Perdrix, plus grosses & plus grises que les nôtres, des Bécassines, des Oies sauvages, & quantité de petits oiseaux; des Milans, de petits Faucons, des Hiboux, des Renards, des Chiens sauvages & des Armadillos. Dans tout le Pays qu'il parcourut, il ne découvrit, ni Serpent, ni Bête venimeuse ou féroce, ni rien qui puisse incommoder les Habitans; à l'exception, dit-il, du froid & de la faim (64).

L'Auteur
vané les r.-
fraichisse-
mens de cette
Côte.

Cette opinion, ne l'empêcha point de retourner vers le milieu de Septembre, au Port Désiré, pour y faire

de nouvelles provisions de Veaux marins , de Pingouins & d'œufs de ces Oiseaux , qu'il ne trouvoit pas , dans la même abondance , au Port S. Julien. Il vante extrêmement les rafraîchissemens de cette Côte. » Pourvu qu'on ait du sel , dit-il , on s'y pourvoit fort bien , & je puis assurer que ces provisions se conservent quatre mois & plus , lorsqu'on s'entend bien à les saler. On trouve autant de sel , qu'on en veut , au Marais de S. Julien , & je crois même qu'en Été , on en peut faire au Port Desiré , car il y a du sel seché dans des trous de rochers. Il y a aussi plusieurs basses , où l'on peut creuser , pour en tirer du sel , après y avoir fait entrer l'eau de la mer. Outre les Pingouins , on y voit quantité de Pies de mer , de Canards , de Mouettes , de Pigeons blancs de mer , de Plongeurs , qui ont la gorge blanche , & de Foulques (65).

Mais il est temps de suivre Narborough au principal théâtre de ses observations. Il leva l'ancre , le 13 d'Octobre , & six jours après , il doubla le Cap , que les Anglois ont nommé Beachy-head , & la Montagne de Saint

Il met à la voile près le Déroit.

NARBO-
ROUGH.
1669.

Yves (66). La Côte, en cet endroit, forme une Baye, où la rivière de Sainte Croix va se jeter. Le 21, il doubla le Cap Fair Weather, ou du beau temps (67). C'est-là que la rivière de Galleoges se joint à la mer. Le 22, il se vit à la hauteur du Cap des Vierges, à l'entrée du Détroit de Magellan (68).

Sillage du
Vaisseau.

Dans tout ce parage, c'est-à-dire, depuis le Cap des Vierges, jusqu'à l'entrée du Détroit, on trouve un bon fond pour l'ancre. Il n'y a de fortes marées que dans le Détroit : la marée monte & descend : elle a son cours, comme sur les autres Côtes. On compte six heures de flux, & deux heures de reflux. La plus grande hauteur du flux est de quatre brasses ; & les Anglois remarquerent qu'à onze heures, lorsque la Lune changeoit, la marée étoit fort haute. On voit, dans cet endroit, quan-

(66) A cinquante degrés dix minutes de latitude. La variation de l'Aimant s'y trouva de seize degrés trente-sept minutes à l'Est.

(67) A cinquante & un degrés trente minutes de latitude du Sud.

(68) Ce Cap, qui est au Nord de l'entrée, est à cinquante-deux degrés

vingt-six minutes de latitude, & à soixante-cinq degrés quarante-deux minutes de longitude Ouest du Léopard ; & à la distance Méridienne de 1062 lieues à l'Ouest du Léopard. On y trouva la variation de l'Aimant, de dix-sept degrés à l'Est. *Ibidem*, pages 98 & précédentes.

tité d'herbes qui se détachent des rochers, & qui flottent au gré des vagues. A deux heures après midi, le Vaisseau se trouvoit devant la *Pointe de Possession*, d'où il suivit la Côte Septentrionale. La sonde, qui fut jetée partout, donna 22, 18, 16, 12 & 9 brasses, sur un fond sabloneux, mais quelquefois graveleux & de cailloux. Comme les Côtes étoient tout-à-fait inconnues à Narborough, il gouvernoit suivant leur position; d'autant plus qu'il ne connoissoit pas mieux l'entrée du Détroit, & qu'ayant appris seulement qu'il est ferré entre des terres qui semblent le boucher, il craignoit de ne le pas découvrir.

Cependant, à cinq heures, il arriva vis-à-vis de l'entrée avec un vent frais de Nord Nord-Est. Il porta au Sud-Ouest-Quart-de-Sud, dans l'embouchure; mais il ne put avancer plus d'une lieue. La marée étoit si forte, qu'elle faillit d'emporter le Vaisseau sur des brisans qui sont au Nord, & couverts de beaucoup d'herbes. On y trouva cinq pieds d'eau, & quatorze brasses à côté, vers le Canal. Ces brisans courent un mille au Nord, depuis la pointe du Détroit. Narborough, repoussé par la marée, & combattu par le vent, qui

NARBOROUGH.
1669.

devint Nord-Ouest, fut contraint de sortir du Détroit, & de jeter l'ancre à vingt-cinq brasses, sur un fond de cailloux, pour y passer toute la nuit.

Distance du
premier au se-
cond, & sa des-
cription.

Il compte un peu plus de huit lieues, depuis le premier Détroit, jusqu'au second. La route, de l'un à l'autre, est au Sud-Ouest - Quart-d'Ouest, & au Nord-Est-Quart-de-Nord. Du premier Détroit au second, il y a sept lieues de largeur, depuis la Côte du Nord jusqu'à celle du Sud. Ce Canal paroît une petite Mer; car on ne peut remarquer le second Détroit, qu'après avoir fait plus de trois lieues. A sa pointe, la Côte Septentrionale, qui court un mille ou deux au Nord-Est, forme une Baye, & présente un rocher blanc d'une hauteur ordinaire, qu'on nomme le Cap S. Grégoire. On peut mouiller, dans cette Baye, à huit brasses, sur un fond de sable fin & net, à demi mille de la Côte. Si le vent souffle entre le Nord-Est & le Sud-Ouest, il faut mouiller à l'Ouest. Les vents d'Ouest regnent beaucoup dans ce Canal.

Second Dé-
troit.

Narborough, avançant la sonde en main, dans le second Détroit, trouva vingt-huit & trente brasses, sur un fond de petits cailloux. La Côte Septentrionale, de ce Détroit, forme

Une Baye à la pointe Orientale , & n'est qu'une chaîne de rochers blancs. Ce Détroit court Ouest-Sud-Ouest , & Est-Nord-Est. A la sortie , qui est à l'Ouest , la Côte est de rochers blancs , escarpés , & la partie Méridionale se forme en pointe. La Côte du même côté tourne au Sud-Est depuis cette pointe , & court ensuite au Sud ; son rivage est bas. La Côte Septentrionale , qui est de rochers blancs , offre une pente , propre à débarquer , & tourne au Nord : elle contient un Havre rond , où l'on trouve quatre brasses d'eau dans la haute marée. Narborough le nomma *Oatz Harbour*. A l'Ouest de ce Détroit , on remonte trois Isles , qui paroissent autant de rochers escarpés , & qui forment un Triangle , à quatre lieues du Détroit , vers l'Ouest-Sud-Ouest. La plus petite & la plus orientale , s'appelle S. Barthlemi ; la plus grande & la plus occidentale , *Elisabeth* ; & celle du milieu , qui est la plus méridionale , l'Isle Saint Georges , nommée aussi l'Isle des Pingouins , parce qu'il s'y en trouve un grand nombre. Les Anglois jetterent l'ancre à deux milles de l'Elisabeth , sur un fond de sable fin &

NARBOROUGH.
1669.

noir , à huit brasses : la pointe orientale de l'Isle leur demeuroid au Sud-Quart-d'Est.

Isle Elisabeth.

Le lendemain, Narborough ne put résister à la curiosité de descendre à terre. Il s'y trouva, presque aussitôt environné de dix-neuf Insulaires, auxquels il fit quelques présens, qui les rendirent fort traitables. Ensuite il fonda le Canal, entre l'Isle d'Elisabeth, & celle de Saint Barthelemi : sa largeur est environ d'un mille ; sa profondeur de trente-huit brasses au milieu, & de neuf à dix, près du rivage, sur un fond graveleux.

Peinture des Insulaires.

Les Insulaires, qu'il eut le tems d'observer mieux en retournant à bord, sont d'une taille médiocre & ramassée ; mais assez bien faits. Ils ont le visage rond, le front bas, le nez médiocre, les yeux noirs, les dents polies, unies, ferrées & fort blanches, les oreilles petites, les cheveux noirs, droits, fins, d'une longueur ordinaire, mais rudes sur le devant de la tête. Ils ont la poitrine large : tout leur corps est peint de rouge, détrempé avec de la graisse ; leurs joues, leurs bras & leurs pieds, sont barbouillés de blanc, & rayés de noir. Ils ont la tête petite & les doigts courts. Leur habillement est

de peaux de Guanacos, de Veaux marins, & de Loutres, faufilées ensemble, sans autre forme, que celle d'un tapis quarré, d'environ cinq pieds. Ils s'enveloppent les épaules de ces peaux, à peu près comme les Montagnards d'Escoffe portent l'espece de manteau qu'ils nomment *Plading*. Leurs bonnets sont des peaux d'oiseaux, avec les plumes; & pour chaussure, ils s'attachent aux pieds d'autres peaux. Narborough admira combien ils sont endurcis au froid. Ils ne portent pas même leur informe vêtement, lorsqu'ils sont en action; & demeurant nuds, depuis la tête jusqu'aux pieds, ils ne paroissent pas sensibles à la plus forte gelée, qui faisoit alors trembler les Anglois. Ils n'ont pas de barbe, ni d'autre poil sur le corps, ni rien qui mette la pudeur à couvert. Cependant quelques-unes de leurs femmes portoient une pièce de peau à la ceinture. Elles sont vêtues comme les hommes, excepté qu'elles ont des colliers & des brassulets de coquille, & qu'elles ne portent pas de bonnets. Leur taille est un peu moins haute, & leur visage moins plein. Elles parlent aussi d'un ton plus doux. Le langage des hommes est rude & grossier: ils répétoient souvent le mot *Ursa*;

NARBOROUGH.
1669.

& si quelque chose leur déplaisoit, ils crioient *Ur, Ur*, en râlant du gosier. Ils se nourrirent indifféremment de chair & de poisson, c'est-à-dire, de tout ce qu'ils peuvent prendre. Narborough ne s'aperçut point qu'ils eussent aucune forme de Gouvernement, ni la moindre dépendance, qui leur fît respecter un Maître. Il ne leur vit pas non plus aucune apparence de Religion. A l'arrivée des Anglois, ils s'approchèrent d'eux sans crainte, l'arc & deux flèches à la main. La longueur de leurs arcs est d'environ quatre pieds; & celle de leurs flèches, d'un peu moins de dix-huit pouces. Elles sont de bois, armées d'une pointe de caillou aiguîsé, & de deux plumes : la corde est un boyau cordonné, & les plumes n'ont pas d'autre attache qu'un boyau. Ils avoient de gros Chiens métifs, semblables à ceux du Port de S. Julien. Narborough ne put découvrir leurs Canots, qui étoient apparemment de l'autre côté de l'Isle, vis-à-vis la Terre-ferme.

Freshwater-Bay, ou Baye d'Eau douce.

Le 30 d'Octobre, il alla mouiller dans une petite Baye, à demi mille du rivage, sur un fond graveleux, & huit brasses d'eau. La marée y monte & descend de dix pieds, sans pouvoir incommoder les Vaisseaux. Deux ruif-

seaux d'eau douce y coulent à peu de distance. Elle est entourée d'arbres, fort semblables aux Hêtres, qui n'ont pas moins de dix-huit pouces de diamètre, & de quarante pieds de long, & dont le bois est propre à la charpente. On y trouve aussi des Groseliers sauvages, & plusieurs autres arbrisseaux. Après avoir employé plus de trois heures à le visiter, Narborough, lui donna le nom de Freshwater-Bay, ou Baye d'eau douce. Sa situation est à neuf lieues au Sud de la Baye de Sueptakes (69). Elle offre une Pointe sablonneuse & basse, qui avance plus dans la mer, que les autres Pointes, & qui est chargée de quelques arbres.

NARBOROUGH.
ROUGH.
1669.

Cette Baye d'eau douce gît Nord & Sud, avec le Port de Famine, à la distance de six lieues, d'une Pointe à l'autre. Celle du Port de Famine ne se montre point, lorsqu'on vient du Nord, jusqu'à ce qu'on soit Nord-Ouest & Sud-Ouest, avec la Pointe de Sainte-Anne; car la Baye est dans un petit coin, au Nord-Ouest, & la terre, à son Ouest, est basse, en pointe & sablonneuse. En avançant un peu dans les terres qui l'environnent, on trouve des

(69) L'Auteur ne désigne point autrement cette Baye, à laquelle il donna le nom de son Vaisseau.

NARBOROUGH.
1662.

Vallées remplies de beaux arbres verts, dont les feuilles ont une odeur fort agréable, & ressemblent à celles du Bouleau. Plusieurs Prairies, en forme d'enclos, qu'on apperçoit de divers côtés, semblent marquer que ces lieux n'ont pas toujours été sans Habitans. En venant du Nord, on voit sur la Pointe de Sainte-Anne, d'assez grands buissons, & des arbres fort hauts. La Côte, de cette Pointe, est pleine de rochers, sans en être plus dangereuse, & l'on peut la suivre hardiment, pour entrer dans le *Port de Famine*.

Description
du Port de Fa-
mine.

Narborough place ce Port à cinquante-trois degrés trente-cinq minutes de latitude du Sud, & à soixante-huit degrés neuf minutes de longitude Ouest du Léopard (70). Il y parcourut les terres, en divers endroits, sans y trouver aucune espèce d'arbres fruitiers. Les Bois n'ont que deux sortes d'arbres, qui soient propres à la charpente; l'un, qui a l'écorce aromatique, & d'un goût piquant (71); l'autre, qui ressemble au Hêtre; mais le Détroit n'a pas de meilleurs ni de plus gros arbres. Il s'en trou-

(70) A la distance de 1692 lieues de ce Méridien, à l'Ouest, suivant l'Estime.

(71) L'Auteur le prend

pour le Winterbark, qui se vend chez les Epiciers d'Angleterre, & qui a l'odeur & le goût du poivre.

ve de deux pieds & demi de diamètre , & de quarante pieds de long , dont on peut tirer de très-belles planches. Les herbes y sont assez bonnes , quoique le terroir soit aride & sabloneux. Au Nord-Quart-de-Nord-Ouest du Port de Famine , & dans tout l'intérieur du Pays , on ne voit que des Montagnes fort hautes , dont les sommets paroissent nuds & stériles : quelques-unes sont toujours couvertes de neige. Vers la Côte méridionale , les terres s'élèvent en pointes. On trouve sur le rivage , & dans l'eau douce , des Canards & des Oies sauvages , & des Baleines dans le milieu du Canal. Narborough est porté à croire que les Montagnes ne sont pas sans quelques mines d'or , ou de cuivre , ou d'autre métal. Un Sauvage , qui vint à bord , & qui lui vit un anneau d'or au doigt , fit signe de la main vers les Montagnes.

Le Cap Forward est la terre la plus CapForward. méridionale du grand Continent de l'Amérique (72). Ce qu'on découvre du Pays , derrière ce Cap , n'offre que des

NARBOROUGH.
1669.

(72) A cinquante trois degrés cinquante-deux minutes de latitude du Sud , & à soixante huit degrés quarante minutes de longitude Ouest du Léopard , à la distance de 1099 lieues de ce Méridien , à l'Ouest. La variation de l'Aimant s'y trouva de seize degrés à l'Est.

NARBEROUGH.
1669.

rochers pointus & escarpés, d'un gris noirâtre, & d'assez grande hauteur. L'eau n'a pas moins de quarante brasses, le long des bords. Dans le milieu du Canal, il n'y a pas de fond sur deux cens brasses; & la marée s'y fait peu sentir. Ce Canal a trois lieues de largeur, depuis la Côte Septentrionale, jusqu'à celle du Sud: mais Narberough conseilla de suivre plutôt celle du Nord, que celle du Sud, où les vents d'Ouest regnent le plus.

Baye de
Wood.

Le 4 de Novembre, il entra dans une Baye, sans nom, à laquelle il donna celui de Baye de Wood. Le 5, il se trouva devant le Cap de Hollande, près duquel sont le Cap de Coventry, la Baye d'André, la Baye Descordes, celle de Fortescüe, & le Cap Galant, avec un Port de même nom. Il nomma *Charles* & Monmouth, deux Isles, qui sont par le travers de la Baye de Fortescüe. Plus, à l'Ouest, sont celles de Jacques, de Rupert, d'Arlington, de Sandwich, & de Wren. Il nomma ce bras du Détroit, le *Bras Anglois*. Le Cap Galant n'est pas à plus d'une lieue de la Baye de Fortescüe à l'Ouest. On croiroit alors que le Détroit n'a point de passage vers l'Ouest; car la Côte Méridionale court

Differentes
Isles, & leurs
noms.

Bras An-
glois.

fi fort vers le Nord-Ouest, qu'elle ôte la vue de la Côte Septentrionale. Mais plus loin, on voit deux grandes ouvertures vers la Côte du Sud, l'une vis-à-vis de l'Isle Charles, l'autre plus à l'Ouest. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Baleines, parce qu'il y vit plusieurs de ces animaux.

NARBOROUGH.
1669.

Depuis le Cap Forward jusqu'au Cap de Hollande, le Détroit s'étend cinq lieues à l'Ouest Quart-de-Nord-Ouest; depuis le Cap de Hollande jusqu'au Cap Galant, huit lieues à l'Ouest Nord-Ouest; depuis le Cap Galant jusqu'à une Pointe basse vers l'Ouest, trois lieues au Nord-Ouest Quart-d'Ouest. Dans ce parage, le Détroit n'a pas plus de deux milles de large, depuis la Côte Septentrionale, jusqu'aux Isles que Narborough nomma les *Isles Royales*. Il donna le nom d'Isle *Rupert*, à l'Isle la plus Occidentale, qui n'est éloignée, du milieu du Canal, que de la portée du canon; & celui de *Pointe du Passage*, à la Pointe basse, qui est vis-à-vis de l'Isle Rupert, vers la Côte Septentrionale. Il doubla la Pointe du passage, avec un vent frais. Le 7 de Novembre, il mouilla vis-à-vis de la Baye d'Elisabeth, à la Pointe qu'il nomma la *Pointe des Baleines*, parce qu'il y en

Cap de Hollande.

Cap Galant.

Isles Royales.

Pointe des Baleines.

NARBOROUGH.
1669.

vit un grand nombre. On y trouve, près des roches, quantité de bonnes Moules, longues de cinq pouces. L'eau n'y moutonne que pendant une heure, dans le tems du flot. En général, les marées, loin d'être nuisibles à la Navigation dans tout le Détroit, sont d'un grand secours lorsqu'on veut changer de route.

Baye d'Elisabeth, & Rivieres de Saint Jérôme.

Le Détroit, entre la Baye d'Elisabeth & la Riviere de Saint Jérôme, n'a pas plus de deux lieues de large. Le Pays est élevé vers la Côte Méridionale, où l'on voit plusieurs enfoncemens qui peuvent mettre les Vaisseaux à couvert. Narborough nomma cette Baye, la Baye des Moules. La Côte Méridionale est escarpée, pleine de roches, & bordée de petites Isles. Celle du Nord est basse & couverte de bois. Près du rivage, on découvre une Vallée, où coule une riviere d'eau douce. Elle a si peu d'eau, pendant la basse marée, qu'à peine reçoit-elle une Chaloupe; mais la marée y monte à huit ou neuf pieds. Narborough la nomma, Riviere de Batchelor. Le mouillage est bon devant l'embouchure, à neuf, dix, ou douze brasses, sur un fond sablonneux. Cette Rade de la Riviere de Batchelor reçut des Anglois, le nom de Rade d'York.

Riviere de Batchelor.

Le Cap de Quade est sur la Côte Septentrionale. Il est composé de roches escarpées, qui lui donnent la figure d'un grand Château, élevé sur des Montagnes. Comme il s'avance beaucoup, & qu'il forme une espece de coude, la terre, des deux côtés, semble se joindre; mais l'entrée du Passage se découvre à mesure qu'on en approche, & que le Détroit tourne vers le Nord. Dans cet endroit, la largeur du Détroit n'est que de quatre milles. Ses deux Côtes sont escarpées & pleines de rochers. Vis-à-vis du Cap de Quade, on trouve, sur la Côte Méridionale, une belle & grande Baye, qui se nomme la Baye de *Ridder*. Narborough n'y entra point; mais, si le mouillage est bon, c'est la plus belle Rade du monde pour mettre les Vaisseaux à couvert de toutes sortes de vents. Cet endroit du Détroit, depuis la Pointe du passage jusqu'au Cap de Quade, en est le plus tortueux, d'où Narborough prit occasion de le nommer le *Bras tortu*. Dans le même endroit, vers la Côte Septentrionale, on rencontre deux petites Isles, à l'Est du Cap de Quade.

Le 14 de Novembre, les Anglois découvrirent, sur la Côte Méridionale, à treize lieues du Cap de Quade,

NARBOROUGH.
1669.

Baye de *Ridder*.

Cap Monday ou du Lundi.

NARBOROUGH.
1669.

un autre Cap, que Narborough nomma le Cap *Monday*, c'est-à-dire du Lundi. La largeur du Détroit y est de quatre milles. Sa Côte Septentrionale, qui s'y courbe en arc, a de grandes Anses & des Isles. Sur l'une & l'autre Côte, on voit de hautes Montagnes, stériles & pleines de rochers. Vers le Cap *Monday*, le Détroit commence à s'élargir du côté de l'Ouest, & court Nord-Ouest Quart-d'Ouest, jusqu'au Cap *Upright*, c'est-à-dire, *Cap Droit*, en hauteur, qui est un rocher escarpé sur la Côte Méridionale, à quatre lieues du Cap *Monday*. De ce dernier Cap, le Détroit courant encore Nord-Ouest Quart-d'Ouest, paroît conduire droit à la Mer du Sud. On n'y remarque point de marée, ni de courant; & l'on n'y trouve point de fond sur deux cens brasses, à la portée du fusil de l'une & de l'autre Côte. Elles offrent toutes deux, plusieurs Anses, & quantité de petites Isles, qui n'ont aucun danger, parce qu'elles sont en falaises. Vers midi, on passa devant une autre Isle, qui est sur la Côte Septentrionale, & que Narborough nomma l'*Isle Westminster*. Entre elle & le Continent, du même côté, on decouvre un grand nombre de morceaux de terre, ou de petites

Isle de Westminster.

petites Isles, & de rochers détachés, qui reçurent, des Anglois, le nom de *Layers* ou de Gens de Loi. De l'Isle de Westminster, à la Côte Méridionale, le Détroit a cinq milles de large.

NARBOROUGH.
1670.

Depuis le Cap Monday jusqu'au Cap ^{Cap De Keadá.} Deseada, qui est à cinquante-trois degrés dix minutes de latitude du Sud (73), la direction du Détroit est Nord-Ouest Quart-d'Ouest, & Sud-Est Quart-de-Sud. Ces deux Caps sont à quinze lieues l'un de l'autre. On en compta vingt-huit, depuis le Cap de Quade jusqu'à celui de Deseada; & depuis ce dernier Cap, le Détroit court Nord-Ouest demi Quart-d'Ouest jusqu'à la Mer du Sud. Narborough nomme ce bras, *Longreach*, ou Bras long, tandis que ses gens le nommerent *Long-lane*, ou Longue rue. Il n'y a point de partie du Détroit de Magellan, qui mérite mieux le nom de Détroit, car les deux Côtes y sont continuellement élevées, pleines de rochers stériles, & couvertes de neige. Depuis le Cap de Quade jusqu'à la Mer du Sud, Narborough, frappé de l'horrible aspect de cette terre, la

Terres nom-
mées Détola-
tion du Sud.

(73) A soixante-douze degrés cinquante-six minutes de longitude Ouest du Léopard; distance de 1149

lieues du même Méridien. Variation de l'Aimant, dix minutes à l'Est.

NARBOROUGH.
1670.

nomma *South Désolation*, c'est-à-dire, Désolation du Sud. Le Cap *Pillar*, est à cinquante-trois degrés cinq minutes de latitude du Sud, & à soixante-douze degrés quarante-neuf minutes de longitude Ouest du Léopard.

Avis nautiques, pour l'embouchure du Détroit par la Mer du Sud.

Suivant l'estime du sillage, entre les deux Mers, les Anglois donnent au Détroit, avec ses bras & ses divers replis, cent seize lieues de long, depuis le Cap des Vierges, jusqu'au Cap Desseada. Narborough observe ici, que pour sortir de la Mer du Sud & rentrer dans le Détroit de Magellan, il faut passer devant ce dernier Cap. » Lorsque vous serez devant le Cap » Pillar, faites route, dit-il, au Sud- » Est Quart-d'Est, & même encore plus » à l'Est. Ne perdez pas de vue la Côte » Méridionale; il y a, vers celle du » Nord, un si grand nombre d'Isles & » de Golfes, qu'on pourroit s'y mé- » prendre & s'y briser.

Au Nord de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, on trouve quatre petites Isles, assez proches l'une de l'autre. La plus Orientale est seule; & sa figure est celle d'une mule de foin, ou d'un pain de sucre. Les trois autres sont plates. Elles sont au Nord Nord-Ouest du Cap Pillar, à six lieues de

distance ; & au Sud-Ouest du Cap de la Victoire , à quatre lieues. Narborough les nomma les Isles de *Direction*. Il conseille de doubler ces Ilots , pour gagner l'embouchure du Détroit.

NARBOROUGH.
1670.

Après la fatigue & l'ennui d'un si long passage, le Vaisseau Anglois se trouva sur une Côte d'Isles , peu éloignées du Continent , qui laissoient voir dans les terres , Nord & Sud , quantité de Montagnes , dont les plus hautes étoient couvertes de neige. Ces Isles n'étant point habitées , l'Equipage en avoit peu de secours à tirer pour ses besoins. Cependant Narborough prit le parti de relâcher à celle de Nostra-Sennora-del Socoro , qu'il découvrit le 26 de Novembre. A l'Est , elle s'élève en rond. Vers le centre , elle est plus basse qu'aux deux bouts , ce qui forme une espece de Selle. Au Sud , elle est bordée de rochers. Au Sud-Est , à l'extrémité de l'Isle , on en voit deux fort pointus , qui sont joints ensemble , & dont le sommet est tout blanc de fiente d'oiseaux. Cette Isle a cinq ou six mares d'eau douce ; mais elle est sans fruits , & presque sans herbe , parce que les bois y sont trop épais. Les Anglois n'y virent aucune bête sauvage , & presque pas d'autres oiseaux que des

Les Anglois
voulaient aller
à l'Isle de N.
S. del Socoro.

NARBOROUGH.
1670.

Isle qui reçoit
le nom de Nar-
borough.

Milans , des Oyes sauvages , & des Mouettes ; en un mot , rien qui pût servir à leur nourriture (74). Ils passèrent dans une autre Isle , plus proche du Continent , qui leur parut ressembler beaucoup à celle qu'ils venoient de quitter. Sa longueur est de quatre lieues , du Nord au Sud , & sa largeur d'une à deux lieues. Narborough , ne la trouvant pas marquée dans son Routier , la nomma , de son propre nom , l'Isle de Narborough , avec la frivole cérémonie d'en prendre possession au nom du Roi d'Angleterre (75). Vers le Sud , il vit quantité d'autres Isles , toutes fort hautes , qui bordent le Continent.

On ne le suit , dans cette route , & jusqu'à Baldivia , sur la Côte du Chili , d'où les obstacles qu'il trouva de la part des Espagnols (76) , & la fuite de plu-

(74) N. S. del Socoro est à quarante-cinq degrés de latitude du Sud , & à soixante-onze degrés quarante-deux minutes de longitude Ouest du Léopard. Variation de l'Aimant , onze degrés à l'Est.

(75) Il s' imagine , dit-il , qu'une Anse du Continent , qui est d'environ trois lieues au Sud - Est de cette Isle , est l'endroit qui est nommé S. Domingo , dans le Routier , à qua-

rante quatre degrés cinquante minutes de latitude du Sud.

(76) Pour conclusion des éclaircissemens qu'il tira des Indiens du Pays , il revint persuadé que si les Anglois pouvoient obtenir du Roi d'Espagne la liberté du Commerce sur cette Côte , ils en tireroient de très grands avantages. Les Habitans , dit-il , le desirerent beaucoup : mais les Gouverneurs Es-

sieurs de ses gens, l'obligerent de retourner bien-tôt vers l'Europe, que pour l'accompagner à son retour, & le voir repasser, de la Mer du Sud, dans celle du Nord, par le Détroit de Magellan, dont la description fait le principal objet de cet Article. Ainsi, remettant la suite de ses Observations à la partie de cet Ouvrage, qui doit regarder l'Amérique, on passe à le représenter au commencement de l'année suivante, gouvernant vers l'embouchure du Détroit. Les nuits étoient courtes; & la Lune les rendoit si claires, qu'il voyoit quelquefois à la distance d'une lieue.

Le 6 Janvier, à cinquante-deux degrés cinquante-trois minutes de latitude du Sud, il ne se comptoit éloigné que de dix lieues, du Cap Deseada. En effet, il découvrit bien-tôt les quatre Isles de Direction, qui sont à l'entrée du Détroit, Nord-Nord-Ouest de ce Cap. Une heure après, lorsqu'il les eut au Nord, à la distance de trois lieues, la sonde ne put lui faire trou-

1671.

Retour de
Narborough
par le Détroit
de Magellan.

pagnois n'osent y consentir sans un ordre exprès, à moins qu'ils n'y soient contraints par la force; ce qui pourroit s'exécuter facilement par le moyen de

quatre Vaisseaux de vingt ou trente pieces de canon, qui seroient en état de se mocquer de leurs défenses.
Pages 171 & 172.

NARBOROUGH,
1671.

ver fond que soixante-dix brasses. On étoit à cinq heures du matin : le temps ne fut pas plutôt éclairci , qu'il aperçut le Cap Desseada , quoiqu'il restât encore de l'obscurité sur les Montagnes. Ce Cap étoit au Sud-Est du Vaisseau , à huit lieues de distance. Dans un temps clair , on le découvre de quinze ou seize lieues , comme celui de Pillar ; tant ces terres ont d'élévation. Avec un vent frais , d'Ouest Sud-Ouest , il gouverna Est Quart de Sud-Est , pour doubler le Cap de Pillar. On voyoit , au-dessus de l'eau , quantité de brisans & de pointes de rochers , à quatre lieues à l'Ouest du Cap Desseada , où les vagues s'alloient briser avec une violence épouvantable. Le même spectacle se présentoit jusqu'à un demi mille de ce Cap. Cependant , comme on ne remarquoit ni marée , ni courant , qui entrât dans le Détroit , la navigation n'en parut pas plus dangereuse. A neuf heures du matin , le Cap de Pillar étoit au Sud du Vaisseau , à la distance d'un mille & demi. Narborough fut surpris de ne trouver alors que cinquante-deux degrés , cinquante-une minutes de latitude du Sud , dans le même endroit , où , suivant son estime , elle s'étoit trouvée auparavant de cinquante-deux de-

grés cinquante-huit minutes. Il conseille à tous ceux qui voudront gagner l'entrée Occidentale du Détroit, de porter le Cap sur la Côte, à cinquante-deux degrés cinquante minutes. On est sûr alors de découvrir les quatre Isles de Direction, qu'il est toujours aisé de reconnoître à la description qu'il en a donnée. Lorsque le vent est à l'Ouest, les houles se brisent avec beaucoup d'impétuosité contre ces Isles, dont la plus Orientale est éloignée des autres, de près d'un mille. Le Cap Pillar est une pointe de rochers escarpés, au Sud de l'entrée du Détroit: le Cap Deseada fait la pointe Occidentale, & n'est gueres qu'à deux lieues de l'autre. A la pointe du Cap Deseada, la Côte, au Sud du Cap, court Sud-Sud-Est, & ne présente que des rochers d'une hauteur inégale. A l'Ouest du même Cap, à la distance d'environ quatre lieues, les brisans sont en grand nombre, & paroissent au-dessus de l'eau, comme des ruines de plusieurs anciens bâtimens. On y voit aussi des rebords de rochers enfoncés: ce sont autant d'écueils dangereux. Narborough les met à cinquante-trois degrés dix minutes de latitude du Sud, à près de dix lieues au Sud Quart-d'Ouest des Isles de Direction;

NARBOROUGH.
1671.

Conseils importants pour ceux qui entrent dans le Détroit.

NARBO
ROUGH.
1671.

tant la première entrée du Déroit a de largeur. Il leur donna le nom de *Juges*. Pourvu qu'on ait la vûe de la terre , le passage est sans danger : mais si l'on vouloit entrer de la Mer du Sud , dans le Déroit , sans l'avoir déjà traversé , on trouveroit une extrême difficulté de l'Ouest à l'Est , parce qu'à la sortie de la Mer du Sud , & à l'entrée du Déroit vers le Nord , il y a quantité d'ouvertures & de Bayes , qu'on prendroit plutôt pour le Passage , que le Déroit même. On répète , avec Narborough , que le plus sûr est de suivre la Côte Méridionale , en s'allarguant du Cap Pillar. Pendant un mille ou deux , il faut gouverner Est Quart de Sud-Est, ensuite Est-Sud-Est, & Sud-Est Quart-d'Est. C'est dans cette direction , que le Canal court jusqu'au Cap de Quade (77).

Côte Septentrionale & ses dangers.

Toute la Côte Septentrionale , tirant vers l'Est , depuis le Cap de Victoire , jusqu'au Cap Forward , est un Pays affreux , plein de Rochers & de Montagnes. De l'entrée du Déroit , à la distance de quinze lieues , vers l'Est , on trouve un grand nombre de petits rochers détachés , & d'Isles hautes , bordées de rochers. On rencontre aussi de

grandes Bayes , & des Anses , qui entrant dans le Pays au Nord , rendent le Passage fort incertain. Outre le danger de manquer le véritable Canal , on seroit exposé mille fois au naufrage , surtout si le vent étoit à l'Ouest , & le temps couvert ; ce qui ne discontinue gueres pendant tout l'Hyver. Sur la même Côte , entre le Cap de Victoire , & le Cap de Quade , il y a des Bayes & des enfoncemens , dont Narborough ignore l'étendue dans les terres. Il lui manquoit une petite Barque , pour la découvrir.

NARBOROUGH.
1671.

Le 6 Janvier , au soir , il jetta l'ancre devant la Riviere de Batchelor , avec la satisfaction d'y être à couvert des vents d'Ouest & du Nord. Cependant il reconnut que le vent le plus dangereux , dans ce mouillage , qui est d'ailleurs excellent sur sept , huit , neuf , dix ou onze brasses , seroit celui du Sud , qui le traverse ; si la mer y pouvoit devenir fort haute ; mais la largeur du Détroit , dans cet endroit , n'est que d'environ deux lieues. Quelques Anglois ayant remonté la riviere , l'espace de quatre milles , ne purent aller plus loin avec la Chaloupe , quoiqu'ils eussent pris le temps de la haute marée. Ils marcherent l'espace de cinq ou six mil-

Observations
sur la riviere
de Batchelor.

NARBOROUGH.
1671.

les, dans le Pays ; mais ils furent arrêtés par des Montagnes & des Bois inaccessibles. Plusieurs petits ruisseaux d'eau douce tombent des Montagnes couvertes de neige, & forment des cascades naturelles dans les lieux escarpés. Les rochers sont d'une espece de marbre blanc ; & les autres ressemblent à ceux du Port de Famine. On fouilla la terre, en divers endroits ; mais on ne vit aucune apparence de métal, ni de minéral. Ces affreux déserts n'offrirent pas, aux Anglois, la moindre trace d'hommes ni de bêtes.

Rivière de
Segars.

On remit à la voile, pour se rendre au Port de Famine. La vûe de la Rivière de Segars, devant laquelle on passa le 16, tenta Narborough d'y faire chercher des Habitans. *Peket*, son Lieutenant (78), y fit environ neuf milles dans la Chaloupe; & la trouvant bouchée par des troncs d'arbres, qui l'empêchèrent de remonter plus loin, il ne fut pas plus heureux dans les recherches qu'il fit par terre. Enfin, jusqu'au soir du 14 de Février, où le Vaisseau sortit heureusement du Détroit, on ne vit qu'un seul Indien, qu'on ne put même

(78) L'Editeur avertit de celui de Nathanael Peket, Lieutenant du Sweptakes, qui continua le Journal, et qui suit est tiré sien jusqu'en Angleterre

engager à venir à bord. Il étoit nud , fans arc & fans fleches. On crut comprendre , par ses signes , qu'étant tombé entre les mains de quelques Sauvages , d'une autre Nation , il avoit pris la fuite , pour sortir d'esclavage.

Depuis le Cap Deseada , jusqu'à l'Isle Elisabeth , où l'on étoit le 7 de Février , on trouve en abondance , du bois & de l'eau douce ; mais de cette Isle , jusqu'au Cap des Vierges , les Anglois en chercherent inutilement dans plusieurs Bayes , qu'ils n'avoient pas encore reconnues. Ils entrèrent dans celle de Gregoire , qui est après le Cap du même nom , cinq ou six milles , à l'Est du second Détroit. Toutes ces Bayes sont sabloneuses , & bordées d'une terre fort aride. En entrant dans le premier Détroit , Peket , qui revenoit de faire un dernier effort , pour découvrir des Indiens , apperçut dans une petite Anse sabloneuse , trois ancres , au-dessus des traces de la haute marée. Il descendit au rivage , dans l'esperance d'y trouver du canon , & d'autres restes de quelque Vaisseau submergé. Un de ses Matelots y trouva quelques instrumens de fer , dont il y avoit peu d'éclaircissmens à tirer : mais on reconnut facilement que les ancres

N A R B O -
R O U G H .
1671.

Cap & Baye
de Grégoire.

Débris d'un
Vaisseau E. pa-
gnol.

NARBOROUGH.
1671.

Peuplade de
Rats.

étoient Espagnoles. A cinq ou six milles aux environs , la terre est remplie de Rats , qui se retirent dans des trous , comme les Lapins : quantité de coquilles , qu'on voyoit autour de leurs terriers , firent juger qu'ils vivent de Limpets.

L'eau douce
manque au
Port Désiré.

Après avoir doublé le Cap des Vierges , & le Cap Blanco , Narborough qui avoit été si satisfait des rafraichissemens du Port Désiré , y envoya sa Chaloupe pour y faire de l'eau ; mais son étonnement fut extrême de la voir revenir sans en avoir pû tirer plus de cinq ou six tonneaux , & d'une eau même qui étoit saumache. Il n'explique pas la cause de ce changement.

R-tour des
Anglois dans
leur Patrie.

Trois mois & demi , d'une heureuse Navigation , firent arriver le Vaisseau Anglois à la vûe des Côtes d'Angleterre , le 10 de Juin. Suivant l'estime de Peket , Lieutenant de Narborough , la difference de la longitude , depuis le Cap Blanco jusqu'au Cap Léopard en Angleterre , est de soixante degrés quarante-cinq minutes $\frac{5}{10}$, & la distance Méridienne , huit cens quarante lieues (79).

(79) *Ibidem* , pages 200 & précédentes.

VOYAGE DE FROGER ,

*ou Relation du Voyage de M. de Genes ;
au Détroit de Magellan.*

VERS l'année 1686 , quelques INTRODUCT-
TION.
Origine du
dessein de ce
Voyage.
Flibustiers de l'Isle Saint Domin-
gue fatigués d'avoir battu pendant plu-
sieurs années les Côtes de Carac , de la
Nouvelle Espagne & de l'Isle de Cube ,
sans voir leur fortune plus avancée , ré-
solurent de tourner leurs brigandages sur
celles de la Mer du Sud , qu'ils croyoient
plus riches & moins fortifiées. Ils con-
noissoient deux Passages ; l'un par terre,
l'autre par le Détroit de Magellan. Le
premier , qui est incomparablement
plus court , avoit été tenté avec succès
par quelques autres Avanturiers ; mais
outre le danger d'y être attaqués par
les Indiens , qui sont tantôt en guerre,
tantôt en paix avec les Espagnols , ils
n'étoient pas certains de trouver , dans
cette Mer , des Bâtimens convenables
pour leurs courses. Le Passage du Dé-
troit leur paroissant plus sûr , ils prirent Flibustiers
qui passent
dans la Mer
du Sud.
cette route ; & d'heureuses témérités
leur firent traverser , sans disgrâce , des
écueils qui effrayent les plus habiles

INTRODUCT. Navigateurs. Ils se firent long-temps redouter des Espagnols du Chili & du Pérou , par les descentes continuelles qu'ils firent sur ces deux Côtes , & par le grand nombre de Vaisseaux , qu'ils y enleverent. Cependant leur butin fut médiocre. Une troupe , mal disciplinée , n'étoit pas capable de conduire ses entreprises avec beaucoup d'ordre.

Conduite D'ailleurs , les plus riches marchandises paroissant embarrassantes à des Brigands qui n'avoient point de retraite , ils se contentoient de les rançonner. Lorsqu'ils s'étoient fournis de vivres pour cinq ou six mois , ils choisissoient au large , quelque Isle déserte , où ils passoient le temps dans une vie sensuelle ; & leurs provisions n'étoient pas plutôt épuisées , qu'ils retournoient au pillage.

Par quelles Après avoir exercé cette infâme piraterie pendant sept ans , ils penserent à repasser dans la Mer du Nord. Ils se rassemblèrent dans l'Isle Juan Fernandez , pour y faire le partage de leur butin , qui ne montoit pas , pour chacun , à plus de neuf mille livres. Ceux , qui se sentirent pressés du desir de revoir leur Patrie , n'en reprirent pas moins la route du Détroit : mais vingt-trois d'entr'eux , à qui le hasard du jeu avoit fait perdre la meilleure partie de

ce qu'ils avoient gagné , virent partir leurs Compagnons sans regret , & se mirent dans une Barque , résolus de périr , ou d'arracher de nouvelles faveurs à la Fortune. Ils enleverent , sur la Côte du Pérou , cinq Vaisseaux Marchands , entre lesquels ils choisirent celui qui leur parut le plus propre à soutenir la fatigue d'un long Voyage ; & l'ayant chargé de ce qu'ils avoient trouvé de plus précieux dans les autres , ils se flatterent de revenir plus riches que ceux qui les avoient abandonnés. Les obstacles sembloient disparoître devant eux. Ce bonheur ne les abandonna point jusqu'au milieu du Déroit. Mais une tempête y fit périr leur Bâtiment. Ils se virent réduits à construire une Barque , qui leur coûta dix mois d'un travail fort pénible. Ils la chargerent des débris de leurs richesses ; & quoique leur nombre fût diminué par la faim & la misere , les plus heureux arriverent à l'Isle de Cayenne.

Tandis que les uns s'établirent dans cette Isle , & que d'autres retournerent à Saint Domingue , quatre ou cinq des plus déterminés , ne pouvant se consoler de la perte de leur fortune , conçurent le projet d'un second Voyage , dans la Mer du Sud , & passerent en

INTRODUCT. France. avec de bons Mémoires. L'un d'eux, nommé Macarty, offrit ses services à M. de Genes, qui passoit pour un homme entreprenant. Il lui fit goûter son dessein. M. de Genes se rendit à la Cour, pour l'expliquer lui même, & pour obtenir l'honneur de l'exécution. Ses propositions furent agréées avec tant de faveur, que le Roi lui laissa le choix des Vaisseaux; & la nouveauté du Voyage lui fit tant de Partisans, que plusieurs personnes de la première distinction s'intéressèrent dans son armement. Il trouva quantité de jeunes gens, que la curiosité de voir une autre Hémisphère, & l'espérance de s'enrichir, engagerent à faire la Campagne avec lui (80).

Caractère de Froger. Froger, qui n'avoit alors que dix-neuf ans, mais qui s'étoit exercé aux Mathématiques, & que la lecture des Relations de Voyages avoit familiarisé avec l'Histoire du Monde, saisit cette occasion de servir utilement sa Patrie. Il partit dans le dessein d'observer tout ce qui mérite l'attention d'un Voyageur, & de s'appliquer sur-tout à faire des

(80) Il publia sa Relation, en 1698, lorsqu'il vit, dit-il, dans l'Épître Dédicatoire à M. le Comte de Maurepas, que tous ceux qu'il avoit accompagnés gardoient le silence sur leur Expédition. Un vol. in-12, à Paris, chez Michel Brunet.

Cartes particulieres de l'entrée des Ports INTRODUCT.
& des Rivieres, soit par lui-même, soit en réformant les Cartes & les Mémoires des Navigateurs, qui l'avoient précédé. On fait cas, en effet, de ses Descriptions & de ses Plans. Il en a retranché les détails inutiles; & jusqu'à lui, la Marine Françoisse n'avoit rien eu de plus exact sur l'ancienne route, qui conduit aux Indes Orientales par le Sud-Ouest.

L'Escadre de M. de Genes étoit composée de six Vaisseaux (81). Elle sortit de la Rochelle le 3 de Juin 1695; & se trouvant le premier de Juillet, à la vûe du Cap-Verd, elle prit des rafraîchissemens à l'Isle Françoisse de Gorée. Froger en donne la Description, & s'étend sur les Nègres de Rufisque,

1695.

Escadre Françoisse, & son départ.

(81) On doit toujours le nom des Vaisseaux à l'Histoire de la Marine: 1^o. Le Faucon Anglois, de quarante-six piéces de canon, & de deux cens soixante hommes d'Equipage, commandé par M. de Genes. 2^o. Le Soleil d'Afrique, de trente deux piéces, & de deux cens vingt hommes, commandé par M. du Parcy, Capitaine de Frégate légère. 3^o. Le Séditieux, de vingt-six piéces, & de cent quarante hommes,

commandé par M. de la Roque, Capitaine de Frégate légère. 4^o. La Félicité, Corvette de huit piéces de canon, & de quarante hommes. 5^o. La Gloutonne, Flute de dix piéces & de quatre hommes. 6^o. La Féconde, Flute, de quatre piéces & de vingt hommes. Ces deux Flutes, portoient deux Mortiers & six cens Bombes, avec des vivres & des munitions pour un Voyage de long cours.

FROGER.

1695.

Son Expédi-
tion à la Ri-
vière de Gam-
bie.

sans rien ajouter à ce qu'on a vû , sous toutes sortes de formes , dans les premiers Tomes de ce Recueil. De-là , ce Chef d'Escadre François alla porter la guerre , dans la Rivière de Gambia , ou Gambie , au Fort Anglois de Saint James , qui se rendit avec peu de résistance. Les Rois Africains , de plusieurs Contrées voisines , rendirent honneur au Pavillon de France. Ensuite M. de Genes , traversant la grande Mer qui sépare l'Afrique du Brésil , arriva le 24 de Novembre aux Isles de Sainte-Anne , qui servoient autrefois de retraite aux Hollandois , lorsqu'ils entreprirent la Conquête du Brésil. Elles n'en sont éloignées que de deux lieues. On en compte trois , dont la plus grande , qui est entre les deux autres , & qui n'a qu'une lieue & demie de circuit , offre du côté de la Terre ferme , une Anse fort agréable , où l'on fait d'excellente eau. Les seuls rafraîchissemens qu'on y trouve , sont quelques fruits sauvages , du pourpier , & de petites cerises canelées , qui ont à peu près le goût des nôtres ; mais on est réjoui par le chant d'une infinité de petits oiseaux , qui remplissent les Bois dont ces Isles sont couvertes. Froger auroit admiré le Cardinal , espece de petit Moineau , dont

Cardinal.

les aîles & la queue sont noires, & le reste du corps d'une couleur d'écarlate très vive, si toutes ses observations n'étoient tombées sur le Colibri, petit oiseau de la grosseur du Hanneton & d'un plumage verd. C'est un des plus rares ouvrages de la Nature. Il tire sa substance des fleurs, comme les Abeilles; son nid est de la grosseur d'un œuf, & d'autant plus curieux, qu'il est fait d'un coton très fin, & suspendu à des branches fort menues (82). Les deux autres Isles forment avec la grande, au Nord & au Sud, des Canaux où les Vaisseaux peuvent passer. Celle du Nord a, du côté de la Terre ferme, une Anse fort commode pour carener les Vaisseaux, & celle du Sud n'est qu'un gros Rocher de forme ronde. Vis-à-vis de ces Isles, on apperçoit, sur la Côte, un petit Bourg Portugais.

Colibri.

Le 29, on doubla le Cap de Frie; & le 30, on se trouva devant deux grandes Roches, assez éloignées l'une de l'autre, qui s'élèvent comme deux pains de sucre à l'embouchure de la Rivière de Janeïro. La description de cette Ville appartient à d'autres parties de ce Recueil; mais faisons honneur à Froger d'en avoir donné le Plan, & celui

Cap de Frie.

FROGER.

1695.

Description
de l'Isle Gran-
de.Poire de
Mapou.

de l'entrée de la Rivière. Après avoir payé assez cher les rafraîchissemens des Portugais, M. de Genes remit à la voile, le 27 de Décembre. Un calme fâcheux l'obligea de mouiller, le 29, dans le Canal de l'Isle *Grande*. Cette Isle n'a pas moins de dix-huit lieues de tour. Elle est haute, & couverte de Bois, dont l'épaisseur ne permet pas d'y pénétrer. Cependant on y voit des Plaines entières d'Orangers & de Citronniers. Entre divers fruits sauvages, Froger vante la poire de *Mapou*, qui porte un coton roux, dont on fait des Matelas d'une éternelle durée. Il suffit de les exposer au Soleil, pour faire renfler le coton, qui reprend alors toute sa force, & qui rend le Matelas comme neuf (83). On voit, dans les Bois de l'Isle, un autre fruit, qui est de la grosseur d'une noix verte, & dont la tête semble couronnée de cloux de girofle. La Côte, vis-à-vis de l'Isle Grande, présente un gros Bourg Portugais, de quatre ou cinq cens Habitans.

Dans le dessein, où l'on étoit, de ne plus toucher à la Terre, jusqu'au Détroit de Magellan, on n'avoit rien épargné, à Janeiro, pour la provision de l'Escadre. M. de Genes fit renouvel-

ler l'eau & le bois dans l'Anse de l'Isle Grande, & leva l'ancre le 5 de Janvier 1696. Si la route, où le Lecteur va s'engager avec lui, n'a plus les agrémens de la nouveauté, elle ne sera pas ennuyeuse par sa longueur. Les observations de Froger seront réduites à celles qui lui sont propres, ou qui peuvent servir à l'éclaircissement des Relations précédentes.

FROGER.
1696.

Jusqu'à la fin de Janvier, on ne cessa point de faire voile au large, à plus de quarante lieues de terre. Dans cet éloignement, les François eurent trois spectacles, plus surprenans pour eux, que pour ceux qui fréquentent cette Mer. Le 23, ils virent quantité de Veaux marins, qui dormoient sur le dos à fleur d'eau. Le 29, ils furent beaucoup plus étonnés de voir quelques Baleines, des Margots, & un prodigieux nombre d'oiseaux, qui suivoient le Vaisseau comme des Canards. Le 31, la Mer fut si couverte de petites Ecrivisses rouges, qu'on auroit pû lui donner le nom de Mer Erithrée, & qu'on en prit plus de dix mille avec des paniers (84).

Trois spectacles
extraordinaires.

Le 4, on reconnut le Cap Saint Yñez-de-las-Barreras, dont les Terres

Cap S. Yñez
de-las. Barre-
ras.

FROGER.

1696.

sont basses & paroissent stériles. La plupart de ceux qui ont navigué sur ces Côtes, & qui en ont fait des Relations, racontent qu'à la vûe d'un Vaisseau, les Sauvages font de grands feux, & des sacrifices au Diable, pour le conjurer d'exciter quelque tempête qui le fasse périr.

Le 7, à la pointe du jour, un erreur, qui fit prendre le premier Cap qu'on apperçut, pour celui des Vierges (85), exposa l'Escadre à donner sur un banc dont elle auroit eu beaucoup de peine à se dégager. Elle découvrit bien-tôt un autre Cap, qu'elle reconnut enfin pour celui des Vierges; & la faveur du vent, jointe à celle du Courant, la fit entrer aussi-tôt dans le Détroit, où elle mouilla vers le soir à l'entrée de la Baye de *Possession*. Ainsi les

Facilité
avec laquelle
les François
tenrent dans
le Détroit de
Magellan.

François éprouverent que toutes les difficultés, dont on voit de si terribles images dans le récit d'un grand nombre de Voyageurs, viennent du mauvais choix de la saison, où de l'impatience qui ne permet pas d'attendre des vents & des marées favorables. A la vérité, ils ne trouverent pas constam-

(85) Pour éviter les répétitions, on ne s'attachera qu'aux lieux dont les noms & la Description ne se trouvent point dans les autres Relations.

ment ces deux avantages ; mais la variété même du temps , qui les arrêta au milieu de la course , prouve assez qu'ils manqueraient de patience à leur tour.

Le vent s'étant fort affoibli , le 12 , ils ne purent avancer plus de trois lieues dans toute la longueur du jour. Le 13 , ils doublerent le Cap Entrana (86) , pour aller mouiller à l'entrée de la Baye Boucaut , où ils virent quelques Baleines , & quantité de Marsouins tout blancs , à l'exception de la tête & de la queue. Le 14 , ayant louvoié jusqu'à midi , pour résister à la marée contraire , ils jetterent l'ancre au milieu de cette Baye. La Côte en est plate & stérile. Elle n'a ni eau ni bois ; mais on y voit des Bécassines , & d'autres oiseaux de Mer. Quelques Matelots , qui firent une lieue dans les terres , apperçurent même des Bœufs sauvages & des Chevres. Le rivage offre d'ailleurs une quantité de Jambles & de Moucles , dont quelques-unes pesent jusqu'à demie-livre ; & les coquilles sont d'une beauté charmante.

Le 26 , on doubla le Cap Grégoire ; & sur le midi , on mouilla une petite

FROG. R.
1696.

Cap Entrana.

Baye du
Boucaut.

(86) Ce nom est nouveau, des Pingouins , parce qu'ils y en trouverent un grand nombre.
mais c'est la même Isle que les Anglois nomment Isle

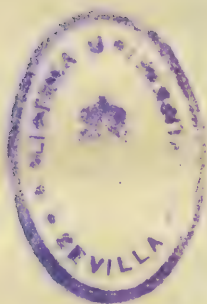
FROGER.

1696.

Isle Saint
Georges.

lieue au-dessous de l'Isle Saint Georges, dont le calme & la marée ne permirent pas d'approcher de plus près. Le circuit de cette Isle est d'une lieue. Elle est haute & sèche. On y trouve des Champignons, des Oiseaux de Mer, & quelques Cases de Sauvages abandonnées. Les vents, qui redoublèrent pendant les jours suivans, firent différer à lever l'ancre jusqu'au 21. On rangea d'aller près l'Isle de Saint Georges, la sonde à la main; ce qui n'empêcha point qu'on ne se trouvât tout d'un coup dans la pointe d'un banc, qui n'étoit pas marquée sur la Carte. L'adresse des Pilotes sauva l'Escadre de ce danger. On mouilla, le soir, à six lieues de l'Isle de Saint Georges, dans une Anse où la Côte s'élève agréablement, & commence à se couvrir de Bois. Elle a de petites Rivières, où l'on peut faire de très bonne eau. Le Selery, les Groseilles, les Renards, les Outardes, les Grives, les Canards, les Cormorans, & d'autres Oiseaux de Mer y sont en abondance.

De cette Anse, où l'on fut retenu jusqu'au 24 par les vents contraires, on s'avança vers la Baye de Famine; & malgré les difficultés de la Côte, qui est pleine de rochers, on fit de très
bonne



*Habitans du detroit de Magellan,
nommés Patagons; leurs Barques,
leurs Chaumines &c*



bonne eau à deux lieues de cette Baye. Les François virent ici , pour la première fois , quelques-uns de ces Sauvages , que les premiers Voyageurs ont représentés avec tant d'exagérations , jusqu'à leur donner huit ou dix pieds de haut , & leur faire avaler des seaux de vin. Ils parurent fort sobres , & le plus haut n'avoit pas six pieds. Leur nombre étoit de huit ou dix , qui construisoient , sur le bord de la Mer , deux petits Canots d'écorce. Ils prièrent les François , par divers signes , de n'y pas toucher. Une grande & vieille femme , qui étoit avec eux , sembloit exercer quelque autorité sur les autres. Ils avoient des frondes & des fleches , avec cinq ou six petits Chiens , qui leur servoient apparemment pour la Chasse. Leurs fleches étoient armées de pierre à fusil , taillée en langue de serpent. Au lieu de fer , dont on observa qu'ils n'avoient aucune connoissance , ils se servoient de gros cailloux , fort bien taillés , pour couper le bois. Leur habillement , & leur couleur , étoient les mêmes dont on a déjà donné la description : mais les François virent leurs Cases , qui ne consistent qu'en un demi cercle de branches d'arbres , qu'ils plantent & qu'ils

FROGER.

1696.

Premiers
Sauvages que
les François
rencontrent.

FROGER.
1696.

entrelaissent , pour se garantir des injures de l'air (87).

Le 25 , des vents variables & contraires obligerent le Chef d'Escadre de mouiller sous le Cap Forward. Le lendemain , après avoir doublé ce Cap , on arriva le soir au Cap de Hollande , mais avec d'épouvantables coups de vent , qui sortoient d'entre deux Montagnes , & souvent au milieu d'un grand calme. Vers minuit , on se vit forcé de retourner au mouillage qui se présenta le premier ; ce fut deux lieues au-dessus du Cap Forward , dans une grande Baye fort commode , où M. de Genes prit le parti de s'arrêter jusqu'au 3 de Mars , à faire du bois & de l'eau. Une Riviere , qui s'y décharge , reçoit facilement les Chaloupes , dans la haute marée. Cette Baye n'étant pas marquée dans les Cartes , les François la nommerent Baye Françoisse , & donnerent à la Riviere le nom de M. de Genes (88).

Baye Françoisse , & Riviere de Genes.

Un vent favorable leur rendit le courage de doubler encore une fois le Cap de Forward. Le 5 , ils reconnurent la Baye de Famine , où les Espagnols , qui s'y étoient établis sous le regne de Philippe II , seroient encore , suivant la réflexion de l'Auteur , s'ils n'avoient

pas été mangés par les Sauvages (89). Cette Baye est grande ; le fond en est bon. Plusieurs grandes Plaines , dont elle est environnée , paroissent capables de culture , & le gibier y est en abondance.

Les jours suivans furent terribles , par la violence des coups de vents , qui repoussèrent un Vaisseau de l'Escadre jusqu'à la Baye François. Ils redevinrent favorables le 9 ; mais pour changer le lendemain , avec beaucoup de pluie & de grêle , & pour continuer d'être contraires jusqu'au 20. Alors , un heureux intervalle permit de gagner la Rade du Port Galant, où l'Escadre passa quinze jours , avec des vents très-froids & beaucoup de neige. On y tint Conseil : la patience & les vivres commençant à manquer aux François , on se déterminina , si le vent ne changeoit pas dans l'espace de deux jours , à retourner vers l'Isle Grande , pour y renouveler les provisions , & pour tenter la fortune par d'autres voyes. Froger ne laisse pas d'attribuer des regrets fort vifs , à ceux qui changeoient si légèrement de résolution. » Il n'y avoit pas un Marelot , » dit il , qui n'eût mieux aimé mourir » de faim , que de retourner sur ses tra-

Les François
abandonnent
leur entrepri-
se.

FROGER.

26.

» ces. Ils s'accoutumoient déjà à man-
 » ger des Rats , & les payoient quinze
 » sols , prix courant (90). Il ajoute ,
 » que pour mieux les jouer , le vent
 » redevint favorable aussi-tôt qu'ils fu-
 » rent sous les voiles , & leur fit faire
 » encore une tentative , qui n'eut pas
 » plus de succès.

L'Escadre
 va se rafraî-
 chir à S. Sal-
 vador.

Quelques heures leur ayant suffi ,
 pour retourner à l'embouchure du Dé-
 troit , ils rentrèrent dans la Mer du Nord
 le 7 d'Avril : les Côtes du Brésil leur
 promettoient les mêmes secours qu'ils y
 avoient déjà trouvés. Ils se rendirent
 dans la Baye de tous les Saints , devant
 la Ville de Saint Salvador , dont Fro-
 ger fait une description (91) , qui sera
 mieux placée dans une autre partie de
 ce Recueil. Après y avoir employé qua-
 tre mois , à rétablir leurs Malades , M.
 de Genes résolut de visiter la Cayen-
 ne , Isle Françoisse , où les Habitans de
 cette Nation avoient été rétablis en
 1677 , par M. le Maréchal d'Estrées ,
 après en avoir été chassés deux fois de-
 puis 1635 , première année de leur
 possession.

Elle se rend
 à l'Isle de
 Cayenne.

sa Route.

L'Escadre quitta Saint Salvador le 7
 d'Août , pourvûe de toutes sortes de
 rafraîchissemens ; & doublant le Cap

Saint Antoine , elle coutut au large pendant quelques jours , pour s'éloigner de la Côte , qui est dangereuse , par ses bancs de roches , & parce que les grains y sont fréquens. Le 17 , on reconnut le Cap Saint Augustin , dont on se croyoit à plus de trente lieues ; ce qui fit juger aux Pilotes , qu'ils avoient été portés à la Côte par de grands Cou-rans. Le 22 , ayant passé la Ligne , ils en trouverent d'autres qui portoient vers l'Ouest. Ils continuerent de courir au large , pour se mettre à la hauteur du Cap d'Orange (92). Le 27 , lorsqu'ils se croyoient encore à plus de soixante lieues de terre , ils s'apperçurent que l'eau devenoit jaune & bourbeuse , & qu'elle étoit un peu douce ; d'où ils conclurent qu'ils étoient à l'embouchure du fameux Fleuve des Amazones , qui , par sa rapidité conserve la douceur de ses eaux près de vingt lieues en Mer. Les jours suivans , s'étant approchés de la Côte , qu'ils suivirent à trois & quatre lieues , sans trouver jamais plus de cinq & six brasses d'eau , ils reconnurent le Cap d'Oran-

FRÖGER,
1696.

Eau du F^r
ve des A^m
zones.

(92) Les Hollandois , & de suivre la Côte avec après avoir passé la Li- le Courant. Page 151. On gne , sont obligés de ve- commence , de ce Cap , à nir reconnoître ce Cap , voir des Montagnes dans pour se rendre à Surinam , le fond des terres. Pag 153.

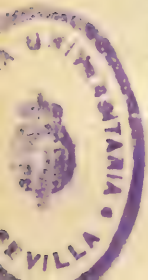
FROGER,
1696.

ge, le 30 ; & le même jour , ils doublerent une grosse Roche , nommée le Connétable , qui est à trois lieues au large , & à cinq de Cayenne. Après l'avoir rangée à demie portée de canon , ils mouillèrent , vers six heures du soir , à trois lieues au Nord de l'Isle , devant cinq petits Ilots qui en sont fort proche.

Les Courans étant d'une violence extrême sur cette Côte , la Chaloupe fut obligée de faire le tour de l'Isle , pour aller demander un Pilote , qu'elle n'amena que le lendemain , parce que la Mer étoit basse. On se servit , autant qu'il fut possible , de la marée , pour arriver au mouillage de l'Isle , où il y a si peu d'eau , qu'on ne peut appareiller qu'à demi flot. Enfin l'ancre fut jetée sous le canon de la Ville , à une portée de pistolet du rivage.

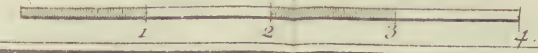
Description
de l'Isle de
Cayenne.

L'Isle de Cayenne est située à la Côte de la Guaiane , à quatre degrés quarante-cinq minutes du Nord , & à trois cents trente-deux degrés de longitude. Elle est formée par deux bras de Riviere , & sa circonférence est d'environ dix-huit lieues. Froger la représente assez haute sur le bord de la Mer , & si marécageuse dans son milieu , qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre.





CARTE DE
L'ISLE DE CAIENNE
et de ses Environs
Pour servir a l'Histoire generale des Voyages.
Par le S^r Bellin Ing^s de la Marine, de la Societe
Royale de Londres 1763.
Lieues Marines de France.



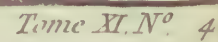
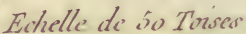


fez haute sur le bord de la Mer, &
si marécageuse dans son milieu, qu'on
ne peut aller par terre d'un bout à l'autre



DES VOYAGES





tre. Les Marais sont couverts de Mangles fort épais , qui croissent jusques dans l'eau de Mer , & dont l'entrelasement forme une espece de chaussée , sur laquelle en certains endroits , on peut marcher plus de quinze ou vingt lieues sans mettre pied à terre (93).

La situation de la Ville , est à l'Occident de l'Isle , où la Nature & l'Art ont également contribué à la fortifier. Sa figure forme un exagone irrégulier. Elle est défendue par un Fort qui commande de toutes parts , & par différentes batteries , qui montent à près de soixante pièces de canon. Sa Garnison étoit alors de deux cens hommes de troupes réglées , & le nombre de ses Habitans de plus de quatre cens , qui demeurent dans l'Isle , ou à peu de distance sur la Côte , & qui , à la moindre alarme , sont obligés de prendre les armes. Leur Gouverneur , nommé M. de Feroles , avoit l'administration suprême de la Justice. Froger donne le plan de la Ville & du Fort de Cayenne ; mais , sans parler des édifices , il ajoute uniquement que les Jésuites ,

FROGER.
1696.

(93) On a vû , dans les Relations d'Afrique & d'Asie , que les branches de ces arbres se courbent vers la terre où elles prennent racines , & forment des Bois impénétrables. Les huitres s'attachent à leur pied.

FROGER.

1696.

qui sont chargés de l'administration spirituelle, ont une Eglise dans la Ville, & une Chapelle à l'autre bout de l'Isle, pour la commodité des Habitans.

L'air de Cayenne étoit autrefois mal sain, non-seulement parce que le terrain y est plein de Bois & marécageux, mais encore parce qu'il y pleut continuellement pendant neuf mois. Les maladies y étoient fréquentes, & les enfans y crevoient presque aussi-tôt qu'ils voyoient le jour : mais depuis que l'Isle se défriche, on commence à s'y bien porter. Les femmes y accouchent heureusement, & leurs enfans sont robustes.

Son Commerce.

Le principal commerce de l'Isle consiste en Sucre & en Rocon ; mais il se fait peu de l'un & de l'autre, parce que les Habitans manquent d'Esclaves pour y travailler. Aussi les Navires y passent-ils quelquefois près d'un an, pour attendre leur cargaison. Les marchandises, que l'on y porte de France, sont du Vin, de l'Eau-de-vie, des Farines & des Viandes salées. Les Bœufs y sont très rares. Il est même défendu d'en tuer, sans une permission expresse, parce qu'on veut leur laisser le temps de multiplier. On y porte des Merceries & des Ferremens, pour traiter avec les

Indiens. L'argent y avoit toujours été fort rare : mais les Flibustiers , qui étoient revenus depuis peu de la Mer du Sud , & dont chacun n'avoit pas moins de deux ou trois mille écus , l'avoient rendu plus commun , en achetant des Magasins & des Habitations.

Les François de Cayenne avoient fait , pendant quelque temps , un Commerce assez avantageux d'Esclaves , de Poisson sec , & de Hamacs avec les Indiens de la Riviere des Amazones : mais depuis quelques années , les Portugais voulant s'y établir , faisoient cruellement massacrer tout ce qui s'opposoit à leurs vûes. M. de Feroles avoit entrepris de faire un chemin , pour aller par terre à cette Riviere , & se proposoit d'en chasser les ennemis de son Commerce. Outre l'ancien intérêt de l'Isle , il avoit découvert que la Riviere des Amazones a des Mines d'argent.

Avec le Sucre & le Rocou, l'Isle de Cayenne produit du Coton & de l'Indigo. Elle est très fertile aussi en Maiz & en Manioc. Il y croît de la Casse , des Papaies , des Pommes d'Acapou , de la Vanille & de la Pite , espece d'herbe , dont la côte se teille comme le chanvre. Le fil en est plus fort & plus fin que la soie , dont Froger croit qu'il

Ses productions.

FROGER.
1696.

ruineroit le Commerce , si l'usage en étoit permis en France (94).

L'Ebene noire, la verte, le bois de Lettre, le bois de violette, & d'autres bois de Teinture & de Menuiserie, sont communs dans l'Isle. Le Poisson & le Gibier y sont en abondance. On y voit des Tigres, des Cerfs, des Cochons, des Porcs-épis, des Agoutils & des Sapajous. L'Agoutil est de la grosseur d'un Lievre. Il a la couleur du Cerf, le museau pointu, de petites oreilles, & les jambes courtes & menues. Le Sapajou de Cayenne est une espece de petit Singe, d'un poil jaunâtre, qui a de gros yeux, la face blanche & le menton noir. Il est alerte & caressant; mais voleur, & très sensible au froid, comme les Sagouins du Brésil. On trouve, dans l'Isle de fort gros Serpens, mais peu venimeux. Entre plusieurs sortes d'oiseaux, les Perroquets y sont d'une beauté singuliere. Ils apprennent facilement à parler, & les Indiens ont l'art de leur faire croître des plumes de diverses couleurs, en les frottant du sang de certains Reptiles. Les Bois sont peuplés de Flamands, de petites Perriques, de Colibris, d'Ocos & de Toucans. On nomme Ocos, un Oi-

seau de la grosseur d'un Poulet d'Inde , qui a le plumage noir sur le dos & blanc sous l'estomac , le bec court & jaune , la marche fiere , & la tête ornée de petites plumes relevées en panache. Le Toucan est noir , rouge & jaune. Sa grosseur est celle d'un Pigeon. On admire particulièrement son bec , qui est presqu'aussi gros que son corps , & rayé de bandes noires & blanches , qu'on prendroit pour de l'Ebene & de l'Ivoire. Sa langue est une simple plume , fort étroite (95). Les Flamands de Cayenne ne font pas plus gros que nos Poules. Ils volent par bandes , comme les Canards ; & leur plumage est d'un si beau rouge , que les Indiens s'en font des couronnes.

Le Gouvernement de Cayenne n'est pas renfermé dans les bornes de l'Isle. Il s'étend plus de cent lieues sur le bord du Continent. A l'Ouest , il a la Riviere de Marouy , qui le sépare de la Colonie Hollandoise de Surinam ; & du côté du Sud , il touche au bord Septentrional des Amazones , où les Portugais ont trois Forts , sur les Rivières de Parou & de Macabu. Ce Pays est habité par différentes Nations , qui ne parlent point la même langue. Elles sont presque

Son Gouver-
nement.

FRÖGER.

1696.

Habillement
des Indiens.

sans cesse en guerre; mais leurs exploits n'aboutissent qu'à s'enlever mutuellement quelques Prisonniers. Ces Indiens sont de petite taille. Ils s'arrachent la barbe & se colorent de Rocou. Leurs cheveux sont noirs, longs & plats. Ils vont nus, à l'exception du milieu du corps, qu'ils couvrent d'une petite bande de coton, passée entre les jambes. Leurs ornemens sont des couronnes de plumes de différentes couleurs, & des brasselers de rassade. La plupart se percent l'entre-deux des narines, pour y pendre une petite piece d'argent, ou un gros grain de cristal vert, qui vient de la Riviere des Amazones. On distingue une Nation entiere, où l'usage est de se faire un trou fort large à la levre d'en-bas, & d'y passer un petit morceau de bois, auquel ce cristal est attaché. Chaque Nation porte, d'ailleurs, quelque marque, qui la fait distinguer. L'unique habillement des femmes est un morceau de toile, d'un demi pied en quarré, qu'elles ont à la ceinture; & quelques-unes n'y portent qu'une simple feuille de Carret.

Leur indus-

tr.

Les hommes se servent de leur arc, avec beaucoup d'adresse, pour la Chasse & pour la Pêche. Ils font des Hamacs, dont on admire le travail; de la Poterie, qui n'est pas moins estimée; & des Pa-

niers , emboîtés si parfaitement l'un dans l'autre , que l'eau n'y peut pénétrer. Ils gravent , sur leurs callebasses , diverses figures , qu'ils enduisent d'un vernis à l'épreuve de l'eau. Mais , avec cette industrie , ils sont extrêmement paresseux. On les trouve toujours dans leurs Hamacs. L'avenir ne leur cause jamais d'inquiétude. Il n'y a que le besoin présent , qui les tire de leur indolence. Au milieu du travail , & même à la guerre , s'ils apprennent que leurs femmes soient accouchées , ils se hâtent de retourner à leurs Maisons , ils se bandent la tête ; & comme s'ils étoient eux-mêmes dans les douleurs de l'enfantement , ils se mettent au lit , où les voisins viennent leur rendre visite & leur donnent de ridicules consolations. Leurs habitations sont composées de plusieurs longues cases , qu'ils nomment Carbet , où plusieurs Familles vivent ensemble sous un Capitaine. Ils se nourrissent de Cassave , de Maïs , de Poissons & de Fruits. Les hommes vont à la Pêche , tandis que les femmes cultivent la terre. Ils portent peu de vivres à la Guerre. Fréger , qu'on ne peut soupçonner ici d'une fausse imputation , puisqu'il écrivoit sur le témoignage des Jésuites du Pays (96) , assure

Quelques-uns de leurs usages.

FROGER.

1696.

Leur Reli-
gion.

Etrange
respect qu'ils
marquent à
leurs Vieil-
lards.

qu'ils mangent la chair de leurs Prison-
niers les plus gras , & qu'ils vendent les
autres aux François. Ils ont entr'eux plu-
sieurs Fêtes , pendant lesquelles ils s'in-
vivent d'un Carbet à l'autre ; & parés de
leurs couronnes & de leurs ceintures de
plumes , ils passent le jour en danses
rondes , mêlées de festins , où ils s'eni-
vrent d'une liqueur très-forte , qu'ils
nomment *Ouicou*. C'est une compo-
sition de Cassave & de Fruits , qu'ils font
bouillir ensemble. Leur ignorance est
digne de compassion. Ils adorent les
Aïtres ; mais ils craignent beaucoup un
mauvais Génie , auquel ils donnent le
nom de *Piaye*. Leurs Loix les attachent
à une seule femme , qu'ils ne peuvent
quitter , s'ils ne la surprennent dans le
crime. Ils portent le respect fort loin
pour les Vieillards. Lorsque la Mort en
enleve un , ils l'enterrent dans le Carbet
où il a vécu , sans autre cérémonie que
de s'enivrer ; mais après lui avoir laissé
le temps de pourrir , ils rassemblent les
Habitans des Carbets voisins , ils déter-
rent les os , & les brûlant , ils en met-
tent la cendre dans leur *Ouicou* , pour
l'avaller dans une Fête éclatante (97).

Antoine Biet , qui publia , en

FROGER.

1696.

Description de l'Isle
Cayenne, par
Antoine Biet.

1674 (98), la Relation de ce qui s'étoit passé, en 1652, dans l'Isle de Cayenne, pour l'Etablissement d'une Colonie Francoise, dont le succès ne fut pas plus heureux que celui d'une autre Expédition, entreprise quelques années auparavant, dans la même vûe, s'étend beaucoup plus sur la Description de l'Isle. Elle se nomme Cayenne, du nom d'un Fleuve qui la forme. Je ne la puis mieux comparer, dit-il, qu'à l'Isle de Camargue, formée par le Rhône, exce pré que celle de Cayenne est un peu plus grande. Sa circonférence est de quinze ou seize lieues. Le courant du Fleuve vient du Midi, & se divise en deux bras, dont le principal, qui est Cayenne, se jette dans la Mer, à l'Ouest, & n'a pas moins d'un quart de lieue de large à son embouchure. L'autre coule du côté de l'Est & prend le nom de Mahury, de celui d'une Pointe de terre, où il se joint à la Mer. L'Isle regarde donc la Mer au Nord, la Terre ferme au Sud, la Pointe de Mahury à l'Est, & le Fleuve de Cayenne à l'Ouest. A l'embouchure de ce Fleuve, elle est terminée par une autre Pointe, dont la forme est celle d'un croissant, de la longueur d'une lieue, & qui finit par deux cornes, dont l'une

D'où elle
tire son nom.

FRGGER.

1696.

Pointe de
Ceperou où le
premier Fort
fut construit.

se nomme la Pointe de Ceperou. C'est à cette Pointe , que dans l'entreprise dont Biet raconte l'Histoire , on construisit un Fort , sur une petite colline , qui prend sa racine de la Mer , & monte doucement jusqu'à sa cime. Il étoit dans une situation assez commode , excepté qu'on n'y pouvoit espérer d'eau que par le secours d'une Citerne. On y avoit fait un Puits , à cent pas de la colline , mais , dans la supposition d'un siege , il ne pouvoit être d'aucun usage pour la Place. Le mouillage est excellent au pied de la même colline , dans le Canal même du Fleuve , qui peut contenir , entre les deux cornes du croissant , plus de cent Vaisseaux à l'ancre , sous la protection du Fort. Des deux côtés de la colline , les Barques & les Chaloupes approchent du rivage à la distance d'un pied. C'est un autre petit Port , en forme aussi de croissant , dont un petit Rocher fait la Pointe. Au côté de ce Rocher , le rivage de la Mer est un beau sable , d'un quart de lieue de longueur , jusqu'à l'embouchure d'un petit ruisseau , qui tarit par intervalles. Tout l'espace , depuis le Fort jusqu'au Ruisseau , est un terrain plat & capable de culture.

De l'autre côté , du même Ruisseau , on rencontre une colline , qui , s'avan-

avançant un peu dans la Mer, forme une autre Pointe, au pied de laquelle une Fontaine sort sous une Roche. Cette colline, qui fait la seconde corne du croissant, porte le nom de *Conobebo*. Elle est de la même hauteur que celle de Ceperou; & du côté qui regarde l'Est, elle est suivie d'un fort beau rivage, qui s'étend l'espace d'un grand quart de lieue, sous le nom d'Anse de Conobebo. Le terrain en est plat, & formé par une autre colline, qui s'avance aussi en Mer, & qui se nomme *Romata*. Le rivage, qui suit à l'Est, en tire le nom d'Anse de Romata. C'est encore un parfaitement beau terrain; mais il n'est arrosé d'aucun ruisseau. L'extrémité de cette Anse est fermée de même par une Pointe de terre, après laquelle on trouve l'Anse ou le Rivage de Rémire, qui est de la même beauté, & qui s'étend d'une lieue en longueur. C'est au milieu de cette Anse que dans les deux premières tentatives d'une Colonie, on avoit établi la principale habitation. Mais Biet blâmoit beaucoup ce choix. Il n'y avoit pas d'autre eau que celle de quelques Mares, formées par les pluies, & l'on étoit obligé d'aller avec beaucoup de peine jusqu'à une petite Rivière, qui en étoit à la portée du canon. D'ailleurs,

FROGÈX,
1656.

Pointe de
Conobebo.

ÉROGER,
1696.

on ne pouvoit espérer d'y faire jamais un Port sûr & commode. La petite Rivière, dont on vient de marquer l'éloignement, est extrêmement agréable. Il n'y a point, d'ailleurs, de hautes Montagnes dans l'Isle. On n'y voit que des collines, qui peuvent être cultivées jusqu'au sommet; & le reste du terrain, qui est fort uni, se trouve mêlé de Savannes, ou de belles Prairies, dont les herbes sont excellentes (99).

Création
fort singulière
de leurs Ca-
pitaines.

Biet, dont la sagesse & la piété sont des garants continuels pour la vérité de ses récits, du moins lorsqu'il les fait sur le témoignage de ses propres yeux, rapporte quelques usages fort singuliers des Peuples voisins de l'Isle. Ceux qui veulent obtenir la qualité de Capitaines, doivent avoir donné des preuves éclatantes de valeur & de prudence. Ces Elections se font après une Guerre, & sont précédées d'exercices qui paroîtront incroyables. Premièrement, raconte Biet, celui qui aspire à cette grande distinction, déclare ses vûes en revenant dans sa Case avec une rondache sur la tête, baissant les yeux, & gardant un profond silence. Il n'explique pas même son dessein à sa femme & à ses en-

(99) Voyage Equinocial, ou Relation &c. pages 95 & précédentes.

fans. Mais se retirant dans un coin de la Case, il s'y fait faire un petit retranchement, qui lui laisse à peine la liberté de se remuer. On suspend au-dessus, le Hamac qui lui sert de lit, afin qu'il n'ait occasion de parler à personne. Il ne sort de ce lieu que pour les nécessités de la nature, & pour subir de rudes épreuves, que les autres Capitaines lui imposent successivement.

On lui fait garder, pendant six semaines, un jeûne fort rigoureux. Toute sa nourriture consiste dans un peu de Millet bouilli & de Cassave, dont il ne doit manger que le milieu. Les Capitaines voisins viennent le visiter matin & soir. Ils lui représentent, avec beaucoup de force, que pour se rendre digne du rang auquel il aspire, il ne doit craindre aucun danger ; que non-seulement il aura l'honneur de la Nation à soutenir, mais à tirer vengeance de ceux qui ont pris en guerre leurs Parens & leurs Amis, & qui leur ont fait souffrir une mort cruelle ; que le travail & la fatigue seront désormais son seul partage, & qu'il n'aura plus d'autre voye pour acquérir de l'honneur. Après cette harangue, qu'il écoute modestement, on lui donne mille coups, pour lui faire connoître ce qu'il auroit à supporter, s'il tom-

*Epreuve sans
exemple.*

FRÖGER.

1696.

boit entre les mains des Ennemis de sa Nation. Il se tient debout, les mains croisées sur la tête. Chaque Capitaine lui décharge, sur le corps, trois grands coups, d'un fouet composé de racines de Palmier. Pendant cette cérémonie, les jeunes gens de l'habitation s'employent à faire les fouets; & comme il ne reçoit que trois coups d'un même fouet, il en faut beaucoup lorsque les Capitaines sont en grand nombre. Ce traitement recommence deux fois le jour, pendant l'espace de six semaines. On le frappe en trois endroits du corps; au mammelles, au ventre & aux cuisses. Le sang ruisselle; & dans la plus vive douleur, il ne doit pas faire le moindre mouvement, ni donner la plus légère marque d'impatience. Il rentre ensuite dans sa Prison, avec la liberté de se coucher dans son lit, au-dessus duquel on met, comme en trophée, tous les fouets qui ont servi à son supplice.

Elles finissent encore plus singulièrement.

Si sa constance se soutient pendant six semaines, on lui prépare des épreuves d'un autre ordre. Tous les Chefs de la Nation s'assemblent, parés solennellement, & viennent se cacher aux environs de la Case, dans des buissons, d'où ils poussent d'horribles cris. Ensuite, paroissant tous avec la flèche sur l'arc,

ils entrent brusquement dans la Case ; ils prennent le Novice , déjà fort extenué de son jeûne & des coups qu'il a reçus ; ils l'apportent dans son Hamac , qu'ils attachent à deux arbres , & d'où ils le font lever. On l'encourage , comme la première fois , par un discours préparé ; & pour essai de son courage , chacun lui donne un coup de fouet , beaucoup plus fort que tous les précédens. Il se remet dans son lit. On amasse autour de lui , quantité d'herbes très fortes & très puantes , auxquelles on met le feu , sans que la flamme puisse le toucher , mais pour lui en faire sentir seulement la chaleur. La seule fumée , qui le pénètre de toutes parts , lui fait souffrir des maux étranges. Il devient à demi fou dans son Hamac ; & s'il y demeure constamment , il tombe dans des pamoisons si profondes , qu'on le croiroit mort. On lui donne quelques liqueurs , pour lui faire rappeler ses forces ; mais il ne revient pas plutôt à lui-même , qu'on redouble le feu , avec de nouvelles exhortations. Pendant qu'il est dans ces souffrances , tous les autres passent le temps à boire autour de lui. Enfin , lorsqu'ils croient le voir au dernier degré de langueur , ils lui font un collier & une ceinture de feuilles , qu'ils

FROGER.
1696.

remplissent de grosses Fourmies noires ; dont la piquûre est extrêmement vive. Ils lui mettent ces deux ornemens , qui ont bien-tôt le pouvoir de le reveiller par de nouvelles douleurs. Il se leve ; & s'il a la force de se tenir debout , on lui verse , sur la tête , une liqueur spiritueuse , au travers d'un crible. Il va se laver aussitôt , dans la Riviere , ou la Fontaine la plus voisine ; & retournant à sa Case , il y va prendre un peu de repos. On lui fait continuer son jeûne , mais avec moins de rigueur. Il commence à manger de petits oiseaux , qui doivent être tués par la main des autres Capitaines. Les mauvais traitemens diminuent , & la nourriture augmente par degrés , jusqu'à ce qu'il ait repris son ancienne force. Alors , il est proclamé Capitaine. On lui donne un arc neuf & tout ce qui convient à sa dignité. Cependant ce rude apprentissage ne fait que les petits Chefs Militaires. Pour être élevé au premier rang , il faut être en possession d'un Canot , qu'on doit avoir fait soi-même ; ce qui demande encore un travail long & pénible (1).

Autre condition pour les grands Capitaines.

Méthode aussi étrange pour la création des Piaïes ou des Médecins.

La méthode du Pays , pour faire les Piaïes (2) , qui sont les Médecins , n'est

(1) *Ibidem* , pages 376 & suivantes.

(2) Froger donne ce nom à leur Divinité.

pas moins remarquable. Celui qui aspire à cette grande distinction, passe d'abord environ dix ans chez un ancien Piaie , qu'il doit servir en recevant ses instructions. L'Ancien observe s'il a les qualités nécessaires. L'âge doit être au-dessus de vingt-cinq ans.

Lorsque le temps de l'épreuve est arrivé, on fait jeûner le Novice avec plus de rigueur encore que les Capitaines. Il est exténué jusqu'à manquer de force. Les Anciens Piaies s'assemblent , & se renferment dans une Case , pour lui apprendre le principal mystere de leur Art , qui consiste dans l'évocation de certaines Puissances , que Biet croit celles de l'Enfer. Au lieu de le foueter , comme les Capitaines , on le fait danser avec si peu de relâche , que dans sa foiblesse il tombe sans connoissance. Mais on la lui rappelle , avec des ceintures & des colliers remplis de grosses Fourmies noires. Ensuite , pour le familiariser avec les plus violens remèdes , on lui met , dans la bouche , une espece d'entonnoir , par lequel on lui fait avaler un grand vaisseau de jus de tabac. Cette étrange Médecine lui cause des évacuations qui vont jusqu'au sang , & qui durent plusieurs jours. Alors on le déclare Piaie , & revêtu de la puissance de

FRÖGER.
1696.

guérir toutes sortes de maladies. Cependant, pour la conserver, il doit observer un jeûne de trois ans, qui consiste, la première année, à ne manger que du Millet & de la Cassave; la seconde, à manger quelques Crabbes avec cette espèce de pain; & la troisième à se contenter d'y joindre encore quelques petits oiseaux. Mais la plus rigoureuse partie de cette abstinence, est la privation des liqueurs fortes. Ils n'ont le droit de se faire appeler à la visite des Malades, qu'après avoir achevé ce long cours d'épreuves & de pénitences. L'évocation des Puissances infernales ne mérite pas le soin que Biet a pris d'en rapporter toutes les circonstances: mais son récit demande plus d'attention lorsqu'il vante la connoissance que ces Barbares ont d'un grand nombre de Simples, » avec lesquelles ils font des cures admirables. » Ils ont des racines, qui guérissent les » plaies les plus empoisonnées, & qui » ont la force d'en tirer les flèches rom- » pues. Biet assure qu'il en a vu les effets, & qu'en ayant obtenu quelques-unes, il les planta dans l'Isle de la Barbade (3). Pourquoi les François de la

Simple d'une vertu admirable.

(3) Ibid. pag. 388 & précédentes. Le même Voyageur fait quelques observations curieuses sur la Langue de cette Côte. Elle est, dit-il, d'une singulière stérilité.

Cayenne, à qui ces connoissances doivent être familières, ne nous communi-

FROGER.

1696

Comme ces Sauvages ne connoissent aucune sorte d'Art, de Science, ni de Religion, ils n'ont que les mots qui leur servent à communiquer entr'eux & à nommer ce qu'ils comprennent par le ministère des sens. Aussi n'a-t-on pas besoin de beaucoup de temps ni de peine pour les entendre. Des huit parties de l'Oraison, dont nous composons un discours, ils n'en ont que deux; sçavoir, le nom des choses, & le Verbe, pour représenter les actions & les passions. Ils ont deux sortes de Noms, le Substantif & l'Adjectif; mais sans distinction de Nombre, sans Cas & sans Articles. S'ils veulent nommer du Pain, ils disent *Meiou*. S'ils veulent dire qu'il appartient à Pierre, ils disent *Meiou Pierre*. Cependant on peut dire qu'ils ont un Vocatif, car ils s'appellent fort bien entr'eux; à moins que le ton seul ne leur en tienne lieu. Au lieu de Pluriel, ils se servent du mot *Papo*, qui signifie tous. Lorsqu'ils veulent représenter un nombre fort grand, qu'ils ne peuvent compter, ils montrent leurs cheveux, en prononçant le nom Taponimé, qui veut dire beaucoup. Ils

n'ont qu'une seule terminaison pour tous les Genres. S'ils veulent exprimer les qualités contraires à celles de leurs Adjectifs, ils y ajoutent la négation *Oua*, qui signifie proprement Non. Par exemple, les François sont bons, *Francici troupa*; les François sont mauvais, *Francici troupa oua*. Ils ont les Pronoms démonstratifs, moi, toi, lui, qui servent pour tous les possessifs, & pour distinguer les Personnes des Verbes. *Aou* signifie moi, nous, je, mien, & nôtre. *Amoré*, toi, tu, vous, vôtre. *Mocé*, il, ils, lui, eux & leur. Ils n'ont pas de Pronom relatif, ni de Verbe substantif, ni de Conjugaison des Verbes, ni de passif. A l'égard des nombres, ils ne comptent que jusqu'à quatre: 1, *Annik*; 2, *Oko*; 3, *Orona*; 4, *Acourabamé*. Pour exprimer cinq, ils montrent les cinq doigts d'une main; tous les doigts des deux mains pour exprimer dix; & ceux des mains & des pieds pour exprimer vingt. *Opoupomé* signifie deux fois les mains & les pieds. S'ils veulent exprimer un plus grand nombre, ils se servent de leurs neruds. Rien joint, à plusieurs autres remarques, un petit Dictionnaire des mots qu'il a

FROGER.
1696.

quent - ils pas un trésor plus précieux que toutes les productions de leur Isle?

Intempérance des gens de Mer.

L'Escadre Françoisse passa trois semaines à rétablir ses Malades. Froger fait une remarque badine sur l'intempérance des gens de Mer. Il étoit arrivé depuis deux jours à Cayenne, un Vaisseau Marchand, chargé de Vin & d'Eau-de-vie. Comme les Equipages de l'Escadre reçurent leur solde pour un mois, & que depuis long-temps ils n'avoient trouvé une si belle occasion, ils burent, en huit jours, non-seulement la cargaison du Marchand, mais encore tout ce qu'il y avoit de Vin & d'Eau-de-vie dans l'Isle.

1697.

Retour de l'Escadre à la Rochelle.

M. de Genes fit lever l'ancre le 25; & passant par la Martinique & la Guadeloupe, sans autre vûe apparemment que de protéger le Commerce François, il remit à la voile le 10 de Février 1697. Depuis le débouquement des Antilles, jusqu'aux Isles Açores, on ne cessa point de voir des herbes, qui viennent, dit-on, du Canal de Bahama, d'où elles sont jet-

pû recueillir. Une singularité qu'il fait observer encore, c'est qu'il y a quelque différence entre le langage des hommes & celui des femmes. Les hommes ajoutent à la fin du mot, *bo* ou *bon*; & les femmes ajoutent *ri*. Par exemple,

pour dire, *je vais à Ceperon*, un homme dit, *ou Ceperonbo*, ou *Ceperonbon nisan*; une femme, *ou Ceperiri nisan*. Bien d'explique pas d'où cette différence est prise. *Ibid*, pages 494 & suivantes.

tées fort au large par la rapidité des Courans, & dispersées dans toute cette Mer par les vents d'Aval, qui regnent continuellement sur les Côtes de la Virginie & de la Nouvelle Angleterre. Le 21 d'Avril, l'Escadre vint mouiller heureusement (4) devant la Rochelle.

§ V I.

Voyage de Woodes Rogers, aux Indes Orientales, par le Sud-Ouest.

DE plusieurs Observations politiques, qui servent d'introduction à ce Journal, on croit devoir détacher celles qui jettent du jour sur les vûes des Anglois, dans leurs Navigations à la Mer du Sud par les Détroits, & qui appartiennent par conséquent à l'objet de cet Article. Drake, Candish & Narborough ne se sont pas expliqués avec tant de bonne foi. D'ailleurs les circonstances ayant changées depuis le

INTRODUC-
TION.

(4) Un Vaisseau que les vents en avoient séparé le 14, étoit en ré dans ce Port avant elle. Pendant les cinq derniers jours, M. de Genes, manquant de vivres, fut obligé d'employer le Sucre & le Cacao des Marchands; pour faire du

Chocolat à son Equipage. Cette liqueur étoit assez nourrissante pour tenir lieu de repas aux Matelots; mais ils ne s'en accommodoient point, parce qu'elle leur étourdissoit la tête. Pages 216 & 217.

INTRODUCT.

commencement du dix-huitième siècle, il paroît nécessaire d'expliquer les nouveaux motifs qui portoient les Anglois à tenter les mêmes entreprises.

Eclaircissement sur les Voyages des Anglois par le Sud-Ouest.

Woodes Rogers commence par une courte peinture des intérêts de sa Nation, jusqu'au temps de son départ. Il représente l'Espagne si jalouse du Commerce de la Mer du Sud, que dans ses Traités avec les autres Nations, elle n'avoit jamais voulu permettre, sans quelque dure restriction, que leurs Vaisseaux touchassent au rivage de cette Côte.

» Les trésors immenses des Indes Occidentales se rendoient, dit-il, tous les ans au Port de Cadix, où la plupart des Nations de l'Europe avoient plus ou moins d'intérêt. Nos marchandises y étoient embarquées tous les ans, sous les noms de nos Facteurs Espagnols, ou vendues aux Marchands de cette Nation, qui les envoioient aux Indes pour leur compte; & nous avions, au retour, de l'or, de l'argent, & d'autres richesses. Il y avoit d'ailleurs un Commerce secret, par la voie de la Jamaïque, sur les Côtes de la Mer du Nord; mais il se faisoit avec beaucoup de risque, parce que les Garde-Côtes Espagnols enlevoient tous les Vaisseaux Anglois qu'ils pou-

» voient surprendre. Cependant, com-
 » me nous leur fournissions de meil-
 » leurs denrées, & à plus bas prix, qu'ils
 » ne les avoient de leurs Galions, non-
 » seulement leurs Marchands, mais
 » leurs Garde-Côtes mêmes trafiquoient
 » sourdement avec nous, lorsqu'ils y
 » voyoient de la sûreté.

Tel étoit le négoce de l'Angleterre avec l'Espagne, jusqu'à la grande Alliance de 1701. La Maison d'Autriche, incapable par elle-même de se remettre en possession de cette Couronne, implora le secours des Anglois & des Provinces-Unies. Alors, pour dédommager ses Alliés, des frais de la guerre, elle leur accorda la propriété de toutes les Terres & des Villes de la domination Espagnole, qu'ils pourroient obtenir par la voie des armes. Mais les François entreprirent de les devancer. Dès l'année 1698, ils avoient envoyé, de la Rochelle à la Mer du Sud, deux Vaisseaux chargés des productions de leurs Manufactures, sous le Commandement de Beauchêne-Gouin, de Saint Malo, pour essayer d'y établir quelque Commerce (5). Le succès avoit si bien ré-

(5) L'Auteur cite ici le Journal de ce Commandant, qui n'a jamais été publié, mais dont il se vante d'avoir une Copie. Voyez ci-dessous.

INTRODUCT. pondu à leurs espérances , qu'ils continuèrent d'y faire un trafic d'une vaste étendue , & que dans une seule année , ou y vit jusqu'à dix-sept de leurs Vaisseaux , de guerre ou Marchands.

» Woodes Rogers ne craint pas d'avancer , sur des témoignages , qu'il croit certains , que dans les premières années de ce siècle , ils rapportèrent en France , sans aucune exagération plus de cent millions de risdales , qui montent presque à vingt-cinq millions de livres sterling ; outre ce qu'ils acqueroient par leur trafic à la Mer du Nord , en servant de Convoi aux Gallions ou à la Flotte d'Espagne , pour le voyage & le retour des Indes Occidentales. C'est par ces deux moyens , qu'ils se rendirent absolument maîtres d'un Commerce inestimable , qui les mit en état de résister à la plupart des Puissances de l'Europe , & de soutenir une guerre , sous le poids de laquelle ils auroient succombé sans cette ressource.

Observations de Rogers sur les intérêts de sa Nation.

L'Auteur n'examine point ce qui empêcha sa Nation , de tirer plus d'avantages de son alliance avec la Maison d'Autriche , & d'envoyer , au commencement de la guerre , quelque Colonie dans la Mer du Sud : mais il n'a besoin ,

dit-il , que de son expérience , pour assurer que cette entreprise pouvoit réussir ; & s'il avoit eu des forces suffisantes , pendant le voyage qu'il fit dans cette Mer , il lui auroit été facile de former divers Etablissmens. Après avoir réfléchi sur les objections , il n'en trouve que quatre , auxquelles on doit s'arrêter.

1^o. Qu'il est difficile à plusieurs Vaisseaux de faire un si long Voyage de Conserve. 2^o. Qu'il ne l'est pas moins de se munir de vivres & d'autres secours , pour aller & revenir , dans la supposition de quelque disgrâce. 3^o. Qu'il y a peu d'apparence d'y pouvoir mener assez de monde , pour en former une véritable Colonie. 4^o. Qu'elle ne pourroit empêcher d'autres Nations d'y trafiquer , ni réussir peut-être elle-même dans ce Commerce.

Objections
qu'il se fait.

Rogers croit bien répondre à la première , en établissant , par son expérience , que plusieurs Vaisseaux peuvent faire ensemble le Voyage autour du Monde. On n'ignore point , ajoute-t'il , que des Flottes entières vont aux Indes Orientales & reviennent de Conserve , quoique le Voyage soit beaucoup plus long. Aux deux objections suivantes , il répond que les deux Vaisseaux , dont il commandoit l'un , avoient à bord plus

Comment.
il y répond.

INTRODUCT. de monde, qu'on n'en met ordinairement sur des Bâtimens du même port, & qu'ils ne laissoient point d'avoir des vivres pour seize mois; d'où il conclut que des Vaisseaux de guerre & de transport, bien équipés, peuvent achever cette expédition, & porter des vivres au moins pour une année. Il veut même que pour chaque Vaisseau de guerre, on puisse accorder un Vaisseau chargé de vivres, qui en porteroit pour neuf ou dix mois de plus, parce qu'il n'auroit que le petit nombre de Matelots qui lui seroit nécessaire pour la manœuvre. On transporterait donc assez de monde pour former une Colonie, & des vivres pour vingt-deux mois, qui seroient plus de tems qu'on n'en a besoin pour le Voyage à la Mer du Sud & pour le retour. D'un autre côté, si quelque Vaisseau venoit à s'écarter, il se retrouveroit infailliblement aux lieux marqués pour les rendez-vous. Tous les Navigateurs ont trouvé ce Voyage facile, dans la saison favorable; & les Equipages mêmes jouissent d'une santé plus ferme, que ceux qui vont aux Indes Occidentales par les Mers du Nord. On peut se rafraîchir, aux Îles du Cap Verd & au Bréfil. La plus longue distance, de ces deux endroits à la Mer du Sud, n'est gueres de plus que.

dix semaines. On arrive alors au Chili, dont le climat est si doux, & s'accorde si bien avec la constitution des Européens, que leurs Malades s'y rétablissent bien-tôt.

Enfin, pour réponse à la quatrième objection, Rogers suppose que l'Angleterre peut fournir des marchandises, non-seulement meilleures, mais à plus vil prix que les autres Nations de l'Europe. Les Anglois, dit il, trouveroient à négocier avantageusement dans la Mer du Sud, puisque les Espagnols font un prodigieux débit des productions de l'Europe, par la voie de Portobello, de Carthagène & de Panama, & puisque les François y ont porté leurs marchandises, à des prix si fort au-dessous de ce qu'elles coûtoient par l'ancienne route, que le Commerce de la Flotte & des Galions de la vieille Espagne sembloit toucher à sa ruine.

Mais, après avoir établi ces principes, Rogers, se défiant du succès de la grande Alliance, fait un aveu, qui s'accorde mal avec le dessein qu'il avoit d'exciter sa Nation au Commerce de la Mer du Sud. » Il est certain, dit-il, » qu'en guerre ou en paix, nous n'y » maintiendrons jamais nos avantages, » sans une Colonie : mais, s'il m'est permis de m'expliquer ouvertement, il

Aveu contraire à ses espérances.

INTRODUCT. » n'est gueres probable que nous puif-
 » fions rétablir notre Commerce en Ef-
 » pagne, pendant que cette Couronne
 » fera fur la tête d'un Monarque Fran-
 » çois. En vain aspirons-nous au Com-
 » merce de la Mer du Sud. Nous n'y
 » réuffirons pas, fi nous ne nous en fai-
 » fiffons pendant la guerre, pour obtenir
 » qu'il nous foit confirmé par un Traité.

WOODES
 ROGERS.
 1708.

Ce fut apparemment l'opinion qu'on avoit de l'Auteur de ces raifonnemens, qui lui fit confier, en 1708, le Commandement d'un des deux Vaiſſeaux, nommés le Duc & la Duchefſe, qui avoient été équipés à la Rade Royale, proche de Briſtol, pour aller croiſer dans la Mer du Sud; tous deux bien fournis de tout ce qui eſt néceſſaire pour un Voyage de long-cours. On prend encore une plus haute idée de ſa Commiſſion, en le voyant accompagné du fameux Guillaume Dampier, qui s'étant déjà ſigné par de célèbres Voyages, ne dédaigna point de prendre ſous lui la qualité de premier Pilote. Ils mirent à la voile le 2 d'Août. Jamais il n'y eut d'inſtructions plus ſages, que celles qu'ils avoient reçues de leurs Armateurs, ni de conſeil mieux réglé que celui qui fut établi dans les deux Vaiſſeaux; & pour conſerver une

Départ de
 a Rade Roya-
 c.

relation exacte & fidèle de tout ce qui devoit arriver pendant le Voyage, Rogers se pourvut d'un Livre blanc, qui fut exposé à la vûe de tout l'Equipage, & sur lequel on écrivoit chaque événement, avec liberté, pour tout le monde, de corriger sur le champ les moindres erreurs (6). Au reste, quoiqu'on ne puisse mal juger en effet de la fidélité d'un Journal, qui fut composé avec tant de précaution, on ne doit pas la même confiance à tous les détails historiques, qui n'y ont été joints qu'après le retour, & qui composent au moins les trois quarts de l'Ouvrage (7). Exceptons-en néanmoins l'Extrait que Rogers donne, en peu de mots, du Journal de Beauchêne - Gouin : cette Piece n'ayant jamais été publiée, mérite d'être ici conservée dans une Note (8):

WOODPS.
ROGERS.
1708.

Remarques
sur le Jour-
nal de Ro-
gers.

(6) Edition d'Amsterdam 1716, 2 volumes in-12.

(7) La plupart sont tirés de sources suspectes; surtout ceux qui regardent les Jésuites du Paraguay.

(8) Beauchêne Gouin *, dit-il, le dernier Navigateur, du moins que je sache, qui ait passé par le Détroit de Magellan, y donna fond au Cap des onze mille Vierges (ou de la Vierge) le 24. Juin 1699.

il y fut retenu quelques jours par les vents contraires. Le 3 de Juillet, il relâcha dans le Port de Famîne; & quoique ce fût ici la plus rude saison de l'année, le climat, depuis l'embouchure du Détroit jusqu'à ce Havre, lui parut aussi tempéré qu'en France. Il y trouva quantité de bois pour le chauffage; mais il y essuya de grosses bourrasques de pluies & de neiges, qui venoient de:

* Journal
de Beauchêne-
Gouin de Sa-
Malo.

WOODS
ROGERS.
1798.

Il n'y a rien de plus curieux & de plus important dans la Navigation des

l'Ouest. Il compte qu'il seroit facile de s'y établir, dans un quartier du Pays, qui s'étendrait plus de vingt lieues ; & qu'on pourroit semer du grain, & nourrir du Bétail, dans l'Isle Elisabeth. A la vue des feux qu'il découvrit sur la Terre de Fuego, il s'y rendit avec sa Chaloupe, & il trouva que les Naturels du Pays y alloient par bandes de cinquante ou soixante ; qu'ils étoient doux & humains, mais fort misérables ; qu'ils n'avoient, pour tout habit, qu'une espèce de tunique, qui ne leur passe point les genoux, faite de peaux de Bêtes sauvages, dont leurs Cabanes, formées de pieux, sont aussi couvertes. Quelques-uns même se rendirent à bord de son Vaisseau, qui étoit à cinq lieues du rivage ; & jamais il n'alloit à terre, qu'ils ne vinssent en foule lui demander l'aumône. Le 16 d'Août, il remit à la voile, & comme il avoit promis, à ceux qui devoient le suivre de France, qu'ils trouveroient, de ses Lettres au Port Galant, il y toucha. Il observe que le Climat & la Navigation varient beaucoup dans ces Détroits, que les rafales y sont violentes, & les bons mouillages très-rare.

Il vit, à l'embouchure du Détroit de Saint Jérôme, une Isle qui n'est marquée dans aucune Carte, & qui a deux bons Havres, dont il nomma le plus considérable, *Port Dauphin* ; & le moindre, *Port de Philipeaux*. Il prit possession de l'Isle, & lui donna le nom d'Isle de Louis le Grand. Le passage de ces Détroits, dit-il, est sûr dans la bonne saison, mais très-difficile en Hyver. Il en sortit, pour entrer dans la Mer du Sud, le 21 de Janvier 1790, & il alla visiter le Port de San Domingo, qui est la Frontière des Espagnols, & le seul lieu où il croit qu'on puisse, aujourd'hui, faire un Etablissement, parce que tout le reste est occupé. Il y arriva le 3 de Février ; & le 5, il jeta l'ancre à l'Est d'une Isle, qui porte différents noms, mais que les derniers Voyageurs appellent Sainte Magdelaine. Son premier Lieutenant, qu'il y envoya pour en prendre possession, lui rapporta qu'elle étoit fort agréable, & lui fit voir des Buissons d'une grande beauté, avec des Pois en fleur, qu'il y avoit trouvés à l'Est : d'où Beauchêne-Gouin conjecture qu'on pourroit s'y établir, quoiqu'il avoue d'ailleurs qu'il

deux Vaisseaux Anglois , que de les voir entrer dans la Mer du Sud , sans passer par les routes connues , & s'en ouvrir par conséquent une nouvelle , qui n'est ni celle de Magellan , ni celle de le Maire. Comme le Journal ne porte point d'autre éclaircissement que les hauteurs , il faut nécessairement les suivre , pour se former quelque idée de cette course.

Le 21 Décembre , le Duc , comman-

Par quelles
voies Rogers
passe dans la
Mer du Sud.

l'air y est très humide , par les pluies & les brouillards , qui viennent des Montagnes , dont elle est environnée. Il voulut passer ensuite à la découverte de quatre Isles , qui sont à la vue de celle-ci & du Continent : mais un vent du Nord Ouest & l'épaisseur de la Brume lui ayant fait perdre la Terre de vue , il eut le chagrin de ne pouvoir découvrir toute cette Frontière. Il ajoute que le Pays est rempli de hautes Montagnes jusqu'à la Mer , & que le Capitaine d'un Vaisseau Espagnol , qui avoit passé l'Hyver dans ces Quartiers , l'assura qu'on y trouve un bon Port , où les Vaisseaux peuvent être amarrés à de gros arbres , mais qu'on y voit peu d'Habitans sur la Côte , & qu'ils vivent comme ceux du Détroit de Magellan.

bon Commerce avec les Indiens de la Côte du Chili , il retourna , au mois de Janvier , par le Cap de Horn , qu'il place sous le cinquante-huitième degré quinze minutes de latitude Australe , & son passage fût extrêmement heureux ; mais il ne vit point la Terre jusqu'au 19 , qu'il découvrit , à cinquante-deux degrés quelques minutes , une petite Isle de trois ou quatre lieues de circonférence , qui n'est pas marquée dans les Cartes. Il trouva de gros Cotrans , à peu de distance de cette Isle ; & le 20 , il se rendit à celle de Sebald de Weert , dont le terrain est marécageux , sans arbres , mêlé de quelques Montagnes , & n'a pour Habitans qu'un grand nombre d'Oiseaux de Mer. Ibid , pages 187 & précédentes.

Après avoir fait un assez

WOODES
ROGERS.
1708.

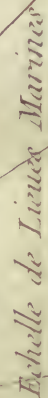
Situation
des Îles de
Falkland.

dé par Rogers , se trouva par les quarante-huit degrés cinquante minutes de latitude Méridionale. Il avoit déjà vû , depuis quelques jours , quantité de Joncs marins fort hauts , presque tout ronds & branchus , qui paroissent sur divers Rochers. Le 23 , à dix heures du matin , ayant rejoint la Duchesse , ils découvrirent la Terre , qui portoit au Sud-Sud-Est , à neuf lieues de distance. Elle se présenta d'abord sous la forme de trois Îles , qui sembloient se multiplier à mesure qu'ils en approchoient. A midi , ils l'eurent au Sud-Ouest , à six lieues de son extrémité occidentale. Ils virent alors que ce qu'ils avoient pris pour des Îles se joignoit avec la Terre basse. Mais un vent frais d'Ouest les empêcha d'y arriver , & les obligea de se tenir à trois ou quatre lieues de la Côte , qui couroit , autant qu'ils en purent juger , Est Nord-Est & Ouest Sud - Ouest. Ils reconnurent enfin que c'étoient les Îles de Falkland , que peu de Cartes décrivent , & qu'aucune ne place juste , quoiqu'elles s'accordent assez bien à l'égard de leur latitude. Leur milieu est sous le cinquante-unième degré de latitude Méridionale ; & Rogers lui donne soixante & un degrés cinquante-quatre minutes de longitude Ouest de Londres. Ces deux



ouroit au sud , depuis le Rocher blanc.
six heures du soir , on la perdit de
le , sans avoir pû reconnoître si elle

Par le S^r Bellin Ingenieur de la Marine, De la Societe Royale de Londres, &^{ca}



Isles s'étendent , en longueur , d'environ deux degrés ; mesure , néanmoins , qui ne put être prise qu'à vûe d'œil. Le même jour , dans l'incertitude de leur étendue à l'Est , on mit à la Cape , depuis huit heures du soir jusqu'à trois du matin. On avoit passé , entre deux & trois heures après midi , devant un gros Rocher blanc , haut & rond , qui avoit paru isolé , à trois lieues du rivage , & qui ne ressemble pas mal à celui qu'on nomme Fastnele , à l'Ouest du Cap Clear , en Irlande. La Côte a presque aussi le même aspect que celle de Portland , quoiqu'elle soit moins haute. A quatre heures , on avoit eu , au Sud-Est-Quart-de-Sud , à la distance de sept lieues , son extrémité Nord-Est ; & le Rocher blanc , au Sud , à trois lieues de distance. A six heures , la Terre la plus orientale , dont on eut la vûe , étoit au Sud-Est , à sept lieues. Tous les Côteaux avoient l'apparence d'un bon terrain. La pente en est facile , garnie de bois , & le rivage ne manque point de bons Havres.

Autres observations.

Le 25 , après avoir fait route Sud-Est , à cinquante-deux degrés de latitude , on revit la Terre à midi. Elle couroit au Sud , depuis le Rocher blanc. A six heures du soir , on la perdit de vûe , sans avoir pû reconnoître si elle

WOODS
ROGERS.
1708.

étoit habitée. Le 26 , à midi , on vit , à l'Ouest-Nord-Ouest , à quatre lieues de distance , une petite Isle basse , qui n'est pas marquée sur les Cartes. On étoit à cinquante-trois degrés onze minutes ; & le vent , qui avoit été fort variable depuis le soir du jour précédent , s'étoit remis du Nord-Est au Sud. On courut , le lendemain , à l'Est , depuis la petite Isle basse , & la latitude se trouva de cinquante-quatre degrés quinze minutes. Le 30 , elle étoit de cinquante-huit degrés vingt minutes. Le premier & le second jour de Janvier , les vents étant de l'Ouest-Sud-Ouest au Nord-Ouest , accompagnés de Brume , on ressentit un froid très vif. Le 5 , la Mer devint si grosse , que la Duchesse eut beaucoup à souffrir. On fit route avec un vent d'Ouest-Nord-Ouest , & la latitude Méridionale fût de soixante degrés cinquante-huit minutes. Les vents furent à peu près les mêmes , avec des ondées de grêle & de pluie jusqu'au 10. On n'avoit point ici de nuit , sous le soixante-unième degré cinquante-trois minutes de latitude , & le soixante-dix-neuvième degré cinquante-huit minutes de longitude , Ouest , de Londres. Le Conseil des deux Vaisseaux ne jugea point

1709.

Jusqu'où
Rogers s'a-
vance au Sud.

à propos d'avancer au-delà ; & c'est peut-être plus loin , qu'aucun Navigateur ait jamais pénétré au Sud (9).

Le 15 , après avoir eu des vents modérés & variables , on en trouva un frais du Sud-Ouest ; & la hauteur étant de cinquante-six degrés , on reconnut qu'on étoit dans la Mer du Sud , après avoir fait le tour du Cap de Horn (10). Le 20 , à trois heures après midi , on vit , à l'Est-Quart-de-Nord-Est , à dix lieues de distance , la haute Terre voisine du Port Saint Etienne , sur la Côte de Patagonie dans la Mer du Sud , à quarante-sept degrés de latitude. Le 22 , on revit la même Côte à quarante-quatre degrés neuf minutes. Les Equipages avoient commencé à se ressentir des fatigues d'une si longue route , & souhaitoient impatientement d'arriver à l'Isle Juan Fernandez. Mais toutes les Cartes différant alors sur sa position , c'étoit un nouveau sujet d'incertitude. A trente-six degrés trente-six minutes de latitude , la variation de l'Aiguille fut de dix degrés au Nord. Cinq jours après , les Anglois eurent la vûe de l'Isle , qu'ils cherchoient comme au hasard.

Il se trouve
 dans la Mer
 du Sud sans le
 sçavoir.

(9) Pages 171 & précédentes.

(10) *Ibidem.*

WOODES
ROGERS.
1709.

Ce n'est pas pour en donner ici la description, qu'on y a conduit les deux Vaisseaux. Elle sera réservée à des Navigateurs plus modernes, dont les observations semblent avoir acquis plus de poids par un long séjour. Mais on ne croit pas dérober, à Rogers, l'honneur d'un récit qui se trouve cité dans quantité d'autres Relations, & qui jette beaucoup d'agrément dans la sienne (11).

Histoire d'Alexandre Selkirk, Écossais, abandonné dans l'Isle Juan Fernandez.

Le premier de Février, à quatre lieues de l'Isle, il mit sa Chaloupe en Mer, pour aller reconnoître la Terre. Tandis qu'on attendoit son retour, on vit, à l'entrée de la nuit, un grand feu sur le rivage. Ce spectacle fit juger, qu'il y avoit, à l'ancre, quelques Vaisseaux Espagnols ou François; & dans la nécessité où l'on étoit de faire de l'eau & des vivres, on prit la résolution de les attaquer. Cependant le lendemain, à la vûe de la Baye du milieu, où l'on s'attendoit à rencontrer l'Ennemi, on n'apperçut aucun Vaisseau non plus que dans l'autre Baye au Nord-Ouest; & ces deux Bayes sont néanmoins les seuls endroits où l'on puisse mouiller.

(11) Dampier, qui étoit alors sur le même Vaisseau, ne fut pas de peine à le reconnoître, & rendit témoignage à son habileté.

On crut alors qu'il y avoit eu quelque Bâtiment, qui, ne se trouvant point en état de combattre, avoit pris le parti de se retirer. Mais les doutes furent éclaircis, à l'arrivée de la Chaloupe. Elle revint bien-tôt, avec un homme vêtu de peaux de Chevres, dont la figure avoit quelque chose de plus sauvage que celle de ces Animaux. C'étoit un Ecoissois, nommé *Alexandre Selkirk*, qui avoit été Maître à bord d'un Vaisseau Anglois, & que son Capitaine avoit abandonné dans cette Isle, depuis quatre ans & quatre mois. Ce Malheureux avoit allumé, à la vûe des deux Vaisseaux, le feu qu'on avoit vû pendant une partie de la nuit.

» Il avoit vû passer quantité d'autres
 » Bâtimens, pendant le séjour qu'il
 » avoit fait dans cette solitude; mais
 » il n'en avoit vû mouiller que deux,
 » qu'il avoit reconnus pour des Espagnols. Quelques gens de l'Equipage,
 » qui l'avoient apperçu, avoient tiré
 » sur lui, & l'avoient poursuivi jus-
 » dans les Bois. Il s'étoit heureusement
 » dérobbé à leur fureur, en grimpant
 » sur un arbre, où ils ne l'avoient pas
 » découvert, & d'où il leur avoit vû
 » tuer plusieurs Chevres autour de lui.
 » Il avoua qu'il n'auroit pas fait de dif-

WOOLLES
ROGERS.
1709.

» difficulté de se livrer à des François ,
» s'il eût vû paroître quelqu'un de leur
» Vaisseaux ; mais qu'il avoit mieux ai-
» mé s'exposer à mourir dans un lieu
» désert , que de tomber entre les mains
» des Espagnols , qui n'auroient pas
» manqué de le tuer ou de le condam-
» ner aux Mines , dans la crainte qu'il
» ne découvrit aux Etrangers ce qui
» appartenoit à la Mer du Sud.

Il nous apprit , raconte Rogers , qu'il étoit né à Largo , dans la Province de Fife , en Ecosse ; que dès son enfance il avoit été élevé à la Marine ; qu'ayant été abandonné dans l'Isle , par le Capitaine Pradling , à l'occasion de quelque démêlé qu'il avoit eu avec lui , il avoit pris la résolution d'y demeurer , plutôt que de solliciter sa grace par des soumissions qui l'auroient exposé à de nouveaux chagrins ; outre que son Vaisseau étoit en mauvais état : » qu'étant
» revenu néanmoins à des sentimens
» plus modérés , il avoit souhaité d'y
» retourner , mais que le Capitaine avoit
» refusé de le recevoir. Il ajouta qu'il
» avoit déjà touché à cette Isle , dans
» un autre Voyage , & qu'on y avoit alors
» laissé deux hommes , qui n'y avoient
» passé que six mois , jusqu'au retour
» de ceux qui les avoient abandonnés.

» Cet exemple l'avoit soutenu contre
» les premiers mouvemens du defef-
» poir, en lui faifant efperer le même
» traitement.

» Il avoit été mis à terre avec fes
» habits, fon lit, un fusil, quelques
» livres de poudre, des balles, du ta-
» bac, une hache, un couteau, un chau-
» dron, une Bible, quelques Livres de
» piété, fes instrumens & fes Livres de
» Marine. Pendant les premiers huit
» mois, il eut beaucoup de peine à
» vaincre fa mélancolie. Il se fit deux
» Cabanes de branches d'arbres, l'une
» à quelque distance de l'autre. Il les
» couvrit d'une efpece de Joncs, & les
» doubla de peaux de Chevres, qu'il
» tuoit à mefure qu'il en avoit befoin.
» Lorsque fa poudre approcha de fa
» fin, il trouva le fecret de faire du
» feu, avec deux pieces de bois de Pi-
» ment qu'il frottoit fur le genou,
» l'une contre l'autre. La plus petite
» de fes Hutes lui fervoit de Cuiſine.
» Dans la grande, il dormoit, il chan-
» toit des Pſeaumes & prioit Dieu. Ja-
» mais il n'avoit été fi bon Chrétien.
» Accablé d'abord de triftesse, ou man-
» que de pain & de fel, il ne man-
» geoit qu'à l'extrémité de la faim. Il
» n'alloit ſe coucher que lorsqu'il ne

WOODS
ROGERS.
1702.

» pouvoit plus soutenir la veille. Le
» bois de Piment lui servoit à cuire
» sa viande & à l'éclairer ; & son odeur
» aromatique recréoit ses esprits ab-
» battus.

» Il ne manquoit pas de poisson ;
» mais il n'osoit en manger sans sel,
» parce qu'il lui caufoit un fâcheux dé-
» voitement , à la réserve des Ecrevis-
» ses de Riviere, qui sont d'un goût
» exquis dans l'Isle , & presque aussi gros-
» ses que celles de Mer. Tantôt il les
» mangeoit bouillies , & tantôt grillées,
» comme la chair de ses Chevres , à
» laquelle il ne trouvoit pas le goût
» si fort qu'à celles des nôtres , & dont
» il faisoit d'excellent bouillon. Il en
» tua jusqu'à cinq cens. Ensuite , se
» voyant sans poudre , il les prenoit à la
» course ; & s'en faisant même un amu-
» sement, il en avoit lâché environ le
» même nombre , après les avoir mar-
» quées à l'oreille. Un exercice conti-
» nuel l'avoit rendu si agile , qu'il cou-
» roit au travers des Bois , sur les ro-
» chers & les collines , avec une vi-
» tesse incroyable. Nous l'éprouvâmes ,
» continue Rogers , en allant à la chasse
» avec lui. Nous avions à bord un
» Chien dressé au combat des Tau-
» reaux , & de bons Coureurs. Il les

„ devançoit tous. Il laissoit nos Hom-
„ mes & le Chien. Il prenoit les Che-
„ res & nous les apportoit sur le dos.
„ Un jour, nous dit-il, il s'en étoit peu
„ fallu qu'une Chevre ne lui eût coûté
„ la vie. Il la poursuivoit avec tant d'ar-
„ deur, que l'ayant prise sur le bord
„ d'un précipice, caché par des buis-
„ sons, il tomba de haut en bas avec
„ elle. Cette chute lui fit perdre la con-
„ noissance. Enfin, revenant à lui-mê-
„ me, il trouva la Chevre morte sous
„ lui. Il étoit si brisé, qu'il passa vingt-
„ quatre heures dans la même place,
„ & s'étant traîné avec beaucoup de pei-
„ ne jusqu'à sa Cabane, qui étoit éloi-
„ gnée d'un mille, il n'en pût sortir
„ qu'après dix jours de repos.

Un long usage lui fit prendre du goût
à ses alimens, quoique sans sel & sans
pain. Dans la saison, il trouvoit quan-
tité de bons Navets, que d'autres avoient
semés & qui couvroient quelques ar-
pens de terre. „ Il ne manquoit pas non
„ plus d'excellens Choux, qu'il cueil-
„ loit sur les arbres qui portent ce fruit,
„ & qu'il assaisonneoit avec celui du Pi-
„ ment, nommé autrement poivre de
„ la Jamaïque dont l'odeur est déli-
„ cieuse. Il y trouva aussi une sorte de
„ Poivre noir, qui se nomme Malagi-

WOODES
ROGERS.
1709.

» ta (12) , fort bon pour chasser les
» vents & pour guérir la colique. Ses
» souliers & ses habits furent bien-tôt
» usés par ses courses , au travers des
» bois & des brossailles : mais ses pieds
» s'endurcirent à cette fatigue. Après
» avoir rejoint les Anglois , il fut quel-
» que-temps sans pouvoir s'affujettir à
» porter des souliers.

Lorsqu'il eut surmonté sa mélancolie , il prenoit quelquefois plaisir à graver sur les arbres , son nom & la date de son exil. Il dressoit des Chats sauvages & des Chevreaux , à danser avec lui. Les Chats & les Rats lui firent d'abord une cruelle guerre. Ils s'étoient apparemment multipliés par quelques animaux de la même espèce , sortis des Navires , qui avoient relâché dans l'Isle. Les Rats venoient ronger ses habits , & même ses pieds pendant son sommeil. Il trouva le moyen , pour s'en garantir , d'appriivoiser les Chats , en les nourrissant de la chair de ses Chevres ; ce qui les rendit si familiers , qu'ils venoient coucher en grand nombre autour de sa Hute. Ainsi , par le secours de la Providence , & par la force de son âge , qui n'étoit que d'environ trente

(12) Apparemment celui que nous nommons Malaguerre.

ans, il triompha des horreurs de sa solitude, jusqu'à n'y trouver que de la douceur & du contentement. Après avoir usé ses habits, il se fit un justeau-corps & un bonnet de peaux de Chevres qu'il coufit ensemble avec de petites courroies qu'il en avoit ôtées, & avec un clou qui lui servoit d'aiguille. Il se fit des chemises de quelque toile qu'on lui avoit laissée, & l'estame de ses bas lui servit de fil. Il étoit à sa dernière, lorsque les deux Vaisseaux lui apportèrent d'autres secours. Son couteau s'étant usé jusqu'au dos, il en forgea d'autres, avec quelques cercles de fer, qu'il trouva, sur le rivage, & dont il fit divers morceaux, qu'il eut l'art d'applatir & d'aiguiser.

Il avoit tellement perdu l'usage de parler, que ne prononçant les mots qu'à demi, on eut long-tems assez de peine à l'entendre. Il refusa d'abord l'eau-de-vie qu'on lui présenta, dans la crainte de se brûler l'estomac par une liqueur si chaude; & quelques semaines se passerent, avant qu'il pût goûter avec plaisir des viandes apprêtées à bord. Il avoit joint, à sa chair de Chevres, à ses racines & au poisson, une espece de Prunes noires qui sont excellentes, mais qu'il ne cueilloit pas

WODGES
ROGERS.
1709.

W. CODES
ROGERS.
1709.

aisément , parce qu'elles croissent au sommet des Montagnes & des Rochers. Pendant que les Anglois furent à l'ancre , la reconnoissance lui fit braver toutes sortes de dangers pour leur procurer ce rafraichissement. Ils le nommoient le Gouverneur , ou plutôt le Monarque absolu de l'Isle. Rogers , lui donna , sur son Vaisseau , l'office de Contre-Maitre (13).

Suite du
Voyage.

Exploits des
Anglois.

Les deux Vaisseaux quitterent l'Isle Juan Fernandez , le 14 de Février , pour s'engager dans des expéditions funestes aux Espagnols. Ils s'emparèrent de Guainquil , dont ils tirèrent une grosse rançon , & de quelques petits Vaisseaux , sur lesquels ils enleverent plus de Prisonniers que de richesses. Leur dernier exploit , dans cette Mer , fut la prise d'un Vaisseau de Manille , qui leur fit acheter la victoire d'autant plus cher , que le fruit n'en répondit point à leurs espérances. Ils en attaquèrent un autre , qui se défendit encore

(13) Pages 199 & précédentes. A l'occasion d'Alexandre Selkik , l'Editeur observe d'après Ringrose , dans la Relation qu'il a donnée des Aventures de Sharp & d'autres Flibustiers , qu'un Vaisseau ayant été jeté sur les bords de cette

Isle , un seul homme , qui échappa aux Flots , y vécut cinq ans , jusqu'à ce qu'un autre Vaisseau le reprit. Dampier parle aussi , dans ses Voyages , d'un Mosquite , qui fut laissé dans la même Isle , en 1681 , & qu'il y retrouva en 1684.

plus vigoureusement ; & ce combat , joint aux maladies qui enleverent leurs plus braves Guerriers, les mit dans la nécessité de faire le tour de la moitié du Globe , pour aller chercher d'autres ressources aux Indes Orientales. La difficulté de se procurer des vivres (14), n'eut pas moins de part à cette résolution. Mais , avant leur départ , elle leur fit tenter plusieurs descentes , dans des lieux peu connus des autres Navigateurs , & qui méritent , par conséquent , plus d'explications que leurs Pyrrateries.

Ils s'arriterent dans l'Isle de Gorgone, située à la distance d'environ six lieues de la Côte du Pérou. Rogers lui en donne trois de long , Nord-Est & Sud-Est ; mais il la représente fort étroite , remplie de Bois & d'arbres de haute futaie. Il y en vit un , nommé par les Espagnols Palma-Maria, dont ils font des mâts , & d'où il découle un Baume, qui leur sert à guérir diverses maladies. Cette Isle paroît de loin assez haute , & forme trois éminences. Le mouillage y est bon , devant son Nord-Est ; mais elle a des sables près du rivage , surtout

Obser-
vations de
Woodes Ro-
gers sur l'Isle
Gorgone.

(14) Par leur calcul , il paroît qu'il en falloit cinquante pour se rendre aux Isles Mariannes.

WOODES
ROGERS.
1709.

au Sud-Est , & vers le Sud-Ouest , où l'on voit une autre petite Isle qui semble s'y joindre , avec des bas-fonds & des Brisans , qui ne s'étendent pas moins d'un mille à l'Est. Dampier qui avoit visité plusieurs fois ce lieu , n'avoit jamais mouillé dans l'endroit où les deux Vaisseaux relâcherent , quoique ce soit la meilleure , ou plutôt la seule bonne rade qu'il y ait autour de l'Isle. Les Prisonniers Espagnols racontoient qu'on y essuye de terribles orages & de furieux tourbillons ; mais les Anglois en furent quittes pour de la pluie & du tonnerre. Cependant , Rogers croit que dans la saison des Brises , ou de nos mois d'Hiver , & au Printems jusqu'au mois de May , on peut y ressentir de violentes Brises du Nord. Il conseille de mouiller alors de l'autre côté de l'Isle où l'on est plus à l'abri. On voit divers rochers remarquables , autour de l'Isle , particulièrement celui du Sud-Ouest , qu'on prendroit pour une voile à demi mille du rivage. Il en paroît plusieurs au Nord-Est , qui sont escarpés & ronds , & sur lesquels les Oiseaux font leurs nids , à la longueur d'un cable de terre. Rogers vit , dans cette Isle , des Singes , des Cochons-d'Inde , des Lievres , des Lézards , & de fort beaux Cameleons ,

avec une si prodigieuse quantité de Serpens, de toutes sortes de grandeur, qu'on ne sauroit presque faire un pas sans marcher dessus. Il y fit prendre un vilain animal de la race des Singes de moyenne taille, avec cette difference, qu'il avoit le poil plus épais & plus long, le museau, les yeux & le nez plus petits, l'air plus ridé & plus difforme, les dents plus longues & plus aigues, les oreilles moins grandes, quoiqu'il eût la tête de la même figure, les hanches plus matérielles, le corps plus gros à proportion, la queue fort courte, & trois doigts seulement, à chaque patte, plus longs & plus aigus que ceux des Singes, qui d'ailleurs n'en ont pas moins de cinq. On le plaça sur la plus basse voile de Misene. Il fut près d'une heure à monter sur la hune, où le Singe le plus lourd auroit grimpé en moins d'une demie minute. On auroit dit qu'il alloit par ressort, comme un Pendule, tant sa marche étoit grave & lente. Aussi les Espagnols lui donnent-ils le nom de Paresseux. On prétend qu'il vit des feuilles d'un arbre fort haut; & qu'après s'y être engraisié, il maigrit jusqu'à n'avoir que la peau & les os, avant qu'il soit monté sur un autre (15).

Woodes
ROGERS.
1709.

Especce des
Singe, nommé
Paresseux.

Singularité
de cet Ani-
mal.

WOODES

ROGERS.

1709.

Baye de Tecames.

Le 25 d'Août, Rogers fit voile vers la Baye de Tecames. Les Espagnols, qu'il avoit à bord, lui dirent qu'à trois lieues de cette Baye au Nord, il y avoit un dangereux Banc, qui court, en Mer, l'espace d'environ deux lieues, depuis une colline blanche fort remarquable par sa hauteur. En effet, l'eau s'y trouva si bourbeuse, & la route si incertaine, que Dampier même, qui avoit passé plusieurs fois à cette hauteur, y parut embarrassé. La sonde donna des profondeurs fort inégales, de treize à quarante brasses, jusqu'à deux lieues du mouillage, où l'on n'eut qu'environ quatorze brasses à la vûe des Maisons.

Sa Description.

La Terre, qui borne la Baye de Tecames au Nord, est une Pointe haute, longue & plate, qui paroît blanche, jusqu'au bord de l'eau. Elle est moins haute au Sud, mais les collines y sont aussi blanches. L'intervalle, qui forme un espace d'environ trois lieues, est plus bas, & couvert d'un Bois épais. On trouve, au fond de cette petite Baye, le Village de Tecames, qui s'apperoit de quatre lieues en Mer, lorsque le Ciel est serein. Il n'est composé que d'un petit nombre de Maisons : mais quatre lieues plus loin, dans les

Terres, on rencontre un gros Bourg. A trois lieues, au Nord, coule une grande Riviere, que les Espagnols nomment Rio de-las-Esmeraldas, c'est-à-dire, Riviere des Emeraudes, & qui est remplie de fables. Le Pays voisin n'a pour Habitans, que des Indiens, des Mulâtres & des Sambous. Près du Village de Tecames, on voit une autre Riviere, où les Chaloupes peuvent entrer à demie-marée. Le flot y monte plus de trois brasses & court au Nord; mais la Mer y roule de grosses lames, qui dans tout autre endroit du Monde, donneroit du dégoût pour cette rade. On y doit venir du Sud, où s'étant d'abord approché de la Terre blanche, la plus Méridionale, on s'en éloigne ensuite pour éviter le Banc. Les deux Vaisseaux Anglois y entrèrent, à la hauteur du Cap Saint François, sous un degré de latitude du Nord, & ce parage est environ Est-Nord-Est, à six lieues du Cap. Ils n'approcherent point de la Terre à plus d'une demie lieue, dans la crainte d'un petit Banc, formé par une Pointe, à moitié de la distance entre Tecames & le Cap, qui est d'assez bonne hauteur, & qui descend de la Mer en échellons. Ils avoient jetté l'ancre sur un fond de sable, à

Ses dan-
gers.

WOODES
ROGERS.
1709.

sept brasses d'eau : mais vers l'enfoncement de la Baye, où sont les Maisons, on ne trouve pas plus de trois brasses, à une portée de mousquet du rivage. Les brises de Mer & de Terre ne se font pas moins ressentir ici, que sur toute la Côte. La Brise de Mer souffle de l'Ouest-Sud-Ouest; & celle de Terre, du Sud & du Sud-Quart-de - Sud - Est. La première se leve ordinairement l'après midi, & continue jusqu'à minuit; l'autre commence alors, pour tomber vers midi. Gardez-vous d'un Rocher, que l'eau couvre au quart du flot; & d'un bas-fond, à la longueur d'un cable du rivage, depuis la première Pointe, en entrant dans la rivière de l'Aiguade. Un Vaisseau ne doit pas mouiller près de la Terre, en haute marée, parce que l'Ebbe y est quelquefois extraordinaire. D'ailleurs, il y fait sec, quoique le tems soit humide au Nord, où les pluies se bornent dans cette saison. Depuis le mois de Juin jusqu'à celui de Décembre, le tems y est toujours beau & serein; mais depuis le commencement de Janvier jusqu'à la fin de Mai, on y est exposé à de grosses pluies.

Haine des
Indiens du
Pays contre
les Espagnols.

Les Indiens du Pays traitent cruellement les Espagnols. Ils sont armés

de fleches empoisonnées & de fusils ; & la disposition du rivage leur donnant beaucoup de facilité à s'y embusquer, il y auroit beaucoup de danger à vouloir y débarquer malgré eux. Rogers observe que ce fut à la hauteur du Cap Saint François, que le Chevalier Drake enleva un Vaisseau chargé de lingots , en 1578 ; & que le Chevalier Richard Hawkins fut pris par les Espagnols , dans cette Baye , en 1594 , sous le regne d'Elisabeth (16).

WOODS
ROGERS.
1769.

Le 10 de Septembre , les Anglois relâcherent dans une des Isles Gallapagos , à deux degrés deux minutes de latitude du Nord. Ces Isles sont en si grand nombre , qu'en deux fois , ils en comptèrent jusqu'à cinquante : mais il n'y en a pas une seule , qui semble promettre de l'eau douce. Cependant les Relations Espagnoles assurent qu'il s'en trouve dans une , & qu'elle est située au premier degré trente minutes de latitude Méridionale. Rogers sçavoit aussi , par de bons témoignages , qu'un Vaisseau de Guerre Espagnol , croisant sur les Pyrates , avoit touché à l'une de ces Isles , située sous un degré vingt ou trente minutes de latitude du Sud ; qu'il la nomma Sainte :

Observations de Rogers sur les Isles Gallapagos.

WOODES
ROGERS.
1769.

Marie de l'Aiguade, parce qu'on y trouve de l'eau douce, quantité de bois, des Tortues de mer & de terre, du Poisson, & une bonne rade, & qu'elle est éloignée d'environ quarante lieues de l'Isle Plata. Mais il croit qu'on y peut ajouter, du moins, trente lieues de plus, & que c'est la même où le Capitaine Davis, Flibustier Anglois, prit des rafraîchissemens. Les lumieres que Davis donne, pour la retrouver, sont qu'elle est située à l'Ouest de ces Isles.

On voit presque toutes sortes d'Oiseaux de Mer, entre les Gallapagos, & quelques-uns de Terre, surtout des Faucons & des Tourterelles, si familiers les uns les autres, qu'ils se laissent tuer à coups de bâton. Il n'est pas aisé de juger d'où les Tortues de terre y sont venues, parce qu'il ne s'en trouve pas de la même espèce sur le Continent. Les Chiens marins n'y sont pas en si grand nombre que dans l'Isle Juan Fernandez, & leur fourrure y est moins bonne. Rogers fut attaqué par un de ces Animaux, qui étoit de la grosseur d'un Ours, & qui auroit pû le tuer, s'il n'eût été armé d'une demi pique. » J'étois, dit-il, sur le rivage, lorsqu'il sortit de l'eau, la

Il est attaqué par un Chien marin.

„gueule béante, avec autant de vîtes-
 „se & de férocité, que le Chien le
 „plus furieux, qui a rompu sa chaî-
 „ne. Il m'attaqua trois fois. Je lui en-
 „fonçai ma pique dans la poitrine,
 „& chaque fois je lui fis une large
 „blessure, qui l'obligea de se retirer
 „avec d'horribles cris. Ensuite, se re-
 „tournant vers moi, il s'arrêta, pour
 „gronder & me montrer les dents. Il
 „n'y avoit pas vingt-quatre heures
 „qu'un homme de mon Equipage avoit
 „failli d'être dévoré par un des mê-
 „mes Animaux (17).

WOODS
 ROGERS.
 1799.

Le 24 de Décembre, les deux Vaif- Baye de Se-
 seaux Anglois se retirèrent avec le Ga-gura.
 lion de Manille, qu'ils avoient pris le
 22, dans un Port de Californie que
 Rogers nomme *Segura*, parce qu'il le
 prend pour le même auquel Thomas
 Candish donne ce nom (18). On en Ses mar-
 peut découvrir l'entrée à la faveur de ques & les
 quatre hauts Rochers, qui ressemblent dangers.
 pour ceux qui viennent de l'Ouest,
 aux Aiguilles de l'Isle de Wight, &
 dont les deux plus Occidentaux sont
 en forme de pain de sucre. Le plus

(17) Page 357.

(18) Il le place vers le
 vingt-deuxième degré cin-
 quante-cinq minutes de la-

titude du Nord; & cent treize
 degrés trente huit mi-
 nutes de longitude Ouest
 de Londres.

WOODES
ROGERS.
1709.

avancé vers la terre est percé, comme l'arcade d'un Pont, & l'eau passe par cette ouverture. Il faut laisser à gauche celui qui est le plus proche de la Mer, s'en écarter d'environ la longueur d'un cable, & courir vers le fond de la Baye, qui est saine dans toutes ses parties, & où l'on trouve, depuis dix, jusqu'à vingt & vingt-cinq brasses. On y est enfermé par les terres, depuis l'Est Quart-de-Nord-Est, jusqu'au Sud-Est Quart-de-Sud. La rade ne seroit pas d'ailleurs des plus sûres, si le vent de Mer souffloit impétueusement (19).

Le Pays est fort montagneux, stérile, & couvert de sables, qui ne laissent pas de produire quelques arbrisseaux, dont les fruits sont différentes sortes de graines. Rogers fit visiter la Côte. Ses gens s'avancèrent environ quinze lieues au Nord, & trouverent quantité d'arbres de haute futaye. Mais ils n'apperçurent aucun de ces bons Ports, que les Prisonniers Espagnols leur avoient fait espérer. Ils virent souvent de la fumée, en divers endroits; ce qui leur fit juger que le Pays est fort bien peuplé. Cependant ils ne virent nulle part aucune apparence de culture.

Dans cette saison, le vent de terre souffle presque seul à Segura. L'air y est très-serein, & la pluie rare : mais, pendant la nuit, il tombe d'abondantes rosées, qui donnent beaucoup de fraîcheur. Les Anglois découvrirent, à peu de distance du rivage, une Habitation d'environ trois cens Indiens. Rogers ne leur reproche point de férocité. Ils étoient, dit-il, d'une taille droite & puissante, mais beaucoup plus noirs qu'aucun des Indiens qu'ils avoient vûs dans les Mers du Sud. Ils avoient les cheveux longs, noirs & plats, qui leur pendoient jusqu'aux cuisses. Tous les hommes étoient nus; mais les femmes portoient à la ceinture, des feuilles, ou des morceaux d'une espèce d'étoffe qui en paroît composée, ou des peaux de bêtes & d'oiseaux. Celles qu'il vit étoient noires & ridées : mais il s'imagina que les Peres & les Maris craignoient d'exposer les jeunes à la vûe des Anglois. Ils parloient du gosier, & leur langue paroissoit fort dure. Quelques-uns portoient des colliers & des bracelets de brins de bois & de coquilles; d'autres avoient au cou de petites bayes rouges, & des perles, qu'ils n'ont pas sans doute l'art de percer, puisqu'elles étoient entail-

WOODES-
ROGERS.
1709.

Ses Habita-

tans,

WOODES
ROGERS.
1709.

Leur bonne
foi.

lées dans leur rondeur , & liées l'une à l'autre avec un fil. Ils trouvoient cet ornement si beau , qu'ils refuserent les colliers de verre des Anglois. Leur passion n'étoit ardente , que pour les couteaux & les instrumens qui servent au travail : mais ils avoient la bonne foi de ne pas prendre ceux que les Ouvriers laissoient à terre pendant la nuit. On ne remarqua point qu'ils eussent le moindre ustensile de l'Europe. Leurs Flutes étoient fort basses , construites de cannes & de branches d'arbres , & si mal couvertes , qu'elles ne les garantissoient pas de la pluie. On ne voyoit nulle trace de Jardins ou d'Agriculture aux environs. Ils ne vivoient gueres que de poisson ; ce qui , joint à leurs misérables Cabannes , qui ne sembloient dressées que pour un temps , fit croire à Rogers qu'ils n'avoient pas leur demeure fixe dans la Baye , & qu'ils n'y étoient rassemblés que pour la saison de la pêche. Les instrumens , qu'ils y employent , ne sont , ni des hameçons , ni des filets ; c'est un simple dard de bois , dont ils percent le poisson avec beaucoup d'adresse. Ils sont excellens Plongeurs. Les Anglois en virent plonger un , qui après avoir enfilé un poisson avec cette arme , le donna , sans

mettre la tête hors de l'eau, à un autre Sauvage qui l'attendoit sur une es-
 pece de Canot. Rogers n'en fut pas
 témoin ; mais il vit lui-même plusieurs
 de ces Plongeurs, prendre de vieux cou-
 teaux qu'il leur jettoit, avant qu'ils
 eussent atteint le fond (20). Une pe-
 tite semence noire ; qu'ils broyoient
 avec des pierres, & qu'ils mangeoient
 à poignée, paroissoit leur tenir lieu de
 pain. Quelques Anglois, qui ne firent
 pas difficulté d'en mettre dans leurs pota-
 ges, assurerent qu'elle avoit le goût
 du Caffé. On leur voyoit quelquefois
 manger certaines racines, qui ont le
 goût des Yams, une sorte de légume
 qui croît dans une cosse, & dont le goût
 approche de celui des Pois verts, des
 Bayes semblables à celles du Lierre,
 & qui séchées au feu, ont tout-à-fait
 le goût des Pois secs. Les Anglois trou-
 verent d'autres Bayes, qui ont la fi-
 gure des Groseilles rouges, mais dont
 la poulpe, qui est aigre & blanche,
 enferme un noyau avec son pepin. Ils
 trouverent aussi des Poiriers piquans,
 dont le fruit a le goût de nos Groseil-
 les blanches, & n'est pas un mauvais
 assaisonnement pour les sauces.

Les peaux des bêtes fauves, qui

WOODES

ROGERS.

1709.

Leur ex-

trême adresse
à plonger.

Productions
du Pays.

WOODES
ROGERS.
1709.

Vie commu-
ne des Habi-
tans.

étoient assez communes dans les Hur-
tes des Indiens, ne permettoient pas
de douter qu'avec la pêche, ils n'euf-
sent une saison destinée à la chasse. Ils
donnoient quelques marques de respect
à l'un d'entr'eux, qui portoit sur la tête
un bonnet garni de plumes; mais ils
paroissoient jouir en commun de tout
ce qu'ils possédoient. S'ils troquoient
du poisson pour de vieux couteaux,
dont les deux Vaisseaux étoient bien
pourvus, ils les donnoient au premier
Indien qui se trouvoit près d'eux; &
lorsqu'ils en avoient assez, il ne fal-
loit plus espérer d'obtenir aucune part
de leur pêche. Il sembloit que leur vice
dominant fut la paresse, & qu'ils ne
fussent occupés de leur subsistance, que
pour la durée de chaque jour. Ils regar-
doient avec beaucoup d'attention le tra-
vail des Anglois, sans se mettre en
peine de les aider. Leurs armes sont
l'arc & la flèche, dont ils tuent des
oiseaux au vol. Leurs arcs sont d'un
bois simple, inconnu aux Anglois, &
garnis d'une corde de fil d'herbe, d'en-
viron sept pieds de long. Leurs flèches,
qui ne sont que des petites cannes,
armées de quelques os de poisson bien
affilés, en ont à peu près quatre &
demi. La plupart de leurs couteaux, &

des instrumens qui leur servent à tailler, sont composés des dents d'un poisson qui se nomme *Goulou*. Rogers vit deux ou trois grosses perles à quelques-uns de leurs colliers. Ses gens trouvèrent dans leurs courses des pierres fort pesantes, qui brilloient beaucoup, & qu'ils prirent pour quelque Minéral. Il regretta qu'ils n'en eussent point apporté à bord. L'eau de la Baye est excellente, & le Fenouil marin y croît en abondance : mais on n'y voit point d'oiseaux extraordinaires (21).

En quittant la Mer du Sud, Rogers compra, parmi les plus précieuses dépouilles des Espagnols, une Description qu'il leur avoit enlevée, des Côtes, des Rades & des Havres, des Rochers & des Bancs, depuis Acapulco jusqu'à Chiloé, grande Isle de la Côte de Chili, à quarante-quatre degrés de latitude Méridionale. Il la publie à la fin de son Journal (22), comme l'ouvrage des plus habiles Pilotes de cette Nation, qui la destinoient à leur propre usage. Cependant il ajoute que les Cartes marines peuvent toujours être perfectionnées; & quoique la Copie qu'il donne de ce Routier soit exac-

Description
de toutes les
Côtes de la
Mer du Sud,
prise aux Es-
pagnols.

(21) Pages 11 & suivantes.

(22) Au Tome II.

WOODES
ROGERS.
1709.

Observation
de Rogers sur
cette Piece &
sur les Cartes.

te, il déclare qu'en la comparant avec les Cartes que les Espagnols ont dressées eux-mêmes de toutes ces Côtes, il y trouve plusieurs différences. Il craint donc que de part & d'autre on ne puisse reconnoître plus d'une erreur; d'autant plus que l'exactitude des Espagnols n'égale point celle des Anglois & des Hollandois. Mais il n'en assure pas moins que c'est le meilleur Guide qu'on ait publié jusqu'aujourd'hui (23). Les bornes de ce Recueil ne permettent ici, que de l'indiquer aux Navigateurs; & dans l'ordre qu'on s'est proposé, il n'appartiendroit d'ailleurs qu'à la Description de l'Amérique.

1710.

Route des
Anglois jus-
qu'à Batavia.

Le Duc & la Duchesse, accompagnés du Galion qu'ils avoient pris, ne quitterent point le Port de Segura avant le 12 de Janvier 1710. Leur navigation fut pénible, mais heureuse jusqu'à l'Isle de Guaham, où ils n'arriverent que le 12 de Mars. Après y avoir pris des vivres, ils remirent à la voile le 21; & se fiant aux lumieres de leur premier Pilote, à qui cette route étoit familiere, ils prirent par le Détroit de la Nouvelle Guinée, qu'ils passerent le 18 de Mai, pour s'avancer plus vite vers celui de Bouton, dans lequel ils

se trouverent engagés dès le 27. Ils remercièrent le Ciel de leur avoir procuré , dans l'Isle du même nom , de l'eau & des vivres , qui commençoient à leur manquer ; mais ils regarderent comme un autre bonheur de rencontrer un Vaisseau Malayen , qui leur promit de les guider au travers du Détroit de Zulayer , & jusqu'à Batavia. Cette route parut si difficile à Rogers , qu'il croit en devoir les circonstances à l'utilité de la Navigation.

WOODES
ROGERS.
1710.

Le 10 de Juin , leur Guide , qu'ils rencontrèrent à cinq degrés quarante-cinq minutes de latitude Australe , & à deux cens quarante degrés vingt & une minutes de longitude Ouest de Londres , leur fit enfler le Détroit qu'ils redoutoient ; & lorsqu'ils furent entre les Isles , qui sont au Nord de Zulayer , il les fit courir Nord - Ouest - Quart-d'Ouest , pour se tenir à bonne distance des Isles , au travers d'un profond Canal , qui n'a pas moins de trois lieues de large. Ils doublerent ensuite la partie la plus Méridionale de l'Isle Celebes ; & de là , ils prirent par le Canal où passent ordinairement les gros Vaisseaux Hollandois , qui vont à Batavia , pour éviter les bas-fonds de Brill & de Banker , dont les premiers sont si dan-

Passages
dangereux.

WOODES
ROGERS.
1710.

gereux , qu'en plusieurs endroits on n'y trouve que trois brasses d'eau , & quelquefois moins. Ils portèrent donc le Cap au Nord , à côté de Celebes , dont la partie Sud-Ouest est basse vers le rivage , mais où l'on voit de hautes Montagnes plus loin dans les Terres. A la hauteur même de cette Pointe Sud - Ouest , on rencontre un Rocher assez remarquable. Rogers , ayant fait jeter la sonde , se trouva sur dix brasses d'eau. Il avoit le Rocher au Nord , à six lieues de distance , & devant lui une Isle basse & unie , longue d'environ trois lieues , qui couroit du Nord-Ouest-Quart-d'Ouest au Nord-Nord-Ouest. Il fit route droit vers le Nord de cette Isle , pour s'en approcher à la distance d'une lieue & demie ; & là , tournant un peu au Nord , il doubla une langue de sable , après laquelle il découvrit trois petites Isles. Ensuite il courut Nord-Ouest , pour jeter l'ancre , à l'entrée de la nuit , sous l'Isle même , derrière la langue de sable , où il trouva dix brasses & le fond très net. Alors , il avoit le Rocher de Celebes , Nord Est-Quart-de-Nord , à quatre lieues de distance , la plus Septentrionale des trois petites Isles Ouest , à deux lieues , & celle du milieu Ouest

Sud-Ouest, à trois lieues, pendant que l'autre étoit enfermée avec la grande Ile. On n'avoit pas cessé d'avoir la sonde à la main, & jamais on n'avoit eu moins de six brasses d'eau, ni plus de dix.

Le 12, à la pointe du jour, on leva l'ancre, pour courir entre les deux petites Isles, en se tenant toujours plus près de celle du Nord, sans trouver plus de dix brasses. Après avoir débouqué, on porta d'abord à l'Ouest, ensuite au Sud-Ouest, à la faveur d'un bon vent de Sud-Est; & vers midi, on n'eut en vûe que la haute Terre de Celebes, qui se trouvoit à l'Est. Rogers doute qu'avec les Cartes ordinaires, & sans le secours de l'expérience, on puisse traverser heureusement ces redoutables Passages (24).

Il eut moins de peine à s'approcher de Batavia, où la petite Escadre mouilla le 20, au milieu de quarante Vaisseaux de diverses grandeurs. Le Conseil Hollandois, jaloux de ses propres avantages, lui donna quelques sujet de plainte, qui lui font regretter que la Compagnie Angloise des Indes Orientales n'ait pas quelque bon Port, d'où elle puisse tenir en bride celle de Hol-

WOODS
ROGERS.
1719.

Réflexions
jalouses de
l'Auteur sur
les Etablisse-
mens Hollan-
dois.

WOODS
ROGERS.
1710.

lande. Il souhaiteroit particulièrement qu'elle en eût un, dans lequel les Chinois pussent négocier. Les Anglois, dit-il, en tireroient plus de profit que de leurs Voyages à la Chine, où l'on n'en use pas trop bien avec eux (25). Depuis environ cinq ans, ils avoient abandonné Banjarmassin, dans l'Isle de Borneo, quoique cette Place, bien fortifiée & soigneusement entretenue, pût leur devenir aussi avantageuse que Batavia l'est pour la Hollande. Jamais, dit-il encore, les Hollandois n'ont moins d'une vingtaine de Vaisseaux dans ce Port, avec assez de monde pour les équiper au besoin : d'où il conclut tristement que si la guerre s'allumoit entre les deux Nations, ils pourroient chasser les Anglois de tous les lieux où ils sont établis dans les Indes (26).

Arrivée
de Rogers au
Cap de Bonne-
Espérance.

La route de l'Isle de Java, au Cap de Bonne-Espérance, fut d'environ deux mois, depuis le 24 d'Octobre jusqu'au 29 de Décembre. Les trois Vaisseaux Anglois s'y joignirent à neuf de leur Nation, & à seize Hollandois, qui devoient partir de Conserve pour les Ports de l'Europe (27) ; nombre

(25) Page 134.

(26) *Ibidem*.

(27) *Ibidem*, pages 145 & 146.

surprenant , & qui donne une idée bien singulière du Commerce de ces deux Etats , dans un temps où toute l'Europe étoit livrée aux fureurs de la Guerre. Rogers n'entreprend point de donner la Description du Cap ; & quelque opinion qu'on ait dû prendre de son habileté , on n'accorderoit pas la préférence à ses Observations sur celles de Kolben. Mais il représente cette Colonie Hollandoise dans un Tableau raccourci , qui fera juger de ses progrès depuis environ ans ; & les réflexions , qu'il y joint , ajoûteront quelque chose aux anciennes connoissances. » Aucun de mes gens , dit-il , n'y eut la moindre Avanture avec les Ours , les Tigres & les Hottentots : » ainsi je me borne à quelques particularités , que j'y observai moi-même.

La Ville Hollandoise est bien bâtie , & composée d'environ deux cens cinquante Maisons & d'une Eglise. On voit plusieurs Villages autour du Cap , depuis dix jusqu'à trente milles de distance , & quantité de Fermes répandues de tous côtés à près de cent milles à la ronde ; de sorte qu'on y peut lever , en peu de temps , trois mille hommes bien armés , d'Infanterie & de Cavalerie. Le climat n'est pas aussi brûlant qu'on

Ses remarques sur cette Colonie.

WOODES
ROGERS.
1710.

se l'imagine. Sa situation est sous le trente-cinquième degré de latitude Australe. L'air est fort sain, & le terroir extrêmement fertile. Avec les préjugés qu'on y apporte, contre les sables de l'Afrique, on est surpris d'y trouver un grand nombre de jolies Maisons de Campagne & de beaux Jardins, des Vignes, des Plantations de jeunes Chênes, & d'autres arbres qu'on y cultive. Mais le gros bois de Charpente ne se trouve qu'à cinquante milles du Cap. Ces Fermes & ces Plantations produisent un bon revenu à la Compagnie Hollandoise, outre ce qu'elle abandonne à l'entretien de la Garnison. Les Terres s'affermement à si grand marché, pour encourager l'Agriculture, & le rapport en est si considérable, qu'on est en état de payer de gros droits de sortie, pour toutes les denrées que les Hollandois envoient sans cesse à leurs autres Colonies de l'Indoustan, ou que les Flottes prennent à leur passage. Ils se flattent même de pouvoir fournir bientôt des Garnisons à tous ces Etablissements. D'ailleurs l'abondance des vivres & des munitions du Cap, qu'ils regardent comme une seconde Patrie, leur donnent le pouvoir d'attendre & de recevoir facilement du secours de l'Europe,

Tepe , pour soutenir leur Commerce , malgré toutes les entreprises qui pourroient le menacer. Je suis persuadé , observe Rogers , que notre Compagnie des Indes Orientales ne fit pas une démarche trop prudente , lorsqu'elle abandonna ce poste pour celui de Sainte Helene , qui n'est pas à beaucoup près si bien situé , ni capable de répondre aux mêmes vûes (28).

WOODES
ROGERS.
1710.
Les Anglois
regretent de
l'avoir abandonné pour
Sainte Helene.

Entre les avantages dont les Hollandois jouissent ici , on doit compter un magnifique Hôpital , aussi bien pourvu de Médecins , de Chirurgiens & de remèdes , qu'il y en ait en Europe. Il peut contenir environ sept cens Malades. Les Vaisseaux de la Compagnie ne sont pas plutôt arrivés , qu'ils y envoient leurs Matelots languissans , & qu'ils y trouvent à leur place des hommes frais & vigoureux. Ils y ont aussi des Magasins remplis de toutes sortes d'Agrets , avec tous les Officiers de Marine qui en dépendent ; sage disposition , dont l'utilité se fait sentir continuellement , pour la force & l'étendue de leur Commerce. Tous les ans il arrive au Cap un Exprès de Hollande , qui vient à la rencontre de leur Flotte des Indes Orientales , composée ordinaire-

Sage politique des Hollandois.

WOODES
ROGERS.
1710.

ment de dix-sept jusqu'à vingt gros Vaisseaux. Cet Exprès porte des ordres secrets au Commandant de la Flotte. Il est le seul qui sçache à quelle hauteur ils trouveront leur Convoi , dans les Mers du Nord. Les Capitaines de tous les Vaisseaux reçoivent de lui cet ordre caché , & ne doivent l'ouvrir que dans certaines circonstances , à l'approche de leur Pays. C'est ainsi que depuis long-temps leurs Flottes échappent à la vigilance de l'Ennemi , & rentrent heureusement dans leurs Ports. Enfin , on observe de si bonnes loix au Cap , l'industrie , le bon ordre & la propreté y regnent si parfaitement , qu'il n'y a point de Nation qui ne dût y prendre des modèles. Cependant Rogers , prévenu , dit-il , en faveur de la liberté Angloise , y trouve la Justice un peu trop sévère. L'Isle Robin ou des Pingouins , qui est à l'entrée de la Baye , sert aujourd'hui de prison & de supplice aux Mutins. Ils y sont condamnés , par Sentence du Fiscal , à passer toute leur vie dans un travail fort pénible.

On envoie , tous les ans , un Vaisseau du Cap à Madagascar , pour y acheter des Esclaves que les Hollandois emploient à cultiver leurs terres. Ils ne peuvent tirer aucun service des Flotten-

tots ; Nation si lâche & si jalouse de sa liberté , qu'elle aime mieux mourir de faim , que de s'occuper utilement. Rogers eut ici quelques entretiens avec un Anglois & un Irlandois , qui avoient demeuré plusieurs années avec les Pyrates de Madagascar , & qui après avoir obtenu leur pardon , s'étoient habitués au Cap. Ils lui dirent que ces Misérables , qui avoient fait tant de bruit dans le monde , se trouvoient réduits au nombre de soixante ou soixantedix hommes , dont la plupart étoient devenus fort pauvres , & ne s'attiroient que du mépris dans l'Isle , quoiqu'ils s'y fussent mariés. Ils ajoutent qu'il ne leur restoit plus qu'une Frégate & une Chaloupe ; mais qu'à la conclusion de la paix , c'est-à-dire , lorsque les Troupes seroient congédiées , si l'on n'avoit soin d'en nettoyer l'Isle , & d'empêcher que leur nombre ne s'accrût , ils pouvoient recommencer leurs brigandages & se faire encore redouter (29).

Le Château que les Hollandois ont au Cap , est devenu fort vaste. Il est bâti de pierre de taille , & monté de soixante-dix piéces de canon. Les Officiers de la Garnison , qui est d'environ cinq cents hommes , y ont de fort bons lo-

WOODS
ROGERS.
1710.

Anciens Py-
rates de Ma-
dagascar.

Château du
Cap.

WOODES
ROGERS.
1710.

gemens ; mais Rogers le trouve trop éloigné de la Rade , pour servir à la défense des Vaisseaux. Aussi se proposoit-on d'y dresser une Batterie , sur une Pointe sabloneuse , qui se présente à droite , en entrant. Cette Rade est fort dangereuse en hyver , par la violence des vents de Mer , qui regnent dans cette saison. Mais ils soufflent rarement en Eté , quoiqu'il ne se passe presque point de jour où l'on ne ressente de furieuses raffales du Sud-Est , qui venant de la Montagne de la Table , ne permettent aux Chaloupes d'aller & venir que le matin & le soir , dans un temps même assez calme (30).

A plus de cent mille du Cap , les Hollandois ont découvert une source d'eau chaude , à laquelle on attribue des effets merveilleux pour la guérison des maladies les plus désespérées.

Jugement
de Rogers sur
le séjour du
Pays.

En un mot , dans un séjour de quatre mois , que Rogers fit au Cap , il en connut assez les avantages , pour en partir persuadé qu'un homme , qui voudroit vivre loin du tumulte & de toutes sortes d'embarras , ne peut choisir d'endroit plus commode que le Pays voisin , qui relève des Hollandois (31).

Il remit à la voile , le 3 d'Avril 1711.

1711.

sous le Pavillon de l'Amiral Hollandois ; & le 1 d'Octobre il mouilla heureusement aux Dunes. Sa prise, qu'il remit aux Armateurs propriétaires, étoit un Vaisseau de cent seize hommes , monté de vingt pieces de gros canon , & de vingt pierriers de bronze. Il n'entre point dans le détail des richesses , qu'il avoit enlevées aux Espagnols : mais il en fait concevoir une haute idée , lorsqu'il parle de ses lingots , & de toute la vaisselle d'argent , de l'or & des perles , dont il remit le compte aux Armateurs (32)

WOODES
ROGERS.
1711.

Il arriva
en Angleterre
avec un riche
butin.

§ V I I.

*Voyage du Capitaine Wood , par le
Déroit de Magellan.*

LE soin qu'on a pris de traduire cette courte Relation , & de l'insérer dans un Recueil (33) , prouve assez que ceux qui l'ont jugée digne de cet honneur , en avoient l'opinion qu'elle mérite : mais elle ne les justifie pas de n'avoir fait aucun effort pour découvrir la date du Voyage ,

INTRODU-
TION.

(32) Page 160.

(33) Elle se trouve au
Tome V , du Recueil de
Paul Mariet , Amsterdam
1711 , sans autre éclaircis-

sement qu'un mot , dans
la Préface , par lequel il
paroît qu'elle a été publiée
à Londres , en 1699.

INTRODUCT. que l'Auteur paroît avoir négligé lui-même. Cette négligence me réduit à la placer comme au hasard, après quelques autres Journaux, qui ne peuvent être plus anciens, puisqu'on y trouve des noms qu'ils doivent avoir empruntés d'elle.

ANNÉE INCERTAIN.

L'écart & la vitesse de la course.

Wood partit des Dunes, le 26 de Septembre, à bord d'un Vaisseau de Roi, nommé le *Rafle-tout*, de Conserve avec un Pinque, qui se nommoit le Jeune-homme; & dès le 22 de Novembre, il se trouva au quarante-huitième degré vingt minutes de latitude australe, au Sud du Port Désiré. Les deux Vaisseaux coururent au Nord, pour chercher ce Port. Wood, s'étant mis dans sa Pinasse, suivit la Côte d'une grande Baye, qui est bornée au Sud par l'Isle des Chiens marins (34), & au Nord par une petite Isle pierreuse. Il trouva, sur la dernière, un si grand nombre de ces Amphibies, qu'il en fit tuer quatre cens, pour la nourriture de son Equipage. Un mille plus haut, on rencontre une autre Isle, peuplée d'une sorte d'oiseaux de Mer que les Anglois nomment *Shags*. Ils y en tuerent quantité de jeunes, dont la chair leur parut

(34) Nommés par d'autres, Lions & Veaux marins.

excellente. Plus haut encore , à la même distance , & près du rivage , on voit une quatrième Isle , qu'ils nommerent l'Isle des Lievres , parce que ces Animaux y sont en abondance. Ils en tuerent plusieurs , qui pésoient jusqu'à vingt livres. En les chassant , ils furent étonnés de leur voir chercher leur retraite dans des trous , comme nos Lapins. Cette Isle est le meilleur terroir qu'il y ait autour du Havre. Le reste de la Côte est couvert de Rochers , ou de gravier sec & stérile , sans bois & sans eau douce.

Le 24 de Novembre , tandis que les deux Vaisseaux couroient au Nord , Wood , rangeant la Côte dans sa Pinasse , traversa une autre Baye , grande & profonde , qui se nomme Baye des Epices , où parmi quelques Isles pierreuses , il reconnut celle des Pingouins. Son admiration fut extrême , à la vûe du prodigieux nombre de ces Animaux , qui ne pouvant ni voler , ni courir fort vite , se laissoient tuer à coups de bâton. Le soir , on mouilla dans la Baye du Port Desiré , à seize brasses d'eau ; & deux jours après , on entra dans ce Havre. Les observations de Wood , paroissant ici beaucoup plus exactes , que celles de

Wood
Année incertaine.

Lievres
qui se terre-
comme les
pins

W o o d.
Année incer-
taine.

tous les Navigateurs qui l'avoient précédé, demandent nécessairement le détail qu'il leur donne dans son récit ; & quoiqu'elles puissent leur ressembler par quelques circonstances , des leçons importantes ne peuvent passer pour d'inutiles répétitions.

Observations
de Wood sur
le Port Desi-
ré.

Il place le Port Desiré, à quarante-sept degrés trente minutes de latitude australe. Si le vent est bon, dit-il, un Vaisseau y peut entrer à toute heure de la marée, parce que dans la basse marée même, il y a toujours assez d'eau. Aux trois quarts de l'Ebbe, ou au quart du flux, on peut en appercevoir tous les dangers ; mais il ne conseille à personne d'y entrer, sans avoir observé le Havre en basse marée. C'est alors qu'on en voit distinctement tous les écueils, & qu'on a même une marque à terre, pour se guider avec sûreté. En venant du Nord du Cap Saint Georges, que les Espagnols nomment Cap Blanco, & rangeant la Côte vers le Nord du Cap Desiré, on découvre une chaîne de Brisans, qui s'élèvent beaucoup hors de l'eau, à la distance d'une lieue du rivage, outre plusieurs autres qui en sont séparées. Au Sud de la Baye, on apperçoit l'Isle des Pingouins, en-

tre cinq ou six plus petites Isles ; & au Nord , le Port même , qui , au Sud de son entrée , à un demi mille du côté de la Mer , & à peu près autant de la Riviere , offre un Rocher en forme de Pyramide. Ce Rocher , qui a toute l'apparence d'un Clocher ou d'une Tour , peut servir de marque d'autant plus sûre , qu'il est environné d'autres Rochers de couleur bleuâtre. Après avoir mouillé dans le Port , les deux Vaisseaux avoient le même Rocher à leur Sud-Est.

Le vif de la marée , dans cette Rade , est à midi , en pleine & nouvelle Lune. Au temps des hautes marées , le flux & le reflux sont très-rapides , & l'eau monte d'environ trois brasses. L'entrée du Port n'a pas plus d'une portée de mousquet , d'un côté à l'autre. Le partage de cette terre est une affreuse stérilité , sans forêts & sans eau douce ; mais on ne laisse pas d'y trouver quantité de Brebis d'Espagne , aussi grosses que nos Daims , quelques Lièvres , des Autruches , dont il est difficile d'approcher , des Canards , des Corbeaux , des Shags noirs , des Jabots blancs (35) , & de gros Canards bleus , qui sont assez familiers. Les

W O O D.
Année incertaine

(35) En Anglois , White Breasts.

W o o n.
Année incertaine.

Monumens
du Voyage
de Jacques le
Maire.

grosses Moules & les Limpets sont en abondance autour des Rochers. Wood trouva, sur une des Isles, l'Inscription Hollandoise de Jacques le Maire, qu'on a déjà rapportée, clouée, comme d'autres la représentent, sur une feuille de plomb, contre la face d'un pieu. Mais il découvrit de plus, dans un trou du même pieu, une boîte de fer blanc, qui contenoit un papier si usé, qu'il lui fut impossible d'en lire l'écriture (36).

De cette Isle, les Chaloupes peuvent remonter la Riviere, l'espace de huit ou neuf milles. Une lieue & demie au-dessus de l'Isle, elle coule Sud-Ouest-Quart-d'Ouest; & pendant une grosse lieue, elle n'a pas moins d'un mille de large : mais ensuite, se resserrant beaucoup dans un Canal rempli de gros Rochers escarpés, & d'un grand nombre de petites Isles, ses deux bords sont arides & pierreux. Wood la remonta aussi loin qu'il fut possible. Il n'en trouva pas l'eau douce; mais il découvrit deux petits Etangs; l'un au Nord-Ouest de son Vaisseau, à cinquante pas du rivage; & l'autre au Nord-Nord-Est, à la distance d'un mille. L'eau du dernier, qui vient de

source , lui parut de très bon goût. W o o d s .
Année in cer-
taine.
Il ajoute que la marée étant fort vio-
lente dans ce Havre , le mouillage y
doit être fort dangereux , en Hyver ,
lorsque la Riviere entraîne de la gla-
ce , ou lorsque le vent est orageux du
côté de l'Ouest. Mais , sur la Côte Mé-
ridionale , à deux milles & demi de
l'embouchure du Port , entre l'Isle &
le Continent , on trouve une Anse com-
mode , avec un fond de vase , où l'on
peut mouiller près du rivage sans au-
cun risque. Le seul conseil qu'il don-
ne est d'éviter un Rocher , qu'on ren-
contre sur la route , & qui est cou-
vert à demie marée (37).

Les Anglois des deux Vaisseaux pri- Port de St.
Julien.
rent possession du Pays , au nom du
Roi de la Grande-Bretagne , sans pré-
tendre apparemment que leurs Droits
pussent jamais devenir exclusifs. Le
25 de Mars , ayant fait voile du Port
Desiré , ils entrèrent , le 7 d'Avril ,
dans celui de Saint Julien , pour y
passer le reste de l'Hyver. Après avoir
observé que ce Port reçut son nom de
Magellan , en 1520 , Wood nous ap-
prend que ce fameux Voyageur y fit
pendre Jean Carthagena , Evêque des
Burga , & son Cousin , pour avoir en-

W o o n.
Année incertaine.

Fait singulier attribué à Magellan.

trepris de porter son Equipage à la révolte, & qu'il laissa dans ce Pays désert, l'Aumonier de son Vaisseau, qui fut ensuite massacré par les Naturels du Pays (38). Un incident si singulier, dont on ne trouve aucune trace dans la Relation de Pigafetta, sembloit demander d'autres éclaircissémens; surtout, lorsqu'il le place à côté d'un fait plus certain. C'est le supplice de Thomas Dougtie, condamné à mort, en 1572, dans le même Port & pour le même crime, par le Chevalier François Drake, qui en prit occasion de donner le nom d'Isle de Justice, au lieu de l'exécution (39).

Remarques sur le Port de Saint Julien

Les remarques de Wood sont ici fort précieuses pour la Navigation. Ceux qui veulent entrer dans ce Port doivent observer, dit-il, des regles fondées sur son expérience. Lorsqu'ils seront venus au Nord du Cap Saint George, ou du Port Désité, ils doivent passer entre la première Terre haute, qu'ils verront sous le quarante-huitième degré quarante minutes de latitude australe, qui est aussi celle du Port Saint Julien, & la Terre basse. Mais s'ils arrivent au Sud de ce

(38) Pages 145 & 146.

(39) Voyez, ci-dessus, le Journal de Drake.

Port, ils trouveront que la Terre y est sous le cinquantième degré vingt minutes de latitude, qu'elle y est basse, sans aucune sorte d'arbres, & qu'elle n'a des collines blanches & escarpées que du côté de la Mer. Une fois entrés dans le Havre, ils y peuvent mouiller sur sept, huit, neuf ou dix brasses d'eau : mais, à son embouchure, ils doivent se garder d'un Banc de Roche, qui est couvert de quatre brasses d'eau en haute marée, & où il n'en reste pas plus de quatre pieds après le refoulement de la Mer. Pour traverser cette dangereuse Barre, ils doivent sonder le Canal, & ne pas manquer d'y mettre quelque Balise, parce que le fond de la Baye est sujet à changer par la violence des tempêtes. Mais qu'ils n'oublient pas de laisser au Nord-Ouest le Cap pierreux, & certains endroits blancs d'une Montagne qui est dans les terres. D'ailleurs, on peut se croire sûrement sur la Barre, lorsqu'on est vers le milieu de quelques collines blanches, qui se trouvent dans la Baye, au Nord-Est, à un mille & demi de l'embouchure du Havre, & qui ressemblent beaucoup à des Isles. On est alors vis-à-vis d'une ouverture, en

W o o s.
Année incertaine.

W O O D.
Année incertaine.

forme de selle , qui paroît au-delà dans les Terres. Après l'avoir passée, on continuera directement sa route , environ l'espace d'un mille & demi , & l'on y pourra donner fond à six ou sept brasses. Cependant le meilleur endroit , pour amarrer , est entre l'Isle de la Justice , & une autre Isle voisine. Les marées sont quelquefois très incertaines dans ce Havre. Si le vent est au Sud , l'eau monte autant par les basses marées que par les hautes (40).

Salines du
Pays.

Wood passa plusieurs jours , au Port Saint Julien , sans y appercevoir aucun Habitant. Le 12 d'Avril , étant monté au sommet d'une Montagne à l'Est , la plus haute qu'on découvre entre le Cap de Saint George & les Détroits , il lui donna son nom , qu'il grava même sur une pierre. De-là , il apperçut , dans l'éloignement , un grand Lac au Nord , & sa curiosité lui fit entreprendre de le visiter : mais , après avoir fait deux milles , il crut remarquer quelque chose qui remuoit derriere un buisson. Il étoit prêt à tirer , dans l'opinion que c'étoit une Bête fauve , lorsqu'il vit paroître un homme , qui recula d'abord un peu

plus loin derrière une colline , où il fut joint par six autres Indiens , armés d'arcs & de flèches. Une juste défiance l'obligea de retourner au Vaisseau. Quelques jours après , ayant repris la même route avec une escorte plus nombreuse , il découvrit des traces d'hommes & d'enfans sur les bords du Lac. Ce grand amas d'eau est une véritable saline , d'où il fit tirer , à diverses reprises , environ dix tonneaux de sel. Il s'en trouva si bien , pour conserver ses Animaux marins , qu'il résolut d'en faire une grosse provision. Le 15 de Mai , cinquante hommes , chargés de ce travail , en accumulèrent un gros monceau dans un lieu fort sec. Mais trois jours après , lorsqu'on y retourna pour en prendre , il ne s'y en trouva pas assez pour remplir la main ; quoique dans l'intervalle il ne fut pas tombé une goutte de pluie. Wood parcourut les bords du Lac , dans ses deux principales dimensions. Il lui donna quatre mille de ses pas , d'un côté , & seize mille de l'autre ; c'est-à-dire , environ deux milles & demi de large , sur dix milles de long. Comme cet espace étoit alors tout couvert de sel , de l'épaisseur de quatre pouces , on jugea , par le calcul , qu'il en pouvoit

Grandeur
de la principale saline.

W O O D.
Année incer-
taine.

contenir cens mille tonneaux (41).

Quelques Habitans se firent voir , par intervalles , sans se laisser approcher ; & toutes les recherches de Wood ne lui firent découvrir aucune trace de leur demeure. Il remarqua néanmoins qu'ils ont le teint olivâtre , comme tous les Américains , & qu'ils se peignent le corps de diverses couleurs. Ils faisoient quelquefois un bruit horrible , dans le dessein apparemment d'engager les Anglois à se retirer ; mais ils ne les menacerent jamais de leurs flèches. Wood crut observer que la température de l'air est la même ici qu'en Angleterre. Le Pays à vingt milles à la ronde , lui parut sec , stérile , plein de Rochers & de gravier , sans bois & sans eau , tel , en un mot , que Narboroug l'a décrit ; mais il ajoute que s'il y a quelques buissons du côté de la Mer , plus on avance dans les Terres , moins on en trouve. A neuf milles du mouillage , il découvrit une Rivière d'eau douce , qui se décharge dans une Saline. Cette Région , dit-il , est remplie de Lacs salés. On verra néanmoins , dans une autre Relation , qu'avec des besoins fort pressans , d'autres Anglois n'y purent trou-

ver aucune apparence de sel.

Wood y vit aussi quantité d'Animaux , que d'autres Voyageurs de sa Nation n'y trouverent plus dans la même abondance. La Pêche & la Chasse l'amuserent beaucoup pendant tout l'Hyver ; sur-tout lorsqu'une forte gelée amenoit quantité de Canards , de Pluviers , de Bécassines , de Perdrix , & d'Oiseaux inconnus à l'Europe. Ces Brebis sauvages , que les Espagnols nomment Llanacos , se montroient en troupe de six ou sept cens. Il leur donne douze paumes de haut. Par la tête & la longueur du cou , elles ressemblent au Chameau ; mais , par le reste du corps & la croupe , elles approchent beaucoup du Cheval. A la vûe d'un Homme , elles hennissent comme les Chevaux , avec un ronflement qui vient des narines. Les Anglois en tuèrent plusieurs , & trouverent leur laine d'une finesse admirable. Ils en auroient pris d'avantage , s'ils avoient eu des Chiens pour les laisser à la course. Les Autruches , qu'ils voyoient aussi en fort grand nombre , ne peuvent se prendre sans le même secours. Les Lièvres y sont de la même grosseur qu'au Port Desiré , & les Renards paroissent plus gros que les nôtres. Wood y vit avec

W o o d.
Année incertaine.

Divers Animaux qui s'y trouvent.

W O O B.
Année incertaine.

Deux Animaux singuliers.

admiration un petit Animal , moins gros que la Tortue de terre , & couvert , sur le dos , d'une petite écaille , séparée en deux pieces qui se joignent. Sa chair est d'un goût exquis. Les Espagnols le nomment *Cochon cuirassé*. Un autre , beaucoup singulier par ses propriétés , porte le nom de Grondeur ou de souffleur. Il a la queue épaisse. S'il voit paroître un Homme , il gronde , il souffle , il gratte la terre avec les pieds de devant. Cependant , il n'a pour défense que son derrière , qu'il tourne bien-tôt vers celui qui s'approche , & d'où il fait sortir des excréments d'une insupportable odeur (42).

Au reste , l'eau douce n'est rare ici qu'en Été. On y trouve , pendant l'Hyver , de l'eau de neige en divers endroits , dont le plus commode , pour les Chaloupes , est un Rocher qui se présente dans le Port. Le bois , quoique plus commun qu'au Port Désiré , n'est propre qu'à faire des Fagots.

Les Sauvages font un Vaisseau de la forme des nôtres.

Le 16 de Septembre , c'est-à-dire , vers la fin de l'Hyver , les deux Vaisseaux furent rappelés au Port Désiré , par la nécessité d'y faire une nouvelle provision de Pingouins & de Chiens

de Mer. Deux jours les y firent arriver heureusement. Mais leur étonnement fut extrême, d'y trouver un Vaisseau à trois mâts, peint de rouge & composé de jonc. Ils prirent une haute idée de l'industrie des Habitans, qui leur avoit fait imiter les Navires de l'Europe. Wood avoit fait semer, à peu de distance du rivage, diverses sortes d'herbages & de légumes, tels que des Choux, des Raves, des Carottes, des Raiforts, des Pois, des Fèves & des Oignons. Il retrouva peu des uns & des autres. Les Sauvages avoient tout déraciné, sans en avoir fait aucun usage. Ce qui restoit de Raves parut excellent, mais les Pois & les Fèves étoient déjà montés en graine. La nuit du 18, Wood observa ici le commencement & la fin d'une Eclipsé de Lune, qui lui fit trouver, pour différence de longitude entre ce Pays & Londres, soixante-dix degrés; c'est-à-dire, à l'égard du tems, quatre heures cinquante-deux minutes (43).

W O O D.
Année incertaine.

Progrès de
nos légumes
dans ce climat.

Il attendit, à lever l'ancre, jusqu'au 14 d'Octobre, pour courir au Sud vers le Détroit de Magellan. Le 17, il apperçut, à dix degrés de latitude

Pointe nommée Tête Rocher.

W O O D.
Année incertaine.

Meridionale , une belle Pointe blanche , qu'il nomma Tête de Rocher. Il vit , à la même hauteur , une Montagne que d'autres ont nommée Saint Yves , dont le sommet forme une assez grande Plaine , & qui est accompagnée , à son Nord , d'une autre Montagne d'égale hauteur , qui se termine en Pointe , & de quelques-unes de la même figure , au Sud. En le suivant ici , dans ses Descriptions , on ne pense point à répéter celles des Voyageurs dont il suivoit les traces. Une route si difficile , & variée par une continuelle diversité , lui présentant mille nouveaux sujets d'observation , il ne se proposoit lui-même de recueillir que ce qui étoit échappé à ses Prédécesseurs.

Cap de
Blancford.

A cinquante degrés trente minutes , il découvrit un Cap , formé de collines blanches , qui n'est point marqué dans les Cartes , & que cette raison lui fit nommer Blancford. De-là au Cap de la Vierge , où il arriva le 22 , la véritable route est au Sud-Quart-d'Ouest , l'espace d'environ vingt lieues. Dans toute cette étendue , la Terre est basse , avec des collines blanches ; & l'on trouve par-tout , vingt-huit brasses d'eau , sur un bon fond de sable. Le flux court

entre les deux Caps , Nord Nord-Est , & le reflux Sud Sud-Ouest. En pleine & nouvelle Lune , le temps de la haute marée est à dix heures , & l'eau monte d'environ quarante brasses. Au Nord du Cap de la Vierge , à la distance d'environ quatre lieues , on ne voit que des collines blanches & escarpées , jusqu'au Cap , qui est la terre la plus haute : mais sur la dernière de ces collines , à la longueur du câble , au Nord du Cap , on apperçoit un espace noirâtre , vis à-vis duquel est une Pointe de Rocher , qui s'élance une lieue dans la Mer. Eloignez-vous , par conséquent , d'une bonne distance , si vous faites voile vers le Détroit. La terre paroît d'ailleurs très stérile , & sans autre bois que de petits Buissons , d'un Cap à l'autre (44).

W O O D.
Année incertaine.

Au Sud de l'embouchure du Détroit , la terre n'ayant point de nom dans les Cartes , Wood lui donna celui de Promontoire de la Reine Catherine. Elle est composée presque entièrement de collines blanches , à peu près de la même hauteur que l'Isle de Wight ; & sa distance du Cap de la Vierge est d'environ huit lieues. Depuis ce dernier Cap , jusqu'à la Pointe que les

Promontoire de la Reine Catherine.

W O O D.
Année incertaine.

Espagnols ont nommée Possession , Wood compte neuf lieues Ouest , par la Bouffole (45). C'est sur cette Pointe que Sarmiento fit bâtir son premier Fort , qu'il nomma Nombre de Jesus.

Remarque
de Wood sur
le Détroit de
Magellan.

Le passage de la première Entrée coûta peu aux deux Vaisseaux Anglois. Ils se rendirent sur la Côte Méridionale. Mais Wood remarque , en faveur , dit-il , de ceux qui viendront après lui , qu'à l'Ouest de la Pointe de Possession , il y a une Baye sablonneuse , dont l'accès est fort difficile , parce que l'eau y est fort basse ; que c'est à cinq lieues de-là , Ouest Sud-Ouest , qu'on trouve la première entrée du Détroit , dont la largeur , d'un côté à l'autre , est de deux milles & demi ; qu'après avoir passé la Pointe Orientale de cette Entrée , on trouve deux Bas-fond , l'un au Nord , l'autre au Sud , & que le meilleur , qui consiste dans une chaîne de Roches , est le plus éloigné. Mais si l'on venoit à manquer de vent , ou s'il souffloit avec trop de violence , on peut mouiller en chemin , entre la Pointe de Possession & l'entrée du Détroit. A l'égard de la

(45) Personne n'avoit encore marqué ces distances. Aussi ne sont-elles pas exactes dans les anciennes Cartes.

Terre, elle est bordée de collines blanches, d'une médiocre hauteur. Le rivage est couvert, en basse eau, de sable & de gravier, quoiqu'il soit assez escarpé pour ne pas permettre aux Chaloupes d'y aborder. Du sable de la Côte, à un quart de mille de la Pointe Occidentale, fort aussi une chaîne de Rochers, qu'on peut découvrir par les herbes qui croissent dessus; & quelque part qu'on apperçoive des herbes, on peut conclure infailliblement qu'elles cachent des Bas-fonds & des Rochers (46).

W O O N.
Année incertaine.

Après avoir passé la première Entrée, si l'on n'espère pas de pouvoir arriver, avant la nuit, à l'Isle Elisabeth, Wood conseille de ne pas mouiller ici, & de retourner plutôt entre la Pointe de Possession & le Détroit. On se trouveroit sans abri contre la tempête du Sud Ouest Quart-d'Ouest, qui est ordinaire dans ce Parage; & les ancres venant à chasser pendant la nuit, on seroit menacé de dériver sur la Côte. Dailleurs, après avoir fait environ deux lieues dans l'espace large, qui est entre les deux Pas, on ne discerne pas sans peine la Pointe du second, parce que la terre y est basse.

Conseils
pour la Navigation.

W O O D.
Année incer-
taine.

se ; & dans un temps de brume, l'em-
barras est si grand à la trouver de jour,
qu'il doit l'être encore plus de nuit.
C'est cette Pointe, qui se nomme le
Cap Grégoire. A son Est, elle a une
Rade, exposée aux vents d'Ouest, où
l'on peut mouiller à sept ou huit bras-
ses d'eau ; sur un fond d'assez bonne
tenue.

Les Anglois virent quantité de feux
sur la Côte Méridionale, qui leur pa-
rut inégale & raboteuse. Ils en con-
clurent qu'elle est fort peuplée. Le soir
du même jour, ils traversèrent la se-
conde Entrée. Wood lui donne environ
cinq milles de large à l'Est, & un peu
moins à l'Ouest. Sa longueur, d'un
bout à l'autre, est de trois lieues ; de
sorte qu'on en doit compter vingt-
trois d'ici au Cap de la Vierge. Ce
n'est qu'après l'avoir entièrement pas-
sée, qu'on découvre trois Isles au
Nord-Ouest, à la distance d'environ
quatre lieues, par la Bouffole. L'une
a reçu le nom d'Elisabeth, du Che-
valier Drake. Les deux autres se nom-
ment Saint Grégoire & Saint Barthe-
lemi. La Terre, entre ce second Dé-
troit & la Pointe de l'Isle Elisabeth,
est fort haute, sèche & stérile en quel-
ques endroits, fertile en d'autres, sur-
tout

tout dans les Vallées. Outre d'assez bonne herbe , elle produit de petites Bayes d'un goût merveilleux, que Wood nomma *Raisins Magellaniques*. Leur couleur est pourpre. Elles contiennent de petits pepins , & leur goût approche de celui des Raisins d'Europe. D'autres ressemblent à de petites Cerises , & sont de couleur rougeâtres (47).

W O O D.
Année incertaine.

Raisins Magellaniques.

Depuis la Pointe du second Détroit jusqu'à l'Ouest de l'Isle Elisabeth , la distance est de sept lieues. On peut mouiller dans cet espace , le long de la Côte du Nord , à six & à vingt brasses d'eau ; mais il suffit d'avancer jusqu'à ce qu'on ait , au Sud Quart-d'Est , la Pointe , qui est à l'Est de l'Isle. Tenez , alors , le milieu entre l'Isle & la Côte. Vous aurez huit ou neuf brasses d'eau , sur un fort bon fond , sans presque vous sentir de la marée , qui est forte entre les Isles. Cet endroit est fort commode , pour y attendre les vents , qui conduisent à la Mer du Sud. Il est bon , d'ailleurs , pour toutes sortes de vents , parce que la nouvelle & la pleine Lune y font la haute marée. On trouve , sur la Côte du Nord , deux petits

Conseils de Wood.

W O O D.
Année incertaine,

Havres , très avantageux pour les petits Vaisseaux ; l'un à deux lieues du Détroit , & l'autre à trois lieues & demie. Wood nomma le plus Oriental , Port des Ecrevisses , parce que ces Animaux y sont en abondance , & que dans le besoin ils peuvent offrir une assez bonne nourriture. A l'autre , qui lui parut le meilleur des deux , il donna le nom de Port de Vaughan (48).

Description
de l'Isle Elisab.
he. h.

L'Isle Elisabeth a plus de six lieues en longueur , de l'Est à l'Ouest , sur trois de large , du Nord au Sud. Elle est d'une hauteur médiocre , particulièrement à sa Pointe Orientale , qui est fort escarpée. On peut en faire le tour avec un petit Vaisseau ; mais à son Ouest le Canal est étroit , & si plein de Rochers , que dans quelques endroits il ne s'y trouve pas plus de trois brasses d'eau. Elle n'a point de bois , ni d'eau douce , quoiqu'il y croisse de fort bonne herbe & plusieurs sortes de Bayes. Les deux autres Isles n'ont de remarquable que leurs Pingouins , qui sont meilleurs qu'au Port Desiré , & de jeunes Jabots blancs , dont Wood vante beaucoup la bonté. La terre , depuis la Côte Méridionale du second Détroit jusqu'au Sud des

Illes , est haute ; & la quantité de feux , que les Anglois y apperçurent , ne leur permit pas de douter qu'elle ne soit fort peuplée. Sur la même Côte , ils découvrirent une petite Anse , si remplie , dans la haute marée d'une sorte de Poisson qui ressemble au Muge , que d'un seul coup de senne ils en prirent sept cens , dont le moindre étoit de la grosseur d'un Maquereau. La Côte Septentrionale est basse , jusqu'à la Pointe de l'Isle Elisabeth. Les Llanacos & les Autruches s'y montrent en assez grand nombre , tandis qu'il n'en paroît point sur la Côte du Midi (49). Wood avertit , comme d'un point fort important , que si l'on veut passer dans la Mer du Sud , il faut tenir le milieu entre l'Isle de la Reine Elisabeth & celle de Saint Barthelemy , où l'on peut mouiller à trente brasses d'eau , & continuer à la même distance , jusqu'au Sud de la premiere de ces Isles. On doit se garder , près de Saint George , d'un Banc de la longueur d'un mille , sur lequel on a , dans quelques endroits , moins de trois ou quatre brasses , mais qui se fait découvrir de loin , par les herbes qui croissent dessus (50).

Ecueil de l'Isle
de Saint George.

W O O D.
Année incertaine.

Baye d'eau
douce.

Le 30 d'Octobre, après avoir couru vers le Sud, on se vit forcé, par quelques raffales, qui descendoient des collines, de mouiller, à l'entrée de la nuit, dans une Baye sans nom, à laquelle Wood donna celui de Baye d'eau douce, pour honorer deux petits Ruisseaux où les Chaloupes en peuvent faire aisément. Depuis le Cap de la Vierge, c'est le premier endroit où l'on trouve du bois & de l'eau; sans compter que les Canards, & d'autres Oiseaux, y sont en grand nombre. Le Détroit y est large d'environ cinq lieues. Le jour suivant, on entra deux lieues & demie plus loin, dans une autre Baye, au Sud de celle d'où l'on étoit sorti, plus petite & plus sablonneuse, où plusieurs Indiens, des deux Sexes, s'approchant des Anglois avec beaucoup de douceur & de familiarité, témoignèrent une joye extrême à la vûe des rubans rouges qu'on leur

Conseils
nautiques.

mit autour du cou & des bras. Ils donnerent en échange des arcs & des peaux de bêtes fauves, qui leur servent d'habits. On continua de trouver d'autres petites Bayes jusqu'au Port de Famine; mais Wood insiste beaucoup sur la nécessité de ranger de près la Côte à l'Est, pour s'y mettre à l'abri des vents, qui soufflent du même côté avec beaucoup

de violence. L'eau est profonde, & le mouillage assez sûr. Il veut qu'on ne s'écarte point d'un mille ou deux de la Terre, jusqu'à deux lieues du Port de Famine. Alors, dit-il, on trouve un Recif qui s'avance d'un mille en mer; & l'on n'en a pas plutôt doublé la pointe qu'on reconnoît le Port, à la vûe d'un gros arbre isolé, qui se présente sur la Côte Septentrionale. On voit d'ailleurs une grande ouverture, à l'Est de cette Pointe; au lieu qu'au Sud, tout paroît enclavé par les Terres. Mais gardez-vous d'y entrer, si vous ne voulez vous exposer au risque de n'en pouvoir sortir; du moins, ajoute-t-il, si ce n'est pas un passage à la mer de l'Est, comme les Espagnols la nomment, à l'entrée de Saint Sébastien (51).

En mouillant au Port de Famine, Wood examina curieusement ce lieu fameux, où les Espagnols avoient bâti une Ville & des Forts du nom du Roi Philippe II, pour fermer le passage du Détroit aux autres Nations de l'Europe; dessein aussi absurde, dit-il, que l'erection du Château de Douvres, pour servir de clé au Canal de la Manche. Il n'y reste aucune trace des anciens Edifices, depuis que Thomas Candish les

W o o n;
Année incertaine.

Dessein absurde des Espagnols

W O O D.
Année incertaine.

Eperlans
monstrueux.

a détruits par le feu (52). On pêche dans cette Rade des Eperlans, de vingt & un pouces de long, & qui en ont huit de circonférence (53). Une Rivière qui est au Sud, & dont les bords offrent du bois en abondance, reçut, de Wood, le nom de Sedgar. Divers sentiers, que les Anglois y découvrirent, leur firent juger que le Pays doit être rempli d'Habitans. Ils y virent diverses espèces d'Oiseaux, entre lesquels ils distinguèrent une Perruche (54).

Le 3 de Novembre, ils s'engagerent entre ces deux Côtes escarpées, dont on a déjà représenté l'horrible perspective, pour s'avancer vers le Cap Fâcheux, qui est la terre la plus Méridionale du grand Continent de l'Amerique. Ils le trouverent digne de son nom, par sa hauteur en écore, & par les dangereuses raffales qu'on y essuye. Il leur fut impossible de jeter l'ancre, pendant toute la nuit, & jusqu'au lendemain à midi, lorsqu'un peu à l'Ouest du Cap Holland, ils entrèrent dans une Baye sablonneuse à laquelle Wood donna son nom. Le 5, en s'avancant vers la Côte du Nord, pour éviter les petites Isles & les Rochers qui sont au Sud, ils trouverent une autre Baye sablonneuse, où l'on peut

(52) Page 164.

(53) *Ibidem.*(54) *Ibidem.*

mouiller sur huit, neuf ou dix brasses d'eau, à quatre ou cinq cables du rivage. Cette Baye qui est à l'Est du Cap Galant, reçut de Wood, le nom de Fortescue. Elle renferme une petite Anse commode pour de petits Vaisseaux, qui fut nommée Port Galant. On y voit aussi deux petits Ruisseaux d'eau douce, & quantité de Bois. A l'Est du Port Galant, la Terre s'abaisse vers le rivage; mais elle est haute à l'Ouest & le sommet des Montagnes est couvert de neige. La Baye Descordes, qui contient une petite Isle & quelques Rochers, n'a pas moins de deux milles de long. Ici, la largeur du Détroit est de quatre lieues; ce qui n'empêche point que la Côte tournant en cercle, il ne semble, en plusieurs endroits, qu'on n'y doive trouver aucun passage. A deux lieues de la Baye d'Elisabeth, qui est sur la Côte Septentrionale, on trouve, à l'Ouest, une Riviere d'eau douce, qui fut nommée Riviere de Batchelor.

Wood.
 Année incertaine.

Baye nommée
 Wood nommée
 me Fortescue.

Riviere qui est
 nommée Batchelor.

Si l'on observe avec quel soin tout ce qui a déjà paru dans les Relations précédentes est ici supprimé, on ne sera pas surpris de se voir transporté au 14 de Novembre, & treize lieues au-delà du Cap de Quad, devant une Pointe de terre au Sud, plus avancée

W O O D.
Année incertaine.

Cap Lundi.

qu'une autre qui est au Nord, pour lui voir donner le nom de Cap Lundi. Wood observe, pour la première fois, que la variation Orientale est de seize ou dix sept degrés dans tout le Détroit. Après avoir doublé le Cap de Quad, il vit, au Sud, des Havres, des Rivières & des enfoncemens qui s'étendent bien loin dans les terres, & qui sont demeurés sans noms dans les Cartes, mais où le temps ne lui permit pas de porter ses observations. A trois lieues de l'embouchure du Détroit, dans la Mer du Sud, se croyant menacé du mauvais temps, il entra dans une petite Baye, où le mouillage se trouva bon, à l'Ouest de laquelle on distingue cinq petites Isles pierreuses, qui, à mesure qu'on en approche, semblent jointes au Continent. Elle fut nommée la Baye de

Baye de
Mardi.

Mardi. Pendant quatre jours, que les deux Vaisseaux y passerent à l'ancre, on découvrit, à l'Ouest de cette Baye, une petite Anse, à l'abri de tous les vents, où tous les Oiseaux, communs dans le Détroit, ne manquent pas plus que le bois & l'eau douce. Le 19, les Anglois sortirent du Détroit, & le 25 ils découvrirent la terre, vers laquelle s'étant avancés, ils allèrent mouiller dans une Baye, à l'Est de l'Isle N. S.

Del-Socoro. Cette Isle, qu'ils firent ^{W o o n.} visiter, ne leur offrit pas une seule ^{Année incer-} Créature humaine, quoiqu'il y eût une ^{taine.} Maison, assez semblable à nos Berceaux ^{Isle de N.} de Jardin, proche d'un Rocher, sur ^{S. Del-Soco-} lequel ils virent une infinité des mêmes ^{ro.} Oiseaux qu'ils avoient vûs dans la Mer du Nord. Wood en fit prendre deux ou trois cens, qui étoient encore trop jeunes pour avoir la force de voler. Le bois & l'eau ne manquent point ici. L'ancre fut levée le 30, & l'on aperçut au Nord-Ouest, une ouverture qu'on prit pour San-Domingo. On y porta sans balancer, jusqu'à la vûe de divers enfoncemens, qui se présentoient du même côté, & qui avoient l'apparence d'autant de Havres ou de Golfes. Wood entreprit d'en visiter un, ^{Havres &} dans sa Pinasse; mais il reconnut que ^{Golfes incon-} c'étoit une Isle, à l'Ouest de laquelle ^{nus,} la Mer s'élargissoit, & qu'entre les deux Côtes l'eau avoit peu de profondeur. On ne trouva bien tôt que quatre brasses, avec une grosse Mer. Quelques petites Bayes sabloneuses paroissoient offrir un bon mouillage, & l'on y pouvoit entrer par un vent de Nord-Ouest; mais il n'auroit pas été possible d'en sortir avec un vent du Sud. On l'avoit à l'Ouest Nord-Ouest. L'avis de tout le

W O O D.
Année incertaine.

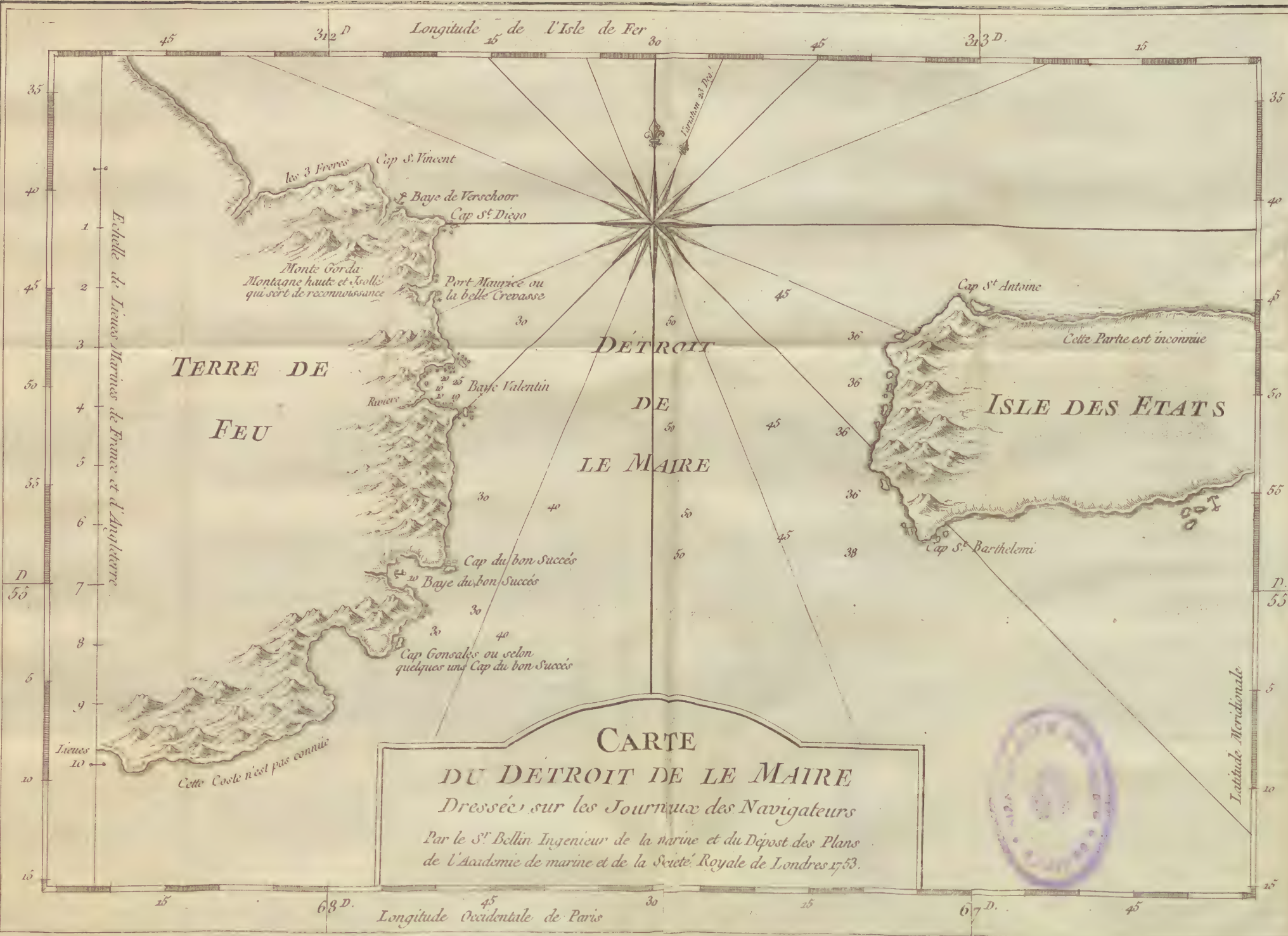
monde , fut de retourner à l'Isle du Secours , d'où l'on fit route vers celle de Chiloé , qu'on découvrit dès le jour suivant. Les vagues y étoient si fortes , que perdant l'espérance d'y aborder , on tira vers la Mer , pour se rendre à Baldivia ; & le neuvième jour , on entra heureusement dans la Riviere de ce nom. Wood observe que depuis le Cap Desseado , à l'embouchure du Détroit de Magellan , jusqu'à cette Riviere , la route est Nord , six degrés quarante-cinq minutes à l'Est , & que la distance est de deux cens soixante & deux lieues (55).

Retour de
Wood en Angleterre.

L'inutilité de ses efforts , pour engager les Espagnols & les Indiens dans quelque Traité de Commerce ; le malheur qu'il eut de se voir enlever plusieurs de ses gens ; son départ précipité , soit par la crainte de perdre son Vaisseau , ou par celle de trouver moins de facilité , dans un autre temps , à se rapprocher de l'embouchure du Détroit ; son passage , qui dura dix-huit jours (56) , depuis le Cap Desseado jusqu'au Port Desiré ; enfin , son retour , en Angleterre , où il arriva dans le cours du mois de Juin de l'année

(55) Page 170 & précédentes.
(56), Du 6 Janvier au 24.





Longitude de l'Isle de Fer

Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre

TERRE DE
FEU

DETROIT
DE
LE MAIRE

ISLE DES ETATS

CARTE
DU DETROIT DE LE MAIRE
Dressée sur les Journaux des Navigateurs
Par le S^r Bellin Ingenieur de la marine et du Dépôt des Plans
de l'Académie de marine et de la Société Royale de Londres 1753.

Latitude Meridionale

Longitude Occidentale de Paris

suivante, sont des événemens qui grossissent son Journal, sans y rien ajouter de curieux ou d'utile.

W o o D .
Année incertaine.

§ VIII.

Voyage de M. Frezier, par le Détroit de la Maire.

C'EST sous les yeux de l'Auteur même, qu'on peut dire exactement que cet Extrait va paroître, puisque M. Frezier jouit encore, dans une heureuse vieillesse, de l'honneur & des autres fruits de son travail; & cette remarque sera comme une double caution, pour la fidélité avec laquelle on veut représenter ici sa personne & son Ouvrage.

INTRODUCTION.

Il explique lui-même, dans un agréable Exorde, son caractère, ses talens & sa fortune. » La structure de l'Univers, » qui est l'objet naturel de notre admiration, » avoit toujours fait aussi le » sujet de sa curiosité. Dès l'enfance, il » faisoit son plus grand plaisir de tout » ce qui lui en pouvoit donner quelque connoissance. Les Globes, les » Cartes, les Relations de Voyageurs » avoient pour lui des attrait singuliers. A peine s'étoit-il trouvé capa-

» ble de voir par lui-même, qu'il avoit
 » entrepris le Voyage d'Italie. Ensuite,
 » le prétexte des Etudes avoit servi à
 » lui faire parcourir une partie de la
 » France. Mais, fixé enfin par un Em-
 » ploi (57), qu'il eut l'honneur d'ob-
 » tenir au Service du Roi, il avoit per-
 » du l'espérance de suivre l'inclination
 » qui le portoit à voyager, lorsqu'avec
 » la permission de Sa Majesté, il em-
 » brassa l'occasion de faire le voyage
 » de la Mer du Sud.

» Dans son Epître, au Régent de Fran-
 » ce, il nous apprend que Louis XIV,
 » toujours magnifique, & toujours fa-
 » vorable au zèle & aux efforts de ses
 » Sujets, permettoit qu'il lui expliquât
 » lui-même les principales parties de
 » sa Relation, & les Plans qu'il avoit
 » levés par son ordre, & qu'il lui fai-
 » soit la grace d'en marquer de la sa-
 » tisfaction; récompense plus flatteuse
 » pour lui, que les libéralités dont el-
 » le étoit accompagnée.

Ensuite, raisonnant dans sa Préface,
 sur la nature de l'Ouvrage qu'il publie,
 il fait une réflexion qu'on adopte ici
 d'autant plus volontiers, que de la part
 d'un Voyageur si éclairé, elle doit ser-
 vir à nous reconcilier avec ceux qui se

(57) Celui d'Ingénieur ordinaire de Sa Majesté.

plaignent de trouver , dans ce Recueil ,
 un trop grand nombre d'observations
 nautiques. » Il y auroit , dit-il , beau-
 » coup à retrancher , dans ma Rela-
 » tion , si l'agréable devoit faire né-
 » gliger l'utile. Mais il importe plus à
 » la République , pour le bien du Com-
 » merce , qu'on connoisse les Saisons ,
 » les Vents généraux , les Courans , les
 » Ecueils , les bons Mouillages , & les
 » Débarquemens , que des choses sim-
 » plement amusantes & curieuses. Si
 » nous avions connu les bons mouilla-
 » ges , dans la Baye de tous les Saints ,
 » dans la Rade d'Angria , nous n'au-
 » rions pas perdu un cable & deux an-
 » cres. On doit , sans doute , apporter
 » plus de soin à la conservation des
 » Vaisseaux & de leurs agrès , & plus
 » d'attention au salut de ceux qui tra-
 » vaillent pour la Parrie , qu'à satisfai-
 » re la curiosité de ceux qui jouissent ,
 » dans une vie molle , des avantages
 » que les Navigateurs leur procurent
 » aux dépens de leur repos & de leur
 » vie (58). L'autorité de M. Frezier
 doit avoir ici d'autant plus de poids ,
 qu'en la faisant servir à relever l'utili-
 té des parties qu'elle regarde , on ne
 pense point à s'en prévaloir , pour sup-

(58) Page 10 , de l'Avertissement.

INTRODUCT. primer celles qui sont de pur agrément ou d'une utilité moins sérieuse.

Il ajoute , qu'il s'est attaché à remarquer les erreurs qu'on avoit reconnues , depuis quatorze ans , dans les Cartes marines Angloises & Hollandoises (59), & qu'à son retour , il eut la satisfaction de voir son travail confirmé , sur un point important , par les Observations astronomiques du Pere Feuillée. Ce Religieux , dont il parle d'ailleurs avec estime , ne laissa point de l'attaquer dans la suite , sous des prétextes assez légers , & le mit dans la nécessité de se défendre par une Réponse fort vive. Sans entrer dans ces discussions , qui se sont terminées à l'honneur de M. Frezier , on n'en veut recueillir que ce qui peut servir à relever le prix de sa Relation , en faisant connoître qu'à son départ il avoit déjà toutes les qualités qui doivent donner de la confiance pour les lumières d'un Voyageur. Il avoit composé un petit Traité de Navigation , sous M. de la Hire , & des Elémens d'Astronomie , sous M. de Varignon. Il s'étoit muni de bons instrumens , dont il fit un excellent usage. L'exercice n'ayant pu manquer de perfectionner ses talens , il

(59) On n'avoit point encore de Cartes Françaises pour les Voyages de long-cours.

n'est pas surprenant qu'après son Voyage, la Cour l'ait honoré de plusieurs Commissions distinguées (60). Mais son principal éloge est sa Relation même, dont on ne se propose néanmoins de donner ici que divers Fragmens, qui conviennent au sujet de ce Volume (61).

Il s'embarqua au Port de Saint Malo, en qualité d'Officier, dans un Vaisseau de trente-six pieces de canon, & de cent trente-cinq Hommes d'équipage, commandé par M. *Du-Chêne Battas*, homme d'une expérience égale dans la Marine & dans le Commerce. Ce Navire, qui se nommoit *le Saint Joseph*, fut accompagné d'un petit Bâtiment de cent vingt tonneaux, nommé *la Marie*, pour servir au transport des vivres.

Les vents étoient si peu favorables au départ, qu'en sortant du Port, le 23 de Novembre 1711, le Saint Joseph &

1711.

Départ.

(60) Il fut chargé, pendant près de sept ans, du soin des Fortifications dans l'Isle de Saint Domingue. Ensuite, il fut nommé à l'Enploi de Directeur général des Fortifications de Bretagne, qu'il exerce encore. J'ai reçu de lui quelques bons avis sur les premiers Tomes de ce Recueil, & je ne manquerai pas d'en profiter dans l'ouvrage général.

(61) Edition in 4^o (Paris 1732), à laquelle on a joint une réponse de l'Auteur à la Préface critique des Observations du Pere Feuillée, & la Chronologie des Vicerois du Pérou, depuis l'établissement des Espagnols. La première Edition est de 1716, dédiée à M. le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

FREZIER.

1711.

Retarde-
ment dans la
Rade de la
Frenaie.

1712.

la Marie , furent obligés de mouiller le même jour près du Cap Frehel , sous le canon du Château de la Latte , dans la Baye de la Frenaie (62), où ils les attendirent en vain. L'auteur y fut témoin du naufrage d'un Vaisseau de trente-six pieces de canon (63), qui se brisa sur un Ecueil , au pied du Fort de la Latte : spectacle effrayant , pour un jeune Officier , qui faisoit son premier essai de Navigation. L'obstacle des vents n'ayant pas cessé pendant près de deux mois , les deux Vaisseaux retournerent au Port de Saint Malo , & revinrent mouiller quatre fois dans la même Baye. Enfin , les vents se rangerent à l'Est Quart-de-Sud-Est , & l'on mit aussi-tôt à la voile , pour passer le grand Canal entre Rochedouvre & Guernesey , dans la vûe d'éviter les Corsaires , qui infestoient alors la Côte de Bretagne. A la faveur des mêmes vents , on sortit heureusement de la Manche ; & quoique la Mer fût très grosse , on parvint , sans disgrâce , à la latitude de trente-

(62) Cette Rade n'est éloignée , de Saint Malo , que de quatre lieues , à l'Ouest , & la plupart des Vaisseaux , qui sortent du Port , y vont mouiller pour attendre les vents , ou pour rassembler leurs Equipages.

(63) Il se nommoit la Grande Bretagne , commandé par M. le Chevalier de la V... L'Equipage fut sauvé , à l'exception de trois hommes , dont l'un étoit Officier.

deux degrés, où les vents alisés du Nord & Nord-Est rendirent la Navigation plus agréable.

En arrivant à la vûe de l'Isle de Palme, l'Auteur eut occasion de faire quelques remarques sur la Ligne & la Table de Lock (64). Quoiqu'on ne le suive, dans une route fort connue, que pour y recueillir ses Observations, on se croit obligé, en faveur de ceux qui n'ont

FRETIER

1712.

Remarques
sur la Table
& la Ligne de
Lock.

(64) On appelle *Lock*, du nom de son Inventeur, un morceau de bois de huit à neuf pouces de long, fait quelquefois comme le fond d'un Vaisseau, qu'on charge d'un peu de plomb, afin qu'il demeure sur l'eau dans l'endroit où on le jette. Ce qu'on nomme *Ligne de Lock*, est une petite corde attachée au Lock, par le moyen de laquelle on estime le chemin d'un Vaisseau, en mesurant la longueur de la partie de cette corde qu'on a devinée, pendant un certain temps, qui est ordinairement une demie-minute, ou trente secondes, pendant lequel le Vaisseau, poussé par le vent, s'est écarté du Lock, qui est demeuré comme immobile au dessus de l'eau dans l'endroit où on l'a jetté. La *Table de Lock* est un morceau de planche, divisé en quatre ou cinq colon-

nes, pour écrire, avec de la craye, l'Estime de chaque jour. Dans la première sont marquées les heures, de deux en deux; dans la seconde, le Rumb de vent, ou la Direction du Vaisseau par rapport aux principaux points indiqués par la Boussole; dans la troisième, la quantité de nœuds qu'on a filés en jettant le Lock; dans la quatrième, le vent qui souffle; dans la cinquième, les Observations sur la variation de l'Aiman. Les nœuds de la Ligne, ou de la Corde, sont ordinairement éloignés les uns des autres, d'environ quarante & un pieds huit pouces, pour le tiers d'une lieue; de sorte que si l'on file l'intervalle de trois nœuds pendant une demie-minute, on estime qu'on fait une lieue de chemin par heure. Mais c'est cette division que l'Auteur croit défectueuse.

FREZIER.
1712.

Témoignage
que l'Auteur
se rend à lui-
même.

pas de goût pour les détails de cette nature, ou qui n'en connoissent pas le prix, de les rejeter souvent dans les Notes (65). Mais faisons honneur, à M. Frezier, d'avoir été capable de por-

(65) Page 6. Ici, dit l'Auteur, quatre ou cinq Observations de la hauteur du Soleil nous redresserent beaucoup. Depuis notre sortie de la Manche, nous nous trouvions presque toujours moins avant, que notre Estime. Je crus que cette erreur venoit de la division de la Ligne de Lock, à laquelle nos Navigateurs sont accoutumés de ne donner que quarante & un pieds huit pouces par nœuds ou tiers de lieues, faisant la lieue marine de quinze mille pieds François; en quoi ils se trompent lourdement, si un degré est 57060 toises, & la lieue marine de 2853 de celles du Châtelet de Paris, comme MM. de l'Académie des Sciences l'ont mesuré, par ordre du Roi, en 1672. Car, suivant ce calcul, la lieue étant de 17118 pieds, la Ligne de Lock devoit avoir, pour chaque nœud, par rapport à l'Horloge de trente secondes, quarante-sept pieds six pouces sept lignes. Sur ce principe, les nœuds étant trop courts, je ne m'étonnois pas que

nous fissions moins de chemin, en effet, que par notre Estime. Nous en devions faire $\frac{1}{9}$ & $\frac{21}{90}$, c'est-à-dire, environ $\frac{1}{10}$ de moins. L'Auteur fut confirmé dans cette pensée le 31 de Janvier, lorsqu'après avoir fait environ cent lieues depuis la dernière observation, il trouva huit lieues $\frac{1}{3}$ de trop à l'Estime, & que d'autres en trouvoient d'avantage; mais il reconnut, dans la suite du Voyage, l'incertitude du Lock, qu'il faut que l'expérience & le bon sens corrigent sur la manière de le jeter, & sur l'inégalité du vent, qui est rarement d'un même degré de force pendant deux heures d'intervalle qu'on ne le jette pas. La chute des Courans inconnus est encore une nouvelle cause d'incertitude; de sorte qu'il est souvent arrivé que la Table de Lock quadroit avec la hauteur observée, & souvent même il est arrivé qu'au lieu d'y retrancher, il y falloit ajouter. Pages 6 & 7.

ter tout d'un coup un jugement fort juste sur des opérations délicates, » sans » avoir jamais été ni à l'Ecole de Marine, ni en Mer; & d'avoir forcé les » vieux Marins de convenir qu'avec un » peu de connoissance des Mathématiques, on peut faire ce qu'ils font ordinairement par pure routine, sans » être capables de rendre aucune raison Géométrique de leurs pratiques » les plus simples.

A vingt & un degrés vingt & une minutes de latitude, & vingt & un degrés trente-neuf minutes de longitude Occidentale, ou de différence du Méridien de Paris, on trouva la Mer fort blanche, pendant cinq ou six lieues; & quarante brasses de sonde, ne donnerent pas de fond: après quoi, l'eau reprenant sa couleur ordinaire, on crut avoir passé sur un haut fond, qui n'est pas marqué dans les Cartes (66). On se proposoit de prendre des rafraîchissemens, aux Isles du Cap-Verd; & le 15 de Février, on eut successivement la vûe de celles de Saint Nicolas, de Sainte Lucie, & de Saint Vincent; mais sans autre règle, pour les distinguer d'abord, que de simples conjectures. On reconnut alors l'utilité des Vûes de terre dessinées.

Il passe aux
Isles du Cap
Verd.

FRÉZIER.
1712.

Entrée de
la Rade de
l'Isle de Saint
Vincent.

Cependant, celle de Saint Vincent s'annonce elle-même, par une terre basse, qui s'allonge au pied des hautes Montagnes, vers le Nord-Ouest, du côté de l'Isle Saint Antoine, & par un petit Rocher de la forme d'un Pain de sucre, qui paroît à l'entrée de la Baye, à l'Ouest de l'Isle, environ à deux cables de terre. Ce petit Rocher, qu'il fallut ranger à la portée du fusil, pour gagner au vent, est fort sain; & l'on y trouve, à cette distance, vingt-sept brasses d'eau. Mais, en le doublant, on est exposé à de grandes raffales, qui tombent par-dessus la Montagne du Nord-Est (67).

Observations
sur cette Isle.

L'Isle de Saint Vincent offrit peu de secours aux besoins du Vaisseau. Le ruisseau, qui coule, pendant une grande partie de l'année dans une petite Anse, la plus au Nord de la Baye, étoit entièrement desséché. On ne trouva, dans les cantons voisins, que des mares d'eau salée; & pour habitations, quelques Cabanes de branches d'arbres, moins propres à des hommes qu'à des bêtes. La porte en est si basse, qu'on n'y peut entrer qu'en se courbant jusqu'à terre. Les meubles étoient quel-

ques sacs de peau , & des écailles de Tortues , qui servoient de sièges , & de réservoirs pour garder de l'eau. Les Insulaires avoient abandonné leurs demeures , dans la crainte d'être enlevés pour l'esclavage. On en vit deux ou trois , tout-à-fait nuds , qui se réfugièrent dans les Bois à l'approche des François. A force de recherches , on découvrit , à la Pointe du Sud de la Baye , un petit filet d'eau , qui couloit des terres escarpées au bord de la Mer : mais ce ne fut qu'en creusant , pour faciliter son cours , qu'on parvint à faire la provision du Vaisseau pour deux jours. Cette eau n'étoit pas excellente dans sa fraîcheur ; & dans l'espace de sept ou huit jours elle devint si puante , que l'Equipage n'en buvoit pas volontiers. Il est plus aisé de faire du bois , d'une espece de Tamarins , qui ne sont pas éloignés de la mer. La pêche est aussi fort abondante dans la Baye. Elle est garnie de pierres , qui ne permettent de jeter la senne que dans un Anse , entre deux petit Caps , vers l'Est Sud-Est : mais on se dédommage avec l'hameçon , qui fait prendre des Mules , des Poulets d'eau , des Machorans , des Sardines , des Grondeurs , des Becumes à dent

FREZIER.

1712.

blanche , & d'une espece qui ont la queue d'un Rat , & des taches rondes par tout le corps. D'autres Observations de l'Auteur ont déjà paru , au second Tome de ce Recueil , dans la description des Isles du Cap Verd.

Route
jusqu'à l'Isle
Sainte Cathe-
rine , au Bré-
sil.

De ces Isles , après avoir continué la Navigation jusqu'à quarante minutes de latitude du Nord , & vingt-trois degrés cinquante minutes du Méridien de Paris , on changea de route , pour éviter de s'abbattre trop vers la Côte du Brésil , où les Courans portent au Nord-Ouest. On passa la Ligne , au trois cens cinquante-cinquième degré de Tenerife. Les calmes retarderent le Vaisseau ; mais ils firent place à des fraîcheurs variables , à des pluies , à des temps couverts , parmi lesquels on parvint entre les vingt & un & vingt-deux degrés de latitude , & trente-quatre ou trente-cinq de longitude , où l'on ne se crut pas loin de l'Isle de l'Ascension , parce qu'on apperçut quantité d'Oiseaux. Mais on n'eut pas la vûe de cette Isle , ni de celle de la Trinité , dont on se croyoit assez proche , suivant le témoignage de quelques Cartes , vers les vingt-cinq degrés & demi de latitude ; & trois jours après , à l'aide d'un vent frais , on arriva , pré-

cifément avec l'Estime (68) à l'Isle de
Sainte Catherine (69)

FREZIER.

1712.

Remarques
sur l'Estime.

(68) L'Auteur en donne un détail instructif. » Le lendemain du départ de Saint Vincent, l'Estime, dit-il, nous précéda un peu ; & le jour suivant, nous la précédâmes : mais le 26 de Février, après avoir pris hauteur par les six degrés cinquante-quatre minutes, nous nous trouvâmes huit lieues plus au Sud que nous ne pensions, quoique deux jours auparavant, nous eussions observé neuf degrés quarante-cinq minutes. L'erreur continua toujours du même côté, avec ces marques de Courans, que nous appellons Lits de marée, jusques vers les neuf degrés Sud, de cinq à six minutes, suivant la grandeur des journées, sans compter la correction de la Ligne de Lock. Depuis les neuf jusqu'aux treize degrés, l'erreur étoit moindre que depuis les treize aux vingt-sept ; & la différence étoit d'autant plus considérable, que nous approchions de terre ; de sorte qu'un jour, il se trouva que nous avions fait vingt-cinq lieues, lorsque l'Estime n'en donnoit que seize. Il paroît évident à l'Au-

teur, que ces erreurs venoient des Courans, qui portoient au Sud. Que ce soit directement au Sud, au Sud-Est, ou au Sud-Ouest, c'est ce qu'il ne croit pas qu'on puisse savoir positivement : mais il juge qu'ils doivent porter au Sud-Ouest, ou au Sud-Sud-Ouest, parce qu'ils sont déterminés à cette direction par le gisement de la Côte du Brésil. Cette expérience, dit-il, réduit à peu d'étendue la remarque de Wöogt, qui, dans son *Flambeau de Mer*, observe que dès le mois de Mars jusqu'au mois de Juillet, le Courant, à la Côte du Brésil, prend une direction violente le long du rivage, vers le Nord ; & que depuis Décembre jusqu'au mois de Mars, le Courant du Sud s'anéantit ; ou si cette remarque est vraie de la partie du Nord de cette Côte, elle n'est pas régulière pour celle du Sud, depuis les dix degrés de latitude Sud, un peu au large.

On peut dire néanmoins, contre la conjecture de l'Auteur, que si les Courans portoient au Sud-Ouest, ils rapprocheroient de la Côte du Brésil, les Navires qui viennent de la Mer du Sud ; & que l'ex-

Erreurs causées par les Courans.

FREZIER.

1712.

périence faisant voir, au contraire, que depuis les Isles Sebald, on trouve deux & trois cens lieues d'erreur contraire à l'atterrage de cette Côte, ou de l'Isle Fernando Noronho, il s'ensuit que les Courans ne doivent pas porter au Sud-Ouest.

M. Frezier répond, 1^o. que les Courans, qui prolongent la Côte du Brésil, venant à rencontrer les Terres nouvelles des Isles Sebald, & la Terre des Etats, refluent du côté de l'Est, comme l'ont expérimenté plusieurs Navires; ensuite ils tombent quelquefois dans un autre lit de Courans, qui porte à la Côte de Guinée. Les Cartes des Côtes d'Afrique & de l'Amérique Méridionale, donnent de la vraisemblance à cette conjecture. 2^o. Ces erreurs viennent des Cartes mazines, particulièrement de celles de Pietergos, dont nos Navigateurs se servent le plus. On ne s'apperçoit pas toujours de cette erreur de position aux atterrages du Brésil, en venant de l'Europe, parce qu'on y est souvent porté par les Courans, & que ne sachant si leur direction est du côté de l'Est ou de l'Ouest, souvent on n'en corrige point les lieues, comme l'Auteur & d'autres Personnes du Vaisseau le firent dans leur Navigation, à l'exemple des

Hollandois. De-là vient, dit-il, qu'on trouve si bonnes, les Cartes, que les Hollandois ont faites sur leurs Journaux.

Quoiqu'il en soit, il est très vrai, conclut-il, que depuis l'Isle Saint Vincent, jusqu'à Sainte Catherine, son Vaisseau fit, au Sud, plus de soixante lieues au-delà de l'Estime, quoiqu'on eût pris hauteur précédente tous les jours, & qu'on fût armé de précaution contre cette erreur. Malgré cela, ils arrivèrent à Sainte Catherine, le 31 de Mars, positivement avec leurs points sur la Carte de Pietergos, à dix lieues plus ou moins les uns des autres. D'où il croit pouvoir inferer, que si le Vaisseau eût donné du chemin, à l'Ouest, il seroit beaucoup entré dans les Terres, comme il est arrivé, dit-il, à la plupart des Navires François, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud. Pages 16 & précédentes.

(69) Le 30 de Mars, dans l'idée qu'on étoit près de terre, on fonda vers le soir, & la sonde donna quatre-vingt-dix brasses d'un fond mêlé de sable, vase & coquillage. Deux lieues & demie plus à l'Ouest, on trouva dix brasses de moins; & pendant toute la nuit, on trouva même profondeur & même fond. *Ibid.*

Ce fut le 31 de Mars, à la pointe du jour, que découvrant la terre, on reconnut bientôt l'Isle de Gal par sa figure, & par quelques petites taches blanches, qu'on prend de loin pour des Navires, sans parler de quelques petits Ilots qui l'entourent. On l'avoit alors à l'Ouest Quart de Sud-Ouest, à la distance de huit ou neuf lieues. La sonde fit trouver cinquante-cinq brasses, fond de sable fin & vaseux. On prit hauteur à une lieue & demie de cette Isle, au Sud Quart de Sud-Est, trois lieues à l'Est de la Pointe de l'Isle Sainte Catherine, & l'on trouva vingt-sept degrés vingt-deux minutes de latitude australe (70).

FREZIER.

1712.

Isle de Gal
& ses approches.

L'Auteur, nommé avec d'autres Officiers, pour aller reconnoître s'il n'y avoit pas de Vaisseaux ennemis dans l'Anse d'Arazatiba, qui est en Terre-ferme à l'Ouest de la Pointe Sud de l'Isle, découvrit d'abord une aiguade fort commode, à un quart de lieue du Navire

Anse d'Ara-
zatiba.

(70) Une demie lieue plus à l'Ouest, ils trouvèrent vingt brasses d'eau, fond de sable vaseux plus gris. De distance en distance, le fond diminue, jusqu'à six brasses, où ils mouillèrent entre l'Isle Sainte Catherine & la Terre-ferme, ayant l'Isle de Gal au Nord-Est Quart-d'Est, environ trois lieues d'alignement avec les deux pointes les plus Nord de Sainte Catherine, & la pointe de la Terre-ferme au Nord Quart-de-Nord-Est. Page 17.

FRÉZIER.

1712.

Est-Sud-Est. Il pénétra plus loin vers une petite langue de terre, où il trouva dans une maison abandonnée, des cendres chaudes, qui lui firent juger que les Habitans n'avoient pris la fuite que depuis quelques heures. Ils étoient déjà informés de la prise de Rio de Janeiro, que M. du Guay-Trouin avoit rançonnée depuis peu, pour venger l'insulte que les Portugais avoient faite à quelques François Prisonniers de guerre; & l'arrivée d'un Vaisseau de France leur causa tant d'effroi, que les femmes s'étoient déjà sauvées dans les Montagnes. Cependant trois hommes, s'avancant dans une Pirogue, vinrent offrir au Vaisseau des vivres & des rafraîchissemens de la part du Gouverneur, à la seule condition qu'on ne

Observations de l'Auteur sur l'Île Sainte Catherine.

leur fit aucun mal. Les Officiers François continuant d'exécuter leur commission, passerent d'abord par un petit Détroit, large d'environ deux cens toises, & fermé par l'Île & la Terre-ferme, dans lequel ils ne trouverent que deux brasses & demie d'eau. De part & d'autres ils apperçurent de belles Habitations. Le Détroit, qu'ils ne cessoient pas de sonder, n'avoit nulle part assez d'eau pour un Navire de six canons. Ils côtoyerent plusieurs belles Anses de l'Île

le ; mais , arrêtés par les ténèbres , ils furent obligés de s'approcher du rivage. Le hasard les conduisit dans une petite Anse , où ils trouverent heureusement de l'eau & un peu de poisson. Ils y passerent la nuit , en garde contre les Tygres dont les Bois sont remplis , & dont ils avoient vû des vestiges récents sur le sable. A la pointe du jour , ils pénétrèrent une demie lieue plus loin , pour s'assurer qu'il n'y avoit aucun Vaisseau à l'ancre , dans la Baye d'Arazatiba. Un d'entr'eux , qui avoit relâché deux ans auparavant dans le même lieu , avec M. Chabert , fit remarquer aux autres une langue de terre basse , où l'on trouve quantité de Bœufs sauvages : mais , quelque besoin qu'ils en eussent , ils n'avoient point assez de vivres pour entreprendre cette Chasse. On ne trouve pas de Bœufs dans la partie du Nord de l'Isle. Il seroit plus avantageux de relâcher au Sud , si les Navires y étoient en sûreté ; mais dans les vents d'Est , d'Est-Sud-Est , & de Sud Est , on y est toujours exposé au danger de s'y perdre. Cette Rade est par les vingt-sept degrés cinquante minutes , à l'Ouest de la pointe du Sud. On trouve , dans une Anse qui est à l'Est de l'Islet Fleuri , de très bonne eau & de petites Huitres

PACQUIER.

1712.

vertes, d'excellent goût. Les Officiers François étant entrés, à leur retour, dans cette Anse, & dans deux autres plus au Nord, y trouverent, dans une Habitation abandonnée, une grosse provision d'Oranges douces, de Citrons & de grosses Limes, dont ils chargerent leur Canot. Vis-à-vis de la dernière Anse est un Ilot, derrière lequel on voit un petit Port, où le Gouverneur de l'Isle tient ordinairement une Barque pour les besoins des Habitans, mais qui ne leur sert, le plus souvent, qu'à faire le Commerce du Poisson sec, qu'ils portent à Lagoa, ou à Rio de Janeiro.

Rafraîchis-
semens de l'Is-
le.

En arrivant au Vaisseau, les Officiers François y trouverent Emmanuel Mansa, Gouverneur de S^{te} Catherine, avec quelques Portugais qui avoient apporté des rafraîchissemens. Les civilités, qu'ils y avoient reçues, inspirerent tant de confiance aux Habitans, qu'on ne cessa plus de voir venir des Pirogues chargées de Poules, de Tabac & de fruits. Ils promirent des Bœufs, qu'ils devoient faire apporter de Lagoa. Mais cette Place étant à douze lieues de l'Isle (71), & la saison par

(71) Sept lieues au Nord de Sainte Catherine, il y a une Anse, où les Portugais nourrissent des Bœufs.

Près de là est le Port de Guarupa, où l'on est à l'abri de toutes sortes de vents; mais il est difficile

roissant déjà fort avancée pour doubler le Cap de Horn, où les vents sont redoutables en hyver, on prit le parti de mettre à la voile le Dimanche dix d'Avril : cependant le temps fut si peu favorable, qu'on ne put sortir du Canal avant le 12; & ce délai produisit de nouvelles observations (72).

Les vents furent presque continuellement variables, jusqu'à la hauteur de quarante degrés, où la brume devint fort épaisse & fut suivie d'un calme, après lequel on la vit recommencer, avec la même épaisseur, vers quarante-trois degrés trente minutes. Dans cette latitude, & dans celle du Cap Blanc, qui est de quarante-six degrés (73), on

F. R. ZIER.

1712.

Oiseaux du
Cap Blanc.

à connoître, parce qu'au dehors il ne paroît qu'une grande Anse, au fond de laquelle est la petite ouverture du Port. Page 26.

(72) En courant plusieurs bordées vers l'Isle & la Terre-ferme, la sonde à la main, on trouva un fond assez égal. On reconnut d'assez près, à l'égalité du Vaisseau, une petite Anse, où le mouillage est bon, sur cinq ou six brasses, à l'abri de toutes sortes de vents, & une petite Riviere de bonne eau, commode pour les Navires qui mouillaient près du

premier Islet, qui est à gauche en entrant, dans une Anse de sable de l'Isle Sainte Catherine, & qui se nomme l'Islet aux Perroquets. On reconnut aussi en louvoyant, une grande Anse, nommée *Toujouqua*, dans laquelle se décharge une grande Riviere. L'entrée de l'Anse paroît étroite; & du côté du Sud, on y apperçoit des Bancs de Rocher. Page 27. M. Frezier donne une courte Description de Sainte Catherine, & de ses Productions.

(73) Voyez, ci-dessous, le Journal d'Anson.

FRIZIER.

1712.

vit quantité de Baleines & de nouveaux Oiseaux , semblables à des Pigeons , d'un plumage régulièrement mêlé de blanc & de noir , qui leur a fait donner , par les François , le nom de *Damiers* , & celui de *Pardela* par les Espagnols. Ils ont le bec long , un peu crochu & percé au milieu des deux narines. Leur queue développée ressemble aux écharpes en falbala de petit dueil.

* Comme on étoit toujours en garde contre les Courans , & contre les erreurs des Cartes Hollandoises , qui mettent le Cap Blanc quatre degrés trop à l'Ouest , on commença les sondes au quarante-troisième degré trente minutes de latitude , & suivant l'estime de l'Auteur , à cinquante deux degrés. On ne trouva point de fond à cette hauteur ; mais à quarante-six degrés cinquante minutes , & cinquante-huit degrés huit minutes de longitude (74) , on trouva

(74) On se croyoit alors à cinquante & une lieues du Cap Blanc , sur une Carte manuscrite , c'est à-dire , par les trois cens vingt & un degrés cinquante deux minutes du Méridien de l'Isle d'Elér , ou trois cens vingt-trois degrés trente-deux minutes de celui de Ténériffe : ce qui s'accordoit assez bien avec d'autres son-

des de quelques Navires , qui avoient eu connoissance de ce Cap ; d'où l'on peut conclure que sans faire attention à sa longitude absolue , il est mal placé par rapport à celle de Sainte Catherine. En effet , on a remarqué que la Côte déserte , ou des Patagons , ne court pas Sud-Ouest , & Sud-Ouest-Quart-d'Ouest ,

quatre-vingt cinq brasses, fond de sable mêlé de gris & de rougeâtre. Les sondes varierent ensuite, depuis soixante-quinze jusqu'à soixante & soixante-cinq, en suivant toujours le Sud-Ouest, à quelques degrés près vers le Sud ou vers l'Ouest, pour s'approcher insensiblement de la Côte. La nuit du cinq au six de Mars, on craignit de s'en approcher trop; & cette crainte parut juste le lendemain, à la vue de la Mer qu'on trouva fort changée. Vers le soir, on eut celle d'une terre basse & de cinq ou six Mondrains, que quelques-uns prirent pour le Cap des Vierges (75), fondés sur plusieurs Journaux, qui le placent à cinquante-deux degrés trente minutes, quoiqu'il soit plus au Nord dans les Cartes: mais ce sentiment étoit démenti par la dernière observation de latitude. L'Auteur juge que ce fut le Cap Saint-Esprit de la Terre de Feu. On jeta la sonde, qui donna trente-six brasses d'eau, fond de sable noir, mêlé de pierres de la même couleur.

Le lendemain sept, on vit distinctement la Terre de Feu, qu'on prit le par-

Terre de
Feu & ses ap-
parences.

comme on la trouve dans les Cartes, mais Sud-Ouest-Quart de-Sud, & Sud Sud-Ouest; ce qui a mis plusieurs Vaisseaux en dan-

ger. Page 28.

(75) La plupart des Hollandois & les Anglois le nomment, Cap de la Vierge Marie.

FRÉZIER.

1712.

ti de côtoyer à quatre ou cinq lieues de distance. Elle est de moyenne hauteur, escarpée en falaise sur les bords de la Mer. Les Bois, dont elle est revêtue, sont divisés par bouquets; & par-dessus cette premiere Côte, on voit de hautes Montagnes presque toujours couvertes de neige (76). Après avoir suivi la Terre de Feu jusqu'à cinq ou six lieues du Détroit de le Maire, on mit à la Cape, au large d'environ quatre lieues, pour attendre le jour suivant, sur quarante brasses d'eau, fond de cours, ou gros sable curé. Pendant cette nuit, le Vaisseau essuya des raffales du Sud-Ouest, qui apportoit la neige & les frimats, des Montagnes avancées dans les terres. Cependant il dériva peu; ce qui prouva assez que le Courant avoit peu de violence, ou qu'il portoit au vent (77).

Approches
du Détroit de
le Maire.

Le Dimanche 8 de Mai, on fit voile pour chercher le Détroit de le Maire, qu'on reconnut facilement à trois Mondrains uniformes, qu'on a nommés les trois Freres. Ils sont contigus entr'eux,

(76) L'Auteur remarque qu'on peut déterminer le gisement de cette Côte au Nord-Ouest-Quart-de-Nord, & Sud-Est-Quart-de-Sud, depuis le Détroit de Magellan, à celui de le Maire, en corrigeant un

demirhumb ou vingt trois degrés de variation Nord-Est. Page 29.

(77) Ce qui n'est gueres vraisemblable, suivant l'Auteur, à cause du gisement de la Côte opposée. *Ibidem.*

dans la Terre de Feu; & par-dessus, on découvre une haute Montagne en pain de sucre, couverte de neige, & fort éloignée dans la Terre. Une lieue à l'Est des Mondrains, on voit le Cap Saint Vincent, dont la terre est fort basse; ensuite un petit Cap, qui n'est pas plus haut, & qui se nomme Cap de Saint Diego (78). En arrivant au Nord-Nord-Est & Nord de ces petits Caps, on s'apperçoit, à mesure qu'on en approche, que le Détroit de le Maire, qu'ils couvroient par la Terre des Etats, s'ouvre peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin, à trois quarts de lieue Est du premier, on en voit toute l'ouverture: remarque dont l'Auteur fait sentir la nécessité, pour s'assurer du Détroit, par l'exemple de plusieurs Vaisseaux, qui se sont crus dans le Passage, quoiqu'ils fussent à l'Est de la Terre des Etats, & qu'ils ne la vissent que du côté de l'Ouest, trompés, dit-il, par des Mondrains, semblables aux trois Freres, & par quelques Anses semblables à celles de la Terre de Feu.

(78) M. Frezier croit avoir lieu de juger que le Cap Saint Vincent est beaucoup plus Nord, & que celui auquel on a donné ce nom est celui de Saint

Diego, fondé sur des Cartes manuscrites Espagnoles, fort anciennes, & peut être tirées de la découverte des Nobles. Page 30.

FREZIER.

1711.

A l'Est du Cap Saint Vincent , on trouva une marée forte & rapide : mais comme on n'ignoroit pas que son cours est de six heures , ou six heures & demie , on avoit pris le temps favorable , & l'on ne rangea pas la Côte à plus de cinq quarts de lieue. Cette précaution fit emboucher heureusement , avec le flot qui porte rapidement au Sud , & se partage en deux Courans , dont l'un suit le Détroit , qui n'est large que de six à sept lieues , & l'autre se jette à l'Est le long de la Terre des Etats.

Port Maurice.

Vers le milieu du Détroit , on apperçoit le Port Maurice , petite Anse d'une demie lieue de large , au fond de laquelle , du côté du Nord , est une petite Riviere où l'on peut faire aisément de l'eau & du bois. A côté de ce Port ou de cette Anse , un quart de lieue plus au Sud , on trouve une Baye , d'une lieue d'ouverture & beaucoup plus enfoncée , que les uns prennent pour le Port de Bon-Succès , d'autres pour la Baye Valentin , & qui offre aussi de l'eau & du bois (79). Il semble , observe l'Auteur , que le Port de Bon-Succès devoit être la premiere Anse qu'on trouve en sortant , après avoir doublé le Cap Gon-

Port de Port-Sucès , ou Baye Valentin.

(79) L'Auteur ajoute ; & léger , dont on pourroit se servir d'un bois blanc & d'une des mâts de bûche.

zalez , ou de Bon-Succès. Le nom seul paroît décider de la position de ces deux Bayes , parceque les Nodales , qui découvrirent celle-ci , devoient regarder effectivement comme un heureux succès d'avoir passé le Détroit , & de rencontrer une fort bonne Baye , où ils pouvoient mouiller en sûreté. Les Sauvages n'y sont pas Ennemis des Etrangers (80). Ils sont nus , quoique le Pays soit extrêmement froid. Quelques-uns portent une peau d'Oiseau à la ceinture ; d'autres ont les épaules couvertes de la peau de quelques Bête fauve , comme les Sauvages du Détroit de Magellan. Ils sont presque aussi blancs que les Européens. Le rouge leur plaît si fort , qu'un d'entre eux , voyant un bonnet de cette couleur sur la tête d'un Officier , eut la hardiesse de le prendre & de le mettre sous son bras. Un autre , voyant la crête rouge de quelques Poulets du Vaisseau , la leur attrachoit pour l'emporter. Ils paroissent mieux faits & plus robustes qu'on n'est au Chili. Leurs femmes sont aussi plus belles , & leurs Pirogues d'écorce d'arbre sont cousues avec beaucoup d'art.

FREZIER,
1712.

Portrait des
Habitans.

(80) Ce récit porte sur le témoignage de deux autres Vaisseaux François ; la *Reine d'Espagne* , qui relâcha ici le 6 de Novembre 1712 , & le *Saint Jean Baptiste* de Saint Malo , en 1713.

FREZIER.

1712.

Dangers
des deux Vais-
seaux Fran-
çois.

On trouva la marée contraire ,
l'Est de la Baye Valentin ; & les raffa-
les devenant fort violentes , il fallut
forcer de voiles pour doubler le Cap
Saint Barthelemi , qui est le plus Sud
de la Terre des Etats. On le doubla
heureusement , & vers la nuit , on l'a-
voit laissé à deux lieues au Nord-Ouest :
mais le temps , qui devenoit impé-
tueux , força de mettre à la Cape ,
avec une inquiétude qui devoit être
terrible , si proche de terre & vers le
temps des ténèbres. » Les Cartes , dit
» l'Auteur , nous menaçoient d'une per-
» te inévitable ; mais heureusement
» pour nous la Terre des Etats , du
» côté du Sud , ne git pas Est Sud-
» Est , & Ouest Nord-Ouest , comme
» elles le marquent. Elle ne court
» qu'Est & Ouest , & prend même un
» peu du Nord près du Cap Saint
» Barthelemi , comme on l'avoit re-
» marqué avant la nuit. Suivant les
» Cartes , nous devions dériver à l'Est
» Quart de Sud-Est , & nous ne pou-
» vions éviter de périr (81).

(81) On pourroit répon-
dre , observe l'Auteur ,
» que le même Courant ,
» qui nous jettoit le long
» de la Côte des Etats , a
» pu nous empêcher de
» dériver autant au Nord-
» Est , que nous l'eussions
» fait ailleurs , parce qu'il
» devoit courir , comme
» la Côte , près de Terre ,
» & nous en tenir à mi-
»

La joie des deux Vaisseaux François fut extrême, de se revoir le lendemain, dans un calme, qui suivit cette horrible tempête, & qui leur donna le temps de se remettre en état de souffrir les coups de Mer. Ils regagnerent, avec des vents frais, celui qu'ils avoient perdu à la Cape. Depuis les quarante-trois degrés & demi jusqu'au cinquante-septième, ils n'avoient point eu de vents du côté de l'Est, & presque point de beaux jours, mais un temps variable & embrumé, avec des vents continuels du Nord au Sud par l'Ouest, excepté depuis le vingt-sixième degré jusqu'au cinquante, que deux jours d'un bon vent frais de Nord Nord-Est les tira d'un Parage où ils avoient vû le péril de fort près. Le 17 de Mai (82) on courut pendant la nuit au Sud-Est Quart de Sud, avec le

» me distance. Ce senti-
 » ment seroit probable, si
 » d'autres Navires n'a-
 » voient reconnu mieux
 » que nous ce gisement.
 » Au reste, il est évident
 » que nous dérivâmes
 » beaucoup à l'Est. Car,
 » sur les neuf heures du
 » matin, le temps s'étant
 » un peu éclairci, nous
 » ne vîmes plus de Terre,
 » quoique nous n'en dûs-
 » sions être qu'à deux
 » lieues au Sud, ou au

» Sud-Est, tout au plus ;
 » si elle a treize ou qua-
 » torze lieues de long, de-
 » puis le Détroit, comme
 » l'assurent ceux qui l'ont
 » côtoyée. Page 33.

(82) Le second Vaisseau
 avoit disparu le 14, à cin-
 quante-huit degrés cinq
 minutes de latitude, &
 soixante-quatre ou soixante
 & un de longitude. On ne
 le revit qu'au Port de la
 Conception.

FREZIER.
1712.

vent au Sud-Ouest, dans la crainte de rencontrer les Îles Barnevelt, que quelques-uns placent à cinquante-sept degrés de latitude. Mais, vingt-quatre heures après, les vents s'étant rapprochés du Sud, on porta au Nord-Ouest.

Météore ex-
traordinaire.

On se croioit à cinquante-sept degrés & demi de latitude, & à soixante neuf ou soixante-six de longitude, lorsqu'une heure après minuit, on vit un Météore, inconnu aux plus anciens Navigateurs du Vaisseau; c'étoit une lueur différente du feu Saint Elme & d'un éclair, qui dura l'espace d'une demie minute, & qui fit sentir un peu de chaleur. Ce Phenomène, dans le froid & pendant un grand vent, effraya la plupart de ceux qui le virent, jusqu'à leur faire fermer les yeux. Ceux qui le trouverent si redoutable en parlerent comme d'un éclair, dont le brillant se faisoit sentir au travers même de la paupiere. Les plus hardis assuroient qu'ils avoient vû un globe, d'une clarté bleuâtre & très-vive, d'environ trois pieds & demi de diamètre, qui s'étoit dissipé entre les hauts-bancs du grand Hunier. Tout le monde s'imagina que c'étoit le présage de quelque tempête. Cependant les trois jours suivans n'apporterent rien de pis; & lorsqu'on eut passé le Cap de Horn de neuf à dix de-

Tempête fu-
rieuse.

grés, on commençoit à se flatter d'être bientôt hors de ces affreux Parages : mais un vent de Nord-Ouest & d'Ouest Nord-Ouest souleva si furieusement les flots, qu'on fut obligé d'amener la Vergue de Mizaine, le Mât de Perroquet de fougue, & jusqu'au bâton de Pavillon. Dans cette horrible situation, l'Auteur fait une peinture fort vive de ses peines. » Il sentit un mortel chagrin de s'être exposé à de si rudes incommo-
 » dités ; touché des maux présens,
 » épouvanté de l'avenir, si son Vaisseau,
 » comme plusieurs autres, étoit con-
 » traint d'aller passer l'hyver à la Plata,
 » Riviere terrible par la mauvaise te-
 » nue du fond, par les coups de vent,
 » les bancs de sable, & les naufrages dont plusieurs Officiers du Bord
 » avoient été témoins. Je comparois,
 » dit-il, la vie tranquille des plus Misérables à terre, avec celle d'un hon-
 » nête homme sur Mer, dans un temps
 » d'orage ; les beaux jours qu'on goûte
 » en Europe au mois de May, avec
 » ces jours obscurs qui ne duroient que
 » six heures & ne nous éclairaient gueres plus qu'une belle nuit, &c. Cette
 tempête dura vingt-quatre heures. A cinquante & un degrés de latitude, & quatre-vingt-quatre ou quatre-vingt-

FREZIER,

1712.

Regrets de
l'Auteur.

PREZIER.

1712.

deux de longitude suivant l'Estime, on fut en état de se servir des vents de Sud-Ouest & de Sud-Sud-Ouest, qui sont les plus fréquens ; & quelques changemens, qui succéderent pendant les jours suivans, n'empêcherent point d'arriver à quarante degrés quarante minutes de latitude, où l'on fut surpris d'appercevoir la terre, de cinquante lieues plus tôt qu'on ne s'y étoit attendu. On avoit suivi une Carte manuscrite de Saint-Malo, qui s'étoit trouvée meilleure que les Cartes Hollandoises jusqu'au Détroit de le Maire. Celle de Pieter Goff reculoit la Côte des Patagons de soixante lieues trop à l'Ouest, par rapport au Brésil. Cependant, suivant sa longitude, on atterroit fort juste (83). L'Auteur en prend occasion de faire ici quelques nouvelles remarques sur l'Estime (84), qui lui font conjecturer qu'il

Vûe de la
Terre.

Remarques
sur l'Estime.

(83) Pages 36 & précédentes.

(84) Il observe que les Cartes manuscrites, dont il vient de parler, ont été corrigées, du côté du Cap Blanc & du Détroit de le Maire, sur les Journaux des Vaisseaux de Saint-Malo, qui ont fait le Voyage de la Mer du Sud ; Journaux qui s'accordent tous assez bien sur la longitude de l'un & de l'autre. Mais

il doute que cet accord général puisse faire une opinion certaine, parce qu'on s'apperçoit des Courans tout le long de la Côte. Depuis le trente-deuxième au trente-cinquième degré de latitude, son Vaisseau avançoit un peu moins que l'Estime ; ce qui pouvoit venir de l'erreur du Lock : mais, au contraire, depuis le 37 jusqu'au 41 ; il avançoit plus

Y a deux Courans, formés, l'un par la Mer du Sud, l'autre par la Mer du

au Sud, de six à sept lieues sur cinquante; & trois jours après, de seize lieues & demie sur soixante-dix d'Estime, c'est-à-dire, d'environ un quart. Ensuite, ce compte alloit en diminuant; de sorte qu'à quarante-neuf degrés cinquante minutes, les hauteurs s'accordoient très bien avec l'Estime, jusqu'au Détroit de le Maire, dont la longitude fut trouvée de soixante & un degrés trente-cinq minutes, qui répondent aux trois cents dix huit degrés vingt-cinq minutes de l'Isle de Fer, ou trois cents seize degrés quarante-cinq minutes du Méridien de Ténérife. Depuis-là, l'Auteur doute que les Cartes aient pû être corrigées, avec raison, pour la longitude du Cap de Horn & de la Côte du Chili; car les Navires, qui ont rangé ce Cap, y ont trouvé des Courans, qui leur ont fait faire à l'Est, le chemin qu'ils croyoient avoir fait à l'Ouest. De-là viennent ces différences des Cartes, qui mettent cent lieues du Détroit au Cap de Horn, tandis que les manuscrites n'y en mettent que quarante à cinquante. Ce qui paroît bien sûr à l'Auteur, c'est qu'il n'est

que par cinquante-cinq degrés cinquante minutes, ou cinquante-six degrés de latitude, au plus, quoique dans toutes les Cartes Marines imprimées, il soit par les $57\frac{1}{2}$ ou 58. Pour la distance de ce Cap à la Côte du Chili, elle est encore peu connue, parce qu'il y a peu de Navires qui aient rangé la Côte de Feu de ce côté. La prudence ne permet pas même de s'y exposer; car les vents y sont dangereux, du Sud Sud Ouest à l'Ouest. Cependant il y a un Canal, découvert en 1713, par lequel on pourroit se sauver dans le Détroit de Magellan.

Suivant le Pere Feuillée, qui met la Conception par les soixante-quinze degrés trente-deux minutes trente-secondes de longitude, c'est-à-dire, vingt-cinq lieues, plus à l'Ouest, que les Cartes manuscrites réformées; & supposant celle du Détroit de le Maire, telle qu'on vient de le dire, ce qui fait trente-cinq lieues plus Est que les Cartes de Pieter Goss, l'erreur du Vaisseau de l'Auteur n'étoit que d'environ trente lieues. Il en explique la possibilité par un détail d'observations, qui

FREZIER.

1712.

Deux Cou-
rans, dont la
connoissance
est nécessaire.

Nord; que celui-ci doit porter depuis Sainte Catherine jusqu'à la Terre de Feu, au Sud-Sud-Ouest, & depuis le Détroit au Sud Est & à l'Est-Sud-Est, déterminé à cette direction par la Côte des Patagons, ensuite par la nouvelle Terre des Isles Sebald, & par celle de Feu & des Etats; que celui de la Mer du Sud doit suivre à peu près le gisement de la terre de Feu, depuis le Cap Pillar jusqu'au Cap de Horn; & de là se tourner vers l'Est & l'Est-Nord-Est, le long des Isles Barnevelt & des Etats, comme l'expérience le fait connoître. L'Auteur juge encore qu'il doit y avoir un peu de Courant, attiré, dit-il, par celui du bout des Terres dans la partie du Sud du Chili; & l'expérience le prouve aussi. Enfin, sans vouloir déterminer la direction particuliere des Courans, qui peut varier par des causes particulieres, il assure qu'auprès du Cap de Horn, ils doivent porter vers le Nord-Est. La Marie se trouva sur l'Isle Diego Ramirez, non-seulement lorsqu'elle s'en croyoit à quarante lieues, sur le témoignage de la Carte de Pieter Goff, où elle est reculée de trente lieues à l'Ouest, plus qu'elle n'est dans les

font concevoir comment river depuis qu'il étoit sorti son Vaisseau avoit pû de- du Détroit. *Page 37 & 38.*

Cartes manuscrites, mais encore lorsqu'elle se comptoit près de deux degrés plus Sud.

FREZIER.

1712.

Pour conclusion, l'Auteur conseille à un Navigateur qui veut doubler le Cap de Horn en venant de l'Est, de prendre toujours du Sud & de l'Ouest, la moitié plus qu'il ne croit en avoir besoin; soit parce que les vents regnent toujours du côté de l'Ouest, soit pour se précautionner contre les Courans, qui peuvent le reculer, comme il est arrivé à plusieurs Navires, qui se sont trouvés à terre lorsqu'ils croyoient avoir doublé le Cap, & devoir être au large de quarante à cinquante lieues: & de là, dit il, est venue sans doute l'erreur des Cartes Hollandoises, qui mettent la moitié trop de distance du Détroit de le Maire au Cap de Horn.

Avis pour
doubler le
Cap de Horn

La terre qu'on avoit apperçue étoit une Pointe, qu'on prit pour celle de Vallena, parce qu'il s'en offroit une autre à l'Est, qui pouvoit être celle de Saint Marcel. Trois ou quatre Iflots, qu'on laissoit au Sud Sud Est, derrière le Vaisseau, étoient apparemment ceux de l'entrée de Chiloé, nommés par les Espagnols *Farellones de Carelmapu*, dont on avoit passé qu'à la demie portée du canon, dans une nuit fort obs-

FREZIER.

1712.

cure. Le soir, on vit une autre Pointe au Sud-Est, Quart d'Est, & une troisième au Nord-Est Quart de Nord, qui étoit celle de la Galere, d'où l'embouchure de la Riviere de Baldivia commence à se former.

On remet
ailleurs les ob-
servations de
l'Auteur sur
le Chili & le
Pérou.

Le récit des courses de l'Auteur, sur les Côtes du Chili & du Pérou, & ses remarques sur ces deux Contrées, sur leurs productions, leurs Habitans, leur Commerce, & leurs principales Villes, doivent être précieusement réservés pour enrichir les descriptions de l'Amérique Méridionale. Dans le dessein, auquel on s'arrête uniquement, de recueillir ici tout ce qui peut servir à la connoissance du Détroit de le Maire, suivant la méthode qu'on a gardée pour celui de Magellan, il ne reste qu'à représenter M. Frezier & ses Observations dans son retour en Europe.

1713.

Le lundi 9 d'Octobre 1713, il quitta Callao, sur un Vaisseau de Marseille, nommé *la Mariane*, qui devoit passer à la Conception pour y prendre des vivres, parce qu'ils y sont, non-seulement meilleurs, mais moins chers qu'au Port de Lima. Le 15, après avoir fait route, pendant quatre jours, sans observer la latitude, il se trouva, d'un, & même de deux degrés, plus au Sud.

que l'Estime , par les dix-sept ; ce qui lui fit conclure que c'étoit l'effet des Courans. Trois Vaisseaux , sortis du même Port après lui , tomberent dans la même erreur. Ses raisonnemens , sur une méprise si prompte , ne regardent pas moins les Détroits de Magellan & de le Maire , que la Mer du Pérou.

On conçoit facilement , dit - il , la raison de ces Courans , dès qu'on est informé qu'au long de la Côte du Pérou , la Mer porte toujours au Nord. Ce flux continuel , du même côté , ne peut être entretenu que par un mouvement de tourbillon : il faut donc qu'au large , les eaux fluent au Sud , pour succeder à celles qui courent le long de la Côte au Nord. Zarate , dans son Histoire de la Conquête du Pérou , attribue ce Courant du Nord aux vents du Sud-Ouest , qui regnent le long de la Côte pendant toute l'année : il ajoûte que les eaux de la Mer du Nord , passant avec impétuosité par le Détroit de Magellan , poussent celles de la Côte du Pérou , vers le Nord , suivant son gisement. Cette dernière idée , conçue dans un temps où l'on n'avoit pas encore découvert un plus grand passage au-delà de la Terre de Feu , n'auroit pas été sans vraisemblance , si l'on observoit le même

FREZIER.

1713.

Remarques
sur les Courans & les vents.

FREZIER.

1713.

Courant dans la partie du Sud du Chili. Mais le temps a fait voir, que bien loin, que la Mer du Nord entre dans celle du Sud, il y a plus d'apparence que celle du Sud entre dans celle du Nord, puisqu'au Cap de Horn les Courans portent ordinairement du côté de l'Est. C'est ce que plusieurs Vaisseaux ont évidemment reconnu, non-seulement par l'Estime & par les Cartes, sur lesquelles il faut peu compter, mais à vûe de Terre, suivant les meilleurs Journaux (85).

Les vents ordinaires, qui regnent depuis l'Est-Sud-Est au Sud-Est, accompagnerent la Mariane jusqu'au trente-septième degré de latitude, & l'obligèrent de courir au large, l'espace d'environ deux cens lieues. Ensuite, ils changerent au Sud, au Sud-Sud-Ouest, & à l'Ouest-Sud-Ouest. Cette régularité des vents d'Est-Sud-Est & Sud-Est, rendoit la navigation si longue, avant qu'on eût pensé à courir fort au large, que les Vaisseaux avoient besoin de six ou sept mois pour aller de Callao à la Conception, parce qu'ils n'avançoient qu'à la faveur de quelques petits Nords & des fraîcheurs qui viennent de terre, la nuit & une partie du matin (86). Il

en faut conclure que ce n'est pas une ignorance indifférente, que celle de la Physique, dans un homme de Mer. Le seul raisonnement auroit pû conduire à cette découverte, qui n'est peut-être dûe qu'au hasard.

FREZIER.

1713.

Cette remarque est accompagnée de plusieurs réflexions. Le flux, suivant l'Auteur, venant continuellement de la partie de l'Est, dans la Zône torride sur Mer, & non pas sur Terre, où ces vents ne sont pas réguliers, doit être remplacé par un autre air qui vient aussi de la Mer; & par conséquent, au-delà de cette Zône, l'air doit flotter en sens contraire. Ainsi, vers les Tropiques, les vents doivent prendre de l'Ouest, & beaucoup du Sud, à mesure qu'on approche de la Terre, qui court à peu près Nord & Sud, depuis le Détroit de Magellan jusqu'au dix-huitième degré de latitude Australe. Que les vents viennent toujours de la partie de l'Est dans les vastes Mers, le long de la Zône torride, c'est constamment une suite du mouvement journalier de la Terre, d'Occident en Orient; parce que cette Zône, comprenant les plus grands cercles de la Sphère, est emportée avec plus de rapidité que les autres, qui s'approchent des Pôles: & comme la

Réflexions
qui les confirment.

FREZIER.

1713.

Terre a plus de masse , elle doit avoir aussi plus de vitesse que l'Atmosphère de l'air qui l'environne. On doit donc sentir de la résistance , comme si l'air fluoit sur un corps immobile. Cette résistance fait le vent sur Mer , & non pas sur Terre , parce que l'inégalité de sa surface , mêlée de cavités renfermées entre les Montagnes , emporte la partie la plus basse de l'air que nous respirons.

L'expérience , ajoute M. Frezier , prouve toutes les circonstances de ce raisonnement. La Mer du Sud étant la plus vaste c'est aussi dans cette Mer que les vents sont les plus réguliers. Si l'on court de la Côte du Pérou à la Chine, on trouve toujours les vents dans la partie de l'Est. Dans la Mer des Indes , on les trouve de même , avec d'autres vents d'une direction opposée ; c'est-à-dire, des vents d'Ouest plus au Nord , ou plus au Sud , suivant que la disposition des Terres les rejette , & suivant la saison. Enfin , il lui paroît encore évident qu'entre les vents opposés , il doit y avoir des calmes & des irrégularités , causées par les tourbillons d'air qui se choquent ; ce qu'il éprouva aussi par les trente degrés du Sud (87).

1714.

Après avoir passé trois mois à la Con-

(87) Pages 254 & précédentes.

ception ,

ception, il sortit de ce Port du Chily (88) le 18 Février 1714, avec trois Vaisseaux de Saint Malo, qui avoient promis au sien de l'escorter jusqu'en France. Mais, sous prétexte qu'il étoit mauvais voilier, ils l'abandonnerent le 12 de Mars, & lui laissèrent le regret de les avoir suivis jusqu'à la latitude de cinquante-huit degrés quarante minutes, lorsqu'il auroit pû passer quarante lieues plus au Nord, & racourcir sa route de six jours, sans pénétrer si loin dans de rigoureux climats, où la fatigue est toujours inséparable du danger. A peine les trois Malouins eurent-ils disparus, qu'on apperçut de la Mariane, à trois quarts de lieues vers l'Ouest, une glace qui n'avoit pas moins de deux cens pieds de hauteur hors de l'eau. On la prit d'abord pour une Isle inconnue; mais le temps étant devenu plus clair, on reconnut distinctement que c'étoit une glace, dont la couleur bleuâtre avoit en quelques endroits, l'apparence de fumée; & l'on en vit flotter quelques petites pieces autour du Vaisseau. Deux lieues plus loin au Nord-Est, c'est-à-dire, à l'Est-Nord-Est du Monde, on en vit un autre banc, à la distance de cinq

FREZIER.

1714.

Retour de
l'Auteur dans
la Mer du
Nord.

Glaces qui
n'avoient pas
encore été ap-
perçues.

(88) A trente-six degrés quarante trois minutes de latitude du Sud.

FRETZIER.

1714.

quarts de lieues, beaucoup plus haut que le premier, & qui se présentoit comme une Côte rangée, de quatre à cinq lieues de long, dont on ne découvroit pas l'extrémité dans la brume. On en fut heureusement dégagé par un vent frais, qui en fit perdre la vûe. Quoique tous ces parages, observe l'Auteur, eussent été fréquentés depuis quatorze ans, en toute saison, peu de Navires y avoient trouvé des glaces. La seule Assomption, commandée par Porée, avoit rencontré, en 1708, un grand Banc, qui avoit l'apparence d'une Côte. Les trois Malouins mêmes, qui en pinçant le vent, avoient gagné à l'Est Nord-Est, n'apperçurent pas celle que la Mariane avoit vûe : mais ils en trouverent un autre Banc, par les cinquante-quatre degrés trente minutes. C'est un avertissement pour ceux qui entreprennent de passer le Cap de Horn en hyver : quoique peut-être aussi la plus dangereuse saison soit l'Automne, parce qu'alors les glaces se rompent, après avoir été détachées par les petites chaleurs de l'Été. Comme elles sont fort épaisses, elles ne doivent plus se fondre, jusqu'à l'Été suivant ; car la hauteur, qui paroît hors de l'eau, n'est que le tiers de la véritable épaisseur, dont le reste est dedans.

Conjecture
sur leur for-
mation.

Ne supprimons aucune remarque , dont il y ait de l'utilité à tirer pour la Navigation dans les deux Détroits. S'il est vrai , dit l'Auteur , comme plusieurs le prétendent , que les glaces se forment, en Mer , de l'eau douce qui coule des terres , il faut conclure qu'il y en a vers le Pôle austral : mais il n'est pas vrai qu'il y en ait plus loin au Nord , que les soixante & trois degrés de latitude , du moins dans l'étendue de plus de deux cens lieues , depuis les cinquante-trois de longitude jusqu'aux quatre-vingt ; car cet espace a été parcouru par différens Navires , que les vents de Sud-Ouest & de Sud-Sud-Ouest ont forcés de courir beaucoup au Sud , pour doubler le bout des terres. D'où M. Frezier conclut que ces Terres australes , qu'on étoit accoutumé de marquer dans les anciennes Cartes , sont de pures chimeres qu'on retranche avec raison des Cartes nouvelles.

Mais , quoiqu'on ait supprimé ces fausses terres , quelques-uns (89) ont conservé le Détroit de Brouvers, qui n'est pas moins imaginaire que ces Terres australes , sans considérer que tant de Navires , qui ont passé à l'Est de la Ter-

Ce que l'Auteur pense des Terres Australes.

(89) L'Auteur cite de Fer , c'est-à-dire , sa Carte de 1700.

FREZIER.

1714.

Erreurs des
Cartes Mari-
nes,

re des Etats , aucun n'a reconnu de Côte plus à l'Est , soit à vûe de terre , soit au large , où passent presque tous les Vaisseaux qui reviennent de la Mer du Sud. On n'a pas corrigé , non plus , les erreurs des terres connues , qui sont mal placées. Les Cartes Marines placent le Cap de Horn à cinquante-sept degrés trente minutes , ou cinquante-huit degrés de latitude ; les unes , à plus de cent vingt lieues , & d'autres même à cent quarante lieues du Détroit de le Maire ; quoiqu'il ne soit effectivement qu'à la latitude de cinquante-cinq degrés , quarante-cinq ou cinquante minutes , & à quarante ou cinquante lieues au plus , de ce Détroit. L'Auteur ne parle point de la longitude , qui n'est pas connue certainement , mais qu'on peut regler à peu près sur celle de la Conception , en suivant la plus grande conformité des Estimes , depuis trois cens dix degrés à trois cens onze du Méridien de Tenerife , au lieu de trois cens trois ou trois cens quatre , comme on le trouve marqué dans les Cartes. De-là vient aussi la fausseté du gisement de la Côte , depuis ce Cap jusqu'à celui de Pillar , qui courent ensemble Sud-Est Quart - d'Est & Nord - Ouest Quart - d'Ouest , au lieu qu'ils sont marqués Sud-Est Quart de

Sud & Nord-Est Quart de Nord. Près du Cap de Horn, elle prend encore plus de l'Ouest, comme l'ont remarqué ceux qui ont rangé une grande partie de cette Côte. On la voit encore marquée comme inconnue, dans la plûpart des Cartes; mais quoiqu'effectivement on ne soit pas bien informé du détail, on en connoît du moins le principal gisement.

FREZIER.
1714.

C'est pour remedier à tous ces défauts, que l'Auteur s'est attaché à recueillir des Mémoires, sur lesquels il a dressé une Carte, qu'on se croit bien autorisé à donner après lui. Il y place deux nouvelles découvertes; l'une, d'un Passage dans la Terre de Feu, par lequel le hasard fit débouquer du Détroit de Magellan, le 15 de Mai 1713, la Sainte Barbe, Tarrane François commandée par Marcand. Sur les six heures du matin, elle sortit de la Baye d'Elisabeth, en portant au Sud-Ouest & au Sud-Ouest Quard de-Sud. Elle prit le Canal ordinaire pour celui de la Riviere de Massacre; & gouvernant au Sud-Ouest, avec la faveur des Courans & d'un bon vent de Nord-Est, sur une Isle qu'elle prenoit pour l'Isle Dauphine, elle rangea constamment cette Isle. Une heure après l'a-

Explication
d'une Carte
donnée par
l'Auteur.

Nouvelle
découverte.

FREZIER.

1714.

voir dépassée , elle se trouva dans un grand Canal , où , du côté du Sud , elle ne voyoit pas d'autre terre qu'un grand nombre d'Islots , mêlés de Brisans. Alors , se croyant égarée , elle chercha un mouillage , qu'elle trouva dans une petite Baye , sur quatorze brasses d'eau , fond de sable gris & petit gravier blanc. Le 26 de Mai , après avoir louvoyé pour sortir de cette Baye , qui est ouverte à l'Est-Sud-Est , elle porta successivement au Sud , au Sud-Quart-de-Sud-Ouest , & au Sud-Sud-Ouest. A midi elle se trouva hors des Terres. Elle prit hauteur , & l'observation lui donna cinquante-quatre degrés trente-quatre minutes de latitude ; ce qui fut confirmé par celle du lendemain , qui lui donna cinquante-quatre degrés vingt minutes , à la vûe d'un Islot , situé à l'Est du Monde , & au Sud d'une grande Isle , dont la pointe fut nommée *Cap Noir* , parce qu'elle est de cette couleur. L'Islet est un Rocher , de la forme d'une très haute Tour , à côté duquel en est un autre , plus petit , mais à peu près de la même forme. Ceux qui chercheront ce Canal ne sçauroient le manquer , sur des marques si singulieres. Il est large d'environ deux lieues. Le fond en est bon , & les plus gros

Navires y peuvent passer sans risque. On le prendroit pour le même Détroit, que M. de l'Isle a mis dans sa dernière Carte du Chily, sous le nom de Jalousité, si les Mémoires Anglois, que cet habile Géographe a suivis, ne le mettoient au Sud du Cap Forward. C'est peut-être aussi le même, par lequel un Bateau de l'Escadre de M. de Genes débouqua fort heureusement en 1696.

FREZIER.

1714.

La seconde découverte, que l'Auteur a placée dans sa Carte, est celle de plusieurs Isles nouvelles, à cinquante & un degrés de latitude, dont la plupart ont été reconnues depuis 1700, par des Vaisseaux de Saint-Malo. Elles sont placées sur les Mémoires du Maurepas & du Saint-Louis, deux Vaisseaux de la Compagnie des Indes, qui les virent de près, & dont le dernier y fit même de l'eau, dans un Etang d'eau rousse & fade, près d'un Port auquel il donna son nom. L'un & l'autre en parcoururent différens endroits: mais celui qui les a côtoyées de plus près est le Saint-Jean-Baptiste, commandé par *Doublet*, du Havre, qui cherchoit à passer par un enfoncement qu'il voyoit vers le milieu, & dans lequel il ne trouva que des Isles basses presque à fleur d'eau. On doit la décou-

Isles découvertes par les Malouins.

FREZIER.
1714.
Isles d'A-
nican.

verte de cette suite d'Isles à M. Fouquet, de Saint-Malo, qui leur donna le nom d'*Anican*, de celui de son Armateur (90).

Côte de l'Assomption.

La partie du Nord de ces Terres, qu'on a nommée Côte de l'*Assomption*, fut découverte le 16 de Juillet 1708, par Poré, de Saint-Malo, qui lui donna le nom du Vaisseau qu'il montoit. On la croyoit une nouvelle Terre, éloignée d'environ cent lieues à l'Est des nouvelles Isles; mais diverses raisons (91) ont porté l'Auteur à les join-

(90) Les routes tracées dans la Carte, font voir le gisement de ces Terres, par rapport au Détroit de le Maire, d'où sortoit le Jean-Baptiste, lorsqu'il les vit, & par rapport à la Terre des Etats, dont les deux autres avoient eu connoissance avant que de les trouver.

(91) 1°. Les Latitudes observées au Nord & au Sud de ces Isles, & le gisement des parties connues, concourent parfaitement au même point de réunion du côté de l'Est, sans qu'il reste de vuide entre deux. 2°. Il n'y a point de raisons pour estimer cette Côte de l'Assomption, à l'Est des Isles d'Anican. Plusieurs Navigateurs en ont porté des jugemens, qui

ne s'accordent point, & la diversité des Estimes est toujours une marque d'incertitude. 3°. Ce que l'Auteur donne pour convainquant, c'est que suivant la longitude où cette nouvelle Terre étoit placée dans la Carte manuscrite, son Navire auroit dû passer par-dessus; & qu'étant longue d'environ cinquante lieues Est Sud Est & Ouest Nord-Ouest, il est moralement impossible qu'aucun Vaisseau n'en eût eu connoissance. Ainsi, conclut-il, on ne peut plus douter que ce ne fût la partie du Nord des Isles nouvelles, dont le temps fera découvrir la partie de l'Ouest, qui est encore inconnue. Pages 264, 265.

dre aux autres. Il ne doute pas d'ailleurs que ces Isles ne soient celles que le Chevalier Hawkins découvrit en 1593. Il étoit à l'Est de la Côte des Patagons, vers les cinquante degrés, lorsqu'il fut jetté par une tempête sur la Côte d'une Isle inconnue, le long de laquelle il fit environ cinquante lieues; & la vûe de plusieurs feux lui fit juger qu'elle étoit habitée. Jusqu'ici, on avoit nommé ces Terres, les Isles *Sebald* (92); parce qu'on s'imaginait que les trois qui portent ce nom, dans les Cartes, étoient ainsi marquées au hasard, faute d'en connoître mieux le nombre: mais le Vaisseau l'*Incarnation*, commandé par Brignon, de Saint-Malo, les reconnut de près, en 1711, en venant de Rio Janeiro, & vit effectivement trois petites Isles, d'environ demie lieue de long, rangées en triangle, comme elles le sont dans les Cartes. Il n'en passa qu'à trois ou quatre lieues, sans appercevoir aucune autre Terre, quoique le temps fût très clair; ce qui prouve qu'elles sont séparées des Isles nouvelles, du moins de sept ou huit lieues.

Isles Sebald.

Enfin, la Carte de l'Auteur tient compte, en chiffres romains, des va-

(92). De celui de Sebald de Weert, Hollandois.

FREZIER.

1714.

riations de l'Aiman , dans ces Parages , où sa déclinaison est très considérable au Nord-Est. Elle s'est trouvé de vingt-sept degrés , à l'Est des nouvelles Isles (93).

Revenons , avec M. Frezier , par les trente-cinq degrés de latitude , & les trente neuf de longitude , d'où les vents d'Est le menerent jusqu'au Tropique du Capricorne. Il y essuya quatre jours de calme , & d'une si grosse pluie , que les cataractes du Ciel lui parurent ouvertes. D'autres vents le firent arriver , le 8 d'Avril , à la vûe de l'Isle de l'Ascension , ou plutôt , de l'*Acencaon* ; nom Portugais qu'on lui a conservé , pour la distinguer d'une autre Isle de l'Ascension , qui est par les six degrés vers la Côte de Guinée. Celle-ci est à vingt degrés vingt-cinq minutes de latitude , & trente-deux degrés cinq minutes de longitude , c'est-à-dire , trois degrés plus Ouest qu'elle n'est marquée dans les Cartes (94) Ce n'est proprement qu'un Rocher , d'environ une lieue &

Isle d'Acen-
caon.

(93) Pages 266 & précédentes.

(94) L'Auteur étant parti de la Conception par soixante-quinze degrés quinze minutes de longitude , qui répondent aux trois cens trois degrés

cinq minutes du Méridien de Ténérife , au lieu de deux cens quatre-vingt-dix huit degrés , qui est celle des Cartes Hollandoises , trouva cette Isle , suivant son Estime , par trente-deux degrés cinq

demie de long ; très reconnoissable , du côté du Sud & de l'Ouest , par un Piton de forme un peu conique , & presque aussi haut que l'Isle. Du côté de l'Est , elle forme comme deux têtes , qui terminent le Cap. On peut la reconnoître encore mieux par trois Ilots , dont l'un qui n'a pas moins d'une lieue & demie de long , est à l'Est-Quart-de-Nord-Est de la grande Isle. Ces trois Ilots ont donné lieu à quelques Navigateurs de s'imaginer que l'Isle de l'Ascension & celle de la Trinité étoient la même ; fondés sur ce qu'il est arrivé à plusieurs Vaisseaux de chercher la dernière dans sa latitude , sans la pouvoir trouver. Mais l'Auteur assure que d'autres l'ont reconnue , en venant des Indes Occidentales , & qu'ils y ont même fait de l'eau dans un Etang. Il reproche au Docteur Halley , de l'avoir supprimée dans sa grande Carte , & d'avoir donné le nom de la Trinité , à l'Isle de l'Ascension , qu'il place , d'ailleurs , dans sa véritable latitude.

On trouve , dans cette Isle , une belle Cascade , qui pourroit fournir de l'eau à toute une Escadre ; mais les

minutes , qui répondent six degrés quinze minutes aux trois cens quarante-tes.

FREZIER.

1714.

si elle est
la même que
celle de la
Trinité.

FREZIER.
1714.

grosses pierres, dont le rivage est bordé, & la violence des vagues, ne permettent pas d'y descendre sans risque: encore l'eau, dont la Mariane eut peine à faire quelques barriques, se corrompit-elle en trois ou quatre jours, ce qui peut faire douter qu'elle vienne de source. Il fallut renoncer au projet de continuer la route, & prendre le parti de relâcher à la Côte du Brésil.

Autres erreurs des Cartes Marines.

Le 20 du même mois, on la découvrit, à douze degrés cinquante minutes de latitude, & plus loin de l'Ascension, qu'on ne la trouvoit marquée dans les Cartes de Pieter Gooff Robin, Van-Kenlen, & Loots; à peu près de la moitié dans les unes, & du tiers dans les autres. L'Auteur compte neuf degrés de longitude de l'Isle au Continent. Quelle devoit être, dit-il, l'erreur des trois Vaisseaux Malouins, qui s'étoient réglés sur les Cartes, en partant de la Conception? Comme ils avoient pris leur départ cinq ou six degrés trop à l'Ouest, & que la Côte du Brésil est trop avancée à l'Est d'autant de degrés, ils trouverent au moins deux cens lieues de méprise. Ces erreurs, ajoute M. Frezier ont toujours été à peu près les mêmes, pour tous les Navires qui ont relâché à la Côte du Brésil ou à l'Isle

de Fernando , en revenant de la Mer du Sud (95).

FREZIER.

1714.

La Description de la Baye de Tous les Saints , & celles de Saint Salvador , Capitale du Brésil , dont l'Auteur s'occupa jusqu'au 7 de Mai , paroîtront avec honneur dans une autre partie de ce Recueil. Il partit sur la Mariane , en compagnie des trois Malouins , qui forcerent encore de voiles pour la devancer. A l'exception des calmes , qui la retinrent presque un mois à petites journées , sa navigation fut heureuse jusqu'au Mardi 10 de Juillet , qu'elle eut la vûe du Pic , d'une des Isles Açores à laquelle cette Montagnes a fait donner le même nom. Il est fait en pain de sucre , & si haut , qu'on peut le découvrir , comme celui de Ténériffe , à la distance de trente lieues. L'Auteur le vit de vingt-cinq lieues. Trois jours après , on reconnut l'Isle Saint Michel , environ vingt lieues plutôt qu'on ne s'y attendoit. Pieter Gooff approche trop , & le Flambeau de Mer éloigne trop ces deux Isles. On remar-

Vûe du Pic
des Açores.

(95) Le Pere Feuillée , dans sa Préface Critique de ses Observations , prend parti pour le sentiment de Halley : mais M. Frezier paroît se confirmer dans le sien, par l'autorité du Rou-

tier Portugais de Manuel Pimentel , qui établit assez bien la distinction des deux Isles. Réponse à la Préface de Feuillée , ubi supra , pages 45 & 46.

FREZIER.
1714.

qu'à la même erreur, en approchant de celle de *Tercere* (96), où l'on prit le parti de relâcher, dans la crainte que la continuation des calmes n'achevât d'épuiser les vivres.

Supplément
à la Description
de l'Isle
Tercere.

Si la Description de l'Isle *Tercere* a paru dans un autre Volume de cet Ouvrage, c'est d'après les observations de Linichot & d'autres anciens Navigateurs, qui n'ont pu donner que les lumières de leur temps, sur des lieux où l'espace de plus d'un siècle doit avoir apporté des changemens considérables. Les remarques de M. Frezier feront un utile supplément.

Cette Isle est assez haute. Elle se fait reconnoître, du côté du Sud, par une langue de Terre basse, qui s'allonge vers l'Est, & par un Cap coupé du côté de l'Ouest, formé par une langue de Terre, qui offre deux Mondrains; enfin, par deux Iflots taillés à pic, une lieue à l'Est de ce Cap. Trois Brisans à fleur d'eau sont une autre marque, à demie lieue au Sud-Sud-Est de ces deux Iflots. Les uns & les autres sont mal placés, dans le Flambeau (97) de Mer.

Avis pour
le mouillage.

Le Samedi, 14 de Juillet, la Ma-

(96) L'Auteur la nomme *Terciere*.

(97) Page 281.

riane mouilla dans la Rade de la Ville d'Angra, sur vingt brasses d'eau, fond de sable gris, coquillage pourri & petit corail blanc (98). Elle salua la Ville de neuf coups de canon, qui lui furent rendus coup pour coup. Le lendemain, elle se trouva tellement engagée dans des pierres, qu'elle fut obligée de se rendre au mouillage ordinaire, près de la porte de la Ville, où sont l'Aiguade & le Quai (99).

FRAZIER.

1714.

Angra est située au bord de la Mer, vers le milieu de la partie du Sud de Tercere, au fond d'une petite Anse, formée par une langue de Terre fort haute, qui se nomme *Mont Brésil*. L'Auteur ne croit pas que ce petit Port mérite un autre nom que celui d'Anse. Il est couvert depuis l'Est jusqu'au Sud-Ouest. Il n'a pas plus de quatre cables de large, & peut-être pas deux de bon fond, où l'on puisse être en sûreté dans toute autre saison que la plus

Situation

de la Ville
d'Angra.

(98) L'Auteur fait remarquer sa position, comme un avertissement pour l'éviter, parce que le fond y est mêlé de grosses pierres: elle avoit le Cap de Saint Antoine, au Sud Ouest Quart d'Ouest, la Cathédrale au Nord-Ouest Quart de-Nord, les deux Morts à l'Est-Sud-Est, & le

Fort Saint Sebastien, au Nord Nord-Ouest.

(99) On y voit le Fort Saint Sebastien, au Sud, ou Est-Quart d'Ouest, & celui de Saint Antoine, au Nord-Quart de Nord-Est, sur treize brasses d'eau, fond de sable noirâtre & vaseux, à distance de Tercere d'un bon cable.

FREZIER.
1714.

belle partie de l'Eté. Il n'y régné alors que de petits vents, depuis l'Ouest au Nord-Nord-Ouest ; mais aussi-tôt que l'Hyver commence , on y est exposé à de si rudes tempêtes , que la plus courte ressource est de mettre à la voile , lorsqu'on voit dans l'air quelque apparence de mauvais temps. Une longue expérience ne permet pas aux Habitans de s'y tromper.

La haute Montagne se couvre alors & s'obscurcit, & quelques jours auparavant, les Oiseaux viennent croasser autour de la Ville (1). Les Navigateurs, qui se trouvent dans la nécessité de ne pas quitter la Rade, abandonnent leurs Vaisseaux, ou mettent les petits Bâtimens à terre, au pied du Fort Saint Sebastien, & se retirent dans la Ville jusqu'à la fin de l'orage. Au mois de Septembre 1713, sept Bâtimens périrent à la vûe d'Angra, sans qu'on pût sauver un seul homme des Equipages qui se trouvoient à bord (2).

Fortifica-
tions du Port.

Quelque mauvais que soit ce Port, les Portugais ont apporté beaucoup de soin à le fortifier. Ils ont fait une triple batterie, presque à fleur d'eau, sur le Cap le plus avancé à droite, en entrant, qui est celui de Saint Antoine.

Elle est continuée ensuite de bonne Maçonnerie, le long de la Côte, jusqu'à la Citadelle, avec des Redans, & de petits Moineaux, qui la flanquent sans beaucoup de nécessité; car les Rochers la rendent inaccessible aux Chaloupes. Pour conserver une communication, de la batterie de Saint Antoine à la Citadelle, on a fait, le long de la Montagne, un boyau traversé par une petite crevasse, qu'on passe sur un Pont défendu par deux Redoutes, au milieu desquelles est une Chapelle de Saint Antoine, avec une bonne Fontaine. Les batteries de la Côte se joignent au dehors de la Citadelle, qui viennent jusqu'au bord de la Mer.

La Citadelle même, que les Portugais nomment *Castello de San Juan*, est située au pied du Mont Brésil, qu'elle enferme par l'enceinte du corps de la Place, du côté de l'Ouest, & par les dehors, du côté du Port. Ces dehors, qu'on pourroit nommer une continuation d'enceinte, quoique sans fossés, serviroient peu, dans un siège par terre & par mer. Un Vaisseau mouillé sur cinquante brasses, au Sud-Est Quart-de-Sud, les rendroit presque inutiles, en les battant de revers. Mais le haut Fort n'a pas ce défaut. Il est assez bien

FREZIER.

1714.

Citadelle
nommée Cas-
tello de San-
Juan.

Haut Fort.

FREZIER.

1714.

planté, bien conduit, & bâti de bonne Maçonnerie sur un Rocher, dans lequel on a creusé un fossé de quatre à cinq toises de profondeur, & large de dix à douze. Dans le fond de ce fossé, le long de l'escarpe, on voit un rang de Puits, de deux à trois toises en quarré, & de dix à douze pieds de profondeur; si proches les uns des autres, qu'ils ne sont séparés que par une traverse du même Rocher, épaisse de deux à trois pieds. Au-devant de la Courtine, où est la porte, ces rangs de Puits sont triplés, & s'avancent à quatre ou cinq toises de la contrescarpe. La profondeur du fossé, le renfort des Puits, la hauteur des murailles, & la solidité de leur Maçonnerie, font penser aux Portugais que leur Château est imprenable. Les Espagnols y ont soutenu contre eux trois ans de siège, jusqu'à l'arrivée de six mille François, qui les forcèrent d'abandonner la Place, & de se sauver par Mer, où ils furent pris (3).

Jugement de l'Auteur. M. Frezier ne s'en forma pas une meilleure idée de cette Forteresse, qui n'a, dit-il, pour tout dehors, qu'un petit Fer à cheval du côté du Port, & un petit chemin couvert, aujourd'hui sans palissade, dont le glacis, à l'angle fail-

lant du Bastion , vers la Ville , est si roide , qu'on pourroit facilement s'en servir comme d'un Rideau , pour gagner le fossé à la sape ; d'autant plus qu'il est presque tout de terre rapportée , & que le Rocher , au-dessous paroît fort traitable. Ensuite le fossé n'est défendu que par trois Pieces de canon , parce que les flancs du Bastion sont si petits , qu'ils ne peuvent en contenir davantage. A l'entrée du Fort , sous le Rampart , est un assez beau Corps-de-Garde & bien vouté , mais que l'Autheur ne croit pas à l'épreuve de la bombe. L'unique souterrain est le Magasin à poudre. Il y a , dans le Château , deux belles Citernes ; & l'on peut encore tirer de l'eau de la Fontaine de Saint Antoine , qui est au Mont Brésil , où l'on ne peut aller qu'en passant par le Fort , parce que la Côte de l'Ouest est bordée de batteries à peu près comme celle de l'Est , & que la partie du Sud est escarpée en falaises inaccessibles. Aussi le Fort n'a-t-il de ce côté-là , qu'une simple clôture. Sur le haut du Mondrain de l'Est , on voit deux Tours nommées *Facha* , où l'on entretient sans cesse une Sentinelle , pour découvrir les Vaisseaux qui approchent de l'Isle , & pour marquer leur nombre , par ce-

EREZIER,
1714.

Autres Ouv
vrages d'An
gra

FREZIER.

1714.

lui des Pavillons qu'il montre successivement.

A l'égard du corps de la Place, elle est revêtue d'une chemise de bonne Maçonnerie, sur laquelle est un Parapet de même matiere, & de six ou sept pieds d'épaisseur. La défense des Bastions est rasante, on y compte environ vingt pièces de canon ; & le Magasin contient, dit-on, quatre mille armes.

Port Saint
Sebastien.

Le Château de San-Juan n'ayant été bâti par les Espagnols, à l'Ouest du Port, que pour commander à la Terre, les Portugais ont élevé ensuite, du côté de l'Est, un petit Fort nommé Saint Sebastien, pour dominer sur la Rade. C'est un quarré de Maçonnerie, d'environ soixante toises de face, qui a son entrée du côté de la terre, avec un petit fossé ; & du côté de la Mer, une batterie en angle saillant au-devant de la courtine, défendue par les faces des petits Bastions. Au-dessous de celle ci, à fleur d'eau, on en voit une autre, disposée suivant le contour du Rocher, qui bat très avantageusement dans la Rade & dans le Port. Toutes les batteries, sur-tout celle de Saint Antoine, sont bien garnies d'Artillerie, mais en mauvais ordre. On y

compte plus de deux cens pièces de canon de fer, & une vingtaine de fonte. Pour la garde de cette Place, le Roi de Portugal entretient ordinairement deux cens hommes, dont la paye n'est que d'environ trente-six livres de monnoie de France. Aussi paroissent-ils fort misérables; mais l'Isle peut fournir, au besoin, six mille hommes capables de porter les armes, suivant le dénombrement qui s'en fit lorsqu'ils s'assemblerent, pour s'opposer à la descente de M. du Guay-Trouin, qui se présenta devant l'Isle, & qui prit ensuite celle de Saint George (4).

FREZIER.

1714.

Artillerie
& Garde de
la Place,

Quoique Tercere soit la meilleure des Açores, les Habitans d'Angra sont fort pauvres. Ils n'ont pas d'autre Commerce, que celui du bled, & d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne. Mais la rareté de l'argent ne les a point empêchés d'orner beaucoup leur Ville. Les Maisons n'ont qu'un étage. Elles sont plus propres au-dehors que riches en meubles. Les Eglises y sont d'un goût qui tient du grand, par les beaux Perrons, les Plates-formes, & les Corrydors qui en préparent l'entrée, particulièrement la Cathédrale, qui se nomme, en langage du Pays, la Sé, ou

Description
de la Ville
d'Angra.

San-Salvador. Les plus belles du second ordre sont celles des Cordeliers ou de Saint François, & celle des Jésuites, dont la Maison s'éleve au-dessus de tous les autres Bâtimens de la Ville. Il y a deux autres Couvens de moindre apparence. A quatre Couvens d'Hommes, répondent quatre Couvens de Femmes; sans parler d'un grand nombre de Chapelles (5). Quoique la Ville ne soit pas dans un plan bien égal, ni percée régulièrement, elle est agréable, & rafraîchie par quelques bonnes Fontaines qui sont distribuées dans chaque Quartier. Un ruisseau, qui la traverse, sert à plusieurs Moulins, dont la plûpart sont au-dessus des murs. On y voit aussi un ancien Fort, que le voisinage des Moulins a fait nommer *Fort dos Moinhos*, & qu'on appelle quelquefois *Caza da Polvora*, parce qu'il sert aujourd'hui de Magazin à poudre. C'est un quarré de Maçonnerie, de quinze toises de face, flanqué, à l'Antique, d'une demie Tour sur le milieu de chaque côté. De-là, on découvre toute la Ville; & le mélange de Terre, de Mer, d'Edifices & de verdure, forment une perspective fort riante.

Du côté de la Campagne, la Ville est d'ailleurs fans enceinte, & fans aucune fortification détachée. On pourroit y venir par terre, en débarquant à *Porto Judeo*, ou à *Saint Martin*, qui en font à deux ou trois lieues, à l'Est & à l'Ouest, & où le mouillage est bon, avec peu de défense. Mais le Roi de Portugal tire si peu d'avantage de ces Isles, que l'Auteur n'en trouve pas la possession digne d'envie. Elles ne produisent rien de plus recommandable qu'un peu de blé, & quantité de ces Oiseaux qu'on nomme *Canariens*, ou *Sereins*. Quoiqu'ils y soient plus petits que ceux qu'on élève en France, ils ont la voix incomparablement plus forte.

Après avoir fait de l'eau, du bois, de la farine & du vin, avec quelques provisions de Bœufs, de Volailles & de Légumes, la Mariane remit en Mer le 18. de Juillet. L'Isle de *Saint Michel*, dont elle eut la vûe le 20, parut, au Sud-Est, comme divisée en deux Isles, au milieu desquelles on voyoit plusieurs petits Mondrains qu'on auroit pris pour des Ilots, si l'on n'avoit sçu qu'elles étoient contigues, par une Terre basse, qui est noyée lorsqu'on la voit de quatre lieues au large. On fit

FREZIER.

1714.

Elle peut
être attaquée
par Terre.

Observations
sur les Basses
de cette Mer.

FREZIER.

1714.

Témoignage
d'un Capitaine
Portugais.

voile , à l'Est , à la distance de dix ou douze lieues de la Pointe du même côté , sans craindre une Basse que les Cartes marquoient sur cette route , à dix ou douze lieues de cette Pointe : sur quoi l'Auteur observe , qu'on se feroit bien gardé de cette manœuvre , si l'on n'eût appris d'un Capitaine Portugais , fort expérimenté , que de toutes les Basses , qui se trouvent sur les Cartes autour des Açores , il n'y a que celle des Formigas , qui soient entre Sainte Marie & Saint Michel. Les autres ne sont proprement que des haut-fonds , sur lesquels on ne trouve pas moins de quarante ou cinquante brasses d'eau. Mais le Capitaine avoit averti que dans ces endroits la Mer étoit beaucoup plus agitée. Il n'exceptoit pas même les trois ou quatre Basses marquées à l'Ouest , environ soixante lieues au large , sur lesquelles on trouve beaucoup de Poisson que les Insulaires vont pêcher tous les jours. On peut l'en croire , ajoute M. Frezier , d'autant plus que le Docteur Halley les a supprimées dans sa Carte ; ce qu'il n'a pu faire sans de fortes raisons , puisqu'il ne s'agit pas moins que de la perte des Vaisseaux qui la suivroient avec confiance (6).

Le Capitaine Portugais assuroit encore, que lui-même & les Capitaines Portugais, qui vont chaque année au Brésil, s'étoient convaincus, dans tous leurs Voyages, que sous la Ligne, vers le Nord du Cap Saint Augustin, il n'y a aucune des saletés qu'on trouve marquées dans les Cartes, à l'exception du *Pennon de S. Pedro*, qui est un Rocher à peu près rond, élevé hors de l'eau d'environ cinquante à soixante brasses, & qui n'ayant pas moins de quatre cablures de diamètre, se fait remarquer à quatre ou cinq lieues de distance. Mais outre cette facilité de le voir, il est d'autant moins dangereux, qu'en faisant sonder à l'entour, on a vérifié (7) qu'il n'y a point de fond.

Des vents favorables qui commencerent à *mi-Canal* des Açores & de la Terre-ferme, firent arriver la *Mariane* à l'embouchure du Détroit de Gibraltar, le 31 de Juillet, sans aucune erreur sensible; d'où M. Frezier conclut que ces Îles sont bien situées dans le grand flambeau de Mer. En passant dans le Détroit, il entendit plusieurs coups de canon de Ceuta, assiégée de-

(7) Pages 289 & 290.

FREZIER.

1714.

puis plus de trente ans par les Maroquins ; & vers le soir , il découvrit les feux de leur Camp. Enfin , le 17 d'Août , il entra heureusement dans le Port de Marseille (8).

(8) Page 291.





me de Cartes & de Plans,
dressés sur les Observa-
tions de son Chef. La tra-

tion. Chez de Lormel ,
1750, in-12 4 vol.

§ IX.

VOYAGE

DE GEORGE ANSON,

Autour du Monde par le Sud-Ouest.

LES motifs de cette fameuse Expédition ayant été les mêmes, qui avoient conduit tant de fois les Anglois à la Mer du Sud, c'est-à-dire, l'espérance d'affoiblir l'Espagne, en attaquant cette Couronne à la principale source de ses forces, il seroit inutile d'entrer dans un nouveau détail de Politique, qui appartient moins au Recueil des Voyages qu'à l'Histoire Générale de l'Europe. Mais on peut remarquer, sans offense, qu'il y a peu d'entreprises de cette nature, qui aient été publiées avec plus d'éclat, & que l'Ecrivain du Journal (9) semble avoir

INTRODUCTION.

(9) C'est M. Walter, Aumônier de l'Escadre. Sa Préface est une pièce étudiée, dans laquelle il s'efforce d'inspirer le goût des mêmes entreprises à tous les Anglois. Il a joint à son récit, un grand nombre de Cartes & de Plans, dressés sur les Observations de son Chef. La tra-

duction de son Ouvrage, qui avoit paru d'abord en Hollande, a été réimprimée à Paris, avec des corrections qui la rendent plus exacte, & une extrême propreté dans toutes les parties de l'exécution. Chez de Lormel, 1750, in-12 4 vol.

~~INTRODUCT.~~ rapporté toutes ses vûes à l'honneur de sa Nation. Cependant , ceux qui en ont pris occasion de traiter son Ouvrage de Roman , n'ont pû faire tomber ce reproche que sur quelques Descriptions affectées , ou sur un petit nombre de raisonnemens & de conjectures , qui paroissent venir de l'orgueil du triomphe. Les soupçons ne peuvent tomber sur la vérité des faits , dans un récit dont tous les Témoins existent encore , & contre lequel on n'a point appris , jusqu'à présent , que personne ait réclamé. Ainsi , faisant profession de ne s'attacher qu'à la Partie historique , on ne balance point à donner cet Extrait pour un des plus curieux & des plus instructifs qui aient paru dans ce Recueil.

Départ &
Forces de l'Es-
cadre Angloi-
se.

L'Escadre Angloise mit à la voile le 18 Septembre 1740 ; composée (10)

(10) Les Vaisseaux étoient le Centurion , de soixante pieces de canon & de quatre cens hommes d'Equipage, commandé par M. Anson, Chef d'Escadre ; le Gloucester , de cinquante pieces & de trois cens hommes , commandé par Richard Norris ; le Severe , de même force que le Gloucester , sous les ordres d'Edouard Legg ; la Perle , de quarante pieces de canon ,

& de deux cens hommes , commandé par Mathieu Mitchel ; le Wager , de vingt-huit pieces & de cent soixante hommes , sous le commandement de Dandy Kid. La Chaloupe , nommée le Tiyal , étoit de huit pieces & de cent hommes , commandée par Jean Murray. Les deux Navires d'avitaillement étoient des Pinques ; la plus grande , de quatre cens tonneaux ;

de cinq Vaisseaux de guerre, une Chaloupe armée, & deux Bâtimens de transport pour les vivres. Divers embarras, qui ont peu de rapport à cette expédition, & l'obstacle continuel des vents contraires, lui firent employer quarante jours, pour se rendre à l'Isle de Madere (11), quoique souvent ce trajet n'en prenne pas plus de dix ou douze. M. Anson apprit du Gouverneur de cette Isle qu'on y avoit vu depuis quelques jours, à peu de distance des Côtes, sept ou huit Vaisseaux de Ligne, qu'on avoit pris pour des François ou des Espagnols. Il ne douta point que cette Flotte ne fût destinée à traverser son entreprise; & la suite des événemens le convainquit qu'elle étoit la fameuse Escadre Espagnole.

Elle étoit composée par la Flotte Espagnole de Don Pizarro.

& l'autre, de la moitié de cette charge. Outre l'Équipage de ces Navires, il y avoit, à bord de l'Escadre, quatre cens soixante-dix Invalides & Soldats de Marine, commandés par le Lieutenant Colonel Cracherode. La santé du Capitaine Norris l'ayant obligé à Madere, d'abandonner son Emploi, il fut remplacé par le Capitaine Mitchel, qui le fut par le Capitaine Kidd; & le Capitaine Murray ayant suc-

cédé sur le *Wager* au Capitaine Kidd, le commandement du *Tyrul* fut donné au Lieutenant Chaap. *Voyage d'Anson, Tome I, pages 35 & 45.*

(11) L'Auteur remarque qu'il trouva la longitude Occidentale de Madere, à compter de Londres, entre dix-huit degrés trente minutes, & dix neuf degrés trente minutes, quoique les Cartes la placent dans le dix-septième degré.

ANSON.

1740.

qui étoit commandée par Dom Joseph Pizarro. Mais, loin de nuire aux Anglois, elle ne causa de chagrin qu'à ceux qui l'avoient armée dans cette vûe (12).

Rendez-vous
donné dans
l'Île Sainte
Catherine.

Saint Jago, une des Isles du Cap Verd, étoit le premier rendez-vous que M. Anson avoit donné aux Vaisseaux de son Escadre, si quelque accident venoit à les séparer; mais en partant de Madere, le 3 de Novembre, il considéra que la saison étoit déjà fort avancée; & pour ne pas s'exposer à de nouveaux retardemens, il nomma, au lieu de Saint Jago, l'Isle de Sainte Catherine, sur la Côte du Brésil. En faisant route vers cette Isle, les Anglois observerent que la direction des vents alisés différoit beaucoup de celle qu'ils avoient cru leur trouver, quoiqu'ils eussent fondé leur attente sur le sentiment de tous les Auteurs qui ont traité de ces vents,

Différences
dans la direc-
tion des Vents
alisés.

(12) Après avoir essuyé toutes sortes de desastres, pendant cinq ou six ans, un seul de ses Vaisseaux, nommé l'Asie, rentra au Port de la Corogne en 1746. On trouve ici la plupart des Aventures de cette malheureuse Flotte, sur-tout la conspiration d'un

Indien, nommé Orellana, qui étant à bord de l'Asie, avec dix ou onze de ses Compagnons, entreprit de se rendre Maître du Vaisseau, tua un grand nombre d'Espagnols, & périt les armes à la main. *Tome I, Chapitre III.*

& sur l'expérience des Navigateurs (13).

Le 20 de Novembre , après avoir congédié un des Navires d'Avitaillement , qui fut pris par les Espagnols en voulant se rendre aux Barbades , les Capitaines de l'Escadre représenterent au Commandant qu'ils avoient quantité de Malades à bord. On n'y trouva point d'autre remede , que de faire six ouvertures à chaque Vaisseau , pour donner plus de passage à l'air sous les Ponts ; d'où l'Auteur prend occasion de faire sentir , par des reflexions fort justes , combien il est important de veiller à la conservation de la vie & de la santé des gens de Mer , & d'encourager ceux qui

(13) Le Docteur Halley , dans son *Traité des Vents alisés*, qui regnent dans la Mer d'Ethiopie , & dans l'Océan Atlantique , dit que depuis le vingt huitième jusqu'au dixième degré de latitude Septentrionale , il regne généralement un vent frais du Nord-Est , qui , du côté de l'Afrique , va rarement plus à l'Est que l'Est Nord-Est , ou plus au Nord que le Nord-Nord-Est : mais que du côté de l'Amérique le vent est tant soit peu plus Oriental , quoique de ce côté même , il saute fréquemment d'un ou de deux rhumbs au

Nord. Il ajoute que depuis le dixième degré jusqu'au quatrième de latitude Septentrionale , il regne des calmes & des travades , & que depuis le quatrième degré jusqu'au trentième de latitude Méridionale , les vents soufflent presque toujours entre le Sud & l'Est. Les Anglois de l'Escadre comptoient sur cette Doctine ; mais ils éprouverent les différences suivantes : quoique le vent fût Nord Est vers le vingt-huit degré de latitude Septentrionale , cependant depuis le vingt-cinq jusqu'au dix-huitième degré de la même latitude , il ne passa

ANSON.
1740.

proposent de nouvelles méthodes pour rafraîchir & purifier l'air dans les Vaisseaux (14).

Banc d'Abrolhos. Les Anglois le trouvent.

Après avoir passé la Ligne, le 28 de Novembre, à vingt-sept degrés cinquante-neuf minutes de longitude Occidentale de Londres, on se trouva le 10 du mois suivant au bord du fameux Banc, que la plupart des Cartes nomment Abrolhos, plus dangereux apparemment vers le milieu, mais qui l'est

pas une seule fois l'Est vers le Nord, & il resta presque toujours vers le Sud. A la vérité, depuis le dix-huitième degré jusqu'au sixième & vingt minutes, il fut au Nord de l'Est, mais pas entièrement; ayant tourné pendant quelque temps à l'Est Sud Est. De-là, environ jusqu'à la hauteur de quatre degrés quarante-six minutes de la même latitude, il fut très variable. Il venoit tantôt du Nord-Est, se tournoit ensuite au Sud-Est, & souvent il faisoit calme tout plat, avec un peu de pluie & des éclairs. Ensuite il resta presque toujours variable entre le Sud & l'Est, jusqu'à sept degrés trente minutes de latitude Méridionale, & se maintint après cela entre le Nord & l'Est, jusqu'à quinze degrés treize minutes de la

même latitude; puis fut Est & Sud-Est jusqu'à vingt & un degrés trente sept minutes. Mais après cela, même jusqu'à la latitude de vingt-sept degrés quarante-quatre minutes, il ne souffla pas une seule fois entre le Sud & l'Est, quoiqu'il parcourût tous les autres points du Compas. Mais comme l'Escarpe n'étoit guères éloignée des Côtes du Brésil, cette proximité sert peut-être d'explication au dernier point. L'Auteur croit que ces observations fort importantes, non seulement pour tenir les Navigateurs en garde, mais encore pour contribuer à terminer le grand différend sur la cause des Vents alisés & des Moussons. Pages 95 & précédentes.

(14) Ibid, pages 95 & suivantes.

si peu , à trente-six degrés trente minutes de longitude & à vingt de latitude Méridionale , qu'on n'y trouva pas moins de trente-sept brasses de fond. Elles allèrent ensuite en augmentant , jusqu'à quatre-vingt-dix ; & le fond se déroba tout d'un coup à la sonde , quoique la ligne fût de cent cinquante brasses. Suivant les Estimes , on étoit alors à quatre-vingt lieues (15) du Cap Frio. Au de-là du seizième degré de latitude Méridionale , l'Escadre tomba dans un Courant violent qui alloit vers le Sud , & qui suivant la Côte du Brésil , s'étendoit même jusqu'au Midi de la Rivière de Plata. Il faisoit quelquefois jusqu'à trente milles en vingt-quatre heures ; & l'on vérifia même que dans cet intervalle , il en avoit fait une fois quarante. L'Auteur observe que s'il est causé , comme il y a beaucoup d'apparence , par le mouvement de l'eau , qui , poussée sur la Côte du Brésil par le vent alisé de la Mer d'Ethiopie , cherche à s'échapper , on peut supposer naturellement que la direction en est déterminée par le gisement de la Côte ; & cette remarque serviroit d'autant mieux à l'explication de tous les autres Courans ,

Courans &
leur explication.

(15) Dans tout cet Extrait , les lieues sont de vingt & un degrés.

ANSON.
1740.

qu'on n'en connoît pas de considérables à une grande distance des terres; & si l'on pouvoit la poser pour principe, il seroit toujours facile de corriger l'Estime par la latitude observée (16).

Les Anglois
arrivent à
l'Isle Sainte
Catherine.

Les maladies qui se faisoient ressentir, sur tous les Vaisseaux de l'Escadre, & qui sont ordinaires dans ces Climats chauds, étoient des fievres ardentes; mal terrible, non-seulement dans ses premiers symptômes, mais dans ses suites mêmes, qui sont très-souvent mortels pour les Convalescens. Ils en conservent ordinairement une dysenterie opiniâtre, & des Tenesmes qui les empêchent long-temps de reprendre leurs forces. Ce désordre croissant de jour en jour, les Anglois se crurent fort heureux, le 18 de Décembre, d'avoir découvert la terre du Brésil. La Côte, qui paroît haute & montueuse, court entre l'Ouest & l'Ouest-Sud-Ouest. On aperçoit, à la distance d'environ dix lieues, un Pays plus bas, qui s'étend vers l'Ouest-Sud-Ouest, & qu'on reconnoît bien-tôt pour l'Isle de Sainte Catherine. Les Anglois passèrent entre sa Pointe Septentrionale & celle d'une Isle voisine, qui se nomme Alvaredo. Ils lais-

ferent tomber l'ancre sur douze brasses, à trois milles de la premiere & six de l'autre. Deux Forts, qu'ils apperçurent devant eux, leur parurent destinés à fermer le passage entre l'Isle Sainte Catherine & le Continent. Avec le secours d'un Pilote Côtier, qu'ils demanderent au Gouverneur, ils allerent mouiller sur cinq brasses & demie dans une Baye du Continent, large & commode, que les François appellent *Bon-Port*. Le lendemain ils remirent à la voile, pour se placer au-de-là des deux Forts, qui se nomment Santa Cruz & Saint Juan. Dans cette position, ils se promirent, des Portugais, tous les secours qu'ils pouvoient attendre d'une Couronne amie de l'Angleterre.

Les changemens qui sont arrivés dans l'Isle de Sainte Catherine, depuis les descriptions que d'autres Voyageurs en ont publiées, portent l'Auteur à rendre compte de ses Observations, en faveur des Vaisseaux Anglois qui peuvent y toucher en faisant voile à la Mer du Sud. Cette Isle, si l'on en croit les Habitans, n'est large que d'environ deux lieues; mais elle en a neuf de longueur. Sa situation est à quarante-neuf degrés quarante-cinq minutes de longitude Occidentale de Londres. Elle s'étend depuis

Description
de cette Isle

ANSON.
1740.

quarante-sept degrés trente-cinq minutes, jusqu'au vingt-huitième degré de latitude Méridionale. Quoique les terres en soient hautes, on ne la découvre pas aisément à la distance de dix lieues, parce que, dans cet éloignement, elle est obscurcie par le Continent du Brésil, dont les Montagnes sont extrêmement hautes; mais à mesure qu'on en approche, on la distingue sans peine, à plusieurs petites Isles entre lesquelles elle est située, & qui s'étendent à l'Est. La meilleure entrée du Port est entre la Pointe & l'Isle Alvoredó, où les Vaisseaux peuvent hardiment pénétrer, avec le seul secours de la sonde. M. Frezier, suivant la remarque de l'Auteur, a donné un Plan de l'Isle Sainte Catherine, de la Côte voisine & des petites Isles d'alentour; mais il s'est trompé en donnant, à l'Isle d'Alvoredó, le nom d'Isle de Gal; la dernière de ces Isles étant sept ou huit milles au Nord-Ouest de l'autre, & d'ailleurs beaucoup plus petite. Il désigne, par le nom d'Alvoredó, une Isle située au Midi de Sainte Catherine. Il oublie l'Isle de Masagura. Son Plan est d'ailleurs exact.

L'entrée du Port, du côté du Nord, a de largeur environ cinq milles. Il

est à huit milles de l'Isle Saint Antoine ; & la direction , depuis son entrée jusqu'à cette Isle est Sud-Sud-Ouest demi-Quart à l'Ouest. Vers le milieu de l'Isle , il est resserré par deux Pointes , qui forment un Canal d'un quart de mille. Pour défendre ce passage , on avoit commencé à construire une Batterie sur la Pointe , du côté de l'Isle. Mais cet ouvrage paroît inutile , dans un Canal , qui n'ayant que deux brasses de profondeur , ne peut recevoir des Bâtimens capables de former une attaque. D'ailleurs , le passage ordinaire , au Nord de l'Isle , est si large & si sûr , qu'une Escadre y peut toujours entrer malgré les Forts , quand le vent vient de la Mer. Outre la Batterie de la Pointe , on avoit commencé à construire trois autres Forts pour défendre l'entrée du Port. Le premier , nommé le Saint Juan , est sur une Pointe de Sainte Catherine , du côté de l'Isle aux Perroquets ; le second , en forme de demie lune , est sur l'Isle de Saint Antoine , & le troisième , qui a l'air d'une Forteresse régulière , est sur une Isle peu éloignée du Continent. C'est la résidence du Gouverneur.

Ses Produ-

Le terroir de Sainte Catherine est tions,

ANSON.

2740.

si fertile, que de lui-même il produit des fruits. Il est couvert d'une forêt d'arbres toujours verts, mais entremêlés de ronces, d'épines & d'arbrisseaux, qui forment ensemble un fourré si épais, qu'il n'est pas possible de le traverser. On y trouve néanmoins quelques sentiers, que les Habitans ont ouverts pour leur commodité. Ces passages, & quelques terres défrichées, sur le bord de la Mer, du côté qui regarde le Continent, sont les seuls endroits de l'Isle qui soient découverts. Les Bois, composés d'arbres & d'arbristes aromatiques, y rendent une odeur charmante; mais, dans les lieux où la terre est libre, les fruits & les plantes de tous les autres Pays croissent presque sans culture. Aussi n'y manque-t-on point d'Ananas, de Pêches, de Raisins, d'Oranges, de Limons, de Citrons, de Melons, d'Abricots, ni de Bananes. Les Oignons & les Patates, qui s'y trouvent dans la même abondance, sont d'un secours extrême pour les Vaisseaux. On vante moins les autres vivres. Ce sont quelques chétifs Bœufs, qui ressemblent à des Bulles, mais dont la chair est molasse & d'un goût désagréable; ce qui vient apparemment des Calbasses fau-

vages, qui leur servent de nourriture. Les Faïsans, qu'on y peut prendre en grand nombre, sont aussi d'un goût moins délicat que les nôtres. Cependant le Port fournit différentes sortes de Poissons exquis, dans quantité de petites Anses sabloneuses, où la senne se tire facilement.

ANSON.

1740.

L'eau de l'Isle, comme celle de la Terre-ferme qui se présente vis à-vis, est d'une bonté admirable, & se conserve fort bien sur Mer. Pendant les premiers jours, elle travaille dans les Baïques, avec une puanteur insupportable, & d'abord elle se couvre d'une écume verdâtre; mais bien-tôt cette écume se précipitant au fond, l'eau devient fort douce & fort claire. Les François, qui dans leurs Voyages à la Mer du Sud, pendant le regne de la Reine Anne, mirent cet Aiguade en réputation, se fournissoient ordinairement d'eau & de bois dans la Baye de Bon-Port, du côté du Continent: mais elle n'est excellente, que pour les Vaisseaux qui n'y doivent pas faire un long séjour. L'Escadre Angloise fit de l'eau dans l'Isle même de Sainte Catherine, vis-à-vis celle de Saint Antoine. A l'égard du Climat, on peut s'imaginer que les Bois & les Montagnes, dont

Eau & Climat de Sainte Catherine.

ANSON.

1740.

le Port est environné , font un grand obstacle au mouvement de l'air. D'un autre côté , les vapeurs qui s'élèvent d'un Sol fort gras , & d'une prodigieuse quantité de végétaux de toute espèce , sont assez épaisses pour couvrir l'Isle , pendant toute la nuit , & pendant une partie de la matinée , d'un brouillard qui ne se dissipe que par la force du Soleil , ou par celle de quelque vent de Mer qui le chasse. Les Anglois trouverent si peu de secours contre leurs maladies , dans un lieu si mal sain , qu'ils y furent attaqués de nouvelles fièvres , accompagnées des plus dangereuses dyssenteries. L'Auteur n'oublie pas , entre leurs incommodités , une prodigieuse quantité de Moustiques qui les tourmentoient pendant tout le jour , & dont la piquûre est beaucoup plus venimeuse que celle des Cousins de l'Europe. Après leur retraite , ils sont remplacés vers le coucher du Soleil , par un nombre infini de petites Mouches , presque invisibles , mais très incommodes par leur bourdonnement , & par leurs piquûres , qui causent des tumeurs , suivies d'une demangeaison fort cuisante. En un mot , tout ce que l'Isle de Sainte Catherine a d'intéressant pour la Na-

vigation, c'est qu'elle offre un lieu de relâche & de rafraîchissement aux Vaisseaux, qui veulent se rendre dans la Mer du Sud. Elle a servi long-temps de retraite à des Vagabonds, ou des Bannis, qui s'y réfugioient de divers endroits du Brésil, & qui, sans renoncer à la qualité de Sujets du Portugal, n'étoient soumis néanmoins qu'à l'autorité d'un Capitaine, qu'ils nommoient entr'eux. Comme ils étoient dans l'abondance des provisions, mais qu'ils manquoient d'argent, ils pouvoient subsister sans aucun secours de la part des Colonies voisines, & leur pauvreté ne tentoit pas les Gouverneurs de les faire rentrer sous le joug. Cette situation les rendoit fort humains pour les Vaisseaux Etrangers, qui abordoient à leur Isle. Ils leur donnoient des vivres; ils en recevoient des habits; & de part & d'autre on étoit content de cet échange. Mais depuis que les Portugais ont reconnu tous les avantages qu'ils pouvoient tirer du Brésil (17), ces honnêtes Bandits ont été

[ANSON.

1740.

Pourquoi cette Isle a-t-elle changé de Gouvernement.

Observations sur les avantages que les Portugais tirent aujourd'hui du Brésil.

(17) L'Auteur assure qu'ils n'ont découvert, qu'au commencement de ce siècle, que le Brésil, dont ils n'avoient jusqu'alors estimé que les plan-

tations, contenoit une prodigieuse quantité d'or & de diamans. Il n'y a guères plus de quarante ans, dit-il, qu'on a transporté de l'or du Brésil.

ANSON.

1740.

contraints de souffrir, dans leur Isle, l'établissement d'une nouvelle Colonie, & de se soumettre aux Loix d'un autre Gouvernement. Au lieu d'un Capitaine, qui étoit couvert des haillons & qui alloit nuds pieds, ils ont à pré-

Europe. On en trouva d'abord dans des Montagnes peu éloignées de *Rio-Janeiro*. Ensuite, on en découvrit dans d'autres Provinces. Lorsque les pluies ou les Rivières ont coulé pendant quelque temps dans un endroit, on est toujours sûr d'y trouver de l'or. Les eaux séparent ce métal de la terre, & le déposent dans le sable de leur lit, ce qui épargne la peine & la dépense de creuser; de sorte que ceux qui peuvent faire perdre à une Rivière son ancien lit, en détournant le cours de ses eaux, doivent compter sur un profit sûr. Il suit de là qu'à parler proprement, il n'y a point de mines d'or dans le Brésil. C'est ce que le Gouverneur de Rio-Grande assura positivement à M. Anson, dans plusieurs visites qu'il lui fit pendant son séjour à Sainte Catherine. Le soin de chercher de l'or, dans le lit des Rivières & des Torrens, & celui de le laver, est confié à des Esclaves Nègres, sous la seule condition de

rendre chaque jour à leurs Maîtres la huitième partie d'une once d'or; & s'ils ont le bonheur ou l'habileté d'en trouver d'avantage, le surplus leur appartient. On a vu des Nègres devenir assez riches pour acheter eux-mêmes des Esclaves; & dans cette fortune même, leur Maître n'a pas d'autre droit sur eux que de continuer d'en exiger un huitième d'once par jour; ce qui revient environ à neuf schellings d'Angleterre. On peut juger par le montant du Quint, qui revient au Roi, combien d'or est transporté, par an, du Brésil à Lisbonne. Ce Quint a été estimé en dernier lieu, à cent cinquante Arobes par an, chacune de trente-deux livres, poids de Portugal. En mettant l'once, que les Anglois nomment *de Troy*, à quatre livres sterling, c'est à peu près trois cens mille, & par conséquent la somme totale, dont ce capital est le cinquième, montera à un million & demi de livres sterling. D'ailleurs, par la

font l'honneur d'être commandés par un Officier de considération. Celui que les Anglois y trouverent, se nommoit Dom José-Sylva de Paz, Brigadier des Armées du Roi de Portugal, homme intéressé, qui vendoit fort cher aux Etrangers ses moindres faveurs, & qui leur faisoit regretter le caractère & le regne des Bandits. Cependant, le Port de Sainte Catherine étant le plus sûr

ANSON.

1740.

proximité de la Riviere de Plata, il se fait, entre les Portugais & les Espagnols, un grand Commerce de Contrebande, dont la principale branche consiste à changer de l'or pour de l'argent. On ne croit pas se tromper en évaluant cet échange, qui se fait à Buenos Ayres, à un demi-million: ce qui feroit monter la somme totale de l'or, qui sort chaque année du Brésil, à deux millions de livres sterling.

Les Diamans du Brésil, dont l'Auteur ne fait pas remonter la découverte à plus de vingt ans, se trouvent précisément comme l'or, dans le lit des Rivières & dans des Ravins, mais seulement en quelques endroits, & moins généralement que l'or. On ne pouvoit se persuader que ce qui avoit toujours été méprisé comme de simples cailloux, contiât de

si précieuses richesses. Le Roi de Portugal, craignant que la quantité n'en diminuât le prix, établit une Compagnie qui a le droit exclusif de chercher des Diamans dans toute l'étendue du Brésil; & pour mettre un frein à l'avidité de cette Compagnie même, il lui est rigoureusement défendu d'employer plus de huit cens hommes à ce travail. Enfin, l'Auteur ajoute que par ordre du Roi, on a dépeuplé une grande Ville & un grand District, proche du lieu où les Diamans se trouvent, & que les Habitans ont été forcés d'aller s'établir dans d'autres parties du Pays, dans la seule crainte que succombant à la tentation de chercher des Diamans, ils n'en fissent un Commerce de Contrebande. *Voyage d'Anson, Tome I, pages 141 & précédentes.*

ANSON.

1740.

& le meilleur de cette Côte, l'Auteur juge que si les richesses des Colonies voisines répondent à ce qu'on s'en promet, cette Isle deviendra bien-tôt la principale Colonie du Brésil, & son Port, le plus considérable de toute l'Amérique Méridionale (18).

1741.

Navigation
de l'Escadre
jusqu'au Port
Saint Julien.

La saison, qui devenoit de jour en jour moins favorable pour doubler le Cap de Horn, faisoit souhaiter impatiemment aux Anglois de remettre à la voile. Diverses réparations, nécessaires à l'Escadre, les retarderent jusqu'au 18 de Janvier. En partant de l'Isle Sainte Catherine, ils quittoient le dernier Port ami où ils s'étoient proposé de toucher; & le reste de leur course ne leur offroit plus que des Côtes ennemies, ou désertes, dont ils ne pouvoient espérer aucun secours. D'ailleurs, en tirant vers le Sud, ils alloient vers des climats orageux, où la crainte des tempêtes, & le seul danger d'être dispersés, exigeoient de grandes précautions. Après avoir réglé les rendez-vous, M. Anson considérant qu'il pouvoit arriver à son propre Vaisseau de se perdre, ou d'être mis hors d'état de doubler le Cap de Horn, com-

Instructions
données aux
Capitaines.

mença par établir que l'une ou l'autre de ces disgrâces ne feroit point abandonner le projet de l'Expédition. Les instructions des Capitaines portoient qu'au cas de séparation, le premier rendez-vous seroit la Baye ou le Port de Saint Julien, dont ils avoient la description dans le Journal du Chevalier Narborough. Ils devoient charger autant de sel qu'il leur seroit possible, pour leur propre usage & pour celui de l'Escadre; & si dans l'espace de dix jours, ils n'étoient pas joints par leur Chef, ils devoient continuer la route par le Détroit de le Maire, doubler le Cap de Horn, & passer dans la Mer du Sud, où le premier rendez-vous étoit fixé à l'Isle de Nostra-Senora del Socoro (19). Ils devoient croiser dans ce Parage, en laissant l'Isle à l'Est-Nord-Ouest, jusqu'à la distance de douze lieues, aussi long-temps que leurs provisions de bois & d'eau le permettroient (20). Lorsqu'elles viendroient à manquer, ils devoient relâcher dans l'Isle; ou s'ils n'y trouvoient pas de bon mouillage, & que le temps fût

(19) A quarante-cinq degrés de latitude Méridionale, & à soixante & onze degrés douze minutes de longitude Occi-

dentale du Cap Lézard.

(20) On se garde de supprimer tout ce qui peut servir d'exemple & de leçon pour les Navigateurs.

ANSON.

1741.

trop rude pour leur permettre de faire des bordées , ils devoient gagner promptement l'Isle de Juan-Fernandez , à trente-trois degrés trente-sept minutes de la même latitude. Après avoir fait du bois & de l'eau dans cette Isle , si pendant cinquante-six jours qu'ils devoient y employer à croiser au large , ils n'avoient pas de nouvelles du Chef d'Escadre , ils pouvoient conclure qu'il lui étoit arrivé quelque accident , reconnoître pour leur Commandant le principal Officier des Vaisseaux rassemblés , & regarder comme leur devoir de causer tout le mal possible aux Espagnols par Mer & par Terre. Dans cette vûe , ils ne devoient quitter ces Mers qu'après avoir épuisé leurs provisions & celles qu'ils pouvoient prendre sur l'Ennemi ; avec la précaution néanmoins de s'en réserver assez pour se rendre dans la Riviere Tigris , proche de Canton , sur la Côte de la Chine , d'où ils se hâteroient de retourner en Angleterre. La Pinque *Anna* , qu'il étoit impossible de décharger encore , eut les mêmes rendez-vous & les mêmes ordres.

Erreurs qui
viennent des
Courans.

Le lendemain du départ , & jusqu'au 23 , on eut des alternatives de bon & de mauvais temps , qui furent suivis

d'une violente tempête; mais tous les Vaisseaux de l'Escadre se rejoignirent heureusement, à l'exception de la Pèrle, qui ne reparut qu'un mois après. On continua de gouverner, vers le Sud, avec les mêmes Courans qu'on avoit remarqués avant que d'arriver à l'Isle Sainte Catherine; c'est-à-dire, qu'on étoit chaque jour plus avancé de vingt milles que ne portoit l'Estime. La même erreur continua, sans beaucoup de variation, jusqu'au delà de la Riviere de Plata. On observa même alors que les Courans n'avoient point encore cessé. Il est difficile d'en apporter une raison qui leve tous les doutes. Les Pilotes Anglois ne purent se persuader que cette différence vînt de quelque erreur dans leur Estime. Ils la trouverent plusieurs fois par expérience, lorsque le calme leur permettoit de s'y rapporter (21).

Aussi-tôt qu'ils eurent passé la latitude de la Riviere de Plata, ils trouverent fond, le long de la Côte des Patagons. L'Auteur observe que ces sondes, lorsqu'elles sont bien assurées, sont d'un grand usage, pour reconnoître les lieux (22). Pendant une partie

Utilités des
Sondes.

(21) *Ibid*, page 140.

les fit faire avec plus d'at-

(22) Cette raison, qui tentien &c à de plus gran-

ANSON.

1741.

du temps, on eut la vûe du Cap Blanc (23), qui est la Terre la plus remarquable de cette Côte. De-là, faisant cours vers le Sud, & d'environ trente lieues à l'Est, la profondeur augmenta jusqu'à cinquante brasses, toujours même fond. Alors on s'approcha d'avantage de la Côte, en gouvernant au Sud-Ouest, un peu vers

des profondeurs qu'on ne l'a jamais fait, oblige de donner place ici aux observations des Anglois. A trente-six degrés cinquante-deux minutes de latitude Méridionale, ils trouverent soixante brasses d'eau, fond de sable fin, noir & gris. De-là, à trente-neuf degrés cinquante-cinq minutes, ils eurent depuis cinquante jusqu'à quatre-vingt brasses, même fond que le précédent. Entre cette dernière latitude & quarante-trois degrés seize minutes, fond de sable fin gris, & les mêmes profondeurs, excepté qu'une ou deux fois ils ne trouverent que quarante brasses. Ensuite, pendant un demi degré, toujours quarante brasses, fond de gros sable & de coquilles brisées. Alors, ils se trouverent à la vûe & à sept lieues des Terres: après quoi, s'éloignant de la Côte, ils trouverent differens fonds;

d'abord de sable noir; ensuite de vase; & après, fond raboteux & pierreux; mais enfin, parvenus à quarante-huit brasses, ils eurent un fond vaseux, jusqu'à la latitude de quarante-six degrés dix minutes. Ils revinrent alors à trente six brasses, & côtoyerent la Terre jusqu'à ne plus trouver que douze brasses, toujours fond de petites pierres & de cailloux. *Ubi supra, pages 161 & suivantes.*

(23) A quarante six degrés cinquante-deux minutes de latitude, & à soixante-six degrés quarante-trois minutes de longitude Occidentale de Londres. L'Auteur donne deux Vûes de ce Cap, qu'il garantit exactes. Avec ces secours, dit-il, on ne peut manquer de le reconnoître. Mais de quelque utilité que soient ces Plans, il est impossible de les donner tous dans ce Recueil.

l'Ouest,

l'Ouest, & le fond se trouva par-tout de sable, jusqu'à ce qu'on n'eût plus que trente brasses. Là, on revit la Terre, à huit lieues de distance, & quarante-huit degrés trente & une minutes de latitude; & le même jour, au soir, 17 de Février, on jeta l'ancre, à la vûe d'une petite Isle, au Nord-Ouest, & du Mondrain le plus Occidental, à l'Ouest-Sud-Ouest. La marée, dans cet endroit, portoit au Sud, un peu vers l'Ouest. Le lendemain, une heure après avoir levé l'ancre, on fut rejoint par la Perle, qui se félicitoit d'être échappée à la chasse de cinq gros Vaisseaux Espagnols. Cette nouvelle auroit empêché l'Escadre de relâcher au Port de Saint Julien, si l'on n'y avoit été forcé par la nécessité de se radoubier. On mouilla dans cette Baye le 19 au soir (24). Comme c'est un rendez-vous convenable aux Vaisseaux, qui vont à la Mer du Sud, il paroît important, à l'Auteur, de faire connoître la Côte jusqu'au Détroit de Magellan, par une description plus exacte, dit-il, qu'on

L'Escadre
mouille au
Port Saint Julien.

(24) Sur dix-neuf brasses, fond vaseux, mêlé de sable, ayant, à l'Ouest-Sud Ouest, le haut Mondrain, que Naborough a nommé *Wood's Mount*.

ANSON.

1741.

ne la trouve dans les autres Voyageurs (25).

Description
de la Côte ,
jusqu'au Dé-
troit de Ma-
gellan.

On donne le nom de Terre des Patagons à cette Partie de l'Amérique Méridionale qui est au Sud des Etablissmens Espagnols , & qui s'étend depuis ces Colonies jusqu'au Détroit. La Partie Orientale de ce Pays est remarquable , par une propriété qu'on ne connoît dans aucune autre Partie du Globe terrestre : quoique tout le Pays , qui est au Nord de la Plata , soit rempli de bois & d'arbres de haute futaye , tout ce qui est au Sud de cette Rivière est absolument dépourvû d'arbres , à l'exception de quelques Pêchers , que les Espagnols ont plantés dans le voisinage de Buénos Ayres. Sur toute cette Côte , qui a quatre cens lieues de longueur , & aussi loin que les découvertes ont pû s'étendre , on ne trouve que des brossailles dispersées. Mais

(25) L'Auteur donne ici deux points de vûe de la Côte : la première est celle de la Terre des Patagons , au Nord du Port Saint Julien , où est Wood's Mount. L'entrée de la Baye Saint Julien tourne autour de la pointe. La seconde vûe est celle de la Baye même. Il y ajoute un Plan particulier du Port ou du Havre ,

& deux autres vûes ; l'une , qui regarde le haut de la Rivière ; & l'autre qui suppose , au contraire , que le Spectateur , retourné regarde vers l'embouchure. La barre , les bas fonds , & les Canaux étroits où les Chaloupes peuvent passer en basse eau , sont marqués avec beaucoup d'exactitude.

Si ce Pays manque de bois, il abonde en pâturages. Le terrain en est sec, léger & graveleux, entremêlé de grands espaces stériles, & de touffes d'une herbe forte & longue, qui nourrit une immense quantité de bétail. Les Espagnols, qui se sont établis à Buenos Ayres, ayant apporté des Vaches & des Taureaux d'Europe, ces animaux s'y sont tellement multipliés, que personne ne daigne s'en attribuer la propriété. Ils sont devenus la proie commune des Chasseurs, qui les tuent par milliers, pour en prendre uniquement les cuirs & le suif. Cette Chasse est singulière. Les Habitans du Pays, Espagnols, ou Indiens, sont excellens Cavaliers; & l'arme qu'ils employent contre les Vaches & les Taureaux sauvages, est une espee de lance, dont le fer a son tranchant perpendiculaire au bois. Ils montent à cheval, pour leur chasse; ils environnent la bête; & celui qui peut lui gagner la croupe, se hâte de lui couper le jarret. Elle tombe ordinairement du premier coup. Les Chasseurs la laissent dans le même lieu, pour en suivre une autre. Quelquefois une seconde troupe de Cavaliers marche sur leurs traces, pour écorcher les bêtes tuées; mais la plupart aiment

ANSON.

1741.

Multiplication surprenante des Taureaux & des Vaches.

Maniere de les tuer.

ANSON.

1741.

mieux les laisser languir jusqu'au lendemain, dans l'idée que les douleurs, qu'elles souffrent, font crever les vaisseaux lymphatiques, & les rendent plus faciles à écorcher. L'Auteur assure que les Prêtres se sont déclarés contre ce cruel usage ; & si sa mémoire ne le trompe, dit-il, ils ont porté le zèle jusqu'à excommunier ceux qui le pratiquent : mais ils n'ont pû le déraciner (26).

Maniere de
les prendre.

Quoiqu'on détruise un grand nombre de ces animaux, dans la vûe seule d'en tirer le suif & les cuirs, on en prend aussi de vifs, pour l'Agriculture & d'autres usages. C'est une autre chasse, qui demande beaucoup d'adresse. On se sert d'une espece de lacqs, composé d'une forte courroie de cuir, longue de plusieurs brasses, & terminée en nœud coulant. Les Chasseurs, montés à cheval, tiennent de la main droite le nœud coulant de ce lacq, dont le bout opposé est attaché à la selle ; & lorsqu'ils sont à la distance qui convient, ils jettent ce nœud, dont ils manquent rarement de ferrer les cornes de la bête. Elle fuit ; mais le Cavalier la suit avec tant de vitesse, que le lacq n'est

jamais trop tendu. Pendant cette course, un autre Chasseur jette son nœud aux jambes de derrière de l'animal ; & dans l'instant qu'il les saisit, les deux Chevaux, dressés à ce manège, tournent de différens côtés, & tendent les deux lacqs dans une direction contraire. Il en résulte une secousse, qui renverse l'animal. Les Chasseurs s'arrêtent ; de sorte que les deux lacqs demeurent toujours tendus. Alors le plus fier Taureau se trouve hors d'état de résister. On met pied à terre ; on le lie avec tant de force & de soin, qu'il devient facile de le conduire. Les Chevaux, & les Tygres mêmes, se laissent prendre par cette méthode. L'Auteur, naturellement peu crédule, auroit eu peine à se le persuader, s'il n'en avoit été convaincu par le témoignage de tous ceux qui ont fait quelque séjour à Buenos Ayres (27). Avec le suif & les cuirs, on prend quelquefois aussi la langue des Vaches qu'on a tuées. Le reste est abandonné à la pourriture, ou plutôt aux animaux voraces, surtout aux Chiens sauvages, dont le nombre est prodigieux dans ces Contrées. On les croit de race Es-

ANSON.

1741.

Chiens de
la Terre des
Patagons.(27) *Ibid.* page 178.

ANSON.
1741.

pagnole, & descendus de Chiens domestiques, qui n'ont pas eu d'empressement pour rejoindre leurs Maîtres, dans un Pays où l'abondance des charognes leur offroit sans cesse de quoi vivre (28). Ces Chiens, qu'on rencontre quelquefois par milliers, n'empêchent pas la multiplication du bétail, parce qu'il ne va jamais qu'en hordes très-nombreuses, qu'ils n'osent attaquer. Ils se réduisent à faire leur proie, des bêtes abandonnées par les Chasseurs, ou séparées du Troupeau par quelque accident.

Chevaux sauvages.

Les Chevaux sauvages du Pays, qui ne sont pas en moindre nombre que les Taureaux & les Vaches, tirent aussi leur origine d'Espagne. Quoiqu'en général ils soient excellens, leur multitude & la facilité de les prendre en rendent le prix si vil, que dans un Pays, où l'argent est extrêmement bas, & toutes les marchandises fort chères, les meilleurs ne se vendent qu'un écu. On ignore jusqu'où ce Bétail & ces Chevaux s'étendent du côté du Midi; mais il y a lieu de croire qu'ils errent quelquefois jusqu'aux environs du Dé-

(28) Cette supposition a d'autant plus de vraisemblance, que l'Amérique n'avoit point originairement de Chiens.

troit de Magellan ; & l'on ne doute point qu'avec le temps , ils ne remplissent une si vaste étendue de Pays. Les Vaisseaux , qui relâcheront sur cette Côte , en tireront d'autant plus d'avantage , que la chair des Chevaux même est une excellente nourriture. Malheureusement la Côte Orientale des Patagons semble manquer d'eau douce ; principal rafraîchissement qu'on cherche dans les Voyages de long-cours. La terre y paroît impregnée de sel & de nitre , & les eaux courantes , aussi-bien que les mares , n'y fournissent gueres que de l'eau saumache. Cependant , avec une recherche plus exacte , on ne doit pas désespérer d'en trouver d'autre.

ANSON,
1741.

Eau rare sur
cette Côte.

Le Pays est peuplé d'un grand nombre de ces Moutons qu'on nomme Vigognes (29) ; mais ils y sont si défiants & si légers à la course , qu'il n'est pas aisé d'en prendre. On trouve , sur la Côte , d'immenses troupeaux de Veaux marins & une grande variété d'Oiseaux de Mer , dont les plus singuliers sont les Pingouins. Les Habitans sont rares sur cette Côte Orientale. Jamais on n'y en a vu plus de deux ou trois

Vigognes
& autres animaux.

(29) D'autres les nomment Llanacos , & ne leur donnent que de la ressemblance avec les Vigognes.

ANSON.

1741.

à la fois , & les Anglois de l'Escadre n'en apperçurent pas un seul pendant leur séjour au Port de Saint Julien. Ils sont néanmoins en grand nombre vers Buenos Ayres , & souvent d'incommodes voisins pour les Espagnols : mais , à cette hauteur , le Climat est plus doux , les perspectives plus variées , & les terres plus étendues. Le Continent y a trois ou quatre cens lieues de largeur ; au lieu qu'à la hauteur du Port de Saint Julien , il n'en a gueres plus de cent. Ce ne sont peut-être que les Habitans de la Côte Occidentale , ou des environs du Détroit , qui s'approchent de la Côte Orientale.

Observations
jusqu'au Dé-
troit de le
Maire.

L'Escadre partit de Saint Julien , le Vendredi 27 de Février. Jusqu'au 4 de Mars , la sonde donna généralement entre quarante & cinquante brasses , fond de sable noir & gris , quelquefois mêlé de cailloux. Le même jour , elle eut la vûe du Cap de la Vierge , à six ou sept lieues de distance. C'est ce Cap qui forme , au Nord , l'embouchure du Détroit de Magellan (30). Quoique bas & plat , il se termine en poin-

(30) A cinquante deux degrés vingt & une minutes de latitude Méridionale , & à soixante & onze degrés quarante-quatre mi-

nutes , à l'Ouest de Londres. On en donne une vûe exacte , où le Cap même est représenté.

te. On avoit , à cette hauteur , depuis trente-cinq jusqu'à quarante-huit brasses. Les Anglois trouverent ici ce que les Observations ne cessèrent pas de leur confirmer ; c'est que sous ces latitudes avancées vers le Sud , le beau temps est toujours de fort courte durée , & que lorsqu'il est extrêmement beau , il devient un présage de tempête. Le calme de la soirée se termina par une nuit très-orageuse. En gouvernant au Sud , on découvrit le lendemain , pour la première fois , la Terre de Feu , qui s'étendoit du Sud vers l'Ouest , au Sud-Est demi-Quart à l'Est. Cette vûe n'offre que des Montagnes , d'une hauteur étonnante , & couvertes de neige. On suivit la Côte , pendant tout le jour , & la sonde donnoit entre quarante & cinquante brasses d'eau , fond de pierres & de gravier. Le lendemain , 7 de Mars , à quatre heures du matin on fit voile. A huit heures , on vit la terre ; & peu après , on découvrit le Détroit de le Maire. Dans ce moment , le Cap Saint Diego étoit à l'Est Sud-Est de l'Escadre ; le Cap Saint Vincent au Sud-Est demi-Quart à l'Est ; le Mondrain du milieu des trois Freres , au Sud vers l'Ouest ; Monte Gorda , Sud ; & le Cap Saint Barthelemy , qui est

ANSON.

1741.

la Pointe la plus Méridionale de la Terre des Etats, Est-Sud-Est. L'Auteur a pris soin de représenter toutes ces Vûes dans ses Cartes. Il observe que M. Frezier a donné une Vûe très-exacte de cette partie de la Terre de Feu, qui touche au Détroit, mais qu'il n'a pas donné celle de la Terre des Etats, qui en fait l'autre côté ; ce qui jeta les Pilotes dans l'embarras, lorsqu'il fut question de trouver l'embouchure du Détroit de le Maire, jusqu'à ce qu'il s'ouvrît devant eux. S'ils n'avoient pas suivi assez long-temps la Côte, ils auroient manqué le Détroit, & se feroient trouvés, avant que de s'en appercevoir, à l'Est de la Terre des Etats.

Horrible aspect de la Terre des Etats.

Quelque affreux que soit l'aspect de la Terre de Feu, celui de la Terre des Etats a quelque chose encore de plus horrible. Il n'offre qu'une suite de Rochers inaccessibles, hérissés de pointes aiguës, d'une hauteur prodigieuse, couverts d'une neige éternelle, & ceints de précipices. Plusieurs de leurs pointes paroissent suspendues d'une manière étonnante. Les Rocs, qui leur servent de bases, ne semblent séparés les uns des autres, que par des crevasses, qu'on croiroit formées par des trembiemens de terre. Leurs Côtes sont pres-

que perpendiculaires. Elles paroissent pénétrer dans la substance des Rochers, jusqu'à leurs racines. Enfin, l'imagination ne peut rien se représenter de plus triste & de plus sauvage que cette Côte.

ANSON.
1741.

Le jour même, où l'Escadre avoit découvert l'embouchure du Détroit, elle profita d'un beau temps & d'un vent frais pour y entrer; & quoique sa longueur soit d'environ huit lieues, elle le passa heureusement à la faveur d'une forte marée. C'est-là que finit l'Océan Atlantique, & que la Mer du Sud commence. Ainsi les Anglois, ne se représentant plus qu'une Mer ouverte, entr'eux & les riches Contrées auxquelles ils aspiroient, se formoient déjà des projets de bonheur, fondés sur toutes les richesses du Chili & du Pérou. Quoique l'Hyver vînt à grand pas, le Ciel étoit fort brillant; & ce jour leur parut le plus beau, dont ils eussent joui depuis leur départ. Telle étoit leur situation, avant la fin du sept de Mars. Mais ils n'étoient pas hors du Détroit, que toutes leurs espérances faillirent d'être ensevelies avec eux dans les flots.

Passage du
Détroit.

Avant que les derniers Vaisseaux de l'Escadre eussent débouqué, ils essuy-

Tem.pêtes
sans ex. m.
ple.

ANSON.
1741.

rent une tempête si violente , qu'elle leur fit douter si l'entreprise de doubler le Cap de Horn n'excédoit pas leurs forces. Ils avoient traité de chimères ou d'exagérations , les difficultés dont ils avoient vû la peinture dans plusieurs Navigateurs qui les avoient précédés : mais les dangers , qu'ils eurent à combattre pendant les trois jours suivans , leur parurent au-dessus de tout ce qu'on avoit jamais éprouvé. Quelques traits de cette étrange description jetteront ici de la variété. » Depuis la tempête qui nous accueillit au débouquement , nous eumes , dit l'Auteur , une suite continuelle de temps orageux , qui fit avouer à nos Marins les plus expérimentés , que tout ce qu'ils avoient appelé tempête n'étoit rien en comparaison. Elles étoient des vagues si hautes & si courtes , qu'on ne voit rien de semblable dans aucune Mer connue. Ce n'étoit pas sans raison que nous frémissions continuellement. Une seule vague , qui se seroit brisée sur notre Vaisseau , nous auroit coulés à fond. Elles causoient d'ailleurs un roulis si violent , qu'on étoit dans un danger continuel d'être brisé contre le tillac , ou contre les côtés du Vaisseau.

» Nous eumes quelques gens de tués
 » par ces accidens , & d'autres fort blef-
 » fés. Un de nos meilleurs Matelots fut
 » jetté hors de bord & se noya : un
 » autre se disloqua le col. Un troisié-
 » me fut jetté par l'écoutille entre les
 » Ponts , & se cassa la cuisse. Un de
 » nos Contre-Maîtres se cassa la cla-
 » vicule en deux endroits. Ce qui con-
 » tribue à rendre ces tempêtes plus dan-
 » gereuses , est leur inégalité , & les
 » intervalles trompeurs qui les sépa-
 » rent. Elles étoient accompagnées de
 » pluie froide & de neige , qui cou-
 » vroient nos agrets de glace , & ge-
 » loient nos voiles ; ce qui rendoit les
 » uns & les autres si cassans, qu'ils ne
 » pouvoient résister au moindre effort.
 » Nos gens en avoient les membres
 » engourdis. A quelques-uns, les pieds
 » & les mains tomberent en mortifi-
 » cation , &c. (31).

Il y avoit sept semaines qu'on étoit battu de ces effroyables tempêtes , & Suite d'er-
 reurs & de
 dangers.
 troublé par les plus cruelles inquié-
 tudes. Presque tous les Vaisseaux avoient
 donné des signaux de détresse. Les uns
 avoient perdu leurs vergues ; d'autres
 une partie de leurs mâts. Cependant,

ANSON.

1741.

vers la fin de Mars , on se flatta de voir bien-tôt la fin de tant de maux , parce que , suivant l'Estime , on se crut à dix degrés à l'Ouest de la Terre de Feu ; & comme cette distance est double de celle que les Navigateurs jugent nécessaire pour compenser l'effet des Courans de l'Ouest , on se croyoit bien avancé dans la Mer du Sud , & l'on s'efforçoit depuis long-tems de gouverner au Nord. Le 13 d'Avril , on n'étoit que d'un degré en latitude , au Sud de l'embouchure Occidentale du Détroit de Magellan. Les espérances augmentèrent : mais on faillit de les payer bien cher. La nuit suivante , toute l'Escadre auroit échoué sur cette Côte , si le temps , qui avoit été déjà fort embrumé , ne se fût assez éclairci pour faire découvrir la terre à deux milles. Heureusement la Lune fit voir sa lumière , & le vent permit de porter au Sud. Par la latitude de cette Terre , on jugea que c'étoit une partie de la Terre de Feu , peu éloignée du débouquement Méridional du Détroit de Magellan , marqué dans la Carte de M. Frezier ; & l'on s'imagina que c'étoit la Pointe qui s'y trouve , nommée le Cap Noir. Il parut fort étonnant aux Anglois , que les Courans les eus-

sent jettés si loin à l'Est. Toutes leurs Estimes les supposoient de plus de dix degrés à l'Ouest de cette Terre. Au lieu de dix-neuf degrés de longitude, qu'ils croyoient avoir courus, il se trouvoit qu'ils n'en avoient pas fait la moitié. Ainsi, loin d'entrer, comme ils s'en étoient flattés, dans un Climat plus doux & dans des Mers plus tranquilles, ils se virent obligés de se rapprocher du Pôle, & de lutter encore contre ces terribles vents d'Ouest, dont ils avoient tant éprouvé la fureur. Les maladies commençoient à se répandre. De jour en jour, la mortalité augmentoit sur chaque Bord : & pour dernier découragement, l'Escadre étoit fort diminuée depuis trois jours, par la séparation de deux de ses principaux Bâtimens, le Severne & la Perle. On ne les revit plus. L'opinion générale fut, qu'ayant été moins favorisés que les autres par le vent & par la Lune, ils avoient fait naufrage sur la Côte (32).

ANSON.

1741.

Combien les Anglois s'étoient trompés dans leurs Estimes.

(32) Page 222. L'Auteur employant ici un Chapitre entier à donner des avis aux Navigateurs, qui voudront doubler le Cap de Horn, la sécheresse du sujet n'autorise point à supprimer un détail si impor-

tant : mais elle m'oblige de l'abrégé, & de le rejeter dans les Notes. Il commence par attribuer tous les malheurs de l'Escadre aux retardemens qui la firent arriver dans les Mers du Sud, pendant la plus

Observation
Nautiques.

ANSON.

1741.

On fit cours au Sud-Ouest, avec un très-beau temps, qui dura jusqu'au 24. Mais, au-delà du soixantième degré de latitude du Sud, & suivant l'Estime, à six degrés à l'Ouest du Cap noir, on retomba dans des agitations si violentes,

mauvaise saison de l'année. Ensuite il établit, par diverses raisons, que tous les Vaisseaux qui auront quelque intérêt à cacher leur route au Sud, doivent éviter soigneusement les Côtes du Brésil, ou que s'ils sont absolument obligés d'y toucher, pour les rafraîchissemens, l'Isle Sainte Catherine est la dernière Place qu'ils doivent choisir. 1°. Parce que les Animaux qu'on prend en vie dans les Vaisseaux, tels que Cochons, Moutons, Volaille, ne s'y trouvent pas, & que les Equipages souffrent beaucoup d'être réduits à la seule viande salée. 2°. Parce que cette Isle est trop voisine de la Plata, & que les Espagnols ont trop d'occasions d'être informés de tout ce qui y arrive. Rio Janeiro lui paroît préférable. On y trouve quelques Porcs & quelques Volailles; & le Commerce y est moins fréquent avec la Plata, dont il est assez éloigné.

Avis nécessaire pour doubler le Cap de Horn, il donne un avis de

la dernière nécessité, également fondé, dit-il, sur sa propre expérience & sur la comparaison de plusieurs autres Journaux: quiconque veut aller dans la Mer du Sud, doit, au lieu de passer par le Détroit de le Maire, gagner l'Est de la Terre des Etats, courir alors au Sud jusqu'à la hauteur de soixante & un à soixante-deux degrés, mettre ensuite le Cap à l'Ouest, en restant à cette latitude jusqu'à ce qu'on soit bien assuré d'être suffisamment avancé à l'Ouest; après quoi il faut porter au Nord. Les raisons de l'Auteur sont, 1°. Que les risques sont si grands, en passant par le Détroit de le Maire, qu'il n'est pas prudent de s'y exposer, pour se trouver aussi peu avancé du côté de l'Ouest; qu'on l'auroit été par une Navigation beaucoup plus sûre dans une Mer ouverte. 2°. S'il conseille de gagner la latitude de soixante & un à soixante-deux degrés Sud, avant que de courir à l'Ouest,

que le Chef d'Escadre perdit de vûe ses quatre autres Vaisseaux , qui malgré les plus terribles orages , n'avoient pas cessé jusqu'alors de l'accompagner. Il ne les revit qu'à son arrivée à Juan Fernandez ; & pendant le reste du mois d'Avril

ANSON.

1741

c'est que suivant toute apparence , les Courans seront moins violens à cette hauteur , & le temps moins orageux & moins inconstant. Il en fit l'expérience , qu'on a vûe dans le texte. En portant au Sud , pour se dégager des Terres , il eut des vents moins tempêteux. L'air , à la vérité , y étoit vif & froid , & les vents assez forts , mais constans & uniformes , avec un beau Ciel & un temps clair. Les Courans y sont aussi moins forts que le long des Côtes , & diminuent à mesure qu'on s'éloigne de Terre. Tous ces faits sont prouvés , & l'Auteur en apporte diverses explications.

Un autre avis de la même nécessité , c'est de n'entreprendre ce passage qu'au milieu de l'Été , c'est-à-dire , pendant les mois de Décembre & de Janvier. Si l'on ne fait attention qu'à la violence des vents d'Ouest , le temps du passage des Anglois , qui fut vers l'Equinoxe , paroît le moins favorable ; mais le froid excessif & la briè-

veté des jours exposeroient encore à de plus grands inconvéniens dans le milieu de l'Hyver , & ne permettroient pas de faire route au Sud , aussi avant qu'il est nécessaire. Enfin , ce sont les mois de Décembre & de Janvier , qu'il faut prendre par préférence : & sur-tout il ne faut pas s'exposer , après le mois de Mars , aux Mers situées au Sud du Cap de Horn.

Pour ce qui regarde un lieu de rafraîchissement , à l'arrivée des Vaisseaux dans la Mer du Sud , il n'y a que l'Isle Fernandez qu'on puisse recommander avec quelque prudence. La Côte Occidentale des Patagons ne manque pas de Ports ; mais elle est si terrible par les Rochers & les Ecueils , dont elle est remplie , aussi bien que par la violence des vents d'Ouest , qui y dominent toujours , qu'il faut attendre du moins , pour s'en approcher , que les Rades , les Canaux & les mouillages en aient été reconnus.

Au lieu des Côtes du Brésil , on a déjà connois-

ANSON.

1741.

ayant porté au Nord depuis le 22, il continua d'être maltraité par les vents, jusqu'au dernier du mois, que se trouvant à cinquante-deux degrés treize minutes de latitude, c'est-à-dire, au Nord des Détroits de Magellan, il se

sance de deux autres endroits, que l'Auteur exhorte la Nation à faire mieux reconnoître. L'un est l'Isle Pepys, à quarante sept degrés de latitude Sud, & suivant le Docteur Halley, à quatre-vingt lieues du Cap Blanc, sur la Côte Orientale des Paragons. Le second seroit aux Isles Falkland, à la latitude de cinquante & un degrés, & à peu près au Sud de l'Isle Pepys. Cette dernière Isle a été découverte, en 1686, par le Capitaine Cowley, qui la représente comme un lieu très commode pour y faire de l'eau & du bois, avec un très bon Port, capable de contenir en sûreté plus de mille Vaisseaux, abondante d'ail leurs en Oiseaux, & en Poisson. Les Isles Falkland ont été vûes de plusieurs Navigateurs, François & Anglois. M. Frezier les a mises dans sa Carte de l'extrémité de l'Amérique Méridionale, sous le nom de *Nouvelles Isles*. Woods Rogers, qui courut la Côte Nord-Est de ces Isles, en 1708, dit qu'elles s'éten-

dent environ la longueur de deux degrés; qu'elles sont composées de hauteurs qui descendent en pente douce les unes devant les autres; que le terrain en paroît bon; qu'il est couvert de bois, & qu'on y trouve de bons Ports. L'un & l'autre de ces endroits est à une distance convenable du Continent. On sçait que deux Vaisseaux Anglois, le Duc & la Duchesse de Bristol, ne mirent que trente-cinq jours depuis les Isles de Falkland, jusqu'à celles de Juan Fernandez; & comme le retour est encore plus facile, à cause des vents d'Ouest, qui regnent dans ces Parages, l'Auteur ne doute pas qu'on ne puisse faire ce Voyage, c'est-à-dire, aller & revenir, en un peu plus de deux mois; découverte qu'il croit extrêmement avantageuse.

Pour faciliter tout ce qu'il propose, il donne une Carte de cette partie du Monde, qu'il croit plus exacte, que toutes celles qui ont paru jus-

etut assuré d'avoir achevé son passage & d'être prêt d'entrer dans la Mer du Sud. Cependant ses souffrances ne firent qu'augmenter, non seulement par le scorbut, qui causa de cruels ravages

qu'à présent. Les deux Cartes les plus estimées, pour l'extrémité du Sud de l'Amérique Méridionale, sont, dit-il, celle que le Docteur Halley a donné pour la variation de l'Aiguille aimantée, & celle que M. Frezier a mise dans son Voyage de la Mer du Sud. Mais il y en a une troisième pour les Détroits de Magellan & les Côtes voisines dressées par Narborough, beaucoup plus exacte que celle de M. Frezier, pour ce qu'elle contient, & à quelques égards supérieure à celle de Halley, particulièrement dans ce qui regarde la longitude des différentes parties de ces Détroits. Pour ce qui regarde la Côte, depuis le Cap Blanc jusqu'à la Terre de Feu, l'Auteur a pu faire, dans sa Carte, plusieurs corrections, fondées sur ses propres observations, puisqu'il rangea cette Côte presque toujours à la vue des Terres. Il croit aussi sa position de la Côte Occidentale, au Nord des Détroits de Magellan, plus approchante de la vérité que dans aucune autre Carte.

Il ne veut pas qu'on se fie à la longitude que M. Frezier assigne, dans sa Carte, au Détroit de le Maire, & à toute cette Côte. Tout cela, dit-il, est trop à l'Est de huit à dix degrés; du moins, si l'on peut faire fond sur le concours des autorités de plusieurs Journaux, confirmé en quelques endroits par des observations Astronomiques. Par exemple, sur ses autorités, on ne peut guères placer le Cap de la Vierge, à moins de soixante & un degrés de longitude Ouest, de Londres; & M. Frezier le met à moins de soixante-six degrés de Paris, & par conséquent à moins de soixante-trois de Londres; ce qui est certainement huit degrés trop peu. L'Auteur ne trouva que deux degrés & demi de différence en longitude entre le Cap de la Vierge & le Cap Saint Barthelemy, à l'Est du Détroit de le Maire; & M. Frezier fait cette différence de quatre degrés, de sorte que non-seulement il place le Cap Saint Barthelemy de dix degrés trop à l'Est, mais

ANSON.
1741.

parmi les gens (33), mais encore par les plus fâcheux obstacles de la Navigation, qui lui firent manquer d'abord l'Isle de Socoro, premier Rendez-vous,

il exagère au double la Côte qui est située entre le Détroit de Magellan & celui de le Maire.

Dans la Carte de Halley, l'Auteur croit que la Côte du Brésil, & celle du Pérou, qui est à l'opposite dans la Mer du Sud, sont très bien placées; mais que depuis la Rivière de la Plata à l'Est, & le point qui lui est opposé à l'Ouest, la Côte déclive graduellement trop à l'Ouest; de sorte qu'à son avis le Détroit de Magellan est éloigné de près de cinquante lieues de sa vraie position. C'est du moins le résultat des observations de toute son Escadre, qui s'accordent avec celle de Narborough. Tous les Journaux de l'Escadre s'accordent aussi à placer la longitude Ouest, du Port Saint Julien, entre soixante-dix degrés $\frac{3}{4}$ & soixante-onze degrés $\frac{1}{2}$, quoique le Docteur Halley, fondé sur l'observation d'une Éclipse de Lune faite dans ce Port, par Woods, la fixe à soixante-seize degrés $\frac{1}{2}$.

Enfin, l'Auteur met dans sa Carte, non-seulement le

cours réel qu'il a suivi, mais encore le cours imaginaire qu'il a cru suivre par l'Estime, pour faire connoître la violence des Courans, & la prodigieuse dérive qu'ils causent. Il y met aussi les sondes, le long de la Côte des Patagons, & la variation de l'Aiguille; d'où l'on peut conclure qu'il n'y manque rien d'essentiel. Pages 258 & précédentes.

(33) Entre plusieurs effets surprenans de ce mal, l'Auteur raconte qu'un des Soldats du Bord, qui avoit été blessé cinquante ans auparavant à la bataille de la Boine, & qui avoit été si parfaitement guéri, qu'il s'étoit bien porté depuis, vit toutes ses plaies se rouvrir lorsqu'il fut attaqué du scorbut; & le calus bien formé, d'un os qui avoit été rompu, fut dissous, comme si la fracture n'eût jamais été consolidée. Plusieurs Matelots, quoique réduits à garder le branle, paroissent se porter encore assez bien, mangeoient même avec appétit, étoient gais, & parloient avec vigueur; mais si on les remuoit, même dans leurs branles, ils expiroient à l'instant. Page 271.

ensuite la hauteur de Baldivia, où le second Rendez-vous avoit été marqué.

ANSON.

1741.

Il fait une triste peinture de sa situation, jusqu'au 9 de Juin, qu'il découvrit, à la pointe du jour, l'Isle Juan Fernandez. Il avoit perdu soixante-dix à quatre-vingt hommes, il manquoit d'eau; & le reste de son Equipage étoit si affoibli par la maladie & le travail, qu'il ne lui restoit pas dix Matelots, en état de faire le service du Quart (34).

En quel état
il arrive à
l'Isle Juan-
Fernandez.

La vûe de la terre, qu'on découvrit à onze ou douze lieues, Nord demi-Quart à l'Est, fut un spectacle charmant pour les Malades. Comme il fallut côtoyer l'Isle à quelque distance, pour trouver la Baye, qui est au côté Septentrional, l'impression que firent sur eux des Vallées charmantes par leur verdure, & par les sources dont elles sont remplies, ne peut être représentée. Quoiqu'il y eût dans l'Isle une grande abondance d'excellentes plantes, ceux qui furent envoyés d'abord à terre, n'ayant pas eu le bonheur d'en trouver assez-tôt, se hâterent d'apporter à bord de l'herbe commune. Cet aliment fut dévoré avec une avidité incroyable. On mouilla le lendemain dans la Baye, sur

ANSON.

1741.

cinquante six brasses ; & dès le même jour on découvrit une Voile , qu'on reconnut bientôt pour le Tryal , un des Vaisseaux de la Flotte. Il n'avoit pas été moins maltraité que celui du Chef d'Escadre.

Description
exacte de l'Is-
le Juan Fer-
nandez.

Après les soins qui furent rendus aux Malades , la première occupation de ceux qui jouissoient d'un reste de santé fut de reconnoître toutes les parties de l'Isle , pour se mettre en état d'en faire une description un peu détaillée. M. Anson , qui rapportoit toutes ses vûes à l'utilité de la Navigation , avoit appris par sa propre expérience combien ces lumieres étoient importantes ; car son incertitude sur la vraie position de l'Isle la lui avoit fait manquer le 15 de Mai , lorsqu'il en étoit fort proche. Il s'en étoit éloigné , pour retourner mal - à - propos vers l'Est ; & cette erreur lui avoit coûté la perte de quantité d'hommes.

Il fit examiner soigneusement les Rades & les Côtes , avec ordre de ne négliger aucune observation. L'Isle Juan Fernandez est située à trente-trois degrés quarante minutes de latitude Méridionale , à la distance de cent dix lieues de la Terre-ferme du Chili. Elle tire son nom d'un Espagnol qui en ob-

Vue de l'Isle de Juan Fernandés . Venant du côté de l'Est Nord Est .



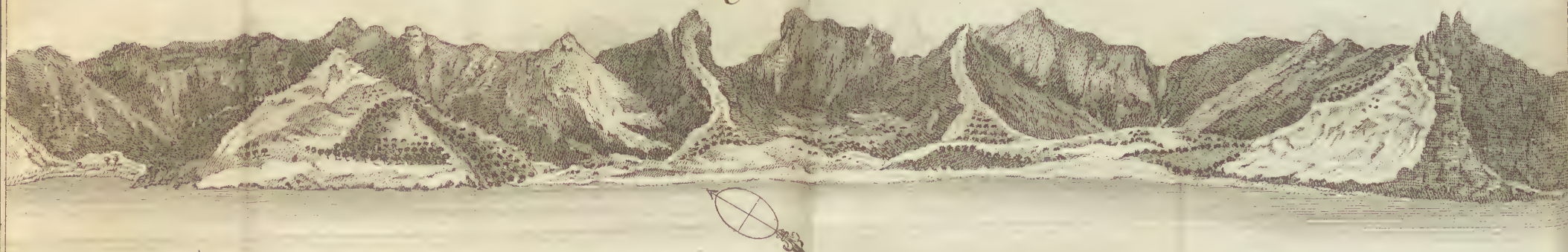




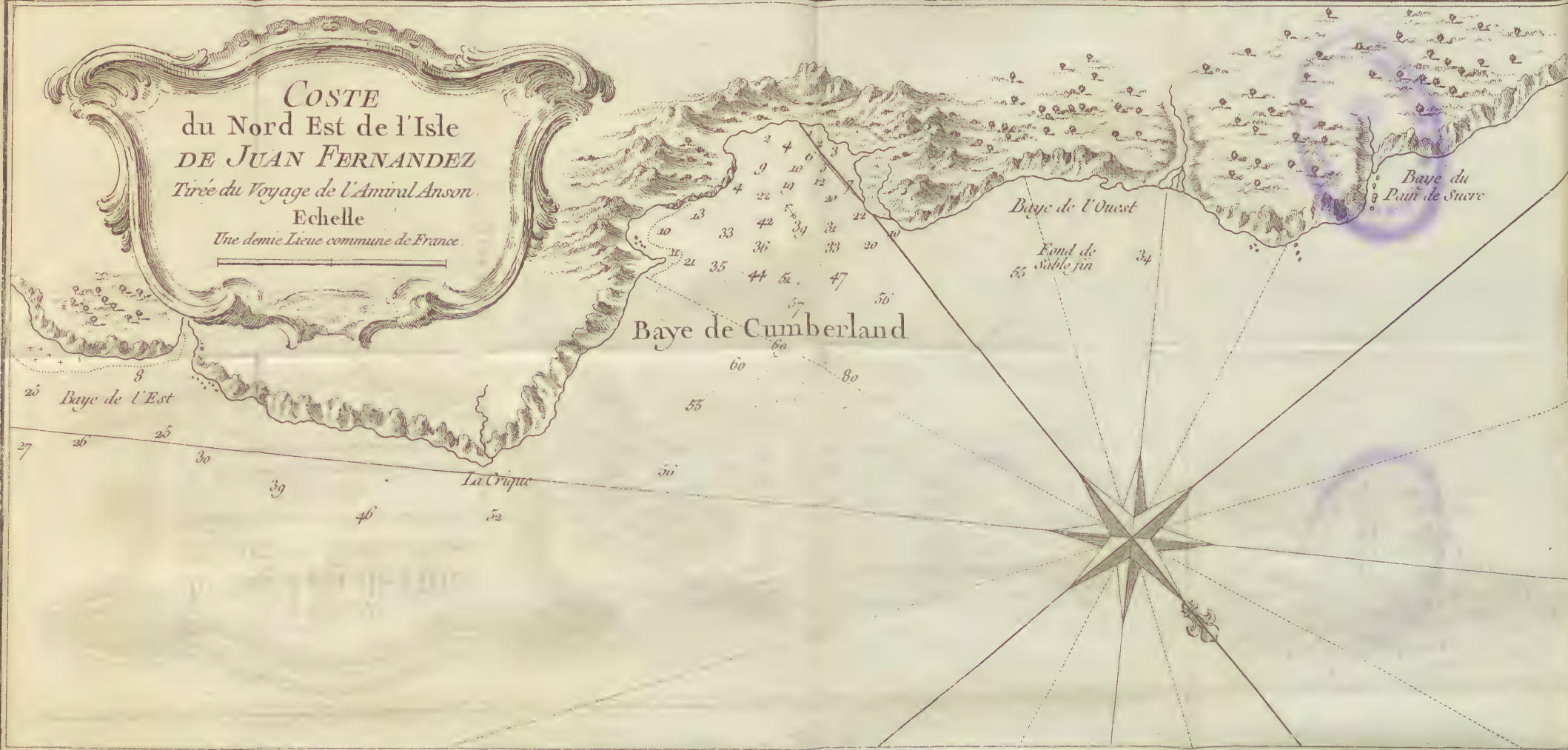
à la distance d'un peu plus de deux

(35) L'Auteur en donne trois Cartes, qui représentent les différentes Vûes.

Vüe de la Baye de Cumberland.



COSTE
du Nord Est de l'Isle
DE JUAN FERNANDEZ
Tirée du Voyage de l'Amiral Anson.
Echelle
Une demie Lieue commune de France.



tint la concession : mais qui après avoir
 tenté d'y faire un Etablissement, prit le
 parti de l'abandonner. Le corps de l'Isle
 est d'une figure irrégulière (35). Sa plus
 grande étendue est entre quatre & cinq
 lieues, & sa largeur ne va pas tout-à-
 fait à deux. Le seul bon mouillage est
 à la bande du Nord, où l'on trouve
 trois Bayes. Celle du milieu, connue
 sous le nom de Baye de Cumberland, est
 la plus large, la plus profonde & la meil-
 leure. Les deux autres, dont l'une s'ap-
 pelle Baye de l'Est, & l'autre, Baye de
 l'Ouest, ne sont proprement que des
 endroits commodes pour débarquer,
 où les Chaloupes peuvent transporter
 des futailles jusqu'au rivage. La Baye
 de Cumberland est à l'abri des vents,
 du côté du Sud, & les Vaisseaux n'y ont
 rien à redouter, excepté depuis le Nord-
 Quart-d'Ouest jusqu'à l'Est Quart-de-
 Sud. Mais les vents du Nord soufflent
 si rarement dans ce Climat, & sont si
 peu violens, que le risque est léger de
 ce côté-là. Cette Baye étant la meil-
 leure Rade de toute l'Isle, on croit né-
 cessaire d'ajouter que les Vaisseaux doi-
 vent mouiller sur sa Côte Occidenta-
 le, à la distance d'un peu plus de deux

Ses trois
 Bayes.

Baye de
 Cumberland,
 & ses pro-
 priétés.

(35) L'Auteur en donne trois Cartes, qui représen-
 tent ses différentes Vûes.

ANSON.

1741.

Vents qui y
soufflent.

cables du rivage. Ils y peuvent être à l'ancre, sur quarante brasses d'eau, & presque entièrement à couvert de la violence des ondes, que les vents d'Est ou d'Ouest chassent dans la Baye. Quand ces vents soufflent, on doit prendre la précaution de garnir les cinq ou six dernières brasses de cables dans l'endroit où ils tiennent à l'ancre, d'une chaîne de fer, ou de quelqu'autre manière, propre à les garantir du frottement des rochers de fond.

On a déjà remarqué que le vent de Nord est ici fort rare ; ce qui vient peut-être de la hauteur des terres qui sont au Midi de la Baye. Les vents de Sud, qui y régnernt ordinairement, viennent souvent de terre par raffales, avec beaucoup d'impétuosité, mais ne durent guères plus de deux ou trois minutes. Ces bouffées fréquentes & soudaines empêchent d'avancer dans la Baye, quand le vent vient de terre.

Partie Sep-
tentrionale.

Le côté Septentrional de l'Isle est formé par des Montagnes hautes & escarpées, dont plusieurs sont inaccessibles, quoique la plupart soient couvertes de Bois. Le terrain y est léger, & si peu profond, qu'on y voit souvent mourir, ou tomber par le moindre choc, de grands arbres qui man-
quent

quent de racines. Un Matelot de l'Equipage, parcourant une de ces Montagnes à la quête des Chevres, saisit un arbre qui étoit sur la pente, pour l'aider à monter. L'arbre cedant, il roula de la Montagne; & s'étant accroché, dans sa chute, à un autre arbre, d'une grosseur considérable, qui fut déraciné comme le premier, il fut écrasé par le choc des Rochers (36).

ANSON.

1741.

La Partie Méridionale, ou plutôt celle qui regarde le Sud-Ouest, differe beaucoup de toutes les autres. C'est un Pays sec, pierreux, & sans arbres, mais bas & fort uni, en comparaison de la Partie Septentrionale. Jamais aucun Vaisseau n'y aborde, parce que la Côte en est fort escarpée, & qu'outre la rareté de l'eau douce, on y est exposé au vent du Sud, qui y regne presque toute l'année, particulièrement en Hyver. Les arbres qui croissent dans les Bois au Nord de l'Isle, sont presque tous aromatiques & de plusieurs sortes; mais il n'y en a point d'assez forts pour fournir de gros bois de charpente; à l'exception du Mirtre qui est le plus grand arbre de l'Isle, & qui ne donne pas néanmoins des pieces de plus

Partie Méridionale.

(36) *Ibidem*, Tome II, page 22.

ANSON.

1741.

de quarante pieds de hauteur. Sa tête est ronde, comme si elle avoit été régulièrement taillée. Une espèce de mousse, qui croît sur l'écorce, approche de l'ail par l'odeur & par le goût. On trouve aussi dans l'Isle, l'arbre de Piment, & l'arbre à chou, mais en petite quantité.

Production
de l'Isle.

Outre une infinité de plantes, qui croissent naturellement dans l'Isle Juan Fernandez, & dont la description demanderoit plus de connoissance en Botanique, que l'Auteur ne s'en attribue, les Anglois y trouverent presque tous les végétaux, qui passent pour souverains contre le scorbut de Mer, tels que du Cresson d'eau, du Pourpier, d'excellente Oseille, une prodigieuse quantité de Navets, & de Raves de Sicile. La partie verte des Navets leur paroissoit plus agréable que les racines mêmes, qui étoient souvent cordées. Ils trouverent aussi beaucoup d'avoine & de treffle. Les arbres à choux exciterent peu leur friandise, parce qu'étant presque toujours sur le bord de quelque précipice, ou dans d'autres lieux escarpés, il falloit couper un arbre entier pour avoir un seul chou. En général la douceur du Climat & la bonté du Terroir rendent

cette Isle excellente pour toutes sortes de végétaux. La terre n'y demande que d'être un peu remuée, pour se couvrir presqu'aussi-tôt de Navets & de Raves.

M. Anson, qui s'étoit pourvû d'une grande variété de semences potageres & de noyaux de différentes sortes de fruits, fit semer des Laitues, des Carottes, & mettre en terre des noyaux de Prunes, d'Abricots & de Pêches. Ce soin ne fut pas inutile, du moins à l'égard des fruits. Il apprit, dans la suite, que depuis son passage on avoit découvert dans l'Isle, un grand nombre de Pêchers & d'Abricotiers, qu'on n'y avoit jamais vûs jusqu'alors.

Les Bois, dont la plûpart des Montagnes escarpées sont couvertes, étoient sans brossailles qui en fermaient le passage; & la disposition irrégulière des hauteurs & des précipices, dans la Partie Septentrionale, contribuoit par cette raison à former un grand nombre de belle Vallées, arrosées de ruisseaux, dont la plûpart formoient des Cascades de différentes formes. Dans quelques-unes, l'ombre des Bois voisins, l'odeur admirable qui en sortoit, la hauteur des Rochers, qui paroissoient comme suspendus, & la quantité de ces Cascades, dont l'eau étoit fort trans-

ANSON.

1741.

M. Anson y
seme ou plante
de diverses
sortes de
fruits.

Beautés natu-
relles de l'Isle.

ANSON.
1741.

parente , composoient ensemble un séjour aussi délicieux qu'on en connoisse peut-être sur la Terre. Achévons cette description dans les termes de l'Auteur : » Ce qu'il y a de certain , dit-il , » c'est que la simple Nature surpasse ici » toutes les fictions de la plus riche » imagination. Il n'est pas possible de » représenter par des paroles , la beauté du lieu où le Chef d'Escadre fit » dresser sa Tente , & qu'il choisit pour » sa demeure. C'étoit une Clariere » de médiocre étendue , éloignée du » bord de la Mer , d'un demi mille , » & située dans un endroit dont la pente » étoit extrêmement douce. Il y avoit , » au-devant de sa Tente , une large » Avenue , coupée à travers le Bois jusqu'à la Mer. La Baye , avec les Vaisseaux à l'ancre , paroissoit au bout de » cette Avenue , qui s'abbaïssoit insensiblement jusqu'au rivage. La Clariere étoit ceinte d'un Bois , de grands Myrthes , rangés en forme de Théâtre. Le terrain que ce Bois occupoit » ayant plus de pente que la Clariere , » & n'en ayant point assez pour dérober la vûe des hauteurs & des précipices , ces abîmes augmentoient la beauté de la Perspective , par le spectacle qu'ils offroient au - dessus des



VUE DE LA PLACE
De Juan Fernandez où le
Chef d'Escadre avoit
sa Tente .



CHESL. 14

"arbres; & pour ne laisser rien man-
 "quer à l'ornement d'une si belle re-
 "traite, deux ruisseaux, d'une eau plus
 "pure que le cristal, couloient sous les
 "arbres; l'un au côté droit de la Ten-
 "te & l'autre au côté gauche, à la dis-
 "tance d'environ cent verges. L'Au-
 "teur a cru que l'idée de ce charmant
 "Payage méritoit d'être conservée dans
 "une Planche, qu'il a fait graver fidèle-
 "ment (37).

A l'égard des animaux de l'Isle, quel-
 ques Voyageurs assurent qu'ils la trou-
 verent peuplée d'un grand nombre de
 Boucs & de Chevres. Leur témoigna-
 ge est d'autant moins suspect, qu'on
 n'ignore pas qu'elle étoit extrêmement
 fréquentée par les Boucaniers & les Fli-
 bustiers, dans les temps qu'ils couroient
 ces Mers. On a même deux exemples,
 l'un d'un Mosquite Indien, & l'autre
 d'un Ecossois, nommé Selkirk, qui
 furent abandonnés dans l'Isle, & qui
 dans un séjour de quelques années,
 eurent le temps de connoître ses pro-
 ductions. Selkirk, après y avoir passé
 quatre ou cinq ans, en partit avec le
 Duc & la Duchesse, Vaisseaux de Bris-
 tol, & publia la Relation de ses Avan-

Animaux qui
 s'y trouvent.

(37) C'est ce qui a fait traiter son Ouvrage d'un
 peu Romanesque.

ANSON.

1741.

Anciennes
Chevres d'Alexandre Sel-
kirk.

tures (38). Il assure particulièrement, que prenant à la course plus de Chevres qu'il n'en avoit besoin pour sa nourriture, il en lâchoit quelques-unes, après les avoir marquées à l'oreille. Son séjour dans l'Isle de Juan Fernandez avoit précédé l'arrivée de l'Escadre Angloise, d'environ trente-deux ans. Cependant la premiere Chevre qui fut tuée par les Anglois avoit les oreilles déchirées; d'où ils conclurent qu'elle avoit passé par les mains de Selkirk. Cet animal avoit l'air majestueux, la barbe vénérable & divers autres symptômes de vieillesse. Ensuite ils trouverent plusieurs des mêmes animaux, tous marqués à l'oreille; & les mâles étoient reconnoissables par la prodigieuse longueur de leurs barbes, & par d'autres marques d'une très-longue vie.

Elles ont été
détruites par
les Chiens,

Mais cette multitude de Chevres est fort diminuée depuis que les Espagnols, instruits de l'usage que les Boucaniers & les Flibustiers faisoient de la chair de ces animaux, ont entrepris d'en détruire la race, pour ôter cette ressource à leurs Ennemis. Ils ont lâché, dans l'Isle, un grand nombre de

Chiens , qui s'y sont multipliés , & qui ont enfin détruit tout ce qu'il y avoit de Chèvres dans les parties accessibles ; de sorte qu'il n'en reste à présent qu'un petit nombre , parmi les Rochers & les Précipices , où il n'est pas possible aux Chiens de les suivre. Elles sont partagées en différens troupeaux , chacun de vingt ou trente , qui habitent des lieux séparés & qui ne se mêlent jamais ensemble. Les Anglois trouverent beaucoup de difficulté à les tuer. Cependant cette chair leur paroissoit d'un goût si friand , qu'à force de travail & d'assiduité , ils parvinrent à connoître tous les troupeaux. L'Auteur est persuadé que le nombre des Boucs & des Chèvres , qui restent dans l'Isle , n'excede pas deux cens (39).

Les Chiens qui les ont détruites , ou chassées de toutes les Parties accessibles de l'Isle , sont de différentes espèces , qui ont extrêmement multiplié. Ils venoient quelquefois rendre visite aux Anglois , pendant la nuit , & leur dérobbent leurs provisions. Ils attaquèrent même quelques Matelots , qui eurent besoin de secours pour s'en délivrer. Depuis que les Chèvres ne

Chiens de
l'Isle , & de
quoi ils vi-
vent.

ANSON.
1741.

leur servent plus de nourriture, on suppose qu'ils vivent principalement de jeunes Veaux marins. Les Anglois ayant mangé de leur chair, observerent qu'elle avoit un goût de poisson.

Dans la difficulté de tuer des Chevres, les Equipages qui commençoient à se dégoûter de poisson, mangerent aussi des Veaux & des Lions marins. Le premier de ces deux animaux est connu par quantité de descriptions. Mais le second, que les Anglois mangeoient sous le nom de Bœuf, leur parut si singulier, qu'ils s'attachèrent à le décrire fidèlement.

Description
des Lions
marins.

Les Lions marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, & depuis huit jusqu'à quinze de circonférence. Ils sont si gras, qu'après avoir fait une incision à la peau, qui n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur, on trouve au moins un pied de graisse, avant que de parvenir à la chair ou aux os. La graisse des plus gros fournit jusqu'à cent vingt-six galons d'huile (40). Ils ne laissent pas d'être si sanguins, qu'en leur faisant de profondes blessures dans plusieurs endroits, on voit sortir avec beaucoup

(40) Ce qui revient, à-peu-près, à cinq cens pintes, mesure de Paris.



1. *Lion Marin*

2. *Lionne Marine*



de force , autant de fontaines de sang. Pour en déterminer la quantité , on en tua d'abord un à coup de fusil ; & lui ayant ensuite coupé la gorge , on mesura le sang qui en sortoit. Il s'en trouva deux barriques pleines , outre celui qui restoit encore dans les veines. Ces animaux ont la peau couverte d'un poil court , de couleur tannée claire ; mais leur queue & leurs nageoires qui leur servent de pieds , sont noirâtres. Les extrémités de leurs nageoires ne ressemblent pas mal à des doigts , qui sont armés chacun d'un ongle , & joints ensemble par une membrane , qui ne s'étend pas jusqu'au bout. Outre la grosseur qui les distingue des Veaux marins , ils en diffèrent encore , sur-tout les mâles , par une espèce de grosse trompe , qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure , de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles ; ce qui les fait distinguer des mâles au premier coup d'œil ; outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les Matelots Anglois donnoient le nom de Bacha au plus gros mâle , parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux Serrail. Ces Animaux sont de vrais am-

phibies. Ils sont amphibies.

ANSON.

1741.

flots, & l'Hyver à terre. C'est dans la seconde de ces deux saisons, qu'ils s'accouplent, & que les femelles mettent bas. Leurs portées sont de deux Petits, qui naissent de la grandeur d'un Veau marin dans toute la sienne, & qui suçent les mammelles de leur mere.

Comment
ils vivent, &
leur précau-
tion pour se
garder.

Les Lions marins, pendant tout le temps qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur les bords des eaux courantes; & le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroissent d'un naturel fort pesant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la Nature leur apprend à placer en sentinelle, autour d'eux, des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller, lorsqu'ils voyent approcher quelque Homme de la horde. Leurs cris sont si bruyans & d'un ton si varié qu'ils sont fort propres à donner l'alarme. Tantôt on les entend grogner comme des pourceaux; & d'autres fois hennir comme les chevaux les plus vigoureux. Ils se battent souvent entr'eux, surtout les mâles, & le sujet ordinaire de leurs divisions est quelque femelle. Les Anglois furent un jour surpris, à la vue de deux de ces Animaux qui leur parurent d'une espèce toute nouvelle; mais ils reconnurent que c'étoient deux mâ-

Leurs com-
bats pour les
femelles.

lès, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étoient donnés, & par le sang dont ils étoient couverts. Celui, qu'ils nommoient le Bacha, sembloit n'avoir acquis son nombreux Serrail, & la supériorité sur les autres mâles que par ses victoires; & les blessures, dont il portoit les cicatrices, rendoient témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces Animaux sont le cœur, & sur-tout la langue, que les Anglois trouvoient préférable à celle du Bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont presque également incapables & de se défendre & de fuir. Dans la pesanteur de leur marche, on voit flotter, sous leur peau, un amas de graisse mollassé, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents. Tandis qu'un Matelot en écorchoit tranquillement un jeune; la Mere se jeta sur lui, lorsqu'il s'en défioit le moins, & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte qu'il en eut le crane fracassé, & tous les soins du Chirurgien ne purent lui sauver la vie (41).

Ils attaquent
les hommes.

L'Isle Juan Fernandez n'a pas d'autres

(41) *Ibidem*, pages 44 & précédentes.

ANSON.

1741.

Oiseaux de
l'Isle. Pardel-
as, qui font
leurs nids en
terre.

Oiseaux que des Faucons, des Merles, des Hibous & des Colibris. Les Anglois n'y virent point cette espece, qui se creuse des nids en terre, & dont quelques autres Voyageurs ont donné la description sous le nom de *Pardelas* ou *Damices*; cependant, ayant trouvé plusieurs de leurs trous, ils jugerent que les Chiens les avoient détruits. Tous les Chats, que Selkirk y vit en si grand nombre, doivent avoir eu le même sort puisque dans un long séjour ils n'en apperçurent qu'un ou deux. Mais les Rats s'y sont maintenus avec tant d'ascendant que toutes les nuits ils causoient beaucoup d'incommodité dans les Tentés.

Poisson de
l'Isle & son
abondance.

Enfin, la Baye fournit plusieurs especes de Poisson. Les Morues y sont d'une grosseur prodigieuse, & n'y sont pas en moindre abondance que sur les Côtes de Terre-neuve. On y prend de grandes Brêmes, des Anges de Mer, des Cavalies, des Tatonneurs, des Poissons argentés, des Congres d'une espece particuliere, & un excellent Poisson noir, assez semblable à la Carpe que les Anglois nommerent, dans leur langue Ramoneur de Cheminée. A la vérité, le rivage est si couvert de rochers & de cailloux, qu'il est impossible d'y tirer la senne; mais on y pêche aisé-

ment à l'hameçon ; & dans l'espace de deux ou trois heures , deux lignes suffisent pour charger une Chaloupe. Le seul obstacle vient des Requins , & d'autres Poissons si voraces , qu'ils enlèvent le Poisson au moment qu'il est pris. Les Ecrevisses de Mer , plus communes peut-être à Juan Fernandez qu'en aucun autre lieu du Monde , y sont d'un excellent goût , & pèsent ordinairement huit à neuf livres. Elles y sont en si grand nombre , que lorsqu'une Chaloupe part de terre , ou lorsqu'elle y aborde , on les perce souvent avec le croc.

ANSON.
1741.

L'Auteur conclut qu'un Vaisseau , dans le triste état où il représente le sien n'a pas de meilleure retraite à désirer que cette Isle. Aussi les Malades y trouverent-ils beaucoup de soulagement. L'arrivée du Tryal leur avoit fait espérer d'y être bientôt rejoints par le reste de l'Escadre. Cette attente leur faisoit tenir sans cesse les yeux tournés vers la Mer. Mais n'ayant rien vû paroître dans l'espace de quinze jours , ils commencerent à desespérer de revoir jamais aucun de leurs autres Vaisseaux égarés , parce qu'ils ne pouvoient se dissimuler que si leur propre Bâtiment avoit été obligé de tenir si long temps la Mer , il

Allarme des
Anglois pour
le reste de
l'Escadre.

ANSON.

1741.

n'y feroit pas resté un homme en vie & que le corps du Navire, rempli de cadavres, seroit devenu le jouet des vents & des flots.

Arrivée du
Glocester.

Cependant le 15 de Juin, ils découvrirent le Glocester, qui par ses voiles basses, les seules qu'il paroïssoit capable d'employer, leur fit juger qu'il n'avoit pas été moins maltraité qu'eux. On se hâta d'envoyer, à son secours, le Canot chargé d'eau, de poisson & d'autres rafraîchissemens. Jamais Equipage ne s'étoit trouvé dans une situation plus déplorable. Ils avoient jetté à la Mer les deux tiers de leur monde; & parmi ceux qui étoient demeurés en vie, il ne restoit de force, pour agir, qu'aux Officiers & à leurs Valers. Depuis longtemps ils avoient été réduits à une pinte d'eau pour vingt-quatre heures; & malgré cette économie leur provision tirant à sa fin, ils étoient menacés de mourir bien-tôt de soif. Ce ne fut pas sans une peine extrême, qu'après avoir louvoyé long-temps autour de l'Isle, ils surmonterent les vents & les courans, pour arriver au mouillage. Mais on continua de leur envoyer de l'assistance; & ce soin n'empêcha pas qu'en entrant dans la Baye, leur nombre ne fût diminué des trois quarts.

État auquel
il est réduit.

Mitchel, Capitaine de ce malheureux Vaisseau, raconta que depuis qu'on l'avoit perdu de vûe, les vents l'avoient poussé jusqu'à la petite Isle de *Massa-Fuero*, vingt-deux lieues à l'Ouest de Juan Fernandez; que découvrant de son Bord, plusieurs ruisseaux dans cette Isle, il avoit envoyé sa Chaloupe pour y faire de l'eau; que le vent élevoit de si grosses lames sur la Côte, qu'il avoit été impossible d'y aborder; mais que cette tentative n'avoit pas été tout-à-fait inutile, parce que la Chaloupe étoit revenue pleine de poisson. Quelques Voyageurs, qui ont parlé de cette Isle, la représentent comme un roc stérile; mais le Capitaine Mitchel apprit, au Chef d'Escadre, qu'elle est couverte d'herbe & de verdure. Il ajoûta qu'elle n'a pas moins de quatre milles de longueur, & qu'on peut esperer d'y trouver quelque petite Baye, pour rafraîchir un Vaisseau dans le besoin.

On doit, à l'instruction des Navigateurs, la description d'une partie des soins nautiques. que le Chef d'Escadre prit pour sa sûreté. En visitant son mâit de misaine, il fut allarmé de le trouver fendu, justement au-dessus du premier Pont; près des barreaux du second Pont. La fente étoit de deux pouces

ANSON.
1741.

de profondeur, & de douze de circonférence : mais les Charpentiers, après l'avoir examinée, jugerent qu'en jumelant le mât avec deux chevilles de jas d'ancre, il seroit aussi bon qu'il l'eût jamais été. Les cordages & les canevas lui manquoient. Quoiqu'il se fût chargé d'une grosse quantité de ces deux provisions, elles avoient été consumées dans une suite continuelle de tempêtes. Après avoir employé tous les vieux cables & les vieux haubans, pour en faire de la corde torse, on fut obligé de défaire un cable, pour en faire des cordes roulantes. A l'égard du canevas & des restes de voiles, tout ce qu'on en put ramasser fut à peine suffisant pour en faire une voilure complete.

Vers le milieu d'Août, les Malades, qui étoient à-peu-près guéris, obtinrent la permission de quitter les Tentes communes, où ils avoient été logés jusqu'alors, & de s'établir chacun dans leur hute. On crut qu'étant séparés, ils pourroient s'entretenir plus proprement : mais ils reçurent ordre de se rendre sur le rivage, au premier coup de canon qui seroit tiré du Vaisseau. Leurs occupations étoient de se procurer des rafraîchissemens, de couper du bois & de faire de l'huile de la graisse

des Lions marins. Cette huile s'employoit à divers usages. Elle servoit pour la lampe. On la mêloit avec de la poix, pour goudronner les côtés du Vaisseau, ou avec des cendres pour les espalmer. Quelques Matelots furent employés à saler de la Morue, sur l'idée que firent naître au Chef d'Escadre deux Pêcheurs de Terre-neuve, qu'il avoit à bord. Mais cette provision, qui devint assez considérable, fut presqu'entièrement négligée, dans la crainte qu'elle ne causât le scorbut, comme toutes les autres salines. On avoit fait construire à terre un Four de cuivre, & l'on y cuisoit du pain frais pour les Malades.

ANSON.

1741.

Le 16 d'Août, on découvrit, du côté du Nord, un Vaisseau qui fut bientôt reconnu pour la Pinque Anne. Son arrivée fut regardée comme un fa-
 veur du Ciel. On rendit la ration de pain entière, à tous les Equipages; & le Chef d'Escadre fut délivré de la crainte de manquer de provisions, avant que de pouvoir gagner un Port ami; malheur qui l'auroit laissé sans ressource, au milieu d'une si vaste Mer. Il parut fort surprenant que l'Equipage d'un Vaisseau qui arrivoit au Rendez-vous deux mois après les autres, fût en état

Arrivée de
la Pinque
Anne, & ses
Avantures.

ANSON.

1741.

Ses Avantu-
res.

de faire la manœuvre sans aucun signe de foiblesse ; mais on apprit qu'il avoit été en relâche depuis le milieu de May, c'est-à-dire, près d'un mois avant que le Centurion eût jetté l'ancre dans l'Isle de Juan Fernandez. Il s'étoit trouvé à quatre lieues de terre, le 16 de Mai, au quarante-cinquième degré quinze minutes de latitude du Sud. Ensuite, un vent Ouest Sud-Ouest l'ayant fait dériver vers la Côte, le Capitaine, las peut-être de tenir la Mer, ou dans la crainte de ne pouvoir se soutenir contre le vent, avoit porté directement vers des Isles qui se présentoient en grand nombre. Il eut le bonheur de trouver un mouillage à l'Est de l'Isle d'Inchin : mais ne s'étant pas placé assez près de l'Isle, & l'Equipage n'étant pas assez fort pour filer du cable aussi promptement qu'il étoit nécessaire, le Vaisseau fut poussé à l'Est. La profondeur de l'eau alloit en augmentant, de vingt-cinq brasses à trente-cinq. On continua de dériver ; & le lendemain on jeta la maîtresse ancre, à la faveur de laquelle on résista quelque temps : mais le jour suivant, ayant recommencé à chasser sur les ancres, jusqu'à un mille de terre, on ne s'attendoit qu'à échouer dans un endroit

où la Côte paroissoit haute & fort escarpée. Les Chaloupes faisoient beaucoup d'eau. Il ne se présentoit aucun lieu, où l'on pût aborder. Tout l'Equipage se crut perdu; avec d'autant moins de ressource, que ceux mêmes qui eussent pu gagner le rivage ne devoient attendre aucun quartier des Indiens du Pays, qui ne connoissent d'Européens que les Espagnols, auxquels ils portent une haine mortelle. Cependant le Vaisseau s'approchoit toujours des Rochers terribles qui forment la Côte, lorsqu'au moment où sa perte sembloit inévitable, on apperçut, entre les terres, une petite ouverture qui fit renaitre les espérances. On coupa aussi-tôt les cables des deux ancrs, & l'on mit le Cap vers cette ouverture, qu'on reconnut pour l'entrée d'un Canal étroit, entre une Isle & le Continent. Elle conduisit les Anglois dans un Port également sûr & tranquille, où l'excellence de l'eau, & les rafraichissemens, qui s'y trouvent en abondance, leur firent donner le nom de Miracle à cette heureuse découverte.

On s'est étendu sur ces circonstances, par la même raison qui porte l'Auteur à publier une fidelle description de ce Port. Il la croit d'une ex-

ANSON.
1741.

trême utilité pour les Navigateurs qui peuvent être jettés sur les mêmes Côtes par les vents d'Ouest, qui regnent presque continuellement dans ces parages (42).

Description
de la Baye &
de l'Isle d'In-
chin, nouvellement
découverte.

L'Isle d'Inchin, qui est de cette Baye, est apparemment, dit-il, une des Isles de Chonos, que les Géographes Espagnols placent, en grand nombre, le long de cette Côte. Elles sont habitées, suivant le même témoignage, par un Peuple barbare, fameux par sa haine pour les Espagnols. Il n'est pas impossible que ce que les Anglois prirent pour le Continent ne fût une autre Isle, & que la Terre-ferme ne fût beaucoup plus reculée à l'Est. Mais quelque opinion qu'on en doive pren-

(42) Il avertit que le Plan de la Baye & du Port, qu'il joint à son récit, n'ayant été dressé que sur les Mémoires & les grossières Esquisses de deux mauvais Dessinateurs, peut n'être pas tout-à-fait exact; mais que du moins les principaux points sont placés suivant l'Estime de leur distance mutuelle; & que les Marins Anglois étant fort experts dans cette Estime, les erreurs ne sçauroient être fort considérables. Il ajoute qu'à la vérité la latitude, qui est un article impor-

tant, n'en est pas trop certaine, parce que les gens du Vaisseau ne firent point d'observation, ni le jour qui précéda leur entrée dans le Port, ni celui qui suivit leur sortie; mais que cette latitude, néanmoins, ne peut être fort éloignée de quarante cinq degrés trente minutes du Sud; & que d'ailleurs la grandeur de la Baye rend l'incertitude où l'on demeure là-dessus, beaucoup moins importante.

Page 84.

dre , le Port a deux endroits propres à carener les Vaisseaux. On y voit tomber aussi plusieurs ruisseaux d'une eau très pure , dont quelques - uns sont si favorablement disposés , qu'on y peut remplir les futailles , dans la double Chaloupe , par le moyen d'une Ecope. Le plus considérable est au Nord - Est du Port. Les Anglois trouverent quelques poissons dans le ruisseau , & surtout quelques Mulets d'excellent goût , qui leur firent juger que dans une meilleure saison il étoit plus poissonneux. Pour rafraîchissemens , il trouverent des Plantes , telles que le Celeri sauvage , les Orties ; des Coquillages , surtout des Petoncles & des Moules d'une grandeur extraordinaire & de très-bon goût ; quantité d'Oies , de Mouettes & de Pingouins ; tous mets exquis , pour des gens affamés , qui avoient tenu la Mer si long-temps. Au milieu de l'Hyver , où l'on étoit , le Climat ne paroissoit pas rude. Les arbres & le gazon offroient encore quelque verdure : & l'on y trouveroit , en Eté , plusieurs rafraîchissemens qui manquoient alors. Les Habitans n'y sont pas aussi redoutables par leur nombre & leur cruauté , que les Espagnols ont pris plaisir à les peindre. Un au-

ANSON.

1741.

Rafraîchis-
semens qui
s'y trouvent,

ANSON.
L 1741.

tre avantage de leur Port, c'est qu'il est fort éloigné des Etablissemens de cette Nation, & si peu connu, qu'avec un peu de précaution, un Vaisseau pourroit y faire un long séjour, sans qu'elle en fût informée. D'ailleurs, il seroit facile de s'y défendre; & si l'on étoit en possession de l'Isle qui le forme, on pourroit le garder avec peu de forces, contre une armée nombreuse. Cette Isle est escarpée, presque partout, du côté du Port. On a six brasses d'eau fort près de la Côte, & la Pinque étoit sur ses ancres à vingt toises de terre. Il seroit difficile de couper, ou d'aborder, un Vaisseau protégé à cette distance par des gens bien armés, & postés dans un lieu presque inaccessible. Enfin l'Auteur, frappé de tant d'avantages, exhorte la Nation à faire reconnoître, avec plus de soin, un lieu qui mérite l'attention du Public & celle des Directeurs de la Marine (43).

Fausse idée
des Espagnols.

L'Equipage de l'Anne étoit en trop petit nombre, pour entreprendre de faire des détachemens & de les envoyer à la découverte. Il craignoit également les Espagnols & les Indiens;

& n'osant perdre le Vaisseau de vûe ,
 ses courses se bornoient aux Terres
 qui environnent le Port. D'ailleurs ,
 quand les Officiers auroient été sûrs de
 n'avoir rien à redouter , le Pays est si
 couvert de Bois & si rempli de Mon-
 tagnes , qu'il n'est pas aisé d'y péné-
 trer. Mais ils jugerent que les Auteurs
 Espagnols s'éloignent beaucoup de la
 vérité , lorsqu'ils représentent , sur cet-
 te Côte, un Peuple nombreux & re-
 doutable. En Hyver du moins , elle
 est si déserte , que pendant tout le
 temps que les Anglois s'y arrêterent ,
 ils n'y virent qu'une seule famille d'In-
 diens , composée d'un homme d'envi-
 ron quarante ans , de sa femme , &
 de deux enfans , dont l'un n'avoit pas
 plus de trois ans , & l'autre étoit en-
 core à la mammelle. On les découvrit
 dans une Pirogue. Ils y avoient appa-
 remment toutes leurs richesses , qui
 consistoient en un Chien , un Chat ,
 un filet à pêcher , une hache , un cou-
 teau , un berceau , quelques écorces
 d'arbres pour se hurer , un devidoir ,
 un caillou , un fusil à battre du feu ,
 & quelques racines jaunes de fort mau-
 vais goût , qui leur servoient de pain.
 Le Capitaine envoya son Canot , qui
 les amena facilement à bord. Il les y re-

ANSON.

1741.

Famille In-
 dienne que
 les Anglois
 amenent à
 bord.

ANSON.
1741.

Caractère
extraordinaire
d'un Indien.

tint, dans la crainte qu'ils n'allassent le découvrir : mais il ordonna qu'ils fussent bien traités. Pendant le jour ils étoient tout-à-fait libres sur le Vaisseau ; & la nuit seulement, on les tenoit renfermés. Ils mangeoient avec l'Equipage. On leur donnoit souvent de l'Eau-de-vie, qu'ils aimoient beaucoup. Loin de paroître affligés de leur situation, l'homme sur-tout se réjouissoit lorsqu'on le menoit à la Chasse & prenoit plaisir à voir tirer quelque piece de gibier. Cependant on s'aperçut à la fin qu'il devenoit rêveur, & quoique sa femme ne perdît rien de sa gayeté, il parut inquiet de se voir prisonnier. On crut lui reconnoître beaucoup d'esprit naturel. Il se faisoit entendre avec une adresse admirable, par des signes qui marquoient son jugement & sa curiosité. Un grand Vaisseau, monté de si peu de gens, lui causoit de la surprise : il en concluait qu'on devoit avoir perdu beaucoup de monde : ce qu'il exprimait en se couchant sur le tillac, les yeux fermés & sans mouvement. Mais il donna une meilleure preuve de son habileté, par la maniere dont il s'échappa, après avoir passé huit jours à bord. L'Ecoutille du Châteaup d'avant étoit déclouée. Il profita d'une

Comment
il s'échappe
avec sa famille.

d'une nuit fort orageuse , pour sortir avec sa Femme & ses Enfans , par cette ouverture ; & passant par - dessus le bord du Vaisseau , il descendit avec eux dans le Canot. Sa prudence lui fit couper les hancières qui retenoient la Chaloupe & sa Pirogue , à l'arrière du Vaisseau ; c'étoit le moyen d'empêcher qu'on ne pût le suivre. Il ramena aussi-tôt vers la Terre. Quoique le Quart se fît sur le demi-Pont , tous ces mouvemens furent si prompts & si secrets , qu'il ne fut découvert que par le bruit de ses rames , tandis qu'il s'éloignoit du Vaisseau. Mais il étoit trop tard pour s'y opposer. D'ailleurs on n'avoit plus ni Chaloupe , ni Canot ; & l'on eut même assez de peine à les reprendre. Quelques Anglois , qui avoient conçu de l'estime pour le caractère extraordinaire de cet Indien , supposant qu'il rôdoit encore avec sa famille dans les Bois qui sont autour du Port , & craignant qu'il ne manquât de provisions,engagerent le Capitaine à faire exposer quelques vivres , dans un lieu qui leur parut convenable au dessein qu'ils avoient de le secourir. On fut persuadé que cette attention ne lui avoit pas été inutile. Les vivres disparurent ; & quelques circonstances firent juger que

ANSON.

1741.

c'étoit lui qui les avoit enlevés (44). Cependant on pouvoit craindre aussi qu'il n'eût gagné l'Isle de Chiloe, & qu'il ne donnât connoissance de son Avanture aux Espagnols, qui pouvoient facilement venir surprendre le Vaisseau. Cette idée porta le Capitaine à supprimer l'usage qu'il avoit établi, de tirer chaque jour au soir, un coup de canon. Il s'étoit flatté que ce bruit rendroit son Bâtiment plus respectable aux Ennemis, qui pourroient l'entendre, & leur feroit connoître du moins qu'on y étoit sur ses gardes. Mais il comprit que sa principale sûreté consistoit à demeurer bien caché, & que cette affectation d'imiter les Vaisseaux de guerre, ne pouvoit servir qu'à le faire découvrir. Enfin, l'Equipage étant remis de ses fatigues, & s'étant pourvu d'eau & de bois, l'Anne mit en Mer & se rendit heureusement à l'Isle Juap Fernandez.

Seu dettrois
Vaisseaux de
l'Escadre An-
gloise.

Le reste de l'Escadre consistoit en trois Vaisseaux, la Severne, la Perle, & le Wager. On apprit, dans la suite, que les deux premiers étoient retournés au Brésil; & que le Wager, commandé par le Capitaine Cheap, avoit échoué, le

14 de Mai, vers le quarante-septième degré de latitude Méridionale, entre deux petites Isles, à la portée du fusil de la Terre. L'Auteur s'étend beaucoup sur les divisions de l'Equipage, & sur les malheurs du Capitaine, qui étant abandonné de ses gens, tomba au pouvoir des Espagnols, d'où il ne sortit qu'après le Règlement du Cartel, entre l'Espagne & l'Angleterre, pour retourner en Europe, à bord d'un Vaisseau François (45).

L'inquiétude du Commandant, pour trois Vaisseaux dont il ignoroit le sort, l'avoit déterminé, après l'arrivée du Gloucester, à faire visiter l'Isle de Maza Fuero, dans l'esperance d'y découvrir quelque Baye qui pouvoit leur avoir servi de retraite. Le Tryal, qui fut chargé de cette commission, fit le tour de l'Isle, & n'y vit aucun Vaisseau : mais il rapporta des lumieres qu'on n'avoit jamais eûes, & que l'Auteur croit trop utiles à la Navigation pour les supprimer (46).

Les Auteurs Espagnols parlent de deux Isles de Juan Fernandez, la Grande & la Petite. La premiere est celle où l'Escadre étoit à l'ancre ; & la Petite

Description
de l'Isle Maza
Fuero.

(45) Pages 121 & précédentes.

(46) Il en donne deux Vûes ; l'une du Nord Est, & l'autre du Sud.

ANSON.
1741.

a reçu le nom de Mafa Fuero , parce qu'elle est plus éloignée du Continent. Le Tryal vérifia qu'elle est à vingt-deux lieues de Juan Fernandez , à l'Ouest , vers le Sud. Elle est plus grande qu'on ne la représente ordinairement. On ne s'est pas moins trompé , lorsqu'on l'a dépeinte comme un Rocher stérile , sans bois , sans eau , & comme absolument inaccessible. Les Anglois du Tryal s'assurèrent qu'elle est couverte d'Arbres , & qu'elle a plusieurs beaux ruisseaux qui tombent dans la Mer. Ils virent aussi un endroit , au Nord de l'Isle , où les Vaisseaux peuvent mouiller , quoique l'ancre n'y soit pas excellent. Le rivage a peu d'étendue. Il est fort escarpé. L'eau d'ailleurs y étant trop profonde , il faut mouiller fort près de Terre , où l'on est exposé à tous les vents , excepté celui du Sud. Avec ces inconvéniens , on y trouve une chaîne de Roches , qui s'avance de la pointe Orientale de l'Isle , à deux milles au large ; mais peu dangereuse à la vérité , parce que la Mer , qui s'y brise continuellement , les fait aisément reconnoître.

Avantage
qu'elle a sur
celle de Juan
Fernandez.

Cette Isle a , sur celle de Juan Fernandez , l'avantage d'être bien peuplée de Chevres ; & ces animaux , qui n'ont jamais été troublés dans leurs retraites

res, se laissent approcher, lorsqu'on ne les effarouche point à coups de fusil. On y trouve un grand nombre de Veaux & de Lions marins. En un mot, les Anglois jugerent que malgré quelques inconvéniens, qui peuvent empêcher de choisir cette Isle pour un lieu de relâche, elle seroit néanmoins très utile dans les cas de nécessité, sur-tout pour un Vaisseau seul, qui craindroit de rencontrer, à Juan Fernandez, un Ennemi supérieur (47).

Le mauvais état de la Pinque Anne, dont les Charpentiers jugerent le radoub impossible, porta le Chef d'Escadre à consentir qu'elle fût dégradée, après qu'on en eut tiré les vivres, & tout ce qui pouvoit servir aux trois autres Bâtimens (48). Le Capitaine & le reste de l'Equipage passerent à bord du Gloucester, où le besoin d'hommes étoit pressant. Quoique tous les Malades

ANSON.

1741.

La Pinque
Anne est dé-
gradée.

(47) Page 126.

(48) On fit un Procès-Verbal, qui portoit que l'Anne n'avoit pas moins de douze Courbes, & de quatorze Baux, rompus ou fort endommagés; qu'un des Courbarons de Bâupré étoit rompu, & un autre pourri; que les Serregoutieres étoient ouvertes & gâtées; que plusieurs Tacquets étoient rompus,

& d'autres pourris; que toute la ferrure étoit presque usée; que les Lisses & les Ceintes étoient pourries, & qu'ayant ôté une partie du doublage on avoit trouvé l'Etambort en très-mauvais état; enfin, que la Proue & les Ponts faisoient eau. Ce langage de Mer aura son utilité pour ceux qui l'ignorent.

ANSON.

1741.

Etat où l'Escadre se trouvoit réduite.

fussent assez bien rétablis , M. Anson ne pouvoit être sans allarmes , en considérant le peu de forces qui lui restoient. Depuis son départ d'Angleterre , il avoit perdu , sur le Centurion , deux cens quatre-vingt douze hommes , de quatre cens six avec lesquels il s'étoit embarqué. L'Equipage du Gloucester , qui étoit moins fort , avoit perdu le même nombre , & se voyoit réduit à quatre-vingt-deux hommes. La mortalité devoit naturellement avoir été plus grande encore sur le Tryal , dont l'Equipage avoit presque toujours été jusqu'aux genoux dans l'eau , sur le til-lac ; cependant , il n'y étoit mort que quarante-deux hommes , & son bonheur en avoit sauvé trente neuf. Les Soldats de Marine & les Invalides avoient été plus maltraités que les Matelots. De cinquante Invalides , que le Centurion avoit à bord , il n'en étoit échappé que quatre ; & onze Soldats de Marine , de soixante & dix-neuf. A bord du Gloucester , tous les Invalides périrent ; & de quarante-huit Soldats de Marine , il n'en resta que deux. En un mot , les trois Vaisseaux , qui devoient composer désormais toute l'Escadre , étoient montés de neuf cens soixante & un hommes à leur départ d'An-

gleterre; & l'on n'en comptoit plus que trois cens trente-cinq, en y comprenant les Mouffes. Ce nombre suffisoit à peine pour la manœuvre. Cependant, comme on ignoroit alors ce que l'Escadre de Pizarro étoit devenue, on devoit supposer qu'elle étoit dans la Mer du Sud, & que si elle n'avoit pû passer les Détroits sans souffrir beaucoup, elle avoit trouvé des rafraîchissemens & des recrues dans tous les Ports de ces Mers, qui lui étoient ouverts. On sçavoit d'ailleurs, par quelques informations, que les Espagnols équipotent une autre Escadre à Callao. Toutes ces réflexions, paroissent capables de décourager les Anglois. Mais un événement fort imprévu, ranima toutes leurs espérances.

Vers le commencement de Septembre, lorsqu'ils se disposoient à quitter l'Isle, ils découvrirent, au Nord-Est, un Bâtiment, qu'ils prirent d'abord pour un Vaisseau de l'Escadre; mais l'ayant bientôt reconnu pour un Espagnol, qu'ils supposèrent destiné pour Valparaiso, ils lui donnerent la chasse. Cette victoire leur coûta peu (49). C'étoit un Vaisseau Marchand du port de quatre

Prise d'un
Vaisseau Es-
pagnol.

(49) Il n'avoit que trois pièces de canon, de quatre livres de balle, hors d'état de servir, & quelques pistolets. Page 148.

ANSON.

1741.

cens cinquante tonneaux, dont l'Équipage montoit à cinquante - trois hommes, tant blancs que noirs. Sa principale charge consistoit en sucre & en étoffes bleues de laine, qui se fabriquent dans la Province de Quito, avec plusieurs balles d'autres étoffes grossières de différentes couleurs, qui portent, dans ces Quartiers, le nom de Pannia de Tierra, & quelques balles de Coton & de Tabac; mais les Anglois y trouverent ce qu'ils cherchoient avec plus d'empressement, c'est-à-dire, plusieurs coffres remplis d'argent travaillé, & vingt-trois Serons de Piastras, pesant chacun deux cens livres, sans compter plusieurs Lettres & d'autres Papiers, dont ils se promirent de tirer quantité d'éclaircissements.

Informations
que les An-
glois en re-
çoivent.

Ce Bâtiment, qui se nommoit Notre-Dame du Mont-Carmel, étoit commandé par Dom Manuel Zamora. Il étoit parti de Callao, depuis vingt-sept jours; & sa destination étoit en effet pour Valparaíso, dans le Chili, où il devoit se charger, pour le retour, de bled & de vin, de quelque or, & de menus cordages, dont on en fait de gros au Port de Lima. Les Anglois du Centurion, qui étoit le Vaisseau vainqueur, n'eurent rien de plus pressant

que de prendre des informations. Jus-
qu'alors ils n'avoient sçu qu'imparfai-
tement la force & la destination de l'Es-
cadre , qu'ils avoient rencontrée à la
hauteur de Madere.

ANSON.

1741.

Ils apprirent , de leurs Prisonniers , Informations
fort utiles
aux Anglois. qu'elle étoit composée de cinq grands
Vaisseaux Espagnols , commandée par
l'Amiral Pizarro , & proprement des-
tinée à traverser leurs desseins ; mais
que Pizarro , malgré tous ses efforts pour
doubler le Cap de Horn , avoit été obli-
gé de retourner à la Riviere de la Pla-
ta , après avoir perdu deux de ses plus
gros Vaisseaux. Ils sçurent aussi que de
la Plata , cet Amiral avoit averti les
Espagnols du Pérou qu'une partie de
l'Escadre Angloise pouvoit passer avec
succès dans la Mer du Sud ; mais que
jugéant par sa propre expérience qu'elle
y arriveroit foible & peu capable de dé-
fense , il conseilloit au Viceroi d'armer
en guerre les Vaisseaux qu'il pourroit
employer à cet usage , & de les envoyer
vers le Sud , où vraisemblablement ils
surprendroient ceux des Anglois , l'un
après l'autre , avant qu'ils pussent trou-
ver l'occasion de se procurer des ra-
fraîchissemens. Le Viceroi , goûtant ce
conseil , avoit fait équiper sur le champ
quatre Vaisseaux qui étoient partis de

ANSON.

1741.

Callao ; un de cinquante piéces de canon , deux de quarante , & un de vingt-quatre. Trois de ces Bâtimens avoient reçu ordre de croiser à la hauteur du Port de la Conception , & l'autre à celle de Juan Fernandez. Ils avoient gardé leurs postes jusqu'au 6 de Juin ; mais n'ayant pas vû paroître les Anglois , ils avoient repris alors la route de Callao , dans la pleine persuasion que leurs Ennemis n'avoient pu tenir si longtemps la Mer , & que s'ils n'étoient pas abîmés dans les flots , ils avoient pris du moins le parti de retourner vers l'Europe. Ces Vaisseaux Espagnols avoient été dispersés par une tempête , pendant qu'ils étoient en croisière. Ensuite ils avoient été désarmés en arrivant à Callao ; & les Prisonniers ajoutèrent qu'en quelque temps qu'on apprît , à Lima , l'arrivée des Anglois dans ces Mers , il se passeroit au moins deux mois , avant que le Viceroi pût rétablir son Escadre.

Dangers
qui les avoient
menacés.

Ces éclaircissemens étoient d'autant plus favorables , que l'Equipage du Centurion ayant trouvé , à son débarquement dans l'Isle de Juan Fernandez , quelques monceaux de cendre , des restes de Poissons , des jarres fraîchement brisées , & d'autres traces récentes du

séjour des Espagnols, il ne put douter que s'il étoit arrivé quelques jours plutôt dans cette Isle, il n'y eût rencontré ses Ennemis ; & dans l'état où ses fatigues l'avoient réduit , cette rencontre auroit été fatale , non-seulement au Centurion , mais encore au Tryal , au Gloucester , & à la Pinque Anne , qui étoient venus séparément. Les Espagnols du Carmel , ayant appris à leur tour ce que les Anglois avoient souffert , parurent fort surpris qu'ils eussent pû résister à tant de maux. Ils furent conduits , avec leur Bâtiment , dans la Baye de Juan Fernandez. Leur étonnement redoubla , lorsqu'ils y virent le Tryal à l'ancre. Ils s'imaginèrent d'abord qu'il avoit été construit dans l'Isle ; & leur admiration tomba sur l'adresse des Anglois , qui avoient été capables , après tant de fatigues , & dans un espace si court , non-seulement de réparer leurs autres Vaisseaux , mais d'en construire un de cette forme. Ensuite , apprenant qu'il étoit venu d'Angleterre avec le reste de l'Escadre , ils ne pouvoient comprendre qu'il eût fait le tour du Cap de Horn , tandis que les meilleurs Vaisseaux d'Espagne avoient été forcés de renoncer à cette entreprise.

Combien leur état cause d'étonnement aux Espagnols.

ANSON.

1741.

Ils se disposent à croiser.

Les Lettres, qui s'étoient trouvées à bord du Carmel, donnerent d'autres lumieres aux Anglois. Elles portoient que plusieurs Vaisseaux Marchands devoient partir du Port de Lima, pour Valparaïso. M. Anson, formant divers projets sur un si beau fondement, dépêcha aussi-tôt le Tryal, avec ordre d'aller croiser à la hauteur du dernier de ces deux Ports. Il résolut en même temps de séparer ses autres Vaisseaux, & de les employer en différentes croisières; autant pour diminuer la crainte d'être découvert de la Côte, que pour augmenter la facilité de faire des Prises. Celle qu'on venoit de faire avoit inspiré, aux Equipages, une ardeur qui leur faisoit oublier tous leurs maux. L'Artillerie de la Pinque Anne fut transportée sur le Carmel; & le Gloucester reçut, pour sa manœuvre, un renfort de vingt-trois Matelots Espagnols. Après ces dispositions, on leva l'ancre le 19 de Septembre. Le Gloucester eut ordre d'avancer jusqu'à cinq degrés de latitude Méridionale, & de croiser à la hauteur des Côtes les plus élevées de Paita, mais à la distance convenable pour n'être pas découvert. Le Centurion & le Carmel porterent à l'Est, pour joindre le Tryal à la hau-

Prise de l'Azazu.

teur de Valparaïso. Cinq jours après ils rencontrèrent ce Bâtiment, qui avoit déjà pris avec peu de résistance, un Vaisseau Espagnol de six cens tonneaux, nommé l'*Aranzanu*. Il y avoit trouvé à peu près la même charge que celle du Carmel, à l'exception de l'argent, qui n'excédoit gueres la valeur de cinq mille livres sterling. Mais la joye de cette victoire étoit troublée par le malheur qu'il avoit d'être démâté & de faire eau de toutes parts. Il n'y avoit point d'espérance de pouvoir le radoubber en pleine Mer; & les conjonctures ne permettoient pas d'aller perdre du temps dans un Port. M. Anson prit le parti de le détruire, & de faire passer l'Equipage & les munitions à bord de l'*Aranzanu*, qu'il nomma *la Prise du Tryal*. Ce Vaisseau, que le Vice-roi du Pérou avoit armé plus d'une fois en Guerre, fut destiné à servir de Frégate; & M. Saunders fut choisi pour la commander. Elle se trouva montée de vingt pieces de canon, en y comprenant les douze qui étoient à bord du Tryal.

Ce Vaisseau est nommé la Prise de Tryal.

Dans les grandes vûes du Chef d'Escadre, on ne se promettoit pas moins que d'intercepter tous les Vaisseaux employés au Commerce, entre le Pérou

JANSON.
1741.

Projets
qui s'éva-
nouissent.

& le Chili, au Sud, & entre Panama & le Pérou, au Nord. Mais, suivant la réflexion de l'Auteur, „ les arrangements les mieux concertés n'em-
„ portent avec eux qu'une plus grande
„ probabilité du succès, & ne vont
„ jamais jusqu'à la certitude ; parce
„ que les accidens, qui ne peuvent
„ entrer en compte dans les délibérations, ont souvent la plus grande influence sur les événemens. La fâcheuse Avanture du Tryal, & la nécessité qui força les autres Vaisseaux de quitter leur croisière pour l'assister, donnerent le temps aux Navires Espagnols, d'arriver au Port de Valparaiso. On ne découvrit point une seule Voile ennemie, jusqu'au 5 de Novembre ; & l'on ne douta plus alors que les Habitans de Valparaiso, ne voyant point paroître le Carmel & l'Aranzanu, n'eussent formé des soupçons, qui leur avoient fait mettre un Embargo sur tous les Vaisseaux Marchands de leur Côte. Il étoit à craindre aussi que le Viceroi ne fît travailler actuellement à remettre son Escadre en Mer ; car un Exprès n'emploie pas ordinairement plus de vingt-neuf ou trente jours, pour se rendre, par Terre, de Valparaiso à Lima, & cinquante jours

s'étoient déjà passés depuis la prise du Carmel. Ce double sujet de crainte déterminâ les Anglois à se rendre, avec toutes leurs forces, sous le vent de Callao, pour se mettre en état de combattre l'Escadre Espagnole. Ils firent voile assez loin de la Côte, pour n'être pas découverts. M. Anson n'ignoroit pas qu'il est défendu sous de rigoureuses peines, à tous les Vaisseaux du Pays, de passer le Port de Callao sans y relâcher. C'étoit se trahir soi-même, que de violer une Loi constamment observée. L'incertitude du lieu, où l'on pouvoit rencontrer les Espagnols, le fit porter au Nord. Il reconnut la petite Isle de Saint Gallan, qui n'étoit éloignée que d'environ sept lieues au Nord-Nord-Est, demi-Quart à l'Est. Cette Isle est située vers le quatorzième degré de latitude Méridionale, à cinq milles, au Nord, d'une hauteur nommée *Morro-Veijo*, ou *Tête du Veillard*. L'espace, entre l'Isle & cette hauteur, est la meilleure croisière qu'il y ait sur cette Côte; parce que tous les Vaisseaux destinés pour Callao, soit qu'ils viennent du Nord ou du Sud, cherchent à reconnoître ces deux endroits pour diriger leur cours. Le 5 de Novembre,

ANSON.

1741.

Les Anglois
vont se pla-
cer sous le
vent de Cal-
lao.

Isle de Saint
Gallan, bon-
ne croisière,

ANSON.
1741.

vers le milieu du jour, on eut la vûe des hauteurs de Barranca, qui est située à dix degrés trente-six minutes de latitude Méridionale. On en étoit à huit ou neuf lieues, lorsqu'on eut la satisfaction, si long-temps désirée, d'appercevoir un Vaisseau. Le Centurion lui donna la chasse, à toutes voiles, & le joignit en moins d'une heure. Il se rendit, après avoir essuyé quatorze coups de canon. C'étoit un Bâtiment de Guaiaquil, nommé Sainte Therese de Jesus, & du port d'environ trois cens tonneaux. Il étoit chargé, pour Callao, de bois de Charpente, de fil de Pito, qui est très fort, & qui se fait d'une espece d'herbe, de draps de Quito, de Cacao, de de Noix de coco; de Tabac, de Cuirs, de Cire, & d'autres Marchandises. Les especes, qui se trouverent à bord, ne montoient qu'à cent soixante-dix livres sterling. La charge auroit été de grande valeur, si les Anglois en avoient pû disposer : mais comme il est défendu, aux Espagnols, de rançonner jamais leurs Vaisseaux, la plupart des choses qu'on leur prend dans ces Mers n'ont pas d'autre utilité, pour le Vainqueur, que celle qu'il en peut tirer pour son propre usage. Aussi les An-

Prise de la
Sainte Therese.

glois faisoient-ils consister leur principal avantage, dans le mal qu'ils causoient à leurs Ennemis (50).

ANSON.
1741.

Outre l'Equipage, qui montoit à quarante-cinq hommes, leur Prise avoit à bord quatre hommes & trois femmes, nés tous de Parens Espagnols, & trois Esclaves Noires, qui servoient les femmes. L'Auteur fait valoir, avec raison, la vertu des Officiers Anglois; sur-tout, dit il, dans la disposition où devoient être naturellement des gens de Mer, qui depuis près d'un an gardoient une continence forcée. Ces trois Dames étoient une Mere & ses deux Filles, dont l'aînée pouvoit avoir vingt & un ans, & la cadette quatorze. Elles furent excessivement alarmées, de se voir entre les mains d'un Ennemi, que les anciennes violences des Flibustiers & la différence de la Religion leur faisoient envisager avec horreur. La beauté singulière de la plus jeune des deux Filles devoit augmenter leurs craintes. Aussi s'étoient-elles cachées, lorsque les Vainqueurs étoient passés sur leur Bord; & ce ne fut pas sans peine qu'elles se laisserent engager à sortir de leur retraite. Cependant un

Trois Dames
qui s'y trou-
vent, & géné-
rosité des Of-
ficiers An-
glois.

ANSON,

1741.

des Lieutenans du Centurion les rassura bientôt par ses politesses. Le Chef d'Escadre , informé de cet événement , ordonna qu'elles resteroient à bord de leur Vaisseau , & dans l'appartement qu'elles avoient occupé jusqu'alors , où elle ne cesseroient pas d'être bien servies ; avec défense de leur donner le moindre sujet de peine. Il permit même , pour assurer l'exécution de ses ordres , & pour leur donner le moyen de se plaindre , si quelqu'un étoit capable d'y manquer , que le Pilote Espagnol , qui est considéré dans cette Nation comme la seconde personne d'un Vaisseau , demeurât près d'elles , avec la qualité de Garde & de Protecteur. Il donna cette commission au Pilote , parce qu'on avoit cru s'appercevoir qu'il prenoit un intérêt fort vif à la sûreté des trois Dames. Il s'étoit même donné pour le Mari de la plus jeune. Mais on sçut bientôt par le témoignage des Prisonniers , & dans la suite par d'autres circonstances , dont le récit n'est que différé , qu'il n'avoit pris cette qualité , que pour la mettre plus sûrement à couvert des outrages dont il la croyoit menacée. Mais ce généreux procédé du Commandant dissipa toutes les frayeurs des trois Prisonnières.

Les quatre Vaisseaux se rejoignirent ,
pour tourner ensemble le Cap au Nord.

ANSON.

1741.

La Mer , dans le même endroit , leur
parut d'un très beau rouge , à plusieurs
milles autour d'eux. On observa que
cette couleur venoit d'une prodigieuse
quantité de Poisson , qui couvroit la
surface de l'eau. Un peu de cette eau ,
qu'on eut la curiosité de mettre dans
un verre , ne laissoit pas d'être aussi
pure que le cristal ; excepté qu'on y
voyoit surnâger quelques quelques glo-
bules rouges & glaireux (51).

Rougeur de
la Mer , & sa
cause.

En rangeant la Côte , on remarquoit
presque sans cesse un Courant , qui fai-
soit dériver les Vaisseaux , vers le Nord ,
l'espace de dix ou douze milles par
jour. A huit degrés de latitude Méridi-
onale , ils commencerent à se voir en-
tourés de Bonites & de Poissons vo-
lans , les premiers qu'ils eussent vûs de-
puis leur départ des Côtes du Brésil.
C'est une singularité remarquable , que
sur les Côtes Orientales de l'Amérique
Mériionale , ils s'étendent à une lati-
tude beaucoup plus avancée que sur les
Côtes Occidentales du même Conti-
nent ; car on ne les perd de vûe , sur
la Côte du Brésil , qu'en approchant du

Différence
de la chaleur
dans des lati-
tudes égales

ANSON.

1741.

Tropique Méridional. Il paroît certain que cette différence vient des différens degrés de chaleur, dans la même latitude, des deux côtés de ce vaste Continent (52).

(52) L'Auteur s'abandonne ici à ses réflexions sur les causes de cette différente chaleur, & se plaint que les Physiciens n'aient jamais tourné leur attention de ce côté-là. Il commence par établir le fait; c'est à-dire, que la latitude d'un lieu ne fournit pas de règle par laquelle on puisse juger du degré de chaud ou de froid qui y regne. On ne sçauroit nier, par exemple, que Londres n'ait des Saisons plus chaudes que le fond de la Baye de Hudson, qui se trouve au même degré de latitude. Si l'on compare la Côte du Brésil avec la Côte Occidentale de la même partie de l'Amérique, comme Bahia avec Lima, la différence sera bien plus considérable. Les Thermomètres, qui doivent passer pour une règle infallible du degré du chaud ou du froid, font voir que dans des latitudes très avancées, telles que Petersbourg, la chaleur est quelquefois beaucoup plus grande qu'on ne l'a jamais observée entre les Tropiques;

à Londres en 1746, on eut, pendant quelques heures, une chaleur supérieure à celle qu'éprouva un Vaisseau de l'Escadre de M. Anson, en allant d'Angleterre au Cap de Horn, & au retour. L'Été de cette année, un Thermomètre gradué, suivant la méthode de Fahrenheit, monta une fois, à Londres, jusqu'au 78°; & la plus grande hauteur qu'un Thermomètre du même genre ait atteint dans le Vaisseau de l'Escadre, ne fut que de 76°. C'étoit dans l'Isle de Sainte Catherine, vers la fin de Décembre, le Soleil étant vertical à trois degrés près. A Petersbourg, en 1734, le 20 & le 25 de Juillet, le Thermomètre monta jusqu'à 98°, à l'ombre; degrés de chaleur prodigieux. Pourquoi la chaleur passe-t-elle pour si violente dans plusieurs endroits entre les Tropiques, tandis qu'il paroît, par ces exemples, qu'elle est souvent égale ou même surpassée vers le cercle Pôleaire? L'Auteur répond que l'estime du chaud, dans un lieu par-

Le 10 de Novembre, à trois lieues au Midi de l'Isle la plus Méridionale de Lobos (53), les Anglois se saisirent, sans combat, d'un Navire Espagnol de cent soixante - dix tonneaux, nommé Notre-Dame du Carmin, qui avoit à bord quarante-trois Matelots. Sa charge étoit de l'Acier, du Fer, de la Cire, du Poivre, du Bois de Cedre, des Planches, du Tabac en poudre, des Rosaires, des marchandises d'Europe en ballots, de la Cannelle, de l'Empois bleu, & des Indulgences. Ce Vaisseau, qui étoit chargé pour Callao, avoit touché à Païta, d'où il n'étoit parti que depuis vingt-quatre heures. Entre les Prisonniers, il se trouva un Irlandois, nommé Williams, de qui l'on apprit que le Gouverneur de Païta, informé que les Anglois croisoient dans cette Mer, s'occupoit actuellement à

ANSON.

1741.

Prise du Navire la Notre-Dame du Carmin.

Motifs qui portent les Anglois à faire une entreprisa sur Païta.

ticulier, ne doit pas être fondée sur le degré de chaleur qui y regne quelquefois, mais sur la chaleur moyenne d'une Saison, ou peut être d'une année entière. Il ajoute une raison, qui est prise de nous; c'est que notre sensation de chaleur ne répond pas infailliblement à la chaleur absolue indiquée par le Thermomètre; ce

qu'il éclaircit par d'autres explications. Pages 203 & précédentes.

(53) A six degrés vingt-sept minutes de latitude du Sud. Il y a deux Isles de ce nom: celle ci, qui s'appelle Lobos de la Mer; & une autre plus Septentrionale, qui ressemble beaucoup à la première, & qu'on nomme Lobos de Tierra.

ANSON.
1741.

faire transporter, dans les Terres, le trésor du Roi & le sien. On sçut aussi qu'il y avoit, à la Douanne de Paita, une somme considérable, qui appartenoit à quelques Marchands de Lima, & qu'elle devoit être embarquée à bord d'un Navire qui étoit actuellement dans le Port. L'idée d'une si belle proie, joint à la certitude que l'Escadre ayant été découverte, l'alarme seroit bien-tôt répandue sur toute la Côte & qu'il seroit inutile d'y croiser plus long-temps, déterminâ M. Anson à tenter de surprendre Paita. C'étoit, d'ailleurs, une occasion de mettre en liberté ses Prisonniers, qui étoient en grand nombre, & qui consommoient des provisions dont il avoit besoin lui-même. Il n'avoit pas manqué de s'instruire exactement, de la force & de l'état de cette Place. L'entreprise lui parut sans danger, & le succès presque infaillible.

1. Description
de Paita & de
ses environs.

La Ville de Paita est située dans un Canton fort stérile (54), dont le terrain n'est composé que de sable & d'ardoise. Elle ne contient qu'environ deux cens Familles. Les Maisons y sont d'un seul étage, & n'ont pour murs

(54) A cinq degrés douze minutes de latitude Méridionale.

que des roseaux fendus , enduits d'argile , avec des toits de feuilles séches. Cette maniere de bâtir est assez solide , pour un Pays où la pluie est extrêmement rare. La plûpart des Habitans sont des Indiens , des Esclaves Negres , des Mulâtres , ou des Mestices , entre lesquels on voit peu de Blancs. Le Port , qui passe pour un des meilleurs de cette Côte , ne mérite néanmoins que le nom de Baye : mais l'ancre y est sûr & commode. Il est fréquenté par les Vaisseaux qui viennent du côté du Nord ; & c'est le seul lieu de relâche , pour ceux qui partant d'Acapulco , de Sonsonate , de Realejo & de Panama , veulent se rendre à Callao. La longueur de ces Voyages , où , pendant presque toute l'année , on a le vent contraire , oblige de border la Côte pour faire de l'eau. Quoique les environs de Paita soient si arides , qu'on n'y trouve pas d'eau douce , ni aucune sorte d'herbages , ou d'autres provisions que du Poisson & des Chevres , les Indiens ont à deux ou trois lieues de-là vers le Nord , une Ville nommée Colan , d'où ils transportent à Paita , sur des Radeaux , de l'eau , du maiz , des herbages , de la volaille & d'autres rafraîchissemens.

ANSON.

1741.

On y amène aussi des Bestiaux de Rivera, autre Ville, qui en est à quatorze lieues dans les Terres. L'eau, qu'on apporte de Colan, est d'une couleur blanchâtre; mais cette couleur ne l'empêche pas d'être fort saine; & l'on prétend même qu'en serpentant dans des Bois de Salse-pareille, elle s'impregne des vertus de cet arbre. Outre ces commodités, le Port de Paita est un lieu de débarquement, pour les Passagers qui vont d'Acapulco & de Panama à Lima. Comme il est à deux cens lieues de Callao, qui sert de Port à cette Capitale du Pérou, & que la route par Mer ne se fait presque jamais qu'avec un vent contraire, on aime d'autant mieux prendre la Terre, qu'il y a sur la Côte un chemin assez commode, où l'on trouve des Villages & des Gîtes (55).

Projets de
l'attaque.

Paita est une Ville ouverte, qui n'est défendue que par un Fort. M. Anson avoit appris de ses Prisonniers que le Fort étoit muni de huit piéces de canon, mais qu'il n'étoit fermé que d'un mur de brique, sans fossé, sans ouvrages extérieurs, sans rempart, & qu'il n'avoit, pour garnison, qu'une Com-

pagnie très-foible. On ajoûtoit , à la
 vérité , que la Ville pouvoit armer trois
 cens hommes. Mais comme le dessein
 du Chef d'Escadre étoit d'employer la
 surprise , il ne désespéra point d'em-
 porter la Place dès la nuit suivante.
 Ses Vaisseaux étoient à douze lieues
 de la Côte ; distance qui les assuroit
 de n'être pas découverts , & qui n'em-
 pêchoit pas qu'en forçant de voiles ils
 ne pussent arriver dans la Baye avec
 la nuit. Cependant sa prudence lui fit
 juger qu'ils étoient trop gros , pour n'être
 pas apperçus , dans les ténèbres mê-
 mes , & qu'à cette vûe les Habitans
 alarmés ne manqueroient pas de trans-
 porter leurs meilleurs effets dans les
 Terres. Cette expédition , d'ailleurs ,
 ne lui paroissant point assez considéra-
 ble pour demander toutes ses forces ,
 il prit la résolution de n'y employer
 que les Chaloupes. Brett , son Lieute-
 nant , fut chargé de l'entreprise , avec
 cinquante-huit hommes choisis : & pour
 le garantir des embarras qui pouvoient
 naître de l'obscurité de la nuit , ou de
 l'ignorance des lieux , deux Pilotes Es-
 pagnols reçurent ordre de lui servir de
 Guides. Dans une commission si déli-
 cate , on crut devoir s'assurer d'eux ,
 en leur promettant qu'après avoir ser-

ANSON.

1741.

ANSON.

1741.

vi fidèlement ils seroient renvoyés sans rançon, eux & tous les autres Prisonniers; mais en les assurant aussi, qu'au moindre indice de trahison, ils auroient la tête cassée, & que tous leurs Compagnons seroient conduits en Angleterre. L'Auteur observe, comme une circonstance fort singulière, qu'un de ces deux hommes avoit été pris vingt ans auparavant par le Capitaine Clipperton, qui l'avoit forcé de lui servir de Guide, pour surprendre Truxillo, Ville située dans les Terres au Sud de Païta. Ainsi son mauvais sort l'avoit destiné à faire réussir, contre sa Nation, les deux seules entreprises qu'on ait tentées à terre, sur cette Côte, pendant un si long intervalle (56).

Comment
les Anglois
surprennent
Païta.

Ce ne fut point avant dix heures du soir, que Brett arriva dans la Baye avec les Chaloupes. Il y entra sans avoir été découvert; mais lorsqu'il s'approchoit du rivage, quelques gens, à bord d'un Vaisseau qui étoit à l'ancre, l'apperçurent & donnerent l'alarme, en criant de toutes leurs forces, *les Anglois, les chiens d'Anglois!* Leurs cris furent entendus du Fort. Bientôt le trouble se répandit dans

toute la Ville. Brett vit plusieurs lumières , qui se promenoient rapidement , & d'autres marques d'une extrême agitation. Il exhorta sa troupe à ramer vivement , pour ôter à l'Ennemi le temps de se mettre en défense. Cependant avant qu'ils pussent gagner la terre , les Soldats du Fort mirent quelques pieces de canon en état de tirer , & les pointerent si juste vers le lieu du débarquement , qu'un boulet passa au - dessus de la tête des Anglois.

Mais Brett ne leur laissa pas le temps de lui envoyer une seconde volée. Aussitôt que ses gens furent à terre , un de leurs Guides les conduisit à l'entrée d'une rue étroite , à cinquante pas du rivage. Ils s'y trouverent à couvert du feu du Fort ; & s'étant formés , comme l'occasion le permettoit , ils marcherent droit à la Place d'armes. C'est un grand espace quarré , où se termine la rue par laquelle ils étoient entrés. Le Fort fait un des côtés de cette Place , & la maison du Gouverneur en forme un autre. Quoiqu'ils marchassent en assez bon ordre , leurs propres cris , qui venoient de leur ardeur & de l'espérance du butin , le bruit de leurs armes , & le son de leurs

ANSON.

1741.

Ils s'en rendent Maîtres.

ANSON.

1742.

ramibours , qui se faisoient entendre de toute leur force , persuaderent aux Habitans que l'Ennemi étoit en fort grand nombre , & qu'ils n'avoient pas d'autre ressource que la fuite. Les Anglois n'eussent qu'une décharge de quelques Marchands , postés dans une galerie qui entouroit la Maison du Gouverneur. Mais ces timides Guerriers perdant courage , au premier feu qu'on fit sur eux , quitterent leur poste , & laisserent la Place à la discrétion des Vainqueurs (57). On n'eut pas moins bon marché de la Garnison du Fort , qui escalada ses propres murs pour se sauver dans les Bois. Ainsi , dans l'espace d'un quart d'heure , les Anglois se trouverent maîtres de la Ville , sans autre perte , que d'un homme tué & deux de blessés.

Usage qu'ils
font de leur
épée.

Brett plaça une Garde dans le Fort ; une autre , à la Maison du Gouverneur , qui s'étoit enfui , un pied chaussé , l'autre nud , abandonnant sa femme qui n'étoit âgée que de dix-sept ans , & qu'il n'avoit épousée que depuis trois jours ; d'autres Gardes , ou du moins des Sentinelles à toutes les Avenues de la Ville. Ensuite son pre-

mier soin fut de prendre possession de la Douane , où les Trésors des Marchands étoient déposés. Il trouva des Magasins remplis de Marchandises précieuses , qui étoient tout-à-fait inutiles à l'Escadre : mais le jour suivant , lorsque M. Anson se fut approché avec toutes ses forces , & qu'on entra dans un compte plus exact des fruits de la victoire , les Chaloupes suffirent à peine pour le transport du butin. On apprit , dans la suite , que les Espagnols avoient fait monter leur perte à un million & demi de Piastras ; & l'Auteur croit que cette somme n'est pas exagérée. A ne compter que ce que les Anglois emportèrent , la vaisselle & l'argent monnoyé montoient à plus de trente mille livres sterling. Les Joyaux , tels que les Bagues , les Bracelets , &c. étoient d'une valeur qu'il est difficile de fixer. D'ailleurs , le pillage particulier n'est pas compris dans ce compte. L'Auteur , embarrassé à fixer la somme , se réduit à confesser que ce fut le plus grand butin que les Anglois eussent fait sur cette Côte (58).

Mais ils ne détruisirent pas moins de richesses , par la résolution qu'ils

ANSON.
1741.

A quel les
Espagnols ont
fait monter
leur perte.

La Ville de
Paiza est livrée
aux flammes.

ANSON.

1741.

prirent de brûler la Ville , à l'exception des deux Eglises , qui se trouvoient heureusement séparées des maisons. L'ordre en fut ponctuellement exécuté. On remplit , en différens jours , plusieurs Edifices , de la poix & du goudron dont les Magasins étoient bien fournis. Le feu prit avec tant de violence , & l'action en fut si générale & si prompte , que tout l'art des hommes n'auroit pas été capable de l'arrêter. Une bonne partie des effets , qui furent consumés par les flammes , étoient des Draps fins , des Soieries , des Baristes & d'autres marchandises. On encloua le canon du Fort ; & cinq Vaisseaux , qui étoient dans le Port , furent coulés à fond , après qu'on eut coupé tous les mâts. Pendant cette exécution , les Habitans rassemblés sur une hauteur , firent plusieurs fois mine de vouloir attaquer la Ville & le Fort ; mais leur courage se refroidit , jusqu'à n'oser soutenir la vue des Anglois.

Comment

Les Anglois
traitent leurs
Prisonniers.

Le Chef d'Escadre , satisfait de la fidélité des deux Pilotes Espagnols , ne balançoit point à leur accorder le prix de leurs services. Il y avoit , parmi les Prisonniers , plusieurs personnes de considération , entre lesquelles on avoit

distingué un jeune homme de dix-sept ans , fils du Vice-Président du Conseil de Chili. L'impression qu'il avoit reçue , en naissant , de l'ancienne barbarie des Boucaniers & des Flibustiers , s'étoit renouvelée avec tant d'horreur , lorsqu'on l'avoit fait passer sur un Vaisseau de l'Escadre , qu'il avoit paru prêt à s'évanouir d'effroi. Il avoit déploré son sort , dans les termes les plus touchans , en regrettant son Pere , sa Mere , ses Freres , ses Sœurs , sa Terre natale , dont il se croyoit séparé pour jamais , & n'envisageant rien de plus favorable , qu'un éternel & dur esclavage , tous les autres Espagnols avoient la même opinion de leur sort. M. Anson n'épargna rien pour leur faire perdre cette injurieuse idée. Il fit manger tour à tour , à sa table , ceux qui méritoient cette distinction : il ordonna qu'ils fussent tous traités , non seulement avec humanité , mais avec décence. Aussi parurent-ils se rassurer , & la joie succéda même à leur crainte. Le jeune homme conçut tant de respect & de tendresse pour son Bienfaiteur , & prit tant de goût à la maniere de vivre des Anglois , que lorsqu'on eut relâché à Païta , l'Auteur doute s'il n'auroit pas mieux aimé fai-

ANSON.

1741.

Reconnois-
sance des Es-
pagnols.

ANSON.

1741.

re un Voyage en Angleterre, que de retourner dans sa Famille (59). Les trois Dames de la Therese, pour lesquelles on n'avoit pas cessé d'avoir toutes sortes d'attentions, furent si sensibles à cette politesse, qu'au moment de leur liberté, elles demanderent d'être menées à bord du Centurion, pour témoigner elles-mêmes leur reconnoissance au Chef d'Escadre. Un Jésuite, qui paroissoit fort considéré des Espagnols, ne pouvoit se lasser de lui exprimer la sienne. Il marqua, sur-tout, une haute admiration pour la conduite qu'on avoit tenue à l'égard des Dames (60).

Principe

d'une page
pourquoi.

L'Auteur termine ce récit par des réflexions fort sensées. » La maniere, » dit-il, dont les Espagnols peuvent » penser de notre Nation n'est pas une » chose indifférente. Leur estime nous » importe peut-être plus, que celle de » tout le reste du Monde. Le Com- » merce que nous avons fait avec eux, » & que nous pouvons faire encore, » est non-seulement fort considérable, » mais il est d'une nature particulie- » re, qui exige de part & d'autre de » l'honneur & de la bonne foi. Ainsi.

» M. Anson joignoit une considéra-
 » tion politique à son propre penchant,
 » qui le portoit à ne pas traiter avec
 » dureté ceux que le sort des armes
 » livroit entre ses mains (61).

ANSON.
1741.

Pendant l'expédition de Paità, le ^{Deux autres} Gloucester, commandé par Mitchel, ^{prises des Anglois.} avoit continué de croiser avec tant de succès, qu'il s'étoit saisi de deux Bâtimens Espagnols; l'un, chargé de Vins, d'Eau-de-vie, d'Olives en jarres, & d'environ sept mille livres sterling en especes; l'autre, qui n'étoit qu'une grande Barque, dont la charge consistoit en coton. L'Escadre, ayant remis en Mer le 26, rencontra, dès le jour suivant, Mitchel avec ses deux Prises. Les Prisonniers de la dernière avoient déclaré d'abord qu'ils étoient très pauvres; & les Anglois ne leur trouvant en effet que du coton, panchoient d'abord à la crédulité: mais lorsqu'ils eurent transporté la Cargaison à bord du Gloucester, ils furent agréablement surpris de reconnoître que ce coton n'étoit qu'un faux emballage, & qu'il y avoit dans chaque jarre un paquet de doubles Pistoles & de Piastras, dont le total montoit à douze milles livres sterling (62).

ANSON.

1741.

M Anson se
flatte de com-
muniquez par
l'Isthme a-
vec la Flotte
de l'Amiral
Vernon.

Après avoir rejoint le Gloucester , on résolut de tourner vers le Nord , & de gagner , aussi-tôt qu'il seroit possible , le Cap de Saint Lucas en Californie , où le Cap de Corientes sur la Côte du Mexique. En partant de Juan Fernandez, M. Anson s'étoit proposé de toucher aux environs de Panama , & d'y chercher les moyens de lier quelque correspondance avec la Flotte de l'Amiral Vernon , qu'il supposoit aux Indes Orientales , où il sçavoit qu'elle devoit employer ses forces contre quelqu'un des Etablissmens Espagnols. Comme il lui paroissoit possible que Porto Bello fût déjà occupée par une garnison Angloise , il ne doutoit point qu'en arrivant à l'Isthme , il ne pût se procurer l'occasion de donner de ses nouvelles aux Anglois , qu'il supposoit sur la Côte de l'autre Mer , soit par les Indiens du Pays , qui sont assez bien disposés pour l'Angleterre , soit par le ministère même de quelque Espagnol , que l'espoir d'une grande récompense auroit pû gagner : & cette intelligence une fois établie , il devenoit fort aisé de la continuer. Par une voye si courte , M. Anson se flattoit de recevoir du renfort. Il n'espéroit pas moins , qu'en concertant ses

opérations avec ceux qui commandoient les forces Angloises dans la Mer du Nord , il ne pût se rendre maître de Panama même. Cette conquête , ajoute l'Auteur , auroit mis proprement les Anglois en possession des richesses du Pérou , ou , tout au moins , d'un équivalent pour ce que l'Angleterre auroit exigé de l'une ou l'autre Branche de la Maison de Bourbon (63).

ANBON.

1741.

Ses projets
sur Panama.

(63) Pages 269 & précédentes. Mais le détail de ces idées mérite d'entrer du moins dans une Note. Après avoir supposé que l'Escadre eût doublé le Cap de Horn , sans aucune diminution de forces , ce qu'on doit juger possible par l'exemple du Duc & de la Duchesse , Armateurs de Bristol , qui ne perdirent que deux hommes depuis la Côte du Brésil jusqu'à l'Isle Juan-Fernandez ; l'Auteur , pour prouver qu'elle auroit pu ébranler l'Empire Espagnol , en Amérique , représente l'état où se trouvoient les Provinces maritimes du Chili & du Pérou , & la disposition actuelle des Habitans , Espagnols & Indiens » La mé-

» mécontents à l'excès. Il
» n'y avoit ni armes ni
» munitions. Les garni-
» sons & toute discipline
» militaire étoient absolu-
» ment négligées. Les In-
» diens de la Frontiere
» n'attendoient que le mo-
» ment favorable pour
» prendre les armes , &
» pour se venger des bar-
» baries qu'ils avoient es-
» suies depuis deux siècles.
» M. Anson fut instruit de tout par les Lettres qu'il trouva sur ses prises. La crainte de l'Escadre Angloise augmenta beaucoup l'animosité des Gouverneurs. Ils rejettoient l'un sur l'autre les maux qu'ils prévoyent. Le Président du Chili , celui de Panama , & tous les autres Commandans demandoient au Viceroy du Pérou , les secours

ANSON.

1741.

Il, les abandonne pour
chercher le
Galion de
Manille.

Cependant, il assure que telles étoient encore les grandes vûes de M. Anson, malgré la foiblesse de son Escadre. Mais en examinant les papiers qui s'étoient trouvés à bord du Carmel, il y apprit que l'attaque de Carthagene avoit

» d'argent nécessaires pour
 » leur défense. Le Viceroi
 » répondoit que la caisse
 » Royale de Lima étoit
 » vuide, & qu'il avoit as-
 » sez de ses propres be-
 » soins. D'ailleurs, le Peu-
 » ple étoit fort mécontent.
 » Il étoit persuadé que de-
 » puis plusieurs années les
 » affaires de la Monarchie
 » n'avoient été ménagées
 » que par des vûes parti-
 » culieres d'intérêts. Il y
 » avoit cent preuves que
 » telle étoit l'opinion ré-
 » gnante chez les Créoles,
 » & l'Auteur se contente
 » d'en rapporter une : c'est
 » le témoignage des Aca-
 » démiciens François, en-
 » voyés en Amérique pour
 » y mesurer un degré du
 » Méridien près de l'Equa-
 » teur. Dans une Relation
 » de M. de la Condamine,
 » qui contient le meurtre
 » du Chirurgien François,
 » on lit que pendant le tu-
 » multe qu'il y eut à cette
 » occasion, tous les Ha-
 » bitans s'accordoient à
 » maudire le Gouverne-
 » ment.
 » Les Indiens de leur
 » côté panchoient à la ré-
 » volte, sur presque toutes
 » les Frontières. Plusieurs
 » Lettres interceptées fi-
 » rent connoître que pour
 » peu qu'ils eussent été se-
 » condés ils auroient pris
 » les armes. C'étoit parti-
 » culièrement la disposi-
 » tion de ceux qui habi-
 » tent vers le Sud du Pé-
 » rou, des Arancos, &
 » des autres Peuples du
 » Chili ; c'est à dire, des
 » Nations les plus puissan-
 » tes. Les Espagnols me-
 » nagoient alors les Chi-
 » liens, des grandes for-
 » ces qui leur venoient
 » d'Espagne, sous les or-
 » dres de l'Amiral Pizar-
 » ro, & se vantoient qu'il
 » alloit achever ce que ses
 » Ancêtres n'avoient pu
 » finir. Ces menaces ef-
 » frayerent les Indiens,
 » jusqu'à leur faire croire
 » que leur destruction to-
 » tale étoit résolue. Les Pi-
 » zarres ont été les pre-
 » miers Conquêteurs du
 » Pérou ; & les Péruviens,
 » qui n'ont pas oublié la
 » ruine de leur Empire,
 » la mort d'Atalipa, dont
 » il chérissent encore la
 » mémoire, l'abolition de

manqué. Cette disgrâce le fit renoncer à ses espérances. Il ne lui restoit que celle de voir arriver à la Pointe Méridionale de la Californie, ou sur la Côte du Mexique, le Galion de Manille, qui devoit être en route pour

leur Culte, & le massacre de leurs Ancêtres détestent tout ce qui porte le nom de Pizarro. On n'ignore pas non plus au Chili, que c'est de la même source que sont venus l'esclavage & la misère des Habitans. La mémoire de ces événements tragiques est si peu affoiblie chez ces Peuples, que toutes leurs solennités sont accompagnées de spectacles, qui leur rappellent l'idée de leur ancienne grandeur, & de leurs infortunes. Ils assistent à ces Représentations avec des transports de regret & de fureur; marque sensible qu'ils ne respirent que les occasions de recouvrer leur liberté & de se vanger de leurs Tyrans. Les Gouverneurs Espagnols, qui connoissoient bien ces dispositions, craignoient si fort un soulèvement général, que vers le même temps ils avoient employés tous leurs soins à tranquilliser les plus fiers de ces Indiens.

Le Président de Chili avoit fait de grands préparatifs aux Chefs des Arancos, pour en obtenir une trêve à des conditions qui leur étoient fort avantageuses; & la Négociation n'étoit pas encore conclue à l'arrivée des Anglois. M. Anson auroit trouvé toutes les Côtes dénuées de troupes & dépourvues d'armes. Il apprit, avec certitude, que dans tout le Royaume de Chili, il n'y avoit pas trois cents armes à feu, & la plupart vieux mousquets. Baldivia ne lui auroit coûté que la peine de l'attaquer. Les Arancos, les Pulches & les Pouguinches, qui habitent les bords de la Rivière Impériale, à vingt-cinq lieues au Nord de cette Ville, auroient d'abord pris les armes. Ces Peuples peuvent mettre trente mille hommes en campagne, presque toute cavalerie. Rien ne les auroit empêchés d'entrer dans le Chili, qu'ils auroient trouvé sans

ANSON.
1741.

Acapulco; & cette traverse ne demandant pas plus d'un mois ou cinq semaines, il se voyoit le double du temps dont il avoit besoin, parce que ce Vaisseau n'arrive point à Acapulco avant le milieu de Janvier. Cependant, com-

„ armes & sans munitions,
„ & peuplé d'Habitans ef-
„ feminés, que l'opulen-
„ ce & la mollesse ont ren-
„ dus incapables de ré-
„ sister à la fatigue. Ceux
„ des Frontieres du Pérou
„ n'étant pas moins dis-
„ posés à secouer le joug
„ Espagnol, il pouvoit
„ en résulter un souleve-
„ ment général, dans tou-
„ te l'Amérique Espagno-
„ le. Alors la seule res-
„ source des Créoles, mé-
„ contens d'ailleurs du
„ gouvernement, eût été
„ de s'accommoder avec
„ les Indiens, & de se-
„ couer le joug d'un Maî-
„ tre, qui veilloit si mal
„ à leur sûreté. Si cette
„ conjecture paroît frivo-
„ le, l'Auteur se croit sûr,
„ du moins, que l'arrivée
„ des Anglois faisant pren-
„ dre les armes aux In-
„ diens, l'Ennemi n'au-
„ roit pas été capable de
„ résister à leurs entre-
„ prises. Il ajoute qu'il n'y
„ avoit que deux Places,
„ sur les Côtes de cette
„ Mer, Panama & Cal-
„ lao, qu'on pût suppo-
„ ser en état de soutenir

„ les efforts de l'Escadre
„ Angloise : & M. Anson
„ étoit bien informé qu'el-
„ le ne les auroit pas sou-
„ tenus long temps. Le
„ Viceroi même craignoit
„ qu'on ne rendît une vi-
„ site à Lima. En effet, il
„ y a plusieurs endroits
„ sur la Côte où le mouil-
„ lage est fort bon ; sur-
„ tout un, à deux lieues
„ du Sud de Callao ; jus-
„ tement au Nord de la
„ Pointe que M. Anson
„ nomme Morro Solar,
„ dans sa Carte. On y
„ trouve soixante à qua-
„ tre vingt brasses d'eau,
„ à deux cables du rivage ;
„ & les Espagnols con-
„ noissoient si bien la fa-
„ cilité d'y faire une des-
„ cente, que l'épuisement
„ de la caisse royale ne
„ leur ayant pas permis
„ d'y bâtir un Fort, ils
„ y tenoient une garde de
„ cent Cavaliers, dont
„ toute l'utilité se seroit
„ réduite à leur apprendre
„ de bonne heure l'arri-
„ vée des Anglois. Avec
„ quantité d'autres avan-
„ tages, que l'Auteur ac-
„ cumule en faveur de

me l'eau commençoit à manquer sur tous les Bâtimens de l'Escadre , il ne falloit pas penser à partir pour la Californie, sans y avoir pourvu à des nécessités qui pouvoient devenir plus pressantes. Payta lui avoit à peine fourni de l'eau pour les besoins journaliers. Après avoir consulté les Journaux des Voyageurs, il choisit pour Aiguade l'Isle de Quibo, située vers l'entrée de la Baye de Panama. L'Isle des Cocos étoit plus sur sa route ; mais quoiqu'elle soit vantée par les Relations de quelques Flibustiers, l'expérience lui avoit appris à se défier d'un témoignage si suspect. D'ailleurs, en allant à Quibo, il n'étoit pas sans espérance de voir tomber entre ses mains quelque Vaisseau de Panama.

„ l'Escadre, il fait confi-
 „ dérer qu'elle auroit pû
 „ recevoir par l'Isthme de
 „ Panama, les armes,
 „ les munitions, & les
 „ recrues dont elle au-
 „ roit eu besoin ; en un
 „ mot, que l'Angleterre,
 „ dit-il, auroit pû se
 „ maintenir dans ses Con-
 „ quêtes en dépit de tous
 „ les efforts de l'Espagne.
 „ La Cour de Madrid n'a
 „ voit que deux voies
 „ pour rentrer en posses-
 „ sion d'un si riche Do-
 „ maine ; celle des armes,

„ ou celle de la négocia-
 „ tion : la premiere eut
 „ été fort difficile, ou
 „ peut-être impossible ; &
 „ & la seconde auroit du
 „ moins procuré, à l'An-
 „ gleterre, un Traité qui
 „ eut mis des bornes à
 „ l'ambition de ses Enne-
 „ mis.

Il n'est pas surprenant
 que dans l'ennui d'une lon-
 gue Navigation, M. Wal-
 ter ait pris plaisir, com-
 me l'Athénien d'Horace,
 à s'entretenir quelquefois
 d'un si beau songe.

ANSON.

1741.

Il va faire
de l'eau à l'Is-
le de Quibo.

Il porta donc vers Quibo, avec huit Bâtimens, qui donnoient à son Escadre l'apparence d'une Flotte considérable; & le 19, à sept milles de distance, il découvrit le Cap Blanc, qui lui restoit au Sud-Sud-Est demi-Quart à l'Est. Ce Cap est à quatre degrés quinze minutes de latitude Méridionale; & tous les Vaisseaux, qui remontent ou qui descendent le long de cette Côte, ne manquant point de venir le reconnoître, il peut passer pour une excellente croisière. Le 22, au matin, on vit l'Isle de Plata, à quatre lieues à l'Est; & vers trois heures après midi, on eut la Pointe de Manta, au Sud-Est vers l'Est, à sept milles de distance. Comme la Ville du même nom n'en est pas éloignée, le Gloucester prit cette occasion pour se délivrer de ses Prisonniers. Le 25, on eut la vûe de l'Isle de Gallo, à l'Est-Sud-Est demi-Quart à l'Est, à quatre lieues de distance. Ensuite on traversa la Baye de Panama, en gouvernant au Nord-Ouest, dans l'espérance d'aller directement rencontrer l'Isle de Quibo: mais on jugea bientôt qu'on auroit dû porter plus à l'Ouest. Les vents qui tournerent vers ce Quartier, rendirent l'approche de cette Isle fort difficile à l'Escadre. Elle passa la

Ligne le 22. Comme on quitte alors le voisinage des grandes Montagnes, que les Espagnols ont nommées Cordelieras, & qu'on approche de l'Isthme, où la communication libre de l'Atmosphère, de l'Est à l'Ouest, n'est plus interrompue par cette prodigieuse chaîne, on s'apperçut, en peu de jours, qu'on avoit tout-à-fait changé de Climat. La chaleur devint aussi étouffante que sur les Côtes du Brésil. On eut jusqu'au septième degré de latitude Septentrionale, des calmes fréquens & des pluies abondantes, qu'on attribue moins au voisinage de la Ligne, qu'à la continuation des Vandevols, quoique, suivant l'opinion commune, cette Saison, qui commence en Juin, finisse en Novembre.

ANSON.

1741.

La durée
des Vandevols
n'est pas fixe.

Les Anglois prirent ces intervalles de calme, pour brûler quelques-uns de leurs Bâtimens, qui n'étoient pas bons voiliers; & l'Escadre demeura composée de cinq Vaisseaux. Enfin, le 3 de Décembre, on découvrit la Pointe Orientale (64) de l'Isle de Quibo, au Nord-Nord-Est, à quatre lieues de distance, & l'Isle de Quicara à l'Ouest-Nord-Ouest, dans le même éloigne-

Isle de Quibo,
& sa position.

(64) A sept degrés vingt minutes de latitude Méridionale.

ANSON.
1741.

ment. Le fond , sur soixante-cinq brasses d'eau , se trouva de sable gris , marqué de noir. Comme on rencontre quelques bas-fonds à l'entrée du Canal , on prit le parti de tenir le large jusqu'au lendemain. A six heures du matin , on avoit le Cap Masiaro , au Nord-Est demi-Quart au Nord , à trois ou quatre lieues de distance. Après l'avoir doublé , on eut , à neuf heures , l'Isle de Sebaco , au Nord-Ouest vers le Nord , à la distance de quatre lieues. Un vent contraire repoussa souvent les Vaisseaux en arrière ; cependant , le lendemain , on porta heureusement sur la Pointe Sud-Sud-Est de l'Isle ; & vers trois heures après midi on entra dans le Canal Bueno , en faisant le tour d'un bas-fond , qui s'avance en Mer , de la Pointe Méridionale de l'Isle. Ce Canal n'a pas moins de six milles de largeur , & l'on y peut passer à un mille & demi des Brisans. Les Anglois trouverent un fort bon mouillage , à trente-trois brasses d'eau , fond vaseux. Ils y avoient la Pointe Méridionale de l'Isle , au Sud-Est vers le Sud , une hauteur assez remarquable dans l'Isle , à l'Ouest vers le Nord , & l'Isle de Sebaco , à l'Est vers le Nord (65).

Ils n'eurent pas de peine à trouver l'Aiguade , qui n'étoit éloignée d'eux que de trois quarts de mille , au Nord-Ouest demi-Quart au Nord. L'Isle de Quibo est d'une égale commodité pour faire de l'eau & du bois. Les Arbres couvrent tout le terrain par où la Mer monte , & l'eau douce coule dans un gros ruisseau sur un rivage sablonneux. Toute l'Isle est d'une hauteur médiocre , à l'exception d'un seul endroit , & n'est proprement qu'une Forêt d'arbres toujours verts. On y trouve particulièrement quantité de *Canificiers* , ou d'arbres qui portent la Casse & quelques Limoniers. Mais les Anglois furent surpris de ne pas appercevoir , dans un lieu si tranquille , d'autres Oiseaux que des Perroquets , des Perriques , & des Aras. Les autres Animaux , qu'ils y virent en plus grand nombre , étoient des Singes & des Lézards , qu'ils tuoient pour les manger. L'épaisseur des Bois ne leur permit pas de tirer des Bêtes fauves. Ils ne découvrirent que la trace d'un seul Tygre , quoique leurs Prisonniers les eussent assurés qu'ils y en trouveroient beaucoup. Mais ils les jugerent moins redoutables qu'une espece

un Plan de l'extrémité Orientale , où est l'Aiguade , avec le mouillage & les sondes.

ANSON.

1741.

de Serpens, que l'Auteur nomme Serpens volant, parce qu'il s'élance du haut des branches sur toutes sortes d'Animaux. La Mer y est aussi fort dangereuse, autour de l'Isle, par la quantité de monstrueux Alligators dont elle est remplie, & par une sorte de grands Poissons plats, qui s'élancent hors des flots. L'Auteur les prit pour ceux qui embrassent souvent les Pêcheurs de Perles dans leurs nageoires, & qui les tuent. On l'assura que pour s'en garantir, les Plongeurs s'arment d'un couteau pointu, qu'ils enfoncent dans le ventre de cet Animal, lorsqu'ils se trouvent saisis.

M. Anson
visite l'Isle Il
est charmé de
divers specta-
cles.

Le Chef d'Escadre se chargea lui-même de visiter une Baye, qui se présentoit au Nord, & de ranger ensuite toute la Côte Orientale de l'Isle. Il ne toucha nulle part où le terrain ne lui parut fort gras, & l'eau d'une bonté égale à son abondance. La Pointe du Nord-Est offre une cascade, qui cause de l'admiration. Une Rivière de l'eau la plus pure, & large de vingt toises, coule par une pente assez rapide d'environ quatre-vingt toises de longueur, dans un Canal fort irrégulier, dont le fond & les bords ne sont formés que de gros quartiers de roc. Dans quel-

ques endroits, l'eau, se répandant sur un talus égal, forme des nappes charmantes ; & dans d'autres lieux, elle tombe en belles cascades. Les environs sont couverts d'une belle Forêt, & les Roches-mêmes, qui forment les bords du Canal, ou qui s'avancent quelquefois au-dessus, sont couronnées de fort grands arbres. Pendant que M. Anson & ses Officiers contemploient les beautés naturelles de cette solitude, une volée d'Aras passa au dessus d'eux ; » & » comme si ces Oiseaux avoient eu dessein d'animer la fête & de relever la magnificence du spectacle, ils s'arrêterent à faire mille tours en l'air, qui donnerent tout le temps de remarquer l'éclat & la variété de leur plumage. Ceux qui furent témoins de cette scène ne peuvent encore la décrire de sens froid (66).

ANSON.

1741.

Huitres perlières de Quibo.

Ils ne virent aucun Habitant ; mais ils trouverent quelques Huitres sur le rivage, & de grands monceaux de coquilles & de belle nacre de Perles, que les Pêcheurs de Panama y laissent pendant l'Eté. Quoique les huitres perlières soient communes dans toute la Baye de Panama, elles ne sont nulle part en plus grande abondance qu'à Quibo.

ANSON.

1741.

Il ne faut que se baisser dans la Mer, & les détacher du fond. La plûpart sont fort grandes, mais coriaces & de mauvais goût. Celles, qui donnent le plus de Perles, sont à plus de profondeur. On assure que la beauté de la Perle, dépend de la qualité du fond où l'huitre s'est nourrie; si le fond est vaseux, la Perle est d'une couleur obscure & de mauvaise eau. Les Plongeurs qu'on employe pour cette Pêche sont des Esclaves Nègres, dont les Habitans de Panama & de la Côte voisine entretiennent un grand nombre, & qui doivent être dressés avec un soin extrême à cet exercice. Ils ne passent pour des Plongeurs parfaits, que lorsqu'ils sont parvenus à pouvoir demeurer sous l'eau, jusqu'à ce que le sang leur sorte du nez, de la bouche & des oreilles. Après cette épreuve, ils ont beaucoup plus de facilité à plonger. L'hémorragie s'arrête d'elle-même, & jamais elle ne les reprend (67).

Les Tortues
& maniere de
les prendre
en Mer.

Les excellentes Tortues de la Mer de Quibo dédommagerent les Anglois de ses mauvaises huitres. Celles, qu'on nomme Tortues franches, sont un aliment fort sain & d'un excellent goût

Elles pesent ordinairement deux cens livres ; & tous les Equipages de l'Escadre , après s'en être nourris pendant leur séjour dans l'Isle , en firent , à bord , des provisions qui leur durèrent plus d'un mois. On les voyoit souvent flotter en grand nombre , sur la surface de la Mer , où elles étoient endormies pendant la grande chaleur du jour. Un bon Plongeur se plaçoit sur l'avant d'une Chaloupe , & lorsqu'il ne se trouvoit plus qu'à quelques toises de la Tortue qu'il vouloit prendre , il plongeoit , avec l'attention de remonter vers la surface de l'eau fort près d'elle. Alors , saisissant l'écaille vers la queue , il s'appuyoit sur le derriere de l'Animal , qu'il faisoit enfoncer dans l'eau , & qui se réveillant , commençoit à se débattre des pattes de derriere. Ce mouvement suffisoit pour soutenir sur l'eau , l'Homme & la Tortue , jusqu'à ce que la Chaloupe vînt les pêcher tous deux.

L'Auteur admire que sur ces Côtes , où les vivres ne sont pas toujours dans la même abondance , les Espagnols qui les habitent aient pû se persuader que la chair de Tortue soit mal saine , & qu'ils la regardent comme une espece de poison. Il juge que c'est à la figure singuliere de l'animal , qu'il faut attri-

Préjugé des
Espagnols con-
tre la chair
des Tortues.

ANSON.

1741.

buer ce préjugé. Les Esclaves, Indiens & Nègres, qui étoient à bord de l'Escadre, élevés dans la même opinion que leurs Maîtres, parurent surpris de la hardiesse des Anglois, qu'ils voyoient manger librement de cette chair, & s'attendoient à leur en voir bientôt ressentir les mauvais effets. Mais reconnoissant enfin qu'ils s'en portoient mieux, ils suivirent leur exemple, & se féliciterent d'une expérience, qui les assuroit à l'avenir de pouvoir faire, avec aussi peu de frais que de peine, de meilleurs repas que leurs Maîtres.

Cheripe,
Village abon-
dant en vi-
vres.

L'Escadre remit en Mer le 9 de Décembre. Elle prit, deux jours après, une barque de Panama, destinée pour Cheripe, petit Village du Continent. Il ne s'y trouva que du fil de caret, du sel de roche, & trente ou quarante livres sterling d'argent: mais on apprit d'elle que Cheripe est toujours rempli de vivres, pour en fournir aux Bâtimens qui s'y rendent de Panama, & qui en tirent presque toutes les provisions nécessaires à cette Ville. Les Anglois auroient pu se saisir, sans danger, d'un misérable Village, qui n'est pas capable de défense. Leur provision de Tortues repondant à tous leurs desseins, ils se contenterent de couler la barque à fond, pour gagner leur

leur Croisiere sans obstacle. (68)

En partant de Quibo, le Chef d'Escadre avoit donné de nouveaux ordres aux Capitaines. Ils devoient se rendre d'abord au Nord d'Acapulco, & reconnoître la terre, entre les latitudes de dix-huit & dix-neuf degrés; ranger ensuite la Côte à huit ou dix lieues de distance, jusqu'à la hauteur du Cap de Corientes, où l'on devoit continuer de croiser jusqu'au 14 de Février; de-là il falloit gagner l'Isle du milieu des trois Maries (69), à vingt-cinq lieues de ce Cap. Si les autres Vaisseaux ne trouvoient pas le Chef d'Escadre à cette Isle, ils devoient se rendre à l'Isle de Macao, sur la Côte de la Chine.

ANSON.

1741.

Ordres donnés par le Chef d'Escadre, pour chercher le Galion.

L'esperance commune étoit qu'en arrivant en haute mer, on trouveroit bientôt les vents alisés. Cependant on fut contrarié, l'espace de près d'un mois par des vents d'Ouest, par des calmes, & par des pluies excessives, accompagnées d'un air étouffant. Ce ne fut que le 25 de Décembre, qu'on eut la vue de l'Isle des Cocos, qui n'est suivant l'Estime des Pilotes Anglois qu'à cent

l'Isle des Cocos, & sa position.

1742.

Vent alisé.

(68) A vingt degrés vingt minutes.

(69) A vingt & un degrés vingt-cinq minute au Nord-Ouest, vers le Nord du même Cap.

ANSON.

1742.

lieues du Continent (70). Elle a, dans sa Partie Occidentale, un Mondrain élevé, qui s'abaisse, & va se terminer à une Pointe basse vers l'Est. De cette Isle, on voit le Cap à l'Ouest vers le Nord; & jusqu'au 9 de Janvier, on ne fit encore que cent lieues. Le vent alisé, dont le souffle se fit alors sentir, ne quitta plus l'Escadre jusqu'au 17 de Janvier. On se trouvoit à douze degrés cinquante minutes du Nord; mais il fit place, le même jour, à un vent d'Ouest; changement qui venoit sans doute de ce qu'on s'étoit trop rapproché de terre, quoiqu'on en fût encore à plus de soixante-dix lieues. L'Auteur en conclut que les vents alisés ne soufflent qu'à une grande distance du Continent. Le 26 de Janvier, on étoit au Nord d'Acapulco; & l'on changea de cours, pour porter à l'Est vers la Terre. Pendant les quinze derniers jours, on avoit pris quelques Tortues, qui flottoient sur la surface de l'eau, plusieurs Dauphins, & quantité de Bonites & d'Albicores.

Il ne souffle
que fort loin
du Continent.

Erreur des
Anglois.

Le 26, à dix heures du soir, on découvrit une lumière au Nord-Est. Tout le monde se figura que c'étoit le Galion, objet de tous les vœux de l'Escadre; &

(70) A cinq degrés vingt minutes de Latitude Septentrionale.

chaque Vaisseau passa la nuit à faire ses préparatifs pour l'attaquer. Mais le lever du Soleil fit appercevoir clairement que ce feu étoit allumé sur la Côte. Une si cruelle erreur causa des regrets fort amers. On étoit sur la route du Galion de Manille; mais la fin de Janvier étoit si proche, qu'on commençoit à douter s'il n'étoit pas arrivé. Les Prisonniers assuroient qu'il n'arrivoit quelquefois que vers le milieu de Février. Ils concluoient même, du feu qu'on avoit vû sur la Côte, qu'il étoit encore en Mer, parce que c'étoit l'usage d'en allumer plusieurs, pour lui servir de fanaux, lorsqu'il tarδοit trop à paroître. On n'avoit que trop de penchant à les croire; & pendant quelques jours, l'Escadre s'étendit à douze lieues de la Côte, dans un ordre qui ne lui auroit pas permis de passer sans être apperçu. Mais les doutes recommencerent. D'ailleurs tous les Equipages avoient besoin d'un Port, pour s'y rafraîchir. M. Anson prit le parti d'envoyer, à la faveur de la nuit, une Chaloupe dans le Port d'Acapulco, sur la foi de quelques Indiens, qui assurerent qu'elle pouvoit se procurer des éclaircissemens sans être découverte. L'Officier, qui la commandoit, vint cinq jours après. Il n'avoit rien

ANSON.

1742.

Ils cherchent
Acapulco.

ANZON.

1742.

trouvé qui ressembloit à un Port, dans l'endroit où les Prisonniers Espagnols plaçoient Acapulco. Il avoit tiré à l'Est, pour découvrir ce Port : il avoit rangé la Côte pendant trente-deux lieues ; & dans toute cette étendue, il n'avoit vu que de grandes Plages sablonneuses, où la Mer se brisoit avec tant de violence, qu'une Chaloupe n'y pouvoit aborder. Enfin il avoit aperçu de loin, à l'Est, deux Mammelles, qui par leur figure & leur latitude, devoient être celles d'Acapulco ; mais se trouvant à la fin de ses provisions, il avoit été forcé de retourner vers l'Escadre.

Sur la dernière partie de ses Observations, on fit voile vers l'Est, pour s'approcher d'Acapulco. Le 13 de Février, on eut la vûe d'un Pays élevé, qu'on prit d'abord pour celui qu'on cherchoit, mais qu'on reconnut ensuite pour le haut Pays de Seguatencio. Une seconde Chaloupe, qui fut envoyée à la découverte, rapporta qu'elle avoit reconnu le Port d'Acapulco, & qu'il n'étoit pas moins éloigné que de cinquante lieues à l'Est-Sud-Est. Elle s'étoit avancée jusqu'au dedans de l'Isle, qui est à l'embouchure de ce Port, sans qu'un Pilote Espagnol & un Indien, qu'elle avoit pour Guides, s'y fussent reconnus. Mais elle avoit

enlevé trois Pêcheurs Nègres, avec la précaution d'efflotter leur Canot, vis-à-vis d'un Rocher, où il ne pouvoit manquer d'être mis en pieces par les vagues, pour faire croire à ceux qui en trouveroient les débris, que les trois Nègres avoient été submergés.

ANSON.
1742.

Ces Prisonniers assurerent qu'il avoit manqué l'occasion de surprendre le Galion de Manille, & qu'il étoit arrivé au Port d'Acapulco dès le 9 de Janvier; mais ils consolèrent toute l'Escadre, en ajoutant que ce Vaisseau étoit déchargé, & qu'après s'être pourvu d'eau & de provisions, il devoit remettre à la voile, pour les Philippines, le 14 de Mars. Cette nouvelle fut d'autant plus agréable aux Anglois, que la prise du Galion devoit leur être beaucoup plus avantageuse à son retour qu'avant son arrivée. Sa Cargaison ne leur auroit pas apporté autant de profit que l'argent de sa vente. Ils virent donc renaître toutes leurs esperances. L'Auteur, pour les justifier, entreprend ici de donner une juste idée du Commerce établi entre Manille & le Mexique. Personne, dit-il, n'a eu les mêmes occasions de s'en instruire. Il fait remonter ses recherches jusqu'au Voyage de Magellan: mais, comme on a pris soin, dans l'Article des Philippines, de

Les Anglois
manquent le
Galion.

Ils espere de
le prendre à
son retour.

ANSON.
1742.

recueillir tout ce qui regarde la Découverte, la Conquête, & le Gouvernement de ces Isles, il suffira d'adopter ici (71) ce qui peut servir de Supplément à cet Article.

Idée du Commerce entre Manille & le Mexique.

Le Commerce Espagnol des Philippines se faisoit autrefois entre Callao & Manille. Les vents alifés étoient toujours favorables pour ce Voyage, & trois ou quatre mille lieues de distance se faisoient souvent en moins de deux mois. Mais le retour de Manille à Callao étoit très-pénible & très-ennuyeux. On y employoit quelquefois plus d'une année, parce que les premiers Navigateurs étoient assez ignorans pour se tenir, pendant toute la route, entre les limites des vents alifés. Ils eurent l'obligation d'une meilleure Méthode à un Jésuite, qui leur persuada de gouverner au Nord, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des vents alifés, & de porter vers les Côtes de Californie à la faveur des vents d'Ouest, qui regnent ordinairement sous des latitudes plus avancées. Ensuite, dans la vûe d'abrégier le Voyage & le retour, on changea le lieu de l'Etape du Commerce; & de Callao au Pérou, il fut transporté à Acapulco, qui est un Port du Mexique.

(71) Dans ce même Volume,

Qu'on se rappelle ici la Description de l'Isle de Luçon, de la Baye de Manille, du Port de Cavite, & tous leurs avantages pour le Commerce de la Chine & des Indes (72). L'Auteur en donne plusieurs Plans, dont on n'a pas manqué de faire usage, dans ce Recueil, pour dresser la Carte des Philippines.

Manille tire principalement, de la Chine & autres Pays des Indes, les Marchandises qui conviennent au Mexique & au Pérou. Telles sont les Epiceri-<sup>Marchandi-
ses qui vont
de Manille à
Acapulco.</sup>es, les Soieries de la Chine; & surtout des Bas de soie, dont il ne se transporte pas moins de cinquante mille paires par an; quantité d'étoffes des Indes, de Mouffelines, de Toiles peintes & d'autres especes; sans parler des ouvrages d'Orfèvrerie, dont la plus grande partie vient des Chinois établis à Manille même, où l'on compte plus de vingt mille Domestiques, Ouvriers. Toutes ces Marchandises sont transportées par un grand Vaisseau, qui se nomme le Galion, & quelquefois par deux, qui partent tous les ans de Manille pour Acapulco.

Ce Commerce n'est pas libre pour tous les Espagnols des Philippines. Il <sup>Regle de ce
Commerce</sup>

(72) Le Pere . . . Voyez T. 39 de ce Recueil, p. 136

ANSON.

1742.

est restreint à certaines personnes , par diverses Ordonnances , rédigées dans le même esprit que celles qui regardent les Vaisseaux de Registre qui partent de Cadix pour les Indes Occidentales. C'est le Roi d'Espagne qui entretient les Galions de Manille , & qui en paye les Officiers & l'Equipage. La charge est divisée en un certain nombre de bales , d'égale grandeur , qui est distribué entre les Maisons Religieuses de Manille , à titre de gratification pour le soutien des Missions Evangéliques. Chaque Couvent a droit de charger sur le Galion une quantité de Marchandises , proportionnée au nombre de bales qui lui est assigné ; ou s'il y croit trouver plus d'avantage , il a la liberté de vendre & de transporter ce droit. Comme les Marchands qui l'achètent ne sont pas toujours assez bien fournis pour le faire valoir de leur propre fond , le Couvent s'accommode avec eux , & leur fait des avances considérables à la grosse aventure. Les Ordonnances du Roi ont limité ce Commerce à une certaine valeur de Marchandises , qu'il n'est pas permis d'excéder. L'Auteur se croyoit bien informé que cette valeur est fixée à six cens mille Piastras. Mais cette loi est si mal observée , qu'il n'y a pas d'an-

A quelle somme il monte.

née où la Cargaïson ne monte beaucoup plus haut ; & les retours montent rarement à moins de trois millions de Piaſtres.

ANSON.

1742.

On ſe perſuadera facilement que la plus grande partie de ces retours ne ſ'enſevelit pas dans Manille , & qu'elle ſe diſtribue dans toutes les Indes Orientales. C'eſt une maxime de Politique , admife par toutes les Nations Européennes , qu'on doit tenir les Colonies de l'Amérique dans une dépendance abſolue de leur Métropole , & qu'on ne doit leur permettre aucun Commerce lucratif avec d'autres Nations commerçantes. Auſſi n'a-t-on pas manqué de faire ſouvent des repréſentations au Conſeil d'Eſpagne , ſur le Commerce qui ſubſiſte entre le Mexique , le Pérou , & les Indes Orientales. On lui a fait ſentir que les Soïeries de la Chine , transportées directement à Acapulco , ſe donnoient à beaucoup meilleur marché que celles qui ſe fabriquent à Valence & dans d'autres Villes d'Eſpagne ; & que l'uſage des Toiles de coton , de la Côte de Coromandel , réduiſoit preſqu'à rien le débit des Toiles de l'Europe , transportées en Amérique , par la voie de Cadix. En effet , il eſt clair que ce Commerce de Manille rend le Mexique &

On le croit
préjudiciable
à l'Eſpagne.

ANSON.
1742.

le Pérou moins dépendans de la Couronne d'Espagne, & qu'il détourne de très-grosses sommes, qui passeroient en Espagne, au profit des Marchands & des Commissionnaires : au lieu qu'à présent ces trésors ne servent qu'à grossir la fortune de quelques Particuliers, à l'extrémité du Monde. Dom Joseph Patinho, premier Ministre d'Espagne, trouva ces raisons si fortes, que vers l'année 1725, il prit la résolution d'abolir ce Commerce, & de ne permettre le transport d'aucune Marchandise des Indes Orientales en Amérique, que par la voie des Vaisseaux de Registre. Mais le crédit de ceux auxquels on y attribue le principal intérêt, fit avorter ce dessein (73).

Don Joseph
Patinho veut
l'abolir.

On fait donc partir, tous les ans, de Manille, un Vaisseau, ou deux au plus, pour Acapulco. Le temps du départ est le mois de Juillet. On arrive au Port d'Acapulco, dans le cours du mois de Décembre, ou de Janvier, ou de Février. Après avoir disposé des Marchandises, on remet ordinairement à la voile pour Manille au mois de Mars, & l'on y arrive dans le cours de Juin. Ainsi le Voyage est à-peu près d'un an. Quoi-

que le plus souvent on n'y employe qu'un seul Vaisseau, il y en a toujours un autre, qu'on tient prêt à partir au retour du premier, & deux ou trois en réserve pour y suppléer dans les cas d'accident, qui pourroient interrompre le Commerce. Les principaux Galions sont égaux, en grandeur, aux Vaisseaux de guerre du premier rang, & peuvent avoir à bord jusqu'à douze cens hommes. Les autres, quoique fort inférieurs, sont des Vaisseaux considérables, d'environ douze cens tonneaux, montés ordinairement de trois cens cinquante à six cens hommes, & de cinquante pieces de canon. Le Commandant prend le titre de Général, & porte l'Etendart royal d'Espagne au haut du grand mâ.

ANSON.
1742.

Cette Navigation a des regles, ou des usages, qui s'observent fidèlement. Le Galion quittant le Port de Cavite vers le milieu de Juillet, s'avance dans la Mer Orientale à la faveur de la Mousson d'Ouest, qui commence au même temps. Si l'on jette les yeux sur la Carte des Philippines, on jugera que la route, par l'Embocadero, jusqu'à la pleine Mer, doit être fort incommode. La fin d'Août arrive quelquefois, avant que le Galion soit dégagé des Terres. Alors il porte à l'Est

Curieuse
route du Galion.

vers le Nord, pour tomber à la hauteur de trois degrés de latitude & plus, où il trouve les vents d'Ouest, qui le menent droit à la Côte de Californie. Les découvertes des Espagnols, dans cette vaste étendue de Mer, se réduisent à quelques petites Isles. On peut ajouter, sur le témoignage de tous leurs Navigateurs, que depuis les Philippines jusqu'à la Côte de Californie, il ne se trouve pas un Port, ni même une Rade commode. Dans tout cet espace, on ne laisse pas tomber une fois l'ancre, depuis qu'on a perdu la terre de vûe (74). Le Voyage ne prenant

(74) Carreri, qui a publié sa Navigation de Manille à Acapulco, & qui lui donne le titre *D'ennuyeux & d'épouvantable Voyage*, ne raconte rien qui ne puisse servir ici de confirmation. Son Journal est peu intéressant; mais on y trouve les motifs qui engagent les Espagnols, Marchands, Facteurs & Matelots, à recommencer jusqu'à dix fois une route qu'il appelle *Prodigieuse*, quoiqu'ils jurent chaque fois de n'y revenir jamais. » C'est que la paye des » Matelots est de trois » cens cinquante pièces de » huit, dont on ne leur » donne que soixante-

» quinze à Cavite, dans » la crainte que s'ils en » avoient seulement la » moitié, ils ne voulussent pas retourner aux » Philippines pour avoir » le reste. C'est que chaque Voyage apporte cent » cinquante, & deux cens » pour cent de profit aux » Marchands, neuf pour » cent aux Facteurs, & » qu'il est fort agréable » de retourner chez soi » avec dix sept ou dix-huit » mille écus de profit, en » moins d'un an, sans » compter ce qu'on fait » pour soi-même. Un » Gentilhomme Espagnol, » qui faisoit le Voyage » sans aucun emploi, dis

gueres moins de fix mois, & le Galion se trouvant chargé de Marchandises & de Monde, on est nécessairement exposé à manquer d'eau douce : mais l'industrie des Espagnols y supplée. On sçait que leur usage, dans la Mer du Sud, n'est pas de garder, dans des futailles, l'eau qu'ils ont à bord, mais dans des vaisseaux de terre, assez semblables aux grandes Jarres dans lesquelles on met souvent l'huile en Europe. Le Galion de Manille part chargé d'une provision d'eau, beaucoup plus grande que celle qu'on pourroit loger entre les Ponts; & les Jarres, qui la contiennent, sont suspendues de tous côtés aux Haubans & aux Etais. Cette méthode fait ga-

ANSON.

1742.

Comment les
Espagnols se
procurent de
l'eau douce.

„ à Carreri qu'il y ga-
„ gnoit trente mille pièces
„ de huit, seulement pour
„ les commissions. On
„ comptoit au Pilote vingt
„ mille; aux sous-Pilotes,
„ neuf mille chacun; au
„ Général, quarante mil-
„ le. Le Contre-Maître, le
„ Maître & le Gardien, qui
„ peuvent ferrer plus de
„ Balots de Marchandises,
„ n'ont besoin que d'un
„ Voyage pour s'enrichir.
„ Celui qui prend de l'ar-
„ gent à cinquante pour
„ cent peut en gagner en-
„ core autant, sans que
„ la marchandise, qui se

„ perd, soit sur son comp-
„ te. De si grands gains
„ font compter pour rien
„ la misere & le danger.
„ Pour moi, ajoute le
„ même Voyageur, tou-
„ tes ces espérances, &
„ même de plus grandes,
„ ne m'exciteront jamais
„ à recommencer une telle
„ Navigation, qui est ca-
„ pable de faire perdre la
„ vie, ou tout au moins
„ de la rendre inutile à
„ jamais. Carreri, *Tome*
„ *V. page 327. Voyez, d'ail-*
„ *leurs, ci-dessous, son propre*
„ *Voyage.*

ANSON.

1742.

gner beaucoup de place. Les Jarres d'ailleurs, sont plus maniables, plus faciles à ranger, & moins sujettes à couler que les Futailles. Mais les plus abondantes provisions durant à peine trois mois, on n'a pas d'autre ressource que la pluie, qu'on trouve assez régulièrement entre les trente & quarante degrés de latitude Septentrionale. Pour la recueillir, on prend à bord une grande quantité de nattes, qu'on place de biais le long des tribords, aussi-tôt qu'il commence à pleuvoir. Ces nattes s'étendent d'un bout du Vaisseau à l'autre. Le côté le plus bas est appuyé sur un large bambou fendu, qui sert de rigole pour conduire l'eau dans les Jarres. Ce secours, quoique dépendant du hasard, n'a jamais manqué aux Espagnols; & souvent ils remplissent plusieurs fois leurs Jarres, dans le cours d'un Voyage (75).

Autres difficultés que l'Auteur rejette sur leur ignorance.

Le scorbut leur cause plus d'embarras par ses terribles ravages, & par la difficulté d'y remédier. L'Auteur est persuadé que l'extrême longueur de cette Navigation, qui est la première cause des Maladies, vient de la paresse & de l'ignorance des Marins Espagnols.

On dit, par exemple, qu'ils ne jettent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amènent souvent toutes leurs voiles sans nécessité. Ils craignent plus un vent trop fort, quoique favorable, que les inconvéniens d'une longue Navigation. On ordonne expressement aux Capitaines de faire la traversée, sous la latitude de trente degrés, s'il est possible, & d'éviter soigneusement d'avancer, vers le Nord, plus qu'il n'est nécessaire pour trouver le vent d'Ouest; c'est une restriction qui ne s'accorde pas avec les principes des Anglois, parce qu'on ne peut gueres douter qu'en avançant plus vers le Nord, on ne trouvât les vents d'Ouest plus constans & plus forts qu'à trente degrés de latitude. Tout leur Plan de Navigation ne paroît pas moins défectueux à l'Auteur. Si le Galion, dit-il, au lieu de porter d'abord à l'Est-Nord-Est jusqu'à la latitude de trois degrés & un peu plus, faisoit route au Nord-Est, & même plus au Nord, jusqu'à quarante ou quarante-cinq degrés, il seroit aidé, dans une partie de ce cours, par les vents alisés, & le Voyage en deviendroit plus prompt de la moitié. Il seroit bien-tôt porté sur les Côtes de Californie par les vents d'Ouest;

ANSON.

1742.

& tous les inconveniens se reduiroient à ceux qui sont causés par une Mer plus rude & par un vent plus fort. En 1721, un Vaisseau François, suivant la route que l'Auteur propose, fit la traversée des Côtes de la Chine, à la Vallée de Vandeta, dans le Mexique, en moins de cinquante jours (76).

Signes qui
annoncent la
terre au Ga-
lion.

Lorsque Galion est assez avancé vers le Nord pour trouver les vents d'Ouest, il garde la même latitude, & dirige son cours vers les Côtes de Californie. Après avoir couru quatre-vingt-seize degrés de longitude, à compter du Cap Espiritu Sancto, on trouve ordinairement la Mer couverte d'une herbe flottante, que les Espagnols nomment *Porra* (77). Cette vûe est pour eux un signe certain (78) qu'ils

(76) Pages 351 & précédentes.

(77) L'Auteur juge, par le nom, que c'est une espèce de Poreau marin. Car reri dit que ces herbes ont jusqu'à vingt-cinq palmes de longueur; qu'elles sont grosses comme le bras vers la racine, & comme le petit doigt vers le haut; qu'elles sont creuses en dedans, comme les oignons en graine, auxquels la racine ressemble vers l'extrémité. Du côté le plus gros, elles ont de longues feuil-

les, en façon d'algue, larges de deux doigts, longue de six palmes, toutes d'égale longueur, & de couleur jaunâtre. C'est une des plus grandes herbes que l'Auteur eût jamais vûes. Il en goûta. Il n'y trouva aucun mauvais goût. Les Matelots la mangent, confite au vinaigre. *Ubi supra*, page 341.

(78) C'est un usage, entre les Matelots du Galion, de former alors une Cour badine, nommée la Cour

sont assez près de la Californie. Aussitôt, entonnant le *Te Deum*, comme s'ils étoient à la fin du travail & du danger, ils portent au Sud; & ne cherchant la vûe de la Côte qu'après être parvenus à une latitude beaucoup moins avancée, ils en donnent pour raison, qu'en cet endroit la Mer voisine de la Californie est embarrassée des Isles & de Bas-fonds, entre lesquels il ne veulent pas s'engager. Ce n'est qu'en approchant de l'extrémité Méridionale de cette presqu'Isle, qu'ils osent chercher la Terre, autant pour prendre langue & sçavoir des Habitans s'il n'y a pas d'Ennemis qui croisent dans ces Mers, que pour vérifier leur Estime à la vûe

des Signes, pour juger des Officiers du Vaisseau. On leur permet cette réjouissance, après un horrible Voyage, de plus de trois mille lieues, & lorsqu'ils commencent à se croire au Port, parce qu'il ne leur en reste plus à faire que sept cens. Le Matelot, qui voit la première herbe, reçoit une chaîne d'or du Général, & quantité de pièces de huit des Particuliers. Pour les jugemens de la Cour des Signes, on élève un dais, & le Président, avec deux Juges, ridiculement vê-

tus, s'asseient dessous. Ils commencent par le Général, le premier Pilote, les sous-Pilotes, le Maître, le Contre-Maître & les autres Officiers. Ensuite ils jugent aussi les Passagers. L'Ecrivain lit l'accusation de chacun; & là-dessus, les Juges prononcent Sentence de mort; mais elle est changée sur le champ en peine pécuniaire, ou en chocolat, sucre, biscuit, viande, vin, ou confiture. *Careri, ibidem, pages 338 & 40.*

ANSON.

1742.

Colonie Indienne, du Cap Saint-Lucas, d'où il tire des rafraîchissements.

du Cap Saint Lucas. Ils y tirent des rafraîchissements d'une Colonie Indienne, formée dans l'intérieur de ce Cap, par les Missionnaires Jésuites, qui allument certains feux pour leur servir de signaux (79). L'Auteur regarde ce lieu, comme la meilleure Croisière qu'on puisse choisir pour les surprendre. De là, ils doivent porter sur le Cap de Corientes, pour ranger ensuite la Côte jusqu'au Port d'Acapulco.

Ce qu'il fait à Acapulco, & temps qu'il y passe.

En arrivant au terme, le Galion est amarré à deux arbres, sur le rivage Occidental; & la Ville, qui n'est qu'un désert dans d'autre temps, se remplit de Marchands de toutes les Provinces du Mexique. Aussi-tôt que la Cargaison est déchargée & vendue, on se hâte de charger l'argent, avec les Marchandises destinées pour Manille, & les provisions nécessaires. On perd d'autant moins de temps, que par des ordres exprès le Galion doit être sorti du Port avant le premier d'Avril. Sa partie la plus considérable, pour le retour, consiste en argent. Le reste est

(79) Cette Colonie cultive l'Agriculture & les Arts mécaniques. Elle a planté des vignes, dont le vin approche de celui de Madère & qui commence à

se mettre en réputation au Mexique. C'est le Marquis de Valero, qui a fourni aux premiers frais de cet Etablissement. *Voyage d'Anson, ubi supra, page 354*

composé de Cochenille , de Confitures de l'Amérique Espagnole , de Mercerie & de Bijoux de l'Europe pour les femmes de Manille, de Vins d'Espagne , de Tinto , ou de seul Vin d'Andalousie , pour la célébration de la Messe. Cette Cargaïson prenant peu de place , on monte la Batterie d'en-bas , qui demeure à fond de calle en venant de Manille. L'Equipage est augmenté d'un bon nombre de Matelots , & d'une ou deux Compagnies d'Infanterie, destinées à recruter les Garnisons des Philippines. Il s'y joint toujours plusieurs Passagers ; de sorte qu'au retour , le Galion se trouve ordinairement monté de six cens hommes (80).

On s'efforce de gagner d'abord la latitude de treize ou quatorze degrés , d'où l'on continue de faire voile , dans ce parallele , jusqu'à la vûe de l'Isle de Guam , une des Marianes. Les instructions avertissent soigneusement de prendre garde au bas-fonds de Saint Barthelemy & de l'Isle de Gasparico. Un autre avis , qu'on donne au Galion , pour empêcher qu'il ne dépasse dans l'obscurité , les Isles Marianes , c'est que pendant tout le mois de Juin il

ANSON.

1742.

Son retour à
Manille.

ANSON.
1742.

est ordonné , aux Espagnols de Guam & de Rota , d'entretenir pendant toutes les nuits un feu allumé sur quelque hauteur.

Précautions
qu'il doit
prendre.

L'Isle de Guam est gardée par une Garnison Espagnole (81), dans la vûe d'assurer un lieu de relâche au Galion. Cependant la Rade y est si mauvaise, qu'il ne s'y arrête pas plus de deux jours. Après y avoir pris de l'eau & des rafraîchissemens, il en part pour gouverner directement vers le Cap Espiritu Sancto , dans l'Isle de Samal. Il doit observer les signaux de ce Cap, comme ceux de Catandumas , de Batufan , de Birriborongo , & de l'Isle de Batan. Tous ces lieux ont des Sentinelles , avec ordre d'allumer un feu lorsqu'ils l'apperçoivent. Si le Général, après avoir vû manquer le premier feu , en voit allumer quatre autres , ou plus de quatre , il peut conclure qu'il y a des Ennemis dans ces Parages ; & son devoir l'oblige de faire mettre à terre , pour s'informer de la force de l'Ennemi , & de tout ce qu'il peut redouter. Il doit se regler sur les avis qu'il reçoit , & relâcher dans quelque Port sûr. S'il est découvert dans

(81) Voyez , ci-dessus , la Description des Isles Marianes.

l'asile qu'il choisit , & s'il craint d'y être attaqué , il doit envoyer le trésor à terre , débarquer l'Artillerie pour sa défense , & donner avis de sa situation au Gouverneur de Manille. Mais si , depuis le premier feu , il remarque que les Sentineiles n'en allument que deux , il peut s'assurer qu'il ne lui reste rien à craindre , & continuer sa route jusqu'à Cavite , qui est le Port de Manille (82).

ANSON.
1742.

Les espérances de l'Escadre n'avoient fait que changer d'objet , mais elles sembloient demander d'autres mesures , depuis qu'on avoit appris par le récit des Prisonniers , qu'on étoit informé dans Acapulco de la ruine de Payta , & que cette nouvelle avoit fait augmenter les Fortifications de la Place , & mettre une Garde dans l'Isle qui est à l'embouchure du Port. Cependant on apprit aussi , que cette Garde avoit été retirée deux jours avant l'arrivée de la Chaloupe ; d'où l'on conclut , non-seulement que l'Escadre n'avoit pas encore été découverte , mais que l'Ennemi ne la croyoit plus dans ces Mers , & que depuis la prise de Payta , il se flattoit qu'elle avoit pris une

ANSON.
1742.

autre route. On tira tant d'encouragement de ces dernières idées, que s'étant approché jusqu'à la vûe des Montagnes, qui se nomment les Mamelles, au-dessus d'Acapulco, on s'y mit dans une position, qui ne laissoit point à craindre que le Galion pût échapper. On y demeura jusqu'au 15 de Mars. Une si longue attente n'auroit pas rebuté les Anglois, s'ils n'étoient retombés dans le besoin d'eau.

M. Anson
ne se surpren-
oit pas d'Acapulco.

M. Anson, désespéré de ce contre-temps, délibéra s'il n'entreprendroit pas de surprendre Acapulco : mais, lorsqu'il examina sérieusement ce dessein, il y trouva un obstacle insurmontable. Les Prisonniers, qu'il interrogea sur les vents qui regnent près de la Côte, l'assurèrent qu'à une médiocre distance du rivage, on avoit un calme tout plat pendant la plus grande partie de la nuit, & que vers le matin il s'élevoit toujours un vent de Terre. Ainsi le projet de mettre le soir à la voile, pour arriver dans le cours de la nuit, devant la Place, devenoit une entreprise impossible (83).

Il est forcé
de chercher
de l'eau à
Chequetan.

Les Anglois se seroient épargné de mortelles impatiences & d'inutiles rais

sonnemens , s'ils avoient pû sçavoir , comme ils le sçurent dans la suite , que l'Ennemi avoit reconnu qu'ils étoient sur la Côte , & qu'il avoit mis un Embargo sur le Galion jusqu'à l'année suivante. Mais demeurant toujours persuadés qu'ils n'étoient pas découverts , ce ne fut que la nécessité de leur situation , qui leur fit prendre le parti de chercher de l'eau. Ils résolurent de se rendre au Port de Seguataneio , parce qu'il étoit le moins éloigné. Les Chaloupes , qu'ils avoient envoyées pour reconnoître l'Aiguade , revinrent le 5 d'Avril , après avoir découvert de l'eau excellente environ sept milles à l'Ouest des Rochers de Seguataneio. On jugea , par les descriptions , que ce devoit être le Port que Dampier nomme Chequetan. M. Anson renvoya les Chaloupes pour le sonder , & s'y rendit , à leur retour , après avoir appris que c'étoit une Rade , où l'Escadre pouvoit être sans danger.

L'Auteur croit en devoir une description exacte. Le Port , ou la Rade de Chequetan , est à dix-sept degrés trente-six minutes de latitude Septentrionale , & à trente lieues d'Acapulco , du côté de l'Ouest. Dans l'étendue de dix-huit lieues , à compter d'A-

Description
de ce Port.

ANSON.

1742.

Côte à l'Ouest
d'Acapulco.

capulco, on trouve un rivage sablon-
neux, sur lequel les vagues se brisent
avec tant de violence, qu'il est impos-
sible d'y aborder. Cependant le fond
de la Mer y est si net, que dans la bel-
le saison les Vaisseaux peuvent mouil-
ler sûrement à un mille ou deux du
rivage. Le Pays est assez bon. Il paroît
bien planté, rempli de Villages; &
sur quelques éminences, on voit des
Tours, qui servent apparemment d'E-
chauguettes. Cette Perspective n'a rien
que d'agréable. Elle est bornée, à quel-
ques lieues du rivage, par une chaî-
ne de Montagnes, qui s'étend fort
loin à droite & à gauche d'Acapul-
co. Les Anglois furent surpris seule-
ment, que dans un espace de dix-huit
lieues de Pays, le plus peuplé de tou-
tes ces Côtes, on n'apperçoive pas,
le long du rivage, une seule Barque,
ni le moindre Canot, pour le Com-
merce ou pour la Pêche. Cinq milles
au-delà, & toujours à l'Ouest, on trou-
ve un Mondrain, qui se présente d'a-
bord comme une Isle: trois milles plus
loin, à l'Ouest, on voit un Rocher
blanc assez remarquable, à deux ca-
bles du rivage, dans une Baye d'en-
viron neuf lieues d'ouverture. Sa Poin-
te Occidentale forme une Montagne,
qui

qui se nomme *Petaplan*. C'est proprement une presqu'Isle, jointe au Continent par une Langue de terre basse & étroite, couverte de brossailles & de petits rochers. Ici commence la Baye de Seguataneio, qui s'étend fort loin à l'Ouest de celle de Petaplan, & dont celle-ci n'est qu'une partie. A l'entrée de cette Baye, & à quelque distance de la Montagne, on découvre un amas de Rochers, blanchis des excréments de divers Oiseaux. Quatre de ces Rochers, qui sont plus gros que les autres, & qui ont assez l'apparence d'une Croix, s'appellent les Moines blancs. Ils sont à l'Ouest, vers le Nord de Petaplan; & sept milles à leur Ouest, on entre dans le Port de Chequetan, qui est encore mieux marqué par un gros Rocher, à un mille & demi de son entrée, au Sud demi-Quart à l'Ouest (94).

ANSON.
1742.
Montagne
de Petaplan.

Si l'on côtoie la Terre d'assez près, il est impossible de ne pas reconnoître le Port de Chequetan à toutes ces marques. La Côte est sans danger, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au commencement de May; quoique dans le res-

Difficulté
de reconnoître
en Mer le
Port de Che-
quetan.

(94) L'Auteur joint ici diverses Cartes, qui représentent la Baye, le Port & l'Aiguade.

ANSON.
1742.

te de l'année elle soit exposée à des tourbillons violens, à des pluies abondantes, & à des vents impétueux de toutes les pointes du Compas. Ceux qui se tiendroient à une distance considérable de la Côte, n'auroient pas d'autre moyen de trouver ce Port, que par sa latitude. Le dedans du Pays a tant de Montagnes, élevées les unes au-dessus des autres, qu'on ne distingue rien par les vûes prises d'un peu loin en Mer. Chaque point de vûe découvre de nouvelles Montagnes, & donne des aspects si différens, qu'il n'y a point de Plan qu'on puisse compter de reconnoître. L'entrée du Port n'a qu'un demi mille de largeur. Les deux Pointes qui la forment, & qui représentent deux Rochers presque perpendiculaires, sont, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Est & Nord-Ouest. Le Port est environné de hautes Montagnes, couvertes d'arbres, excepté vers l'Ouest. Son entrée est sûre, de quelque côté qu'on veuille passer du Rocher, qui est situé vis-à-vis de son embouchure. Hors du Port, le fond est de gravier, mêlé de pierres; mais, dans l'intérieur, il est de vase molle. La seule précaution nécessaire, en y mouillant, regarde les grosses houles que la Mer y pousse

quelquefois. Les Anglois observerent que la marée est de cinq pieds, & qu'elle court à peu près Est & Ouest.

ANSON.
1742.

L'Aiguade ne leur parut qu'un grand Etang, sans décharge, & séparé de la Mer par le rivage. Il est rempli par une source, qui sort de terre un demi mille plus loin dans le Pays. L'eau en est un peu saumache, surtout du côté de la Mer ; car, plus on avance vers la source, plus elle est douce & fraîche. Cette différence obligea les Anglois de remonter le plus haut qu'il fut possible, pour remplir leurs tonneaux, & ne leur causa pas peu d'embarras. Ils employèrent des Pirogues, qui tiroient fort peu d'eau, & de très petites futailles, qu'ils rapportoient par la même voie, jusqu'au rivage, où elles étoient vidées dans les grandes. Quoique cet Etang n'eût alors aucune communication avec la Mer, il peut en avoir pendant la saison des pluies, & Dampier en parle comme d'une grande Riviere. Cependant le terrain est si bas, aux environs, qu'il doit être presque entièrement inondé, avant que l'eau puisse déborder par-dessus le rivage (95).

Situation & propriété de l'Aiguade.

Le Pays voisin, sur-tout celui qu'on

ANSON.

1742.

Course inutile des Anglois dans le Pays voisin.

a décrit , avoit paru si peuplé & si bien cultivé , que les Anglois s'étoient flattés d'en tirer des vivres. Le Chef d'Escadre envoya un Parti de quarante hommes bien armés , pour découvrir quelque Village , & former quelque liaison avec les Habitans. Ce détachement revint le soir , après avoir fait environ dix milles , dans un chemin inconnu , où il trouvoit souvent du croûtin de cheval & de mule. A cinq milles du Port , le chemin se divise entre des Montagnes ; & de ces deux routes , l'une mène à l'Est , & l'autre vers l'Ouest. Le malheur des Anglois leur fit prendre la route de l'Est , qui les conduisit dans une grande Savanne , où ils ne cessèrent pas de marcher , sans y appercevoir aucune marque de culture. La chaleur & la soif les forcerent enfin de retourner vers l'Escadre : mais ils attachèrent à quelques piques , qu'ils planterent sur la route , des billets en langue Espagnole , par lesquels ils invitoient les Habitans à leur apporter des vivres , qu'ils promettoient de payer fidèlement. Cette précaution fut inutile , & personne ne parut pendant le séjour qu'ils firent dans le Port. Ils apprirent , dans la suite , qu'en tournant à l'Ouest , ils auroient bien-tôt découvert une Ville

ou un Bourg, qui n'est éloigné que de deux milles de l'endroit où le chemin se divise. L'inutilité de leurs tentatives, pour engager les Habitans à leur fournir des vivres, les réduisit aux rafraîchissemens qu'ils purent trouver aux environs du Port. Ils y prirent des Maquereaux, des Brêmes, des Mulets, des Soles & des Homars. C'est le seul endroit de ces Mers où ils pêcherent des Torpilles, poisson plat, qui ressemble beaucoup à la Raie, & qui tire son nom d'une propriété singulière, qu'il a dans la Mer du Sud, comme dans celles d'Afrique & de l'Inde. L'Auteur éprouva, que non-seulement ceux qui marchent dessus ressentent un véritable engourdissement par tout le corps, sur-tout dans la partie qui a touché immédiatement à la Torpille, mais qu'en appuyant une canne sur le corps de ce poisson, le bras qui la soutient demeure quelque temps engourdi, & qu'il en reste quelque chose jusqu'au lendemain. Cependant, comme la Torpille n'a cette vertu que lorsqu'elle est vivante, on la mange sans danger (96).

On cessa ici de voir des Tortues, & les Chaloupes étoient obligées d'en aller

ANSON.

1742.

Rafraîchissemens du Port.

Torpilles de la Mer du Sud.

Autres Animaux, & Plantes du Pays.

ANSON.

1742.

prendre devant la Baye de Petaplan. La Terre ne fournit gueres d'autres Animaux que des Lézards, qu'on y trouve en grand nombre, & que la plûpart des Matelots mangeoient avec goût. Les Alligators y sont petits. Tous les jours, au matin, on appercevoit, sur le sable de l'Aiguade, les traces d'un grand nombre de Tigres : mais loin d'être aussi dangereux que dans l'Afrique & l'Asie, ils n'attaquent presque jamais les hommes. Les Faisans, qui sont en abondance, & de plusieurs especes, sur la Côte, offriroient une ressource toujours présente, si leur chair n'étoit sèche & sans goût. On y voit, d'ailleurs, une grande variété d'autres Oiseaux de moindre grosseur, particulièrement des Perroquets, que les Anglois tuoient souvent pour s'en nourrir. Les fruits, les herbages & les racines y sont rares & de peu d'usage. A peine les Bois fournissoient-ils assez de Limons pour l'usage journalier de l'Escadre, avec quelque Papas, & cette espece de Prune qui porte, à la Jamaïque, le nom de *Prune à Cochon*. La seule herbe, qui mérite d'être nommée, est la Morjeline. Elle croît sur les bords des ruisseaux ; & son amertume n'empêche pas les Matelots d'en manger avidement, parce qu'elle passe pour un Antiscorbutique.

M. Anson , toujours attentif à l'instruction de ceux qui fréquenteroient ces Mers après lui , remarqua , vers l'Ouest du Port , un Pays assez étendu , qui paroïssoit double , avec une espece d'ouverture , à laquelle il trouva quelque apparence d'un second Port. Il ne manqua point d'y envoyer une Chaloupe : mais on trouva que les deux Montagnes , qui forment ce Pays double , sont jointes par une Vallée , & ne laissent entr'elles ni Port ni Rade. En général , quoique le Port de Chequetan ne fournisse que des rafraîchissemens médiocres , sa connoissance est importante pour la Navigation. C'est le seul mouillage sûr , dans une grande étendue de Côtes ; à l'exception d'Acapulco , qui est occupé par les Espagnols. On y peut faire tranquillement de l'eau & du bois , malgré les Habitans du Pays. Les Bois , qui l'environnent , n'ont qu'un chemin étroit , du Rivage aux Terres voisines , & ce Passage peut être gardé par un Parti peu considérable , contre toutes les forces que les Espagnols du Pays seroient capables de rassembler (97).

ANSON.

1742.

Observations
sur le Port de
Chequetan.

La saison ne permettant plus aux Anglois de nourrir une vaine espérance

Les Anglois
brûlent leurs
prises & ren-
voyent leurs
Prisonniers.

(97) Pages 414 & précédentes.

ANSON.
1742.

ce , ils ne penserent qu'à se délivrer de tout ce qui pouvoit retarder leur Navigation jusqu'à la Chine. Les trois Bâtimens Espagnols, qu'ils avoient équipés , furent sacrifiés à la sûreté du Centurion & du Gloucester. M. Anson prit le parti de les brûler , pour faire passer leurs Equipages & leurs agrets sur ces deux Vaisseaux , qui n'auroient pu résister , sans ce secours , aux Mers orageuses de la Chine , où il comptoit d'arriver vers le changement des Moussons. Il se détermina aussi à renvoyer tous ses Prisonniers , à la réserve des Mulâtres , & de quelques Nègres des plus vigoureux. Le Brett , qui s'avança , pour cette Commission , jusqu'à l'entrée du Port d'Acapulco , en prit occasion de lever le Plan de cette Entrée & de la Côte voisine (98).

Fausse idée
des Anglois ,
en partant
pour la Chi-
ne.

En quittant la Côte d'Amérique , le 6 de Mai , l'Escadre se promettoit de faire la traversée , du Mexique aux Côtes Orientales de l'Asie , en moins de deux mois. Elle porta au Sud-Ouest , dans le dessein de tomber sous les vents

(98) L'Auteur le donne. Ce Plan représente la Pointe Occidentale de l'Entrée , qui se nomme *El Griffo* , à seize degrés quarante-cinq minutes de latitude ; une Isle , qui restoit , à l'égard du Spectateur , au

Nord vers l'Est , à trois lieues de distance , & qui fait la Pointe Occidentale de l'Entrée ; le Port *Marquis* ; *Sierra-di-Brea* , un Rocher blanc dans le Port , & des Echauguettes.

alifès , qui viennent du Nord-Est , & qui , suivant les Journaux des Navigateurs précédens , doivent se faire sentir à la distance de soixante-dix ou quatre-vingt lieues de Terre. Outre cette raison de gouverner au Sud , les Anglois vouloient gagner le treize ou quatorzième degré de latitude du Nord , qui est le parallele qu'on suit ordinairement dans la Mer du Sud , & celui dans lequel on est persuadé qu'il y a le moins de danger. Mais ils tinrent cette route l'espace de sept semaines , avant que de renoncer le vent qu'ils cherchoient ; & n'en ayant trouvé que de contraires ou de variables , ils n'avoient fait que le quart du chemin vers les Côtes les plus Orientales de l'Asie , lorsque , suivant leurs espérances , ils y devoient être arrivés dans cet intervalle. D'ailleurs , les deux Vaisseaux souffroient déjà beaucoup du scorbut , & des divers accidens , qui menaçoient la charpente. C'est un sentiment général , qu'une grande abondance d'eau douce & de provisions fraîches , est un puissant préservatif contre le scorbut : ces deux secours ne manquoient point aux Anglois. Ils y joignoient d'autres précautions , qui consistoient à nettoyer soigneusement leurs Vaisseaux , & à

Ilse recommandent bien-tôt à souffrir.

ANSON.

1742.

Observations
sur le scorbut.

renir les écoutilles & les sabords ouverts. Cependant, les Malades ne s'en portoiént pas mieux. On avoit supposé, en doublant le Cap de Horn, que la malignité du mal étoit venue de la rigueur du temps; mais un Climat chaud n'y changea rien. L'Auteur en conclut, que lorsque le scorbut a pris une certaine force, il ne peut être guéri qu'à terre, ou du moins à peu de distance du rivage. » On n'acquérera jamais, dit-il, » une connoissance exacte de sa cause; » mais on conçoit aisément, qu'il faut » un renouvellement d'air frais pour » entretenir la vie des Animaux, & » que cet air, sans perdre son élasticité, ni aucune de ses propriétés connues, peut être tellement altéré par les vapeurs qui s'élèvent de l'Océan, qu'il en devienne moins propre à conserver la vie des Animaux terrestres, à moins qu'elles ne soient corrigées par une sorte d'exalaïson, que la terre seule est capable de fournir (99).

(99) Anson, Tome III, pages 9 & 10. Dans le triste état des deux Equipages, M. Anson fit une expérience fort remarquable. La réputation des Pilules & des Gouttes de M. Ward, l'avoit porté à s'en fournir avant son dé-

part de Londres. Il fit donner un de ces deux remèdes, ou tous deux, à diverses personnes, dans tous les degrés de la maladie. Un de ceux qui en firent l'essai, commença à saigner violemment du nez; & quoiqu'il fût presque

Les malheurs communs, n'empêchèrent pas d'observer, qu'il se passoit rarement trois jours de suite, sans qu'on vît une grande quantité d'Oiseaux, si-gne certain que ces Mers contiennent un plus grand nombre d'Isles, ou du moins de Rochers, qu'on en a découvert jusqu'à présent. La plupart de ces Oiseaux étoient de ceux qui font leur séjour à terre; & la maniere, comme le tems de leur arrivée, ne laissoit pas douter qu'ils ne vinssent le matin de quelque endroit peu éloigné, & qu'ils n'y retournassent le soir. L'heure de leur passage, & celle de leur retour, qui varioient par degrés, firent juger que cette différence ne pouvoit venir que du plus ou moins d'éloignement de leur retraite.

On eut le vent alisé, sans la moïn-

ANSON.

1742.

Oiseaux
qu'on ren-
contre en
pleine Mer.

l'agonie, il se trouva bientôt mieux. Ensuite, il se fortifia, quoiqu'avec lenteur; & quinze jours après, il acheva de se rétablir à terre. D'autres sentirent un soulagement, qui dura peu; & d'autres ne furent pas soulagés. Mais les uns & les autres ne se trouveront pas plus mal, que s'ils n'eussent rien pris du tout. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le remède agissoit à proportion des

forces du Malade. La plupart de ceux qui ne pouvoient plus vivre que deux ou trois jours, n'en étoient pas affectés. Dans les autres, il opéroit par la transpiration ou par le vomissement, ou comme une douce purgation. Dans ceux qui avoient encore toutes leurs forces, il produisoit les mêmes effets avec violence. *Ibid.* pages 11 & 12.

ANSON.

1742.

M. Anson se
détermine à
brûler le Glo-
cester.

dre variation , depuis la fin de Juin ;
jusques vers celle de Juillet. Mais le 26
de ce mois , lorsque suivant l'Estime ,
on n'étoit pas à plus de trois cens lieues
des Isles Mariannes (1) , il tourna mal-
heureusement à l'Ouest. Ce fâcheux
contre-temps , qui éloignoit l'assurance
de sortir de peine , & plusieurs dis-
graces irréparables , qui arriverent au
Glocester , firent prendre la résolution
de détruire ce Vaisseau par le feu. El-
le fut exécutée , après des peines infi-
nies , pour faire passer sur le Centurion
l'argent & les vivres ; seules richesses
qu'on pût sauver d'un malheureux Bâ-
timent qui étoit prêt à s'enfoncer , &
dont l'Equipage ne consistoit plus qu'en
soixante-dix-sept Hommes , dix-huit
Garçons , & deux Prisonniers. Les Ma-
lades , qui étoient au nombre de soi-
xante-dix , furent transportés dans la
Chaloupe , avec tout le soin qu'on de-
voit à leur foiblesse. Cependant , il en
mourut trois ou quatre , dans le temps
qu'on les hissoit pour les faire entrer
dans le Centurion.

Extrémité où
le Centurion
tombe à son
mour.

Ce renfort ne laissoit pas d'être ex-
trêmement avantageux , pour l'unique
Vaisseau qui restoit de l'Escadre. Mais

(1) L'Auteur leur donne toujours leur ancien nom ,
d'Isles des Larrons.

il avoit été détourné de son cours , & porté fort loin au Nord , par la tempête qui avoit été si fatale au Gloucester. Le Courant , qui avoit la même direction , ayant aussi contribué à le faire avancer , il se trouvoit à dix-sept degrés & un quart de latitude au Nord , au lieu de treize & demi , qui étoit le parallèle qu'il devoit suivre pour arriver à l'Isle de Guam. Les Pilotes , ignoroient à quelle distance ils étoient du Méridien des Isles Mariannes & croiant n'en être pas loin , ils appréhendoient que sans s'en être aperçus , le Courant ne les eût portés sous le vent de ces Isles. Dans cette supposition , ils n'auroient pas eu d'autres parti à choisir , que de diriger leur cours vers quelques-unes des Parties Orientales de l'Asie , où trouvant la Mousson de l'Ouest dans toute sa force , il ne leur auroit pas été possible d'aborder ; & cette Côte , d'ailleurs , étant à quatre ou cinq lieues d'eux , ils n'avoient que la triste perspective de voir périr tout l'Equipage du scorbut , avant que d'y pouvoir arriver. Il ne se passoit point de jour , où l'on ne perdît jusqu'à douze hommes ; & pour comble de désolation , on avoit à boucher une voie d'eau que les Charpentiers

ANSON.

1742.

Ils découvrent
deux des Îles
Marianes.

désespéroient de fermer entièrement , avant qu'on eût mouillé dans un Port. Au milieu de ces allarmes , le vent étant venu à fraîchir au Nord - Est , & la direction du Courant ayant tourné au Sud , on eut la satisfaction d'apercevoir , le lendemain à la pointe du jour , deux Îles du côté de l'Ouest. La plus proche , comme on l'apprit dans la suite , étoit celle d'Anatacan , dont on ne se crut qu'à quinze lieues. Elle parut montueuse , & de médiocre grandeur. L'autre étoit celle de Serigan , qui avoit l'apparence d'un Rocher , plutôt que d'un endroit où l'on pût mouiller. La Chaloupe , qu'on y envoya , ne revint que pour confirmer cette opinion. Un vent de terre , n'ayant pas permis de s'approcher d'Anatacan , on perdit cette Île de vûe le 26 d'Août ; mais le matin du jour suivant , on découvrit celles de Saypan , de Tinian , & d'Agnigan. M. Anson , fit gouverner vers Tinian , qui est entre les deux autres. Comme il n'ignoroit pas que les Espagnols avoient une Garnison à Guam , il prit diverses précautions pour sa sûreté. L'impatience de recevoir quelque information , sur les propriétés de l'Île , lui fit arborer le Pavillon Espagnol , dans l'espoir que les Insulaires

Ils abordent
à l'Île de Ti-
nian.



PLAN DU PROS *Fig. 3.*

- A.B. Côté qui est au lof.
 C.D. Côté qui est sous le vent.
 E.F. G.H. Cadre qui s'étend du même côté.
 I. Pièce du milieu du Cadre ou le Mat est fixé.
 K.L. Petit Canot au bout de ce Cadre.
 M.N.P.Q. Deux bras, l'un de la proue, l'autre de la poupe, pour affermir le Cadre.
 R.S. Planche placée au côté du pros sous le vent pour l'empêcher de puiser par le haut.

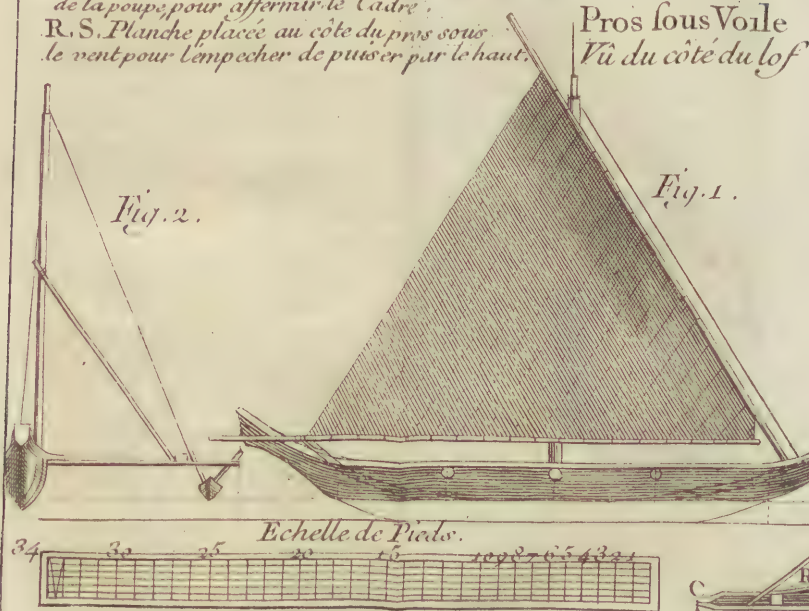
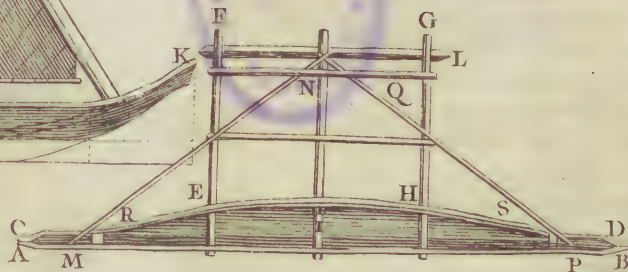


Fig. 2.

PROS VU PAR LA PROUE
 Le Cadre et le petit Canot qu'il soutient à son extrémité, est du côté qui est sous le vent



prenant son Vaisseau , pour le Galion de Manille , s'empresseroient de venir à bord. En effet , on vit paroître après midi un Pros , qui portoit un Espagnol & quatre Indiens , & qui fut arrêté par la Pinasse Angloise , tandis que le Canot s'approchoit de terre pour chercher un bon mouillage.

ANSON.

1742.

L'Espagnol , interrogé sur l'état de l'Isle , fit aux Anglois un récit , qui surpassa même leurs desirs. Il leur apprit qu'elle étoit sans Habitans ; ce qu'ils regarderent comme un bonheur dans leur situation ; qu'on y trouvoit en abondance tous les vivres des Pays les mieux cultivés ; que l'eau étoit excellente , & l'Isle même remplie de toutes sortes d'Animaux d'un goût exquis ; que les Bois produisoient naturellement des Oranges , des Limons , des Citrons , des Noix de Cocos , & le fruit que Dampier nomme *Fruit à Pain* ; que les Espagnols profitoient de cette fertilité pour nourrir leur Garnison de Guam ; qu'il étoit lui-même un des Sergens de cette Garnison , & qu'il étoit venu à Tinian avec vingt-deux Indiens , pour tuer des Bœufs , qu'ils devoient charger dans une Barque d'environ quinze tonneaux , qui étoit à l'ancre fort près de la Côte.

Ce qu'ils apprennent d'un Sergent Espagnol.

ANSON.

1742.

Beauté de
l'Isle.

Ce détail causa une joye fort vive aux Anglois. A la distance où ils étoient de la Terre, ils voyoient paître de nombreux Troupeaux. Le reste étoit confirmé par la beauté du Pays, qui avoit moins l'air d'une Isle déserte & inculte, que d'une magnifique Habitation. On y appercevoit des Bois charmans, avec de grandes & belles Clarières, qu'on auroit prises pour un Ouvrage de l'Art. Le Sergent Espagnol ayant ajouté que les Indiens qu'il avoit amenés étoient occupés à tuer des Bœufs, cette circonstance fit sentir à M. Anson combien il étoit important de les retenir, dans la crainte qu'ils n'allassent informer le Gouverneur Espagnol de l'arrivée du Vaisseau. Il donna des ordres pour s'assurer de la Barque.

Ce ne fut pas sans une peine extrême, que le Centurion laissa tomber l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau. On employa cinq heures entières à charger les voiles. Tout ce qu'il y avoit de gens en état de servir, ne montoit qu'à soixante & onze; misérable reste des Equipages réunis de trois Vaisseaux, qui faisoient ensemble près de mille Hommes à leur départ d'Angleterre.

Les Anglois
la trouvent
déserte.

Les Indiens ayant conclu, de la pri

se de leur Barque , qu'ils avoient des Ennemis à craindre , se retirèrent dans les Bois de l'Isle , & laissèrent plusieurs Cabanes , qui épargnerent , aux Anglois , la peine & le temps de dresser des Tentes. Une de ces Cabanes , qui leur avoit servi de Magasin , étoit de soixante pieds de long , sur quarante-cinq de large. Elle fut changée en Infirmerie pour les Malades. Tous les Officiers , & le Chef d'Escadre lui-même , prêterent la main pour les aider à sortir du Vaisseau. On perdit encore vingt & un hommes , la veille & le jour du débarquement.

L'Isle de Tinian , dont l'Auteur ne se lasse point de vanter les avantages , est située à quinze degrés huit minutes de latitude Septentrionale , & à cent quatorze degrés cinquante minutes de longitude , Ouest d'Acapulco. Sa longueur est d'environ douze milles , & sa largeur , d'environ la moitié. Elle s'étend , du Sud-Sud-Ouest , au Nord-Nord-Est. Le terrain en est sec , & un peu sablonneux , ce qui rend le gazon des Prés & des Bois plus fin & plus uni qu'il n'est ordinairement dans les Climats chauds ; le Pays s'élève insensiblement depuis l'Aiguade des Anglois , jusqu'au milieu de l'Isle : mais avant

ANSON.

1742.

Description
de l'Isle de
Tinian.

ANSON.
1742.

que d'arriver à sa plus grande hauteur, on trouve plusieurs Clarières en pente douce, couvertes d'un trefle fin, qui est entremêlé de différentes sortes de fleurs, & bordées de beaux Bois, dont les arbres portent d'excellens fruits. Le terrain des Plaines est fort uni, & les Bois ont peu de brossailles. Ils sont terminés aussi nettement, dans les endroits qui touchent aux Plaines, que si la disposition des arbres étoit l'ouvrage de l'Art. Ce mélange, joint à la variété des Collines & des Vallons, forme une infinité de vûes charmantes. Les Animaux, qui pendant la plus grande partie de l'année sont les seuls Maîtres de ce beau séjour, font partie de ses charmes romanesques, & ne contribuent pas peu à lui donner un air de merveilleux. On y voit quelquefois des milliers de Bœufs paître ensemble, dans une grande Prairie; spectacle d'autant plus singulier, que tous ces Animaux sont d'un véritable blanc de lait, à l'exception des oreilles, qu'ils ont ordinairement noires. Quoique l'Isle soit déserte, les cris continuels & la vûe d'un grand nombre d'Animaux domestiques, qui courent en grand nombre dans les Bois, excitent des idées de Fermes & de Vil-

lages. Les Bœufs sont si peu farouches , qu'ils se laissent d'abord approcher. M. Anson en fit tuer , quelques - uns , à coup de fusil ; mais d'autres raisons l'ayant ensuite obligé de ménager sa poudre , on les prenoit aisément à la course. La chair en est bonne , & facile à digérer. On n'avoit pas plus de peine à prendre la Volaille , qui est aussi d'un excellent goût. A peine s'éloignoit-elle de cent pas , du premier vol ; & cet effort la fatiguoit , jusqu'à ne pouvoir s'élever une seconde fois dans l'air. Les Anglois trouverent , dans les Bois , une grande quantité de Cochons sauvages , qui furent pour eux un mets exquis : mais ces Animaux étoient si féroces , qu'il fallut employer , pour les prendre , quelques grands Chiens qui étoient venus dans l'Isle avec le détachement Espagnol , & qui étoient déjà dressés à cette chasse. Elle fut sanglante. Les Cochons , pressés dans leur retraite , se défendirent si furieusement , qu'ils déchirèrent plusieurs Chiens.

Loin de trouver de l'exagération dans le récit du Sergent Espagnol , les Anglois admirerent l'abondance de Coccos , de Goyaves , de Limons & d'Oranges , dont les Bois étoient remplis.

ANSON.
1742.

Le Fruit à Pain , qui porte le nom de *Rima* , dans ces Isles , leur parut préférable au Pain même. Ce fruit , dont la description n'est pas exacte dans le Journal de Dampier , croît sur un arbre , qui s'élève assez haut , & qui , vers le sommet , se divise en grandes & longues branches. Les feuilles sont d'un beau verd foncé , & leur longueur est d'un pied à dix-huit pouces. Le fruit croît indifféremment dans toutes les parties des branches. Sa figure est plutôt ovale que ronde , & de sept ou huit pouces de longueur. Il est revêtu d'une épaisse & forte écorce. Chaque fruit vient séparément. On ne le mange que dans toute sa grosseur , mais lorsqu'il est verd encore ; & dans cet état , il ne ressemble pas mal , en goût comme en substance , à un cul d'Artichaud. En meurissant tout-à-fait , il devient mou , jaune , d'un goût doucereux & d'une odeur agréable , qui tient un peu de celle d'une Pêche mûre : mais on prétend qu'alors il est assez mal sain , pour causer la dyssenterie (3). Outre ces fruits , l'Isle avoit des Melons d'eau , de la dent de Lion , de la Menthe , du

(3) *Ibidem* , Tome III , pages 52 & précédentes.

Pourpier , du Cochlearia & de l'Oseille , que les Anglois dévorèrent , avec l'avidité que la nature excite pour ces rafraîchissemens , dans ceux qui sont attaqués du scorbut. Deux grands Lacs d'eau douce offroient une multitude de Canards , de Sarcelles , de Corlieux , & de Pluviers sifflans.

Il doit paroître étrange qu'un lieu , si favorisé du Ciel , soit entièrement désert , surtout à si peu de distance de quelques autres Isles , qui doivent en tirer une partie de leur subsistance. Mais les Anglois apprirent qu'il n'y avoit pas cinquante ans qu'il étoit encore peuplé. Tinian contenoit plus de trente mille ames (4) , lorsqu'une Maladie épidémique en ayant emporté une grande partie , les Espagnols forcèrent le reste de passer dans l'Isle de Guam , qui avoit souffert les mêmes pertes , & de s'y établir pour remplacer les Morts : mais , après cette transmigration , la plûpart tomberent dans une mortelle langueur , & périrent de chagrin d'avoir quitté leur Patrie. Ce récit des Prisonniers fut confirmé par la vûe de plusieurs ruines , qui prouvoient assez que l'Isle avoit été fort peuplée.

ANSON.

1744.

L'Isle de Tinian étoit autrefois habitée.

Ruines que les Anglois y trouverent.

(4) Voyez , ci-dessus , la Description générale des Isles Mariannes.

ANSON.
1742.

Elles consistent presque toutes en deux rangs de piliers , de figure pyramidale , qui ont pour base un quarré , & qui sont entr'eux à la distance d'environ six pieds. Chaque rang est séparé de l'autre , par le double de cet espace. La base des piliers est de cinq pieds quarrés , & leur hauteur de treize. Ils se terminent tous par un demi-globe , à surface plate ; & toute la masse , c'est-à-dire les piliers & les demi-globes , est de sable & de pierre , cimentés ensemble & revêtus de plâtre. (5). Ces monumens , suivant le témoignage des Prisonniers , sont les restes de plusieurs Monasteres Indiens. Avec tous ces avantages, les vents frais , qui soufflent continuellement dans l'Isle , & les pluies , quoique rares & courtes , dont elle est quelquefois abreuvée , y rendent l'air extrêmement sain. Mais elle a peu d'eau courante. Les anciens Habitans avoient suppléé à ce défaut par un grand nombre de puits , qu'on trouve par-tout , assez près de la surface. On y voit aussi de grandes pieces d'excellente eau dormante , qui paroissent formées par des sources. La principale incommodité de Tinian vient

Quelle est son
eau.

(5) Pages 58 & précédentes. L'Auteur donne la figure de ces Piliers.

d'une infinité de Moucheron, & d'autres insectes, tels que des Millepedes & des Scorpions. On y est tourmenté aussi par des Tiques, qui s'attachent aux Hommes, comme aux Bêtes, & qui cachant leur tête sous l'épiderme, y causent une douloureuse inflammation.

ANSON.

1743.

Les Anglois trouvoient cette peine légère, en la comparant à toutes les douceurs de l'Isle. Mais ils ignoroient que le mouillage n'y étant pas sûr dans certaines saisons, ils étoient menacés du plus terrible accident qu'ils eussent à redouter. La meilleure situation, pour les Vaisseaux considérables, est au Sud-Ouest de l'Isle. C'étoit dans cette Partie que le Centurion avoit jetté l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau, vis-à-vis d'une Baye sablonneuse, à un mille & demi du rivage. Le fond de cette Rade est rempli de Rochers de Corail, fort pointus, qui depuis le milieu de Juin, jusqu'au milieu d'Octobre, exposent un Bâtiment à de grands dangers. Cette saison est celle de la Mousson de l'Ouest. Aussi long tems qu'elle dure, le vent, vers le temps de la pleine Lune, & surtout dans celui de la nouvelle, est ordinairement si variable, qu'il fait quelquefois le tour

Le mouillage
n'y est pas
sûr.

ANSON.

1742.

du Compas. Il souffle alors avec tant de violence, qu'on ne peut se fier aux plus gros cables ; & le péril augmente encore par la rapidité du flux, qui porte au Sud-Est entre l'Isle de Tinian & celle d'Agnigan. Pendant les huit autres mois, c'est-à-dire, depuis le milieu d'Octobre jusqu'au milieu de Juin, le temps est égal & constant (6).

Triste expérience qui en firent les Anglois.

Ces connoissances manquoient aux Anglois. Après s'être occupés à radoubber leur Vaisseau, ils donnerent tous leurs soins aux Malades, qui commençoient à se rétablir heureusement. M. Anson, attaqué lui-même du scorbut, s'étoit fait dresser une Tente sur le rivage, où il vivoit sans défiance. Cependant, comme on n'étoit pas loin de la nouvelle Lune de Septembre, une prudence nécessaire, dans la Mousson de l'Ouest, lui fit ordonner, pour la sûreté du Vaisseau, que le bout des cables fût garni des chaînes des grapins, dans l'endroit où il tient aux ancrs. Il les fit même revêtir, à trente brasses depuis les ancrs, & à sept depuis les écubieres, d'une bonne hanziere, de quatre pouces & demi de circonférence. A ces précautions, on ajouta

celle d'abaisser entièrement la grande vergue & la vergue de Misaine, pour laisser au vent moins de prise sur le Vaisseau.

ANSON.
1742.

La nouvelle Lune arriva le 18. Ce jour & les trois suivans se passèrent sans disgrâce ; & quoique le temps fût orageux, on se reposoit sur des mesures auxquelles il ne paroissoit rien manquer : mais le 22, un vent d'Est, qui s'éleva tout-d'un-coup, avec une impétuosité surprenante (8), rompit tous les cables & jeta le Vaisseau en Mer. La nuit devint fort noire, & l'orage ne fit que redoubler. Il étoit accompagné d'un bruit épouvantable de tonnerre & de pluie. On n'entendit pas même les signaux de détresse, auxquels on devoit supposer que Samarez, qui commandoit à bord, auroit recours. On ne vit aucun feu pour avertir ceux qui étoient à terre. M. Anson, la plupart des Officiers, & une grande partie de l'Equipage, au nombre de cent treize personnes, se trouverent privés, sans le sçavoir encore, de l'unique moyen qui leur restoit pour sortir de l'Isle. Mais c'est dans les termes de l'Auteur, qu'il faut représenter leur situation.

Leur Vaisseau est jeté en Mer par une tempête.

(8) Cette tempête est décrite fort au long.

ANSON.

1742.

Etat de ceux
qui se trou-
voient dans
l'Isle.

» A la pointe du jour, lorsqu'ils re-
 » marquerent, du rivage, que le Vais-
 » seau avoit disparu, leur consterna-
 » tion fut inexprimable. La plupart,
 » persuadés qu'il avoit péri, supplie-
 » rent le Chef d'Escadre d'envoyer la
 » Chaloupe faire le tour de l'Isle, pour
 » chercher les débris. Ceux qui le
 » croyoient capable d'avoir résisté à la
 » tempête, n'osoient se flatter qu'il fût
 » jamais en état de regagner l'Isle; car
 » le vent étoit toujours à l'Est, avec
 » une extrême violence, & l'on sça-
 » voit qu'il y avoit trop peu de monde
 » à bord, pour lutter contre un temps
 » si orageux. Dans l'une & l'autre sup-
 » position, il n'y avoit pour eux au-
 » cune espérance de quitter l'Isle de
 » Tinian. Ils se trouvoient à plus de
 » six cens lieues de Macao, Port le plus
 » voisin pour leur Nation. Ils n'avoient
 » pas d'autre ressource que la petite Bar-
 » que Espagnole, dont ils s'étoient fai-
 » tis, & qui ne pouvoit contenir le
 » quart de leur nombre. Le hasard de
 » quelque Vaisseau qui relâchât dans
 » l'Isle, étoit sans aucune vraisemblan-
 » ce. Peut-être le Centurion étoit-il
 » le premier Bâtiment Européen qui
 » en eût approché. Il ne falloit pas espé-
 » rer, de plusieurs siècles, les accidens

» qui l'y avoient conduit. Il ne leur
» restoit donc que la triste attente, de
» passer le reste de leurs jours dans cette
» Isle. Encore n'étoit-ce pas leur plus gran-
» de crainte. Ils devoient appréhender
» que le Gouverneur de Guam, instruit
» de leur malheur, n'envoyât contre
» eux toutes ses forces ; & le plus fa-
» vorable traitement, qu'ils pussent en-
» visager, étoit de passer toute leur vie
» dans les chaînes. Peut-être même
» avoient-ils à redouter une mort in-
» fâme, en qualité de Pirates ; car
» leur Commission étoit à bord du
» Vaisseau.

» Quoique ces cruelles idées fissent
» une juste impression sur le Chef d'Es-
» cadre, il prit un air ferme & tran-
» quille. Ses premières réflexions étoient
» tombées sur les moyens de se déli-
» vrer d'une situation si désespérée.
» Il communiqua, aux plus intelligens
» de sa Troupe, un plan qu'il jugea
» possible ; & le voyant confirmé de
» leur approbation, il assemblea tous les
» autres, pour leur représenter qu'il y
» avoit peu d'apparence que le Centu-
» rion, fût submergé ; que s'ils con-
» sideroient avec attention la force d'un
» tel Vaisseau, ils conviendroient qu'il
» étoit capable de soutenir les plus for-

ANSON.
1742.

tes tempêtes ; que peut-être reparoitroit-il dans peu de jours : mais que dans la supposition la moins favorable, on devoit juger qu'il auroit été jetté assez loin de l'Île pour se trouver dans l'impossibilité d'y retourner, & qu'il auroit pris la route de Macao : que pour se préparer néanmoins à toutes sortes d'événemens, on pouvoit s'occuper des moyens de sortir de l'Île ; qu'il en avoit déjà trouvé un, qui consistoit à scier en deux la Barque Espagnole, pour l'allonger de douze pieds ; ce qui feroit un Bâtiment d'environ quarante tonneaux, & capable de les transporter tous à la Chine ; que les Charpentiers, qu'il avoit consultés sur cette entreprise, lui en promettoient le succès, & qu'il ne demandoit que les efforts réunis de l'Assemblée. Il ajouta qu'il vouloit partager le travail avec eux ; & qu'il n'exigeoit rien d'autrui, dont il ne fût prêt à donner l'exemple : mais qu'il étoit important de ne pas différer l'ouvrage, & de se persuader même que le Centurion ne pouvoit revenir, parce qu'en supposant son retour, il n'en résulteroit pas d'autre inconvénient, que l'inutilité du travail ; au lieu que s'il ne paroif-

„ soit pas , leur infortune & la saison
 „ exigeoient d'eux toute la diligence , &
 „ par conséquent toute l'activité possible ,
 „ Ce discours releva leur courage ;
 „ mais il ne produisit pas d'abord tout
 „ l'effet que leur Chef en avoit atten-
 „ du. La ressource même , qu'il leur
 „ offroit , diminuant leur premier ef-
 „ froi , ils commencerent à se flatter
 „ que le retout du Centurion les dis-
 „ penseroit d'un travail pénible , au-
 „ quel ils auroient toujours le pouvoir
 „ de revenir. Cependant quelques jours
 „ d'une vaine attente , leur ayant ôté
 „ l'espérance de revoir le Vaisseau , ils
 „ se livrerent avec ardeur au projet de
 „ leur délivrance. Si l'on considère com-
 „ bien ils étoient mal pourvus de tout
 „ ce qui étoit nécessaire à l'exécution ;
 „ il paroîtra surprenant que M. An-
 „ son pût se promettre , non-seule-
 „ ment d'allonger la Barque , mais de
 „ l'avitailler & de la mettre en état de
 „ parcourir un espace de six ou sept
 „ cens lieues , dans des Mers qui lui
 „ étoient inconnues. Aussi croit-on de-
 „ voir ici le détail de quelques circon-
 „ stances , qui feront admirer l'industrie
 „ des gens de Mer.

„ Par un bonheur , dont les Anglois
 „ remerciaient la Fortune , les Char-

ANSON.

1742.

„ pentiers étoient à terre avec leurs
 „ caisses d'instrumens , lorsque le Vais-
 „ seau fut jetté en Mer. Le Serrurier
 „ s'y trouvoit aussi , avec sa forge &
 „ & quelques outils ; mais ses soufflets
 „ étoient restés à bord. Le premier soin
 „ fut d'en fabriquer une paire. On man-
 „ quoit de cuir ; mais on y suppléa par
 „ des peaux. Les Indiens , ou les Es-
 „ pagnols , avoient laissé un amas de
 „ chaux , dont on se servit pour tan-
 „ ner quelques peaux de Bœuf. Les souf-
 „ flets , dont le tuyau fut un canon d'ar-
 „ me à feu , n'eurent pas d'autres dé-
 „ faut que la mauvaise odeur d'un cuir
 „ mal préparé.

„ Pendant que le Forgeron s'occu-
 „ poit de son travail , d'autres abbat-
 „ toient des arbres , & scioient des
 „ planches. M. Anson mit la main à
 „ cet ouvrage , qui étoit le plus pén-
 „ ble. Comme on n'avoit ni assez de
 „ poulies , ni la quantité nécessaire de
 „ cordages pour hâler la Barque à terre ,
 „ on proposa de la mettre sur des rou-
 „ leaux. La tige des Cocotiers , étant
 „ ronde & fort unie , parut propre à
 „ cet usage. On abbatit quelques-uns
 „ de ces arbres , aux bouts desquels on
 „ pratiqua des ouvertures pour rece-
 „ voir des barres. Dans le même temps ,

„ On creusa un bassin sec , où l'on fit en-
 „ trer la Barque , par un chemin fait
 „ exprès depuis la Mer jusqu'au bassin.
 „ D'un autre côté , on ruoit des Bœufs ,
 „ & l'on amassoit toutes sortes de pro-
 „ visions. Après avoir délibéré sur ce
 „ qui pouvoit être employé à l'équi-
 „ pement de la Barque , on trouva que
 „ les Tentes qui étoient à terre ; & les
 „ cordages que le Centurion avoit lais-
 „ sés par hazard , pourroient suffire ,
 „ avec les voiles & les agrets de la Bar-
 „ que même. Comme on avoit quan-
 „ tité de suif , on résolut de le mêler
 „ avec de la chaux , & de suivre la
 „ Barque de ce mélange.

Il restoit l'embarras de se procurer
 des vivres nécessaires , pour un long
 Voyage. On n'avoit , à terre , ni bis-
 cuit , ni aucune sorte de grain. Le
 fruit à pain en avoit tenu lieu , de-
 puis qu'on étoit dans l'Isle de Tinian ;
 mais il ne pouvoit se conserver en
 Mer. Quoiqu'on eût assez de Bétail en
 vie , on n'avoit pas de sel pour le sa-
 ler ; & dans un climat si chaud , le
 sel n'auroit pas pris. On résolut enfin
 de prendre à bord autant de Noix de
 Cocos qu'il seroit possible , & de sup-
 pléer au pain par du riz. L'Isle four-
 nissoit des Cocos. Pour se procurer du

ANSON.

1742.

riz, on résolut d'attendre que la Barque fût achevée, & de tenter une expédition entre l'Isle de Rota, où l'on sçavoit que les Espagnols ont de grandes Plantations, confiés aux soins des Habitans Indiens. Mais cette entreprise ne pouvant être exécutée que par la force, on examina ce qu'il y avoit de poudre à terre. Il ne s'en trouva malheureusement que pour quatre-vingt-dix coups de fusil; foible ressource, pour des gens qui devoient être privés, pendant plus d'un mois, de pain & de tout ce qui pouvoit en tenir lieu, s'ils ne s'en procuroient par les Armes.

Mais on a mis, au dernier rang, le plus cruel de tous les embarras, celui, qui, sans un concours d'accidens fort singuliers, auroit rendu le départ de la Barque absolument impossible. Après avoir réglé tout ce qui regardoit sa fabrique & son équipement, il étoit aisé de calculer, à-peu-près, dans quel temps l'ouvrage seroit achevé. » En-
» suite, on devoit naturellement con-
» sidérer le cours qu'il falloit suivre,
» & la terre où l'on devoit aborder.
» Ces idées menerent les Officiers à la
» fâcheuse réflexion qu'ils n'avoient,
» dans l'Isle, ni Boussole ni Quart-de-
» Cercle. Il s'étoit déjà passé huit jours,

„ sans aucune ressource pour cette dis-
 „ grace ; lorsqu'en fouillant dans une
 „ caisse , qui appartenoit à la Barque
 „ Espagnole , on y trouva une petite
 „ Boussole , qui ne valoit guères mieux
 „ que celles qui servent de jouet aux
 „ Écoliers , mais qui n'en fut pas moins
 „ regardée comme un trésor inestima-
 „ ble. Peu de jours après , on eut le
 „ bonheur de trouver sur le rivage un
 „ Quart-de-Cercle , qui avoit apparte-
 „ nu à quelque Mort de l'Equipage.
 „ On s'apperçut , à la vérité , que les
 „ Pinules y manquoient , ce qui le
 „ rendoit inutile ; mais un Mate-
 „ lot ayant tiré par hasard la layette
 „ d'une vieille table , que les flots
 „ avoient poussée à terre , y trouva
 „ quelques Pinules , qui convenoient
 „ fort bien au Quart-de-Cercle , & qui
 „ servirent sur le champ à détermi-
 „ ner , avec assez de précision , la la-
 „ titude de Tinian. Le travail , animé
 „ par toutes ces faveurs de la Fortune ,
 „ avança si heureusement , que le 9
 „ d'Octobre , on se crut assez maître
 „ de l'exécution pour en régler la du-
 „ rée ; & le départ fut fixé au 5 de
 „ Novembre (9).

ANSON.

1742.

Heureux retour du Centurion.

Mais l'embarras des Anglois , devoit finir plutôt , & par une conclusion plus heureuse. Deux jours après , un Matelot qui se trouvoit sur une hauteur , au milieu de l'Isle , apperçut le Centurion dans l'éloignement. Il se mit à courir vers le rivage , en criant de toute sa force , le *Vaisseau* , le *Vaisseau*. Ceux qui l'entendirent , jugeant par la maniere dont cette nouvelle étoit annoncée , qu'elle devoit être vraie , la porterent avec le même empressement au Chef d'Escadre. Il étoit dans l'ardeur du travail. Un bonheur , qu'il esperoit si peu , lui fit jeter sa hache ; & sa joie , suivant l'expression de l'Auteur , parut altérer pour la première fois cette parfaite égalité d'ame , qu'il avoit conservée jusqu'alors. Tout le monde l'accompagna jusqu'au rivage , avec des transports qui approchoient de la frénésie , pour se repaître d'un spectacle dont on s'étoit cru privé pour jamais (10).

Les souffrances pendant dix-neuf jours.

L'absence du Centurion avoit duré dix-neuf jours , pendant lesquels il avoit éprouvé toutes les horreurs d'un impitoyable Element. Il avoit d'abord été poussé vers l'Isle d'Agnigan , au risque

de s'y briser mille fois dans l'obscurité des ténèbres. Ensuite les Courans l'avoient fait dériver plus de quarante lieues à l'Ouest, d'où il n'étoit revenu à la vûe de Tinian, qu'avec des peines & des fatigues incroyables. La perte de sa double Chaloupe, qui s'étoit brisée dès la première nuit contre le bordage, jetta M. Anson dans un extrême embarras. Il fut obligé de faire transporter toutes les futailles sur des Radeaux; & de furieux coups de vent l'exposèrent à de nouvelles allarmes. Cependant on parvint à charger autant de provision, que l'Isle pût en fournir; & le 21 d'Octobre, on fut en état de mettre à la voile (11).

La Mousson de l'Est sembloit bien fixée. On eut en poupe un vent frais & constant, avec lequel on fit d'abord quarante & cinquante lieues par jour. Il restoit des craintes pour l'ancienne voie d'eau, qui n'avoit pas été réparée si parfaitement, qu'une Mer violente ne pût l'augmenter. Mais tout l'Equipe étoit dans une si parfaite santé, qu'il se soumettoit sans plaintes & sans

Les Anglois
quittent l'Isle
de Tinian.

(11) L'Auteur donne ici une courte Description des Isles Mariannes, mais qui a été lue dans l'article particulier de ces Isles. Voyez ci dessus.

ANSON.

1742.

Route jus-
qu'à Macao.

impatience aux travaux de la manœuvre & de la pompe.

Le 3 de Novembre (12), on découvrit une Isle qu'on prit, à la première vue, pour celle de Betel-Tobago-Xima: mais elle parut plus petite qu'on ne la représente ordinairement. Une heure après, on en vit une seconde, cinq ou six milles plus à l'Ouest; les Cartes & les Journaux de Marine, qu'on avoit à bord, ne faisant mention d'aucune autre Isle, à l'Est de Formose, que celle de Betel-Tobago-Xima, l'impossibilité où l'on se trouvoit de prendre la hauteur à midi, fit craindre que le Vaisseau n'eût été poussé par quelque Courant dans le voisinage des Isles de Bachi. Une juste précaution fit amener les voiles pendant la nuit; & l'on demeura dans cette incertitude jusqu'au lendemain, que le jour fit revoir les deux mêmes Isles. Alors, M. Anson fit porter à l'Ouest; & deux heures après on découvrit la Pointe Méridionale de l'Isle Formose. Cette vue ne laissa plus douter que la seconde Isle ne fût Betel-Tobago-Xima; & la première, un Islet ou un Rocher, situé à cinq ou six milles de cette Isle, que les

Isle de Betel-
Tobago - Xi-
ma.

(12) Le détail de cette route est d'une importance qui ne permet pas d'en rien supprimer.

Cartes ni les Journaux n'ont point observés.

ANSON.
1742.

En approchant de l'Isle Formose, on prit le parti de gouverner à l'Ouest vers le Sud, pour en doubler la Pointe. On eut l'œil ouvert pour découvrir les Rochers de Vele-Rete, qu'on n'aperçut qu'à deux heures après-midi. On les avoit alors à l'Ouest-Nord-Ouest, à trois milles de distance, & la Pointe Méridionale de Formose restoit au Nord demi Quart-d'Ouest, à cinq lieues. Pour se garantir de ces Rochers, on porta d'abord au Sud vers l'Ouest, les laissant entre la terre & le Vaisseau. Quoiqu'ils paroissent hors de l'eau, de la grosseur du corps d'un Vaisseau, ils sont environnés de Brisans; & ce qui les rend encore plus dangereux, c'est un bas-fond qui s'étend, depuis cet écueil, l'espace d'un mille & demi vers le Sud. Le cours, depuis Betel-Tobago-Xima, est Sud-Ouest vers l'Ouest; & la distance, de treize lieues. Suivant la meilleure Estime des Anglois, la Pointe Méridionale de Formose est à vingt degrés cinquante minutes de latitude Septentrionale, & à vingt-trois degrés cinquante minutes de longitude Ouest de Tinian; quoique quelques-uns la missent un degré de plus à l'Ouest.

ANSON.

1742.

Inégalité des
Sondes.

Dans l'empressement de relâcher à Macao, on porta de Formose, à l'Ouest-Nord-Ouest, & quelquefois plus au Nord, dans la vûe de gagner les Côtes de la Chine, à l'Est de Pedro-Blanco, Rocher qui sert de guide aux Vaisseaux destinés pour Macao. On continua le même cours jusqu'à la nuit, pendant laquelle on amena souvent pour jeter la sonde; mais ce ne fut que le 5 de Novembre, à neuf heures du matin, qu'on trouva, sur quarante-deux brasses, un fond de sable gris, mêlé de coquillages. A vingt milles de-là, vers l'Ouest-Nord-Ouest, on eut le même fond à trente-cinq brasses. Ensuite, les profondeurs allèrent en diminuant jusqu'à vingt; mais, peu après, elles remonterent subitement à trente. On fut d'autant plus surpris de ces inégalités, que toutes les Cartes marquent les sondes fort régulières au Nord de Pedro-Blanco. L'inquiétude fit virer au Nord-Ouest. Après avoir couru trente-cinq milles dans cette direction, les sondes recommencerent à diminuer régulièrement jusqu'à vingt-deux brasses; & l'on eut enfin, vers minuit, la vûe des Côtes de la Chine, au Nord vers l'Ouest, à quatre lieues de distance. On demeura au large, pour attendre le jour.

La surprise des Anglois fut extrême, au lever du Soleil, de se voir au milieu d'un nombre infini de Bateaux qui couvroient toute la Mer. L'Auteur ne croit point exagérer, en le faisant monter à six mille, dont chacun portoit trois, quatre, ou cinq hommes; mais la plupart cinq. Cet Essain de Pêcheurs est le même sur toute cette Côte, jusqu'à Macao. M. Anson se flattoit que parmi tant de Marins, il se trouveroit un Pilote, qui consentiroit à servir de Guide au Vaisseau. Mais il n'y eut point d'offre qui pût en engager un seul à venir à bord, ni à donner la moindre instruction. Lorsqu'on leur répétoit le nom de Macao, ils présentoient du poisson (13) pour seule réponse, sans marquer la moindre curiosité pour un spectacle aussi nouveau pour eux qu'un grand Vaisseau de l'Europe, & sans se détourner un moment de leur travail. Une insensibilité, qui s'accordoit si peu avec les éloges qu'on a donnés au génie de leur Nation, ne prévint pas les Anglois en leur faveur. M. Anson fut réduit à se conduire par la foible connoissance qu'il avoit de leurs Côtes. Il conclut, de la latitude & de la profondeur de

ANSON.
1742.

Nombre
surprenant de
Bateaux de
Pêcheurs.

Les Anglois
prennent fort
mauvaise idée
des Chinois.

(13) Les Anglois sçurent dans la suite que Macao signifie Poisson.

ANSON,

1742.

l'eau , qui ne passoit point dix-sept ou dix-huit brasses , qu'il étoit encore à l'Est de Pedro-Blanco (14). A deux heures après midi , tandis qu'on portoit à l'Ouest , sans cesser de voir une multitude de Bateaux , les Pêcheurs Chinois reçurent le signal de la retraite , par un Pavillon rouge qui fut déployé au milieu d'eux , & par le son d'un Cornet. Le Centurion , continuant son cours , dépassa deux petits Rochers , qui se présentoient à quatre ou cinq milles de la Côte , & vit arriver la nuit , sans avoir découvert Pedro-Blanco. Les voiles furent amenées jusqu'au lendemain ; & le jour fit découvrir ce Rocher , qui a peu de grosseur , mais qui est assez élevé , & qui ne représente pas mal un pain de sucre par sa figure & sa couleur. Il est à sept ou huit milles de la Côte.

Isles de Lema.

Le 7 , on aperçut une chaîne d'Isles , qui s'étend Est & Ouest , & qui porte ,

(14) L'Auteur croit important d'avertir qu'entre la latitude de Pedro-Blanco , qui est de vingt-deux degrés dix-huit minutes , & la profondeur de l'eau , qui est presque partout de vingt brasses à l'Ouest de ce Rocher , on peut être assuré du lieu où l'on est , par la nature du fond. Jusqu'à trente mil-

les de Pedro-Blanco , on trouva toujours fond de sable ; mais près de ce Rocher on eut un fond de vase molle , qui continua jusqu'à l'Isle de Macao. Seulement , fort proche & à la vue de Pedro-Blanco , le fond , dans un petit espace , fut de vase verdâtre , mêlée de sable. *Ibid.* , pages 151 & 152.

comme on l'apprit dans la suite , le nom d'Isles de Lema. Elles sont au nombre de quinze ou seize , de différentes grandeurs , stériles & couvertes de Rochers. On en découvre quantité d'autres , entre cette chaîne & le Continent (15). Quelques Pêcheurs firent ici comprendre par des signes , qu'il falloit tourner autour de la plus Occidentale de ces Isles (16). On suivit leur conseil ; & le soir , on jeta l'ancre à dix-huit brasses de profondeur. Le lendemain , un Pilote Chinois vint offrir ses services en mauvais Portugais. Il demanda trente Piastras , qui lui furent comprées sur le champ. On apprit de lui qu'on n'étoit pas loin de Macao ; & que la Riviere de Canton , à l'embouchure de laquelle cette Isle est située , avoit alors onze Vaisseaux Européens , dont quatre

(15) L'Auteur donne ici une Vûe des Isles de Lema , dans le Point où la plus Occidentale de ces Isles refte à l'Ouest Nord-Ouest , à un mille & demi de distance.

(16) Son Rocher le plus Occidental est une très-bonne marque de reconnaissance pour ceux qui viennent de l'Est. Il est à vingt & un degrés cinquante-deux minutes de latitude Nord ; au Sud , soixante-

quatre degrés vers l'Ouest , de Pedro Blanco , à vingt & une lieues de distance. Il faut le laisser à tribord. On peut en approcher jusqu'à un demi mille , où l'on trouve dix-huit brasses d'eau ; alors il faut porter au Nord vers l'Ouest , demi-Quart à l'Ouest , pour embouquer le Canal entre les Isles de Cabouce & de Bambou. *Ibid.* , pages 158 & 159.

ANSON.

1742.

Le Centurion
mouille dans
la Rade de
Macao.

étoient Anglois. Il conduisit le Vaisseau entre les Isles de Bambou & de Cabouce, où l'on trouva douze à quatorze brasses d'eau; & de-là au Nord vers l'Ouest, entre un grand nombre d'Isles, où les sondes furent à peu près les mêmes jusqu'au soir, qu'on mouilla sur dix-sept brasses, à une médiocre distance de l'Isle Lantoun, la plus grande de celles qui forment une espece de chaînes. A sept heures du matin, on leva l'ancre; & portant à l'Ouest Sud-Ouest, & Sud-Ouest vers l'Ouest, on alla mouiller, trois heures après, dans la Rade de Macao (17).

Depuis plus de deux ans que les Anglois étoient en Mer, c'étoit la première fois qu'ils se voyoient dans un Port ami, & dans un Pays civilisé, où ils pouvoient se promettre toutes les commodités de la vie, & tous les secours nécessaires à leur Vaisseau. L'Auteur donne une légère idée de l'état où ils trouverent la Ville Portugaise de Macao. » Cette
» Ville, dit-il, autrefois très riche, très
» peuplée, & capable de se défendre

Etat présent
de cette Ville.

(17) Sur cinq brasses Nord, & le grand Ladrone au Sud vers l'Est; l'un & l'autre de ces deux endroits à la distance de trois lieues de la pointe de Lantoun à l'Est vers le

» contre les Gouverneurs Chinois de son
 » voisinage , est extrêmement déchûe de
 » son ancienne splendeur. Quoiqu'elle
 » continue d'être habitée par des Portu-
 » gais , & commandée par un Gouver-
 » neur que le Roi de Portugal nomme ,
 » elle est à la discrétion des Chinois ,
 » qui peuvent l'affamer & s'en rendre
 » Maîtres. Aussi le Gouverneur Portu-
 » gais se garde-t-il soigneusement de
 » les choquer (18).

ANSON.

1742.

La Riviere de Canton , seul Port de la Chine , qui soit aujourd'hui fréquenté par les Européens , est un lieu de relâche , plus commode que Macao ; mais les usages de la Chine , à l'égard des Etrangers , n'étant établis que pour des Vaisseaux Marchands , M. Anson craignit d'exposer la Compagnie Angloise des Indes à quelque embarras de la part du Gouvernement de Canton , s'il prétendoit en être traité sur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Cette considération , qui l'obligeoit de relâcher à Macao , le porta aussi à députer un de ses Officiers au Gouverneur Portugais , pour lui demander ses avis sur la conduite qu'il devoit tenir avec les Chinois. La princi-

ANSON.
1742.

pale difficulté regardoit les droits qu'on fait payer à tous les Vaisseaux, qui entrent dans la Riviere de Canton; impôt qui se regle sur la grandeur de chaque Bâtiment. Dans tous les autres Pays du Monde, un Vaisseau de guerre est exempt de cette servitude; & le Chef d'Escadre Anglois se faisoit un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la Chine.

Difficulté du
Chef d'Esca-
dre Anglois
pour les
Droits.

Deux Officiers Portugais, qui revinrent le soir avec le Député de M. Anson, lui dirent de la part du Gouverneur, qu'il ne falloit pas espérer que les Chinois se relâchassent sur le payement des Droits; mais que le Gouverneur lui offroit un Pilote, pour le conduire à Tipa, Port voisin, sûr, & propre au radoub du Vaisseau, où vraisemblablement les Chinois ne lui demanderoient pas l'impôt.

Le Vaisseau
se rend au
Port de Tipa.

Les Anglois, ayant goûté cette proposition, leverent l'ancre, & se rendirent à Tipa, Port formé par plusieurs Isles & situé à six lieues de Macao. Ils saluerent le Château, d'onze coups de canon, qui leur furent rendus au même nombre. Le lendemain, M. Anson se fit mettre à terre, pour se procurer un entretien avec le Gouverneur Portugais, dans l'esperance d'en obtenir des provi-

sions. Il en fut reçu fort civilement , avec promesse de fournir au Vaisseau tout ce qu'on y pourroit porter sous main ; mais loin de pouvoir l'aider ouvertement , les Portugais avouerent qu'ils ne recevoient eux-mêmes leurs provisions qu'avec la permission du Gouvernement Chinois, & qu'ils étoient absolument dans sa dépendance. M. Anson prit le parti de se rendre lui-même à Canton , & d'adresser ses demandes au Viceroy. Il eut besoin de prendre un ton menaçant , pour obtenir du Hoppo , ou du Douanier Chinois , la liberté de s'embarquer dans une Chaloupe du Pays. En arrivant à Canton , il consulta les Officiers des Vaisseaux Anglois , sur la conduite qu'il devoit tenir dans cette Cour. On lui conseilla d'employer la médiation des Marchands ; fausses mesures , qui lui firent perdre un mois entier , à presser des Agens sans crédit & de mauvaise foi. Dans le chagrin de ne pouvoir faire entendre ses plaintes , il résolut de prendre une autre voye. De son bord , où il se fit reconduire , il écrivit au Viceroy , pour lui représenter » qu'il étoit Com- » mandant en Chef d'une Escadre de » Sa Majesté Britannique , envoyée de- » puis deux ans dans la Mer du Sud ,

ANSON.
1742.

Les Portugais
s'excusent de
lui fournir
des vivres.

Lettre de M.
Anson au Vi-
ceroy de Can-
ton.

ANSON. 1741. „ pour croiser sur les Espagnols qui
 „ étoient en guerre avec le Roi son
 „ Maître ; qu'en retournant dans sa Pa-
 „ trie, une voie d'eau & la nécessité de
 „ se pourvoir de vivres l'avoient forcé
 „ d'entrer dans le Port de Macao ; qu'il
 „ s'étoit rendu à Canton, pour y de-
 „ mander les secours dont il avoit be-
 „ soin ; mais qu'ignorant les usages du
 „ Pays , il n'avoit pû trouver d'accès
 „ à la Cour, & qu'il se voyoit réduit à
 „ faire renfermer ses demandes dans
 „ une Lettre : qu'elles consistoient dans
 „ la permission de prendre les Ouvriers
 „ nécessaires pour réparer son Vaisseau,
 „ & d'acheter des vivres, pour se met-
 „ tre en état de partir avant la fin de la
 „ Mousson.

Un Manda-
 rin Chinois
 va visiter le
 Vaisseau An-
 glois.

Cette Lettre, traduite en Chinois, produisit l'effet qu'il en avoit attendu. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, & Gouverneur de la Ville de Janfon, accompagné de deux Mandarins, d'une Classe inférieure & d'une nombreuse suite de Domestiques, parut sur un Escadre de dix-huit demie-Galeres, décorées de Pavillons & de Flammes, & chargées de Musiciens & de Soldats. Il fit jetter le grapin à l'avant du Centurion. Ensuite, il envoya déclarer, au Chef d'Escadre, qu'il avoit

ordre du Viceroy de Canton, d'examiner l'état du Vaisseau. La Chaloupe Angloise partit sur le champ, pour l'amener à bord. On fit de grands préparatifs pour sa réception. Cent des meilleurs hommes de l'Equipage se revêtirent de l'Uniforme des Soldats de la Marine, prirent les armes, & se rangeant sur le tillac. Il monta sur le bord au son des tambours & de toute la Musique Militaire des Anglois; & passant devant leur corps de Troupes, il fut reçu sur le demi-Pont par le Chef d'Escadre, qui le conduisit dans la Chambre de Pouppe. Il y répéta sa Commission. Elle consistoit à vérifier les articles de la Lettre, & particulièrement celui de la voie d'eau. Deux Charpentiers Chinois, qu'il avoit amenés dans cette vûe, se disposerent à l'exécution de ses ordres. Il avoit mis chaque article à part, sur un papier, avec une assez grande marge, sur laquelle il devoit écrire ses observations.

Ce Mandarin paroïssoit non-seulement homme de mérite, mais ouvert & généreux; deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine. Après diverses recherches, les Charpentiers Chinois trouverent la voie d'eau telle qu'on l'avoit représentée, &

Adresse au
Chef d'Esca-
dre.

ANSON.

1742.

conclurent qu'il étoit impossible de mettre le Vaisseau en Mer, avant qu'il fût radoubé. Alors, le Mandarin témoigna, au Chef d'Escadre qu'il reconnoissoit la vérité de toutes ses représentations. Il continua d'examiner les autres parties du Vaisseau; & sa principale attention tomba sur les pieces de Batterie, dont il parut admirer la grandeur, aussi-bien que la grosseur & le poids des Boulets. Le Chef d'Escadre saisit cette occasion, pour insinuer que les Chinois manqueroient de prudence, s'ils tar-
doient à lui accorder ses demandes. Il fit des plaintes de la conduite des Officiers de la Douane; & feignant de les croire bien convaincus que le Centurion seul étoit capable de détruire tous les Bâtimens Chinois qui se trouvoient dans la Riviere de Canton, il ajoûta que si les procédés violens n'étoient pas convenables entre des Nations amies, il ne convenoit pas non plus de laisser périr ses amis de misere dans un Port, surtout lorsqu'ils offroient de payer tout ce qui leur seroit accordé. Le Mandarin reconnut la justice de ce langage. Il déclara civilement que la Commission dont on l'avoit chargé, l'obligeoit de se regarder comme l'Avocat du Vaisseau Anglois. Il assura qu'à son retour

Il obtient
des vivres
des Chinois.

à Canton , on tiendrait un Conseil , dont il étoit Membre ; & que sur ses représentations , il ne doutoit pas que toutes les demandes du Chef d'Escadre ne fussent accordées. Enfin , s'étant fait donner une liste de toutes les provisions nécessaires au Vaisseau , il écrivit au bas la permission de les acheter , & il commit un Officier de sa suite , pour les faire fournir chaque jour au matin (19).

ANSON.

1742.

Après cette favorable explication , le Chef d'Escadre invita les trois Mandarins à dîner , en s'excusant sur sa situation , de ne pouvoir leur faire aussi bonne chère qu'il le desiroit. » Entre plusieurs mets , on leur servit du Bœuf , dont les Chinois ne mangent point sans répugnance. M. Anson ignoroit que depuis plusieurs siècles , ils ont adopté quantité de superstitions Indiennes. Mais ils se jetterent sur quatre grosses pieces de volaille , qu'ils mangèrent presque entièrement. Ils parurent fort embarrassés de leurs couteaux & de leurs fourchettes. Après avoir essayé en vain de s'en servir , & d'un air fort gauche , ils furent obligés d'en revenir à leur usage ,

Repas qu'il
donne aux
Mandarins.

(19) Pages 183 & précédentes.

ANSON.

1742.

„ c'est-à-dire, de se faire couper leur
 „ viande en petits morceaux par quel-
 „ ques gens de leur suite. A la vérité,
 „ ils se montrèrent moins Novices dans
 „ l'art de boire. M. Anson prenant droit
 „ de ses incommodités pour se dispen-
 „ ser de boire beaucoup, le grand Man-
 „ darin, qui avoit remarqué le teint
 „ vif & l'air frais d'un jeune Officier
 „ du Vaisseau, lui frappa sur l'épaule,
 „ & lui dit, par la bouche de l'Inter-
 „ prète, qu'il ne lui croyoit pas les mê-
 „ mes raisons de sobriété qu'au Chef
 „ d'Escadre, & qu'il le prioit de lui te-
 „ nir compagnie à boire. Le jeune An-
 „ glois, voyant que quatre ou cinq
 „ bouteilles de vin François, n'alté-
 „ roient pas la sérénité du Mandarin,
 „ fit apporter un Flacon d'eau des
 „ Barbades, auquel ce Magistrat Chi-
 „ nois ne fit pas moins d'honneur;
 „ après quoi il se leva de table, avec
 „ tout le sens froid qu'il y avoit ap-
 „ porté (20).

1743.
 Craintes qui
 troublent le
 travail des
 Anglois.

Malgré ses promesses, la patience des
 Anglois fut exercée par des difficultés
 & des lenteurs (21) qui prolongèrent

(20) Pages 186 & précédentes.

(21) L'Auteur attribue une partie des obstacles

aux intrigues des François, qui étoient à Canton. Écoutons ses plaintes, qui sont assez inf-

le retardement de la permission du Conseil , jusqu'au 6 de Janvier. Dès le lendemain , quantité d'Ouvriers Chinois vinrent à bord , & le travail fut poussé avec vigueur (22). Il ne laissa pas d'être troublé par differens bruits , qui firent craindre aux Anglois d'être attaqués dans le Port de Tipa. Ils apprirent en effet , dans la suite , que le Con-

ANSON.

1743.

structives. „ Il y en avoit „ un , habitué dans cette „ Ville , qui parloit fort „ bien la langue du Pays , „ qui sçavoit parfaite- „ ment combien tout y est „ vénal, & qui connoissoit „ en particulier plusieurs „ des Magistrats ; en un „ mot , très propre à tra- „ verser les desseins de „ M. Anson. Ses intri- „ gues ne doivent pas „ être entièrement attri- „ buées à la haine Na- „ tionale , ou à l'opposi- „ tion d'intérêts entre les „ deux Parties. Un motif „ encore plus puissant „ y avoit sans doute „ part , c'étoit la vanité. „ Les François prétendent „ que les Vaisseaux de „ leur Compagnie sont „ des Vaisseaux de guer- „ re , & leurs Officiers „ craignoient que toute „ distinction , qui seroit „ accordée au Chef d'Es- „ cadre Anglois , en ver- „ tu de la Commission de „ son Roi , ne les ren-

„ dît moins respectables „ aux yeux des Chinois , „ ou ne fût à l'avenir un „ exemple peu favorable „ aux Vaisseaux des Com- „ pagnies. Et plût à Dieu „ qu'il n'y eût que les „ Officiers François , qui „ eussent donné dans l'as- „ fectation de s'ériger en „ Commandant de Vais- „ seaux de guerre , & „ qui se fussent laissés „ aller à la crainte de „ perdre un peu de leur „ considération , si l'on en „ usoit autrement avec le „ Centurion qu'avec eux. „ Le mal fut que ces mo- „ tifs firent le même effet „ sur nos Compatriotes. „ *Ibid.* , page 192. Ainsi , les „ Anglois mêmes de ce Can- „ ton déclamèrent contre le „ Chef d'Escadre.

(22) On leur fit payer le fer jusqu'à trois livres sterling le quintal , & les Ouvriers en demanderent mille , qui furent réduits à six cens pour la main d'œuvre.

ANSON.

1743.

seil de Manille , informé qu'ils étoient à carener leur Vaisseau dans ce Port , avoit conçu le projet d'y faire mettre le feu par un Capitaine Espagnol , qui s'étoit chargé de cette entreprise , pour la somme de quarante mille Piastras ; & que ce dessein n'avoit manqué , que par la mauvaise intelligence du Gouverneur & des Marchands de Manille. Ils auroient eu le temps de l'exécuter ; car on vit arriver le mois d'Avril , avant que le radoub , le chargement des provisions , & l'équipement du Vaisseau fussent achevés. Les Chinois s'ennuyoient de ces longueurs. Deux Chaloupes envoyées de Macao , vinrent presser M. Anson de partir. Ce Message , qui fut renouvelé plusieurs fois , lui parut assez injurieux pour lui faire répondre d'un ton ferme , qu'il en étoit importuné , & qu'il partiroit quand il le jugeroit à propos. Mais sa réponse irrita aussi les Magistrats Chinois. Ils défendirent qu'on portât plus long-tems des vivres au Vaisseau ; & cet ordre , qui ne fut que trop fidèlement observé , força les Anglois de lever l'ancre aussitôt qu'ils eurent congédié les Ouvriers.

Les Chinois leur retranchent les vivres.

Le Centurion remet à la voile.

Ils firent voile , vers la haute Mer , le 19 d'Avril. Heureusement ils se retrouvoient avec un Vaisseau réparé , une

bonne quantité de munitions fraîches, qu'ils avoient eu la prudence de ménager, & vingt-trois hommes de recrue, qu'ils avoient fait à Macao; la plupart Lascarins, ou Matelots Indiens, & quelques Hollandois. Le Chef d'Escadre avoit publié, qu'il partoît pour Batavia, & de-là pour l'Angleterre. Quoique la Mousson de l'Ouest fût commencée, & que le Voyage, qu'il paroïssoit entreprendre, passe pour impossible dans cette saison, il avoit témoigné tant de confiance dans la force de son Vaisseau & dans l'habileté de son Equipage, que toute la Ville de Macao, & ses gens mêmes, étoient persuadés qu'il vouloit se signaler par une expérience si hardie; & plusieurs Habitans de Macao & de Canton s'étoient servi de cette occasion pour écrire à leurs Correspondans de Batavia.

Faux bruits
que les An-
glois répau-
dent.

Mais ce n'étoit qu'un voile, qui ca-
choit des desseins beaucoup plus im-
portans. M. Anson considéroit que le
Vaisseau d'Acapulco n'ayant pu partir
l'année précédente, il y avoit beaucoup
d'apparence que cette année, il en par-
tiroit deux du même Port. Il avoit pris
la résolution d'aller les attendre au Cap
d'Espiritu Sancto, dans l'Isle de Samal,
premiere Terre que les Espagnols vien-

Grandes vîres
de M. Anson.

ANSON.
1743.

nent reconnoître en approchant des Philippines. C'est ordinairement au mois de Juin qu'ils y arrivent ; il se promettoit d'y être assez-tôt pour les y attendre. A la vérité , on représentoit les Galions comme de gros & forts Bâtimens , montés chacun de quarante-quatre pieces de canon , & de plus de cinq cens hommes. Il devoit même compter qu'ils s'escorteroient mutuellement ; au lieu qu'il n'avoit à bord que deux cens vingt-sept personnes , dont plus de trente n'étoient pas des hommes faits. Mais cette inégalité de force ne fut pas capable de l'arrêter. Il sçavoit que son Vaisseau étoit beaucoup plus propre au combat que les Galions ; & l'immense trésor qu'il se flattoit d'enlever , lui répondoit du courage de ses gens.

Il les expliqua à ses gens.

Il avoit formé ce grand projet en quittant la Côte du Mexique ; & son chagrin , dans tous les délais qu'il avoit essuyés à la Chine , n'étoit venu que de la crainte de manquer les Galions. Il avoit gardé un profond secret à Macao , parce qu'il y pouvoit appréhender que le Commerce de cette Ville , avec Manille , ne servît à le trahir. Mais , lorsqu'il se vit en pleine Mer , il rassembla tous ses gens sur le demi-Pont. Après leur avoir expliqué son dessein , » il

» les assura qu'il sçauroit choisir une
 » Croisiere, où les Galions ne lui échap-
 » peroient pas ; que malgré la force de
 » ces deux Bâtimens, il croyoit sa vic-
 » toire certaine ; qu'il n'ignoroit pas de
 » quel bois ils étoient composés ; que
 » si l'on s'en rapportoit aux Fables Es-
 » pagnoles, ils étoient impénétrables
 » aux boulets de canon ; mais que pour
 » lui, il répondoit sur sa parole, que
 » pourvû qu'il les pût joindre, il les
 » combattroit de si près, que ses bou-
 » lets, loin de rebondir contre un des
 » flancs, les perceroient tous deux de
 » part en part (23).

Ce discours fut reçu avec des trans-
 ports de joie. Tout le Monde promit
 solemnellement de vaincre ou de pé-
 rir, & la confiance monta tout d'un
 coup jusqu'à faire oublier la modestie.
 L'Auteur confirme cette observation
 par un trait particulier. » M. Anson, dit-
 » il, ayant fait provision à la Chine,
 » de Moutons en vie, demanda un jour
 » à son Boucher, pourquoi il n'en
 » voyoit plus servir sur sa table, & s'ils
 » étoient tous tués. Le Boucher répon-
 » dit, du ton le plus sérieux, qu'il en
 » restoit deux encore ; mais que si M.

Jusqu'où
 vont leurs
 transports de
 joie.

(23) Pages 208 & précédentes.

ANSON.

1745.

» le Chef d'Escadre le permettoit, il
 » avoit dessein de les garder pour en
 » traiter le Général des Galions (24).

Erreur de
 Dampier, sur
 la position
 des Isles de
 Bachi.

En quittant le Port de Macao, on avoit couru pendant quelques jours à l'Ouest. Le premier de Mai, on vit une partie de l'Isle Formose, d'où portant au Sud, on se trouva, le 4, sous la latitude où Dampier place les Isles de Bachi. Mais les Anglois soupçonnerent ce Voyageur de s'être trompé sur cette position, comme ils avoient observé une autre de ses erreurs pour la latitude de la Pointe Méridionale de Formose. Vers les sept heures du soir, on découvrit cinq petites Isles, qu'on prit pour celles de Bachi; après lesquelles, on eut la vûe de Betel-Tabago-Xima: & l'on en prit occasion de corriger la position des Isles de Bachi, qu'on a placées jusqu'à présent vingt-cinq lieues trop à l'Ouest (25).

Elle est cor-
 rigée par les
 Anglois.

De-là, M. Anson fit porter entre le Sud & le Sud-Ouest, pour s'approcher du Cap *Espiritu Sancto*. On le décou-

(24) Page 209.

(25) Suivant les observations des Anglois, celle de ces Isles, qui est au milieu, est à douze degrés quatre minutes de latitude Septentrionale, El-

les sont au Sud-Sud-Est de Betel-Tabago Xima, à vingt lieues de distance; & cette dernière Isle est à vingt & un degrés cinquante-sept de la même latitude. Page 210.

 ANSON.
1743.

vrit , le 20 de Mai , au Sud-Sud-Ouest ,
 à onze lieues de distance. C'est une
 Terre médiocrement haute , & relevée
 de plusieurs Mondrains de forme ronde.
 Comme on n'ignoroit pas qu'il y avoit
 des Sentinelles sur ce Cap , pour faire
 des signaux aux Galions lorsqu'ils ap-
 prochent de terre , M. Anson fit amener
 les hautes voiles , dans la crainte
 d'être apperçu. Cette Croisiere étoit
 celle qu'il avoit choisie. Il ordonna qu'on
 gardât le Cap entre le Sud & l'Ouest ,
 & qu'on s'efforçât de se tenir dans la
 latitude de douze degrés quarante mi-
 nutes du Nord , à quatre degrés de lon-
 gitude Est de Betel-Tabago-Xima. On
 touchoit à la fin de Mai. Les Galions
 étant attendus le mois suivant , cha-
 cun se flattoit d'heure en heure , de
 voir arriver le moment qui devoit lui
 faire oublier tous ses maux (26).

 Croisiere
qu'ils choi-
sissent.

Dans cet intervalle , l'ouvrage n'é-
 tant pas fatigant sur le Vaisseau , M.
 Anson fit exercer régulièrement son
 monde au maniment des armes & à la
 manœuvre du canon. C'étoit un usage
 qu'il avoit observé pendant tout le
 Voyage , lorsque les circonstances l'a-
 voient permis ; & l'avantage qu'il en

 M. Anson
exerce ses
gens.

ANSON.
1743.

Observations
sur la nécessité
de cette méthode.

tira contre le Galion , fut un heureux dédommagement qui justifia ses soins. L'Auteur en prend occasion de recommander cette pratique à tous les Commandans de sa Nation, comme un de leurs plus importans devoirs. » Qui n'avouera pas , dit-il , qu'entre deux Vaisseaux de guerre , égaux en nombre d'hommes & de canon , la différence qui vient du plus ou moins d'habileté , dans l'usage du canon & de la mousqueterie , est si grande , qu'il n'y a point d'autre circonstance qui puisse la balancer. S'il est certain que ce sont ces Armes qui décident du combat , quelle doit être l'inégalité entre deux Partis , dont l'un sçait employer ces Armes , de la manière la plus destructive pour son Ennemi ; & dont l'autre emploie si mal les siennes , qu'il les rend presque aussi dangereuses pour lui-même que pour l'Ennemi (27). On peut se plaindre aussi , suivant l'Auteur , que la Nation demeure trop servilement attachée à d'anciennes pratiques. Si l'exercice du fusil par exemple , n'a pas toujours été porté à sa perfection sur les Vaisseaux de guerre Anglois , le mal vient moins de négligence , que de la méthode qu'on

a suivie pour l'enseigner. Sur le Vaisseau de M. Anson, on apprenoit aux Matelots, la maniere la plus prompte de charger avec les cartouches ; on les exerçoit continuellement à tirer au but, & le Chef d'Escadre proposoit des prix pour ceux qui tiroient le mieux. Un Equipage, si bien instruit, vaut le double de celui qui n'est pas exercé à tirer (28).

ANSON.
1743.

Toutes les attentions, avec lesquelles on s'efforça de se dérober à la vue des Sentinelles de Terre, ne purent empêcher que le Vaisseau ne fût aperçu plus d'une fois. L'avis en fut porté à Manille. Les Marchands y prirent l'alarme, & s'adresserent au Gouverneur, qui entreprit d'équiper une Escadre de cinq Vaisseaux ; deux de trente-deux pieces de canon, un de vingt, & deux de dix, pour attaquer les Ennemis de l'Espagne. Quelques-uns de ces Bâtimens avoient déjà levé l'ancre ; mais de nouvelles disputes pour les frais de l'armement, entre les Marchands & le Gouverneur, & la Mousson contraire, arrêterent encore une fois leur entreprise. Au reste, M. Anson fut surpris d'avoir été découvert si souvent de la Côte, parce que la Pointe du Cap n'est

Projets de
défense à Ma-
nille.

ANSON.
1743.

pas fort élevée, & que le Vaisseau fut presque toujours à dix ou quinze lieues au large. Cependant à mesure que le mois de Juin avançoit, l'impatience des Anglois alloit en augmentant. Ils se voyoient déjà au dix-neuf. On ne s'arrêtera point à représenter avec l'Auteur, combien l'idée des trésors Espagnols s'étoit emparée de leur imagination ; mais on conclura volontiers avec lui, qu'en voyant reculer leurs espérances, » ils devoient en sentir la plus vive in- » quiétude, & que d'heure en heure, » la certitude de voir paroître les Ga- » lions pouvoit diminuer (29).

Ils décou-
vrent un des
Galions.

Cependant le 20 de Juin, c'est à dire, un mois juste après leur arrivée ils furent délivrés de cette cruelle incertitude. A la pointe du jour, on découvrit une voile au Sud-Est. Le Chef d'Escadre ayant fait porter aussi-tôt vers ce Bâtiment, on le reconnut pour un des Galions : mais on fut surpris qu'il ne changeât point de route, & qu'il portât toujours sur le Centurion. M. Anson ne pouvoit se persuader, que les Espagnols ne l'eussent reconnu à son tour. Cependant il ne put demeurer long tems en balance, ni douter même

qu'ils n'eussent pris la résolution de le combattre.

ANSON.

1743.

Vers midi, les Anglois se trouverent à une lieue du Galion; & ne voyant pas paroître le second, ils conclurent qu'il en avoit été séparé. Bientôt les Espagnols hisserent leur voile de Misaine, & s'avancerent sous leurs Hunniers, le Cap au Nord, avec le Pavillon & l'Etendart d'Espagne au haut du grand mâ. M. Anson s'étoit préparé aussi pour le combat, & n'avoit pas négligé ce qui pouvoit lui faire tirer meilleur parti de ses forces. Il avoit choisi trente de ses plus habiles Fusiliers, qui furent distribués dans les Hunes, & dont les services répondirent à son attente. Comme il n'avoit pas assez de monde pour donner un nombre suffisant d'hommes à l'Artillerie, chaque piece de la Batterie d'en-bas n'en eut que deux, pour la charger. Le reste étoit divisé en petites troupes de dix ou douze, qui parcouroient l'entre-deux des Ponts, pour mettre le canon aux sabords, & le tirer, lorsqu'ils le trouvoient chargé. Cet ordre le mit en état de se servir de toutes ses pieces; & ne pensant point à tirer par bordées, entre lesquelles il y auroit eu nécessairement des intervalles, il ordonna d'entretenir un feu

On se prépare
des deux cô-
tés au com-
bat.

Méthode
des Espagnols
pour éviter
les bordées.

ANSON.

1743.

continuel , dont il se promettoit d'autant plus d'avantages , que l'usage des Espagnols est de se jeter ventre à terre, lorsqu'ils voyent une bordée prête à partir , & d'attendre dans cette posture qu'elle soit lachée ; après quoi ils se relèvent , pour servir assez vivement le Canon & la Mousqueterie , jusqu'à ce qu'ils se croient menacés d'une autre bordée. En tirant coup sur coup , on comptoit de leur faire perdre tous les avantages de cette méthode.

Le combat
s'engage.

Le Centurion , se trouvant à la portée du canon ennemi , arbora son Pavillon. M. Anson crut observer que les Espagnols avoient négligé jusqu'alors de débarrasser leur Vaisseau , & qu'ils étoient occupés à jeter dans les flots leur Bétail , & tout ce qui leur étoit incommode , il fit tirer sur eux ses pieces de chasse , quoique l'ordre général fût de ne tirer qu'à la portée du pistolet. Le Galion repondit de ses deux pieces de l'arriere ; & le Centurion ayant prolongé sa vergue de sivadiere , pour se disposer à l'abordage , les Espagnols affecterent de l'imiter. Bientôt il se plaça sous le vent des Ennemis , & côte à côte, pour les empêcher de gagner de l'avant, & de se jeter dans le Port de Jalapay , dont ils n'étoient éloignés que de sept

lieues. Ce fut alors que le combat devint fort vif.

ANSON.

1743.

Pendant une demie heure , les Anglois dépassèrent le Vaisseau ennemi , & foudroyèrent son avant. La largeur de leurs sabords les mettoit en état de faire jouer toutes leurs pieces , tandis que le Galion ne pouvoit employer qu'une partie des siennes. Dès le commencement de l'action , les nattes , dont ses bastingues étoient remplies , prirent feu , & jetterent une flamme qui s'élevoit jusqu'à la moitié de la hauteur du mât de Misaine. Cet accident , qui parut causé par la bourre du canon des Anglois , jetta leurs Ennemis dans une extrême confusion ; mais il fit craindre aussi , au Chef d'Escadre , que le Galion n'en fût consumé , & que le feu ne se communiquât même à son Vaisseau. Enfin les Espagnols se délivrèrent de cet embarras , en coupant leurs bastingues , & faisant tomber dans la Mer toute cette masse enflammée. Le Centurion n'en conserva pas moins l'avantage de sa situation. Son canon étoit servi avec autant de régularité que d'ardeur ; tandis que ses Fusiliers , placés dans les Hunes , découvroient tout le Pont du Galion & qu'après avoir netoyé les Hunes ennemies , ils tuoient

Accident qui
nuit aux Es-
pagnols.

ANSON.

1743.

Feu terrible
des Fusiliers
Ang'ois.Le Galion
s'end.

ou mettoient hors de combat tout ce qui se montroit sur le demi - Pont. Ce feu continuel causa un mal infini aux Espagnols. Leur Général même en fut blessé. Cependant après une demie heure de combat, le Centurion perdit l'avantage de sa situation, & l'Ennemi continua de soutenir son feu pendant plus d'une heure : mais enfin le canon Anglois, chargé à mitrailles, fit une si terrible execution, qu'ils commencerent à perdre courage. M. Anson, s'aperçut de leur desordre. Il voyoit de son Bord les Officiers Espagnols, qui parcouroient le Galion, pour retenir leurs gens à leurs postes. Mais tous leurs efforts devinrent inutiles. Après avoir tiré, pour dernier effort, cinq ou six coups de canon avec assez de justesse, ils se reconnurent vaincus; & leur Pavillon ayant été emporté au commencement de l'action, ils amenerent l'Eten-dart qui étoit au sommet du grand mâ-t. Celui qui fut chargé de cette dangereuse Commission auroit été tué par les Fusiliers, si le Chef d'Escadre, qui comprit de quoi il étoit question, ne les eût empêché de tirer. Ainsi la victoire ne coûta plus rien aux Anglois (30).

Le Galion se nommoit *Nostra Signora de Cabadonga*. Il étoit commandé par le Général Dom Geronimo de Montero, Portugais de naissance le plus brave & le plus habile Officier que l'Espagne eût aux Philippines. Non seulement il étoit plus grand que le Centurion, mais il avoit à bord cinq cens cinquante hommes, trente six pieces de canon, & vingt-huit pierriers. L'Equipage étoit bien pourvu de petites armes, & le Vaisseau bien muni contre l'abordage, tant par la hauteur de ses plat-bords, que par un bon filet de cordes de deux pouces, dont il étoit bastingué, & qui se défendoit par demi-piques. Les Espagnols eurent soixante-sept hommes de tués dans l'action, & quatre-vingt-quatre blessés. Le Centurion ne perdit que deux hommes, & n'eut que dix-sept blessés, entre lesquels on comptoit un Lieutenant. L'Auteur conclut que les meilleures armes ont peu d'effet, entre des mains mal exercées à s'en servir (31).

On n'entreprend point de représenter les transports de l'Equipage Anglois, lorsqu'il se vit en possession d'un trésor qui avoit fait depuis si long-tems l'uni-

ANSON.

1743.

Son nom & ses forces.

Joie des Vainqueurs, & danger qui les menace.

ANSON.

1743.

que objet de ses espérances, & pour lequel il avoit tant souffert. Dans le même instant il ne s'en fallut presque rien, qu'un bonheur si présent ne fût anéanti par l'accident le plus funeste. A peine l'Ennemi eut-il baissé Pavillon, qu'un des Lieutenans de M. Anson s'approchant de lui, sous prétexte de le féliciter, lui dit à l'oreille que le feu avoit pris au Centurion, fort près de la soute aux poudres. Le Chef d'Escadre reçut cette nouvelle sans émotion; & la sagesse de ses ordres fit éteindre l'incendie.

Il donna le commandement de la Prise à M. Saumarez, son premier Lieutenant, avec rang de Capitaine de Haut-bord. Tous les Prisonniers Espagnols furent envoyés à bord du Vaisseau Anglois, à l'exception de ceux qu'on crut nécessaires pour aider à la manœuvre du Galion. On apprit d'eux que l'autre Galion, que les Anglois avoient empêché, l'année d'auparavant, de sortir d'Acapulco, n'avoit point attendu l'arrivée de celui qu'ils avoient pris; & qu'ayant mis seul à la voile, il devoit être arrivé, à Manille, avant que le Centurion fût posté au Cap Espiritu Sancto. Les Anglois regretterent beaucoup que le temps perdu, à Macao, les

Un autre
Galion leur
échappe.

eût empêchés de faire deux prises au lieu d'une (32).

ANSON.

1743.

Précautions
du Chef d'Es-
cadre.

Après l'action, ils résolurent de ne pas perdre un moment pour retourner dans la rivière de Canton. Cependant M. Anson se crut d'abord obligé de faire transporter les trésors Espagnols, à bord du Centurion; & cette précaution étoit d'une extrême importance. La saison faisant craindre un fort mauvais temps, dans une Navigation qui devoit se faire à travers des Mers peu connues, il falloit qu'un butin si précieux se trouvât sous les yeux du Chef d'Escadre, & qu'il fût assuré contre toutes sortes d'accidens, par la fidélité de l'Equipage & par la bonté du Vaisseau. Il n'étoit pas moins important de s'assurer des Prisonniers. De-là dépendoient non seulement les trésors, mais la vie même des Vainqueurs. Les Espagnols étoient plus nombreux du double que ceux qui les avoient pris; & quelques-uns d'entr'eux, observant la foiblesse de l'Equipage Anglois, dont une partie n'étoit composée que de jeunes gens, regretterent, avec plusieurs marques d'indignation, d'avoir été vaincus, disoient-ils, par une poignée (33) d'En-

ANSON.

1743.

Comment il
s'assure des
prisonniers.

fans. Pour leur ôter les moyens de se révolter, ils furent tous mis à fond de cale, sans autre exception que les Officiers & les Blessés, avec deux Ecoutilles ouvertes, pour donner passage à l'air. On fit, de quelques grosses planches, deux especes de tuyaux, dont le vuide joignoit l'Ecoutille du premier Pont à celle du second. En facilitant l'entrée de l'air à fond de cale ces tuyaux assuroient les Anglois contre toutes les entreprises de leurs Prisonniers qui n'auroient pû déboucher par un Canal, de sept ou huit pieds de haut; & pour en augmenter la difficulté, on bracquâ, contre cette ouverture, quatre Pierriers, chargés de balles, près desquels on posta des Sentinelles, la mèche allumée à la main, avec ordre d'y mettre le feu au premier mouvement des Espagnols. Leurs Officiers au nombre de dix huit, furent logés dans la Chambre du premier Lieutenant, avec une Garde de six hommes; & le Général même, qu'on fit coucher dans la Chambre du Chef d'Escadre, eût une Sentinelle près de lui. D'ailleurs tous les Prisonniers étoient bien avertis que le moindre trouble seroit puni de mort; & ces précautions n'empêcherent pas

que l'Equipage Anglois ne se tint prêt à la moindre allarme. Tous les fusils étoient chargés , & placés à vûe d'œil ; les Matelots ne quittoient pas leurs sabres ni leurs pistolets , & les Officiers , se couchant tout vêtus , dormoient avec leurs armes (34) à côté d'eux.

Leur misérable situation.

L'Auteur ne fait pas difficulté d'avouer que la condition des Espagnols étoit déplorable. Outre la chaleur qui étoit excessive , ils souffroient , à fond de cale toutes les incommodités d'une horrible puanteur. La ration d'eau , qu'on leur accordoit par jour , suffisoit à peine pour les empêcher de mourir de soif, puisqu'elle n'étoit que d'une pinte. On ne pouvoit leur en donner d'avantage , dans un temps où l'Equipage même n'avoit que la moitié de plus. Il parut surprenant que dans un assez long Voyage , cette affreuse misere n'en fit pas mourir un seul : mais un mois d'une si rude Prison les métamorphosa si singulièrement , qu'ayant paru frais & vigoureux , lorsqu'ils y étoient entrés , ils en sortirent avec l'apparence d'autant de Squelettes ou de Fantômes (35).

Pendant qu'on prenoit toutes ces mesures , pour la sûreté des trésors & des

Les Anglois retournent à la Riviere de Canton.

ANSON.

1743.

Prisonniers, M. Anson faisoit gouverner vers la Riviere de Canton : & le 30 de Juin, au soir on eut la vue du Cap de Langano, à la distance de dix lieues. Le lendemain, on vit les Isles de Bachi. Quoiqu'on n'en compte pas ordinairement plus de cinq, les Anglois en remarquerent plusieurs autres à l'Ouest. De là continuant leur route vers Canton, ils découvrirent, le 8 de Juillet, l'Isle de Supata (36), la plus occidentale des Isles de Lema. Le 11, ils prirent à bord deux Lamaneurs Chinois, l'un pour le Centurion, l'autre pour la prise ; & ne rencontrant aucun obstacle, ils arriverent heureusement devant la ville de Macao.

Compte des
richesses du
Gallion.

Ils avoient eu le temps dans un si long intervalle, de compter la valeur du butin. Elle montoit à un million trois cents treize mille huit cents quarante trois pieces de huit, & trente-cinq mille six cents quatre vingt deux onces d'argent en lingots ; outre une partie de Cochenille, & quelques autres marchandises d'assez peu de valeur, en comparaison de l'argent. Cette prise jointe aux autres, faisoit à peu près la somme totale de

(36) A cent trente-neuf lieues ; & au Nord, quatre-vingt-deux degrés trente-sept minutes vers l'Ouest de celle de Grafton.

quatre cens mille livres sterling, sans y comprendre les Vaisseaux, les Marchandises, &c, que l'Escadre Angloise avoit brûlés ou détruits aux Espagnols, & qui, ne pouvoient aller à moins de six cens mille livres sterling. Ainsi, l'Auteur estime la perte de l'Espagne à plus d'un million sterling. Si l'on y ajoute, dit-il, les dépenses que cette Couronne fit pour l'équipement de l'Escadre de Dom Pizarro, les frais extraordinaires où l'Escadre Angloise la jetta dans ses Ports d'Amerique, & la ruine de ses Vaisseaux de guerre, le total doit monter à des sommes excessives (37).

ANSON.
1743.

On trouva sur le Galion, des Desseins, des Journaux, & la Carte de l'Océan pacifique entre le Mexique & les Philippines (38).

En laissant tomber l'ancre en-deçà de *Bocca-Tigris*, passage étroit, qui forme l'embouchure de la Riviere de Canton, le dessein du Chef d'Escadre étoit d'entrer le lendemain dans ce Canal, & de remonter jusqu'à l'Isle du Tigre,

Les Chinois se font rendre compte des forces du Vaisseau Anglois.

(37) Page 242.

(38) L'Auteur donne ici cette Carte, qui contient la route du Galion, & celle du Centurion sur le même Océan,

avec les variations de l'Aiguille; observations dit-il, qui n'ont jamais été publiées, & qui s'accordent avec les conjectures du Docteur Halley.

ANSON.

1743.

où la Rade est à couvert de tous les vents. Mais on vit arriver , avant la nuit , une Chaloupe envoyée par le Commandant des Forts de Bocca-Tigris, pour s'informer d'où venoient les deux Vaisseaux. M. Anson répondit à l'Officier Chinois , que le Centurion étoit un Vaisseau de guerre du Roi de la Grande Bretagne , & l'autre Bâtiment , une Prise qu'il venoit de faire sur les Espagnols ; qu'il vouloit entrer dans la Riviere pour y trouver un abri contre les ouragans de cette saison , & qu'il se proposoit de partir pour l'Angleterre au retour de la bonne Mousson. L'Officier lui demanda un état des Hommes , des armes , & de toutes les munitions de guerre qu'il avoit à bord , parce que son devoir l'obligeoit d'en rendre compte au Gouvernement de Canton. Mais lorsqu'il eut entendu que les Anglois avoient quatre cens fusils , & trois à quatre cens barils de poudre , il parut si effrayé de ce récit , qu'il n'eut pas la hardiesse de mettre ces deux articles sur sa liste , dans la crainte de causer trop d'allarme à ses Maîtres. Les Anglois s'imaginèrent qu'à cette occasion , il défendit , en particulier , au Lamanneur Chinois de conduire les deux Vaisseaux au-delà de Bocca-Tigris.

Ce

Ce Passage n'a guères qu'une portée de fusil de largeur. Il est formé par deux pointes de terre, sur chacune desquelles les Chinois ont un Fort. Celui qui se presente à gauche n'est proprement qu'une batterie, au bord de l'eau, avec dix-huit embrasures : mais on n'y voyoit alors que douze canons de fer, de quatre ou six livres de balle. Le Fort de la droite ressemble assez à nos grands Châteaux antiques. Il est situé sur un rocher élevé ; mais les Anglois n'y apperçurent pas plus de huit ou dix canons, de six livres de balle. Telles étoient les fortifications qui défendoient l'entrée de la Riviere de Canton. Cette description doit faire juger que M. Anson, ne pouvoit être arrêté par de si foibles obstacles, quand les deux Forts eussent été parfaitement fournis de munitions & de Canoniers. Aussi le refus des Lamaneurs n'empêcha-t-il point le Chef d'Escadre de lever l'ancre & de passer entre les Forts, en menaçant le Pilote Chinois de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivoit que l'un ou l'autre des deux Vaisseaux touchât. On passa le Détroit sans aucune opposition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par les Chinois ; & le

ANSON.

1743.

M. Anson
passe, malgré
eux, le Dé-
troit de Boc-
ca Tigris.

ANSON.

1743.

Commandant même des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur, pour un mal auquel il n'avoit pû s'opposer.

M. Anson
écrit au Vice-
roi de Can-
ton.

Le 16 de Juillet, M. Anson envoya un de ses Officiers à Canton, avec une Lettre pour le Viceroy, dans laquelle il lui expliquoit les raisons qui l'avoient obligé de passer le Détroit de Bocca-Tigris, & le dessein où il étoit de lui aller rendre ses devoirs. L'Officier Anglois fut reçu civilement, & le Viceroy promit d'envoyer le lendemain sa réponse. Dans le même temps quelques Officiers Espagnols demanderent au Chef d'Escadre la liberté d'aller à Canton sur leur parole. Elle leur fut accordée, pour deux jours. Les Mandarins, apprenant qu'ils étoient dans cette Ville, les firent appeller pour sçavoir d'eux mêmes comment ils étoient tombés au pouvoir des Anglois. Ces généreux Prisonniers déclarerent de bonne foi que les Rois d'Espagne & d'Angleterre étant en guerre ouverte, ils avoient résolu de prendre le Centurion, & qu'ils l'avoient attaqué dans cette vûe; mais que l'événement avoit été contraire à leurs espérances. Ils ajouterent que depuis leur infortune, ils avoient reçu du Chef d'Escadre, un traitement fort humain.

Témoignage
que les Pri-
sonniers Es-
pagnols ren-
dent aux An-
glois.

Cet aveu , dans une bouche ennemie fit une juste impression sur l'esprit des Chinois , qui avoient été portés jusqu'alors à prendre M. Anson pour un Pirate. Mais quoiqu'ils ne pussent douter du témoignage des Espagnols , ils leur demanderent comment il étoit possible , qu'ils eussent été vaincus par un Ennemi qui ne les égaloit pas en forces , & pourquoi les Anglois ne les avoient pas tués tous , puisque les deux Nations étoient en guerre. A la premiere de ces deux questions , les Espagnols répondirent que le Centurion , quoique beaucoup plus foible en Equipage , étoit un Vaisseau de guerre , & qu'il avoit par consequent beaucoup d'avantages sur le Galion qui n'étoit qu'un Vaisseau Marchand. La seconde difficulté s'expliquoit d'elle-même , par l'usage établi entre les Nations Européennes , de ne pas donner la mort à ceux qui rendent les armes. Mais ils reconnurent que M. Anson , cédant à la bonté naturelle de son caractère , les avoit traités avec plus de douceur qu'il n'y étoit obligé par les Loix de la guerre. Cette reponse inspira , aux Mandarins , beaucoup de respect pour lui ; quoique l'Auteur n'ose assurer que le bruit des trésors , dont il

ANSON.
1743.

étoit en possession , n'eût autant de part à ce sentiment , que la haute idée qu'ils avoient conçue de son caractère (38).

Explication
du Viceroy.

Le 20 , trois Mandarins , accompagnés d'une suite fort nombreuse & d'une Flotte de Chaloupes , vinrent à bord du Centurion , & remirent au Chef d'Escadre un ordre du Viceroy , qui lui accordoit chaque jour une certaine quantité de vivres , & des Pilotes pour conduire les deux Vaisseaux jusqu'à la seconde Barre. Ils ajoûterent , en réponse à sa lettre , que le Viceroy s'excusoit de recevoir sa visite pendant les grandes chaleurs , parce que les Mandarins & les Soldats , qui devoient nécessairement assister à cette cérémonie , ne pouvoient s'assembler sans beaucoup de fatigue ; mais que vers le mois de Septembre , lorsque la saison commenceroit à s'adoucir , il le recevrait avec joie. M. Anson étoit informé qu'on avoit déjà fait partir un Courier pour la Cour de Pekin , avec la nouvelle de l'arrivée des deux Vaisseaux. Il ne put douter que le motif des délais du Viceroy ne fût de gagner du temps pour recevoir les ordres de l'Empereur. Mais cette partie

de la Commission des Mandarins, n'étoit pas la plus importante. Ils parlerent des Droits, que les deux Vaisseaux devoient payer. Le Chef d'Escadre rejetta cette proposition d'un ton ferme. Il répondit que n'ayant point apporté de Marchandises, dans leurs Ports, & n'ayant pas dessein d'en emporter, il ne devoit pas être compris dans le cas des Loix de la Chine, qui ne pouvoient regarder que les Vaisseaux Marchands; qu'on n'avoit jamais exigé de Droits pour les Vaisseaux de guerre, dans les Ports où l'usage étoit d'en recevoir; & que les ordres du Roi son Maître lui défendoient expressément de se relâcher sur ce Point. Une réponse si décisive arrêta les Mandarins. Ils passerent au dernier Article de leur Commission, c'étoit de prier le Chef d'Escadre de relâcher les Prisonniers qu'il avoit à bord, parce que le Viceroy craignoit que l'Empereur son Maître n'apprît avec chagrin qu'on retenoit Captifs, dans son propre Domaine, des gens d'une Nation qui lui étoit alliée, & qui faisoit un grand Commerce avec ses Sujets. M. Anson fouhaitoit ardemment d'être délivré de ses Prisonniers Espagnols. Cependant, pour relever le prix d'une faveur qu'il

ANSON.
1743.

Ses Prison-
niers Espa-
gnols sont re-
lâchés à la
priere.

ANSON

1743.

avoit dessein d'accorder , il fit quelques difficultés ; après lesquelles il feignit de céder au desir d'obliger le Viceroi. Les Mandarins partirent ; & quatre jours après , quelques Jonques vinrent prendre les Prisonniers , pour les transporter à Macao. Ensuite les deux Vaisseaux allerent jeter l'ancre au-dessus de la seconde Barre , où ils devoient rester jusqu'à la Mousson.

Plaintes ameres que les Anglois font des Chinois.

On passe sur un long détail d'injustices , de tromperies & de vols que les Anglois essuyerent de la part des Chinois , avant que de pouvoir se procurer , pour leur argent , les provisions dont ils avoient besoin pour retourner en Europe. L'Auteur est fort éloigné de souscrire aux éloges que les Missionnaires prodiguent à cette Nation. » En fait d'artifice , dit-il , de » fausseté & d'attachement pour le » gain , il seroit difficile de trouver , » dans aucun autre Pays du Monde , » des exemples comparables à ceux » qu'on voit tous les jours à la Chine (38). Il en rapporte un grand » nombre. Qu'on juge , ajoute-t-il , » par ces échantillons , des mœurs

» d'une Nation qu'on préfère souvent
 » au reste des humains , comme le
 » modèle des plus excellentes quali-
 » tés. (39).

ANSON
 1743.

Mais le Chef d'Escadre étoit moins inquiet de ces difficultés , que de se voir presque à la fin du mois de Septembre , sans avoir reçu le moindre message de la part du Viceroi. Ses réflexions ne lui firent pas trouver d'autre moyen pour sortir d'embarras , que d'aller lui-même à Canton. Il envoya un de ses Officiers le 27 de Septembre , au Mandarin qui avoit été chargé de l'inspection de son Vaisseau , pour l'informer qu'il étoit résolu de se rendre à Canton dans sa Chaloupe , & que le lendemain de son arrivée il feroit prier le Viceroi de fixer le temps de l'audience. Le Mandarin se contenta de répondre qu'il feroit sçavoir au Viceroi les intentions du Chef d'Escadre.

M. Anson
 prend le parti
 d'aller à Can-
 ton.

On n'en fit pas moins les préparatifs qui convenoient à ce Voyage. L'Equipage de la Chaloupe , au nombre de dix-huit hommes , fut vêtu fort proprement. L'habit uniforme étoit d'é-

Ses précau-
 tions pour le
 Vaisseau.

ANSON.
1743.

carlate, avec des vestes d'une étoffe de soie bleue, garnies de boutons d'argent, & les Armes du Chef d'Escadre sur l'habit & sur le bonnet. Pour se disposer à tout événement, M. Anson donna la Commission de Capitaine au premier Lieutenant de son Vaisseau, & lui laissa ses instructions. Elles porteroient que s'il étoit retenu pour la querelle des Droits, le Galion seroit détruit, & que le Centurion descendroit la Rivière au-dessous de Bocca-Tigris & s'arrêteroit au-delà du Détroit, pour y attendre de nouveaux ordres du Chef d'Escadre.

Il est trompé
par les Marchands
Chinois.

Tous les Officiers des Vaisseaux Anglois, Danois & Suédois, se rendirent à bord du Centurion, pour servir de cortège au Chef de la Nation Angloise. Le même jour, il s'embarqua dans sa Chaloupe, suivi de celles des Vaisseaux Marchands. En passant devant la Rade de Wampo, où les Européens étoient à l'ancre, il fut salué par tous leurs Vaisseaux, à l'exception de ceux des François; & le soir il entra dans Canton. A son arrivée il reçut la visite des principaux Marchands Chinois qui le féliciterent d'être venu sans obstacle, & qui affectèrent de lui en té-

moigner beaucoup de joie. Mais c'étoit un nouvel artifice, pour l'engager à se reposer sur eux du soin de lui ménager l'audience du Viceroi. Il prit confiance à leurs promesses, sans avoir néanmoins à se reprocher trop de crédulité, puisqu'il en fut pressé fort vivement par les Marchands de sa propre Nation. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on se donnoit pour le satisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyoit pas la fin, lui faisant connoître qu'il étoit joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adresser directement au Viceroi, & de lui demander une audience, sans laquelle il comprit qu'il n'obtiendrait jamais la permission de faire embarquer ses vivres. Il la demanda par une Lettre, dont il chargea le Mandarin qui commandoit la Garde à la principale Porte de Canton. Un jeune Facteur du Comptoir Anglois, qui parloit fort bien la Langue Chinoise (40), lui servit d'Inter-

ANSON.
1743.

Secours qu'il
donne dans
une incendie.

(40) Il se nommoit *Flint*. On l'avoit laissé fort jeune à Canton, pour y apprendre le Chinois, parce qu'on étoit persuadé alors, qu'il étoit fort uti-

le à la Compagnie Angloise d'y avoir un bon Interprète de la Nation. L'Auteur déplore que cet exemple n'ait pas été suivi, quoique l'expérience, dit-

ANSON
1743.

prête. Dans l'intervalle, onze rues de Canton furent consumées par le feu; & le secours que les Anglois prêtèrent aux Habitans, pour la conservation du reste de la Ville, disposerent si favorablement l'esprit du Viceroy, qu'enfin l'Audience fut fixée au 3 de Novembre.

Il obtient
une Audience
du Viceroy.

Cette nouvelle fut d'autant plus agréable à M. Anson, que le Conseil n'avoit pû se déterminer là-dessus, sans renoncer à la prétention des droits; & sans avoir pris la résolution de lui accorder tout ce qu'il avoit demandé; car les Magistrats Chinois n'ignoroient pas ses dispositions, & leur fine politique ne leur auroit pas permis de l'admettre à l'Audience pour contester avec lui. Dans cette idée, il se prépara gayement à se rendre au Palais; sûr d'ailleurs de son Interprète, qui lui promit de répéter hardiment tout ce qui lui seroit dicté. Le jour marqué, à dix heures du matin, un Man-

Il, ait prouvé que l'avantage en étoit plus grand qu'on n'avoit pu l'espérer. Il se plaint qu'on prétend ridiculemement de faire un Commerce, aussi considérable que celui de l'Angleterre à Canton; par le Bataillon Anglois de quelques Interprètes Chinois, ou par le canal très suspect d'autres Nations. Pages 293.

darin vint l'avertir que le Viceroi étoit prêt à le recevoir. Il se mit en chemin avec sa suite. A la porte de la Ville, il trouva deux cens Soldats, en bon ordre, qui l'accompagnèrent jusqu'à la grande Place du Palais. Dans cette Place, il y en avoit dix mille sous les armes, au travers desquels il fut conduit jusqu'à la Salle d'Audience. Il y trouva le Viceroi, dans un fauteil de parade, sous un dais fort riche, accompagné de tous les Mandarins du Conseil. On avoit laissé pour le Chef d'Escadre, un siège vuide, qu'il occupa, n'ayant entre le Viceroi & lui que le Chef de la Loi & celui de la Trésorerie, qui, suivant le cérémonial Chinois, ont la préséance sur tous les Officiers d'épée.

ANSON.

1743.

Dans le cours de cette Audience, M. Anson apprit de la bouche même du Viceroi, que c'étoit par sa Lettre qu'il avoit eu la première nouvelle de son arrivée à Canton. Mais il n'avoit pas besoin de cette humiliante confirmation pour reconnoître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point des droits. On lui accorda toutes les permissions qu'il demandoit; & lorsqu'il eut achevé ses explications, le

Ce qui s'y

passa.

ANSON.

1743.

Viceroi lui fit des remerciemens fort vifs de l'important service qu'il avoit rendu à la Ville de Canton pendant l'incendie. Cependant il observa qu'il y avoit bien long-temps que le Centurion étoit sur les Côtes de la Chine ; & pour adoucir cette espece de plainte , il lui souhaita un heureux retour en Europe.

En sortant de la Salle d'Audience , le Chef d'Escadre fut pressé d'entrer dans un appartement voisin , où l'on avoit préparé des rafraîchissemens pour lui : mais apprenant que le Viceroi n'y devoit pas être , il s'en excusa civilement. A son retour , il fut salué de trois coups de canon ; nombre que les Chinois ne passent jamais , dans aucune cérémonie. Sa joie fut extrême , non-seulement d'avoir obtenu des permissions qui le mettoient en état de partir au commencement de la Mousson , & d'arriver en Angleterre avant qu'on pût sçavoir en Europe , qu'il étoit en route pour le retour , mais encore plus d'avoir établi , par un exemple éclatant , l'exemption des Vaisseaux de guerre de la Nation dans les Ports de la Chine (41).

Deux avan-
tages dont
M. Anson
s'applaudit.

(41) *Ibidem* , pages 307. *voyez*

Les ordres du Viceroi furent executés avec tant de diligence , que dans l'espace de quatre jours , M. Anson vit toutes les provisions à bord , & qu'il ne lui resta qu'à faire lever l'ancre pour descendre la Riviere. Le Centurion & sa Prise passerent Bocca-Tigris , le 10 de Décembre. Ils mouillèrent le 12 devant Macao. Les Marchands de cette Ville avoient offert six mille piastres pour le Galion , prix fort au-dessous de sa valeur. Ils souhaitoient de conclure le marché : mais comme ils n'ignoroient pas que les Anglois étoient dans l'impatience de partir , ils ne vouloient rien ajoûter à leurs offres. M. Anson avoit trouvé assez de nouvelles de l'Europe , à Canton , pour être persuadé que la guerre entre l'Espagne & l'Angleterre duroit encore , & que la France se déclareroit pour l'Espagne. Il favoit aussi qu'on ne pouvoit être informé de sa victoire , en Europe , avant le retour des Vaisseaux Marchands qu'il avoit trouvés à la Chine. Ces deux raisons , qui devoient lui faire hâter son Voyage , le déterminèrent à livrer le Galion pour la somme qu'on lui offroit.

ANSON.

1743.

Il vend le
Galion aux
Portugais de
Macao.

Il mit à la voile , pour son retour ,

Son retour
en Angleterre.

ANSON.

1744.

le 15 de Décembre. Sa Navigation fut heureuse jusqu'au détroit de la Sonde, où il mouilla, le 3 de Janvier, dans la Rade de l'Isle du Prince, pour faire de l'eau & du bois. Il remit en Mer, le 8; & la même fortune l'accompagna jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Trois semaines de repos, dans une belle Colonie Hollandoise, qui lui rappella les charmantes Vallées de Juan - Fernandez & les belles Clarières de Tinian, le mirent en état d'en partir le 3 d'Avril. Il découvrit l'Isle de Sainte-Helene le 19, mais sans y vouloir toucher. Le 12 de Juin, il eut la vûe du Cap Léopard; & le 15 au soir, il arriva, sans perte & sans danger, à la Rade de Spitead, après un Voyage de trois ans & neuf mois (42).

(42) *Ibid.* page 327.



§ X.

Observations critiques sur les Chinois.

ON a détaché du Voyage de M. Anson , quelques Observations critiques sur les Chinois , qu'on regrette de n'avoir pû joindre à l'article de la Chine , dans le vingt-deuxième Tome de ce Recueil (43) , mais que leur singularité ne permet pas de supprimer.

Les belles Manufactures , qu'on voit en grand nombre à la Chine , & dont les Nations les plus éloignées recherchent les Ouvrages avec tant d'empressement prouvent assez que les Chinois sont industrieux. Mais cette adresse dans les Arts mécaniques , qui peut passer pour leur talent favori , n'est pas poussé au plus haut point. Ils sont fort inférieurs , dans les Arts , aux Japonois , qui les cultivent comme eux ; & dans plusieurs choses , ils n'égalent pas la dextérité & le génie des Européens. Comme presque tout leur talent consiste dans l'imitation , ils ont cette stérilité d'invention qu'on a tou-

Critique des
Arts Chinois

(43) Le Voyage a paru depuis.

ANSON.

1744.

jours reprochée aux imitateurs serviles. C'est ce qu'on remarque sur-tout dans les Ouvrages , qui demandent beaucoup de justesse & d'exactitude , tels que les Horloges , les Montres , les Armes à feu , &c. Ils en copient fort bien chaque pièce à part , & sçavent donner , à tout l'assemblage , assez de ressemblance avec l'original ; mais ils n'atteignent point à cette justesse dans la fabrique , qui produit l'effet auquel la machine est destinée.

Si l'on passe de leurs Manufactures à des Arts d'un ordre plus relevé , tels que la Peinture & la Sculpture , on les trouve encore plus imparfaits. Ils ont quantité de Peintres , & la Peinture est en honneur dans la Nation ; cependant on les voit rarement réussir dans le dessein & dans le coloris , pour les figures humaines. Ils n'entendent pas mieux l'art de former des groupes dans les grandes compositions. A la vérité , ils peignent fort bien les fleurs & les oiseaux ; mais cet avantage même , ils le doivent plutôt à la beauté de leurs couleurs qu'à leur habileté. On y trouve ordinairement peu d'intelligence dans la manière de distribuer les jours & les ombres ; & plus rarement

encore , cette grace & cette facilité , qui se font admirer dans les Ouvrages de nos bons Peintres. Il y a , dans toutes les productions du pinceau Chinois , quelque chose de roide & de mesquin , qui déplaît ; & tous ces défauts , dans leurs Arts , peuvent être attribués au caractère particulier de leur génie qui manque absolument de feu & d'élévation.

A l'égard de leur Littérature , l'Auteur traite leurs opinions d'absurdès , & leur obstination d'inconcevable. Depuis bien des siècles , tous leurs voisins ont l'usage de l'Ecriture par lettres , pendant que les Chinois seuls ont négligé , jusqu'à présent , cette divine invention , & demeurent attachés à la méthode grossière de représenter les mots par des caractères arbitraires. Cette méthode rend nécessairement le nombre des caractères trop grand pour la mémoire. Elle fait de l'Ecriture un Art qui exige une application infinie , & dans lequel on ne peut jamais être que médiocrement habile. Tout ce qu'on a reçu des siècles précédens , par cette voie , doit être enveloppé de ténèbres & de confusion ; car les liaisons entre ces caractères , & les mots qu'ils re-

Critique de
leur Litté-
rature.

ANSON.

1744.

présentent ; ne peuvent être transmis par les Livres ; il faut qu'elles aient passé d'âge en âge par le secours de la Tradition ; ce qui suffit seul pour répandre une très-grande incertitude sur des matières compliquées, & sur des sujets d'une grande étendue. On le sentira parfaitement, si l'on fait attention aux changemens qu'un fait souffre en passant par trois ou quatre bouches. L'Auteur conclut de-là, que le grand sçavoir & la haute antiquité de la Nation Chinoise sont fort problématiques.

Critique de
leur Morale.

Quelques Missionnaires avouent, dit-il, que les Chinois ne sont pas comparables aux Européens du côté des Sciences ; mais ils les donnent pour des modèles de justice & de morale, dans la Théorie comme dans la Pratique. Si l'on en croit quelques-uns de ces Ecrivains, le vaste Empire de la Chine n'est qu'une Famille, bien gouvernée, unie par les liens de la plus tendre amitié, où l'on ne dispute jamais que de prévenance & de bonté. Mais l'Auteur trouve la réfutation de cet éloge dans la conduite que les Magistrats & les Marchands de Canton tiennent avec le Chef d'Escadre Anglois. A l'égard de leur Théorie, il lui pa-

roît , suivant le témoignage des Missionnaires mêmes , qu'au lieu d'établir des principes qui puissent servir à juger des actions humaines & donner des règles générales de conduite , ces prétendus Sages se bornent à recommander un attachement assez ridicule à à quelques points peu importans de Morale. Ce n'est pas sur leur droiture , ajoûte l'Auteur , ni sur leur bonté , que les Chinois sont fondés à s'attribuer de la supériorité sur leurs voisins , mais uniquement sur l'égalité affectée de leurs dehors , & sur leur extrême attention à réprimer toutes les marques extérieures de passion & de violence. Peut-être , dit-il encore , le sens-froid & la patience dont les Chinois se glorifient , & qui les distinguent des autres Nations , sont-ils au fond la source de tous leurs vices ; car on a souvent observé qu'il est difficile d'affoiblir , dans un homme , les passions les plus vives & les plus violentes , sans augmenter , en même-temps , la force de celles qui sont plus étroitement liées avec l'amour-propre. La timidité , la dissimulation & la friponnerie des Chinois ont peut-être leur principale source dans la gravité affectée & l'extrême attachement aux bien-

ANSON.

1744.

scances extérieures , qui sont des de-
voirs indispensables dans leur Na-
tion.

Critique de
leur Gouver-
nement.

L'Auteur ne fait pas plus de grace
à leur gouvernement. Il en appelle en-
core à M. Anson. Nous avons vû , ce
sont ses termes , que les Magistrats
Chinois sont corrompus , le Peuple
voleur , les Tribunaux dominés par
l'intrigue & la vénalité, La constitution
même de l'Empire est défectueuse ,
puisque le premier but d'un sage Gou-
vernement doit être d'assurer la tran-
quillité des Peuples contre les entre-
prises des Puissances étrangères : or ,
cet Empire si grand , si riche , si peu-
plé , dont la sagesse & la politique sont
relevées par tant d'Ecrivains , s'est vû
conquis par une poignée de Tartares.
Aujourd'hui même , par la poltronerie
des Habitans , & par la négligence de
tout ce qui concerne la guerre , il est ex-
posé , non-seulement aux attaques d'un
Ennemi puissant , mais même aux in-
sultes d'un Forban , ou d'un Chef de
Voleurs. On a remarqué , à l'occasion
des différends de M. Anson avec les Chi-
nois , qu'avec le Centurion seul , ce
Général Anglois se croyoit supérieur
à toutes les forces navales de la Chi-

ne. L'Auteur, pour justifier une assertion si hardie, donne le dessein des deux sortes de Navires, qui sont en usage à la Chine. Le premier est une Jonque de cent vingt tonneaux; espèce de Bâtiment qui sert sur les grandes rivières, & quelquefois pour les petits Voyages où l'on ne perd pas de vûe les Côtes. L'autre est de deux cens quatre-vingt tonneaux; & quoique les Chinois en ayent d'un plus grand port, elles ont toutes la même forme. L'avant de ce Vaisseau est tout-à-fait plat. Lorsque le Bâtiment est fort chargé, la seconde & la troisième planche de cette surface plate est souvent sous l'eau. Les mâts, les voiles & le funin de ces Jonques, sont d'une forme encore plus grossière que le corps. Les mâts sont des troncs d'arbre, dont on n'a retranché que l'écorce & les branches. Chaque mât n'a que deux haubans, faits de joncs entrelassés, & souvent amarrés tous deux du côté du vent. L'Etague de la vergue, lorsqu'elle est hissée, sert de troisième hauban. Les voiles sont des nattes, fortifiées, de trois en trois pieds, par une côte de Bambou. Elles glissent le long du mât à l'aide de plusieurs cerceaux; & lorsqu'on les

ANSON.
2744.

amene , elles se plient sur le Pont. Ces Vaisseaux Marchands sont sans artillerie. On doit juger par leur description, qu'ils sont absolument incapables de résister au moindre de nos Vaisseaux armés ; & tout l'Empire n'en a pas un seul que sa fabrique rende plus propre à protéger les autres. A Canton , que l'Auteur regarde comme le Magasin des forces navales de la Chine , les Anglois ne virent que quatre Jonques de guerre , d'environ trois cens tonneaux , de la même fabrique que celles qu'on a décrites , & montées de huit ou dix canons , dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle (44).

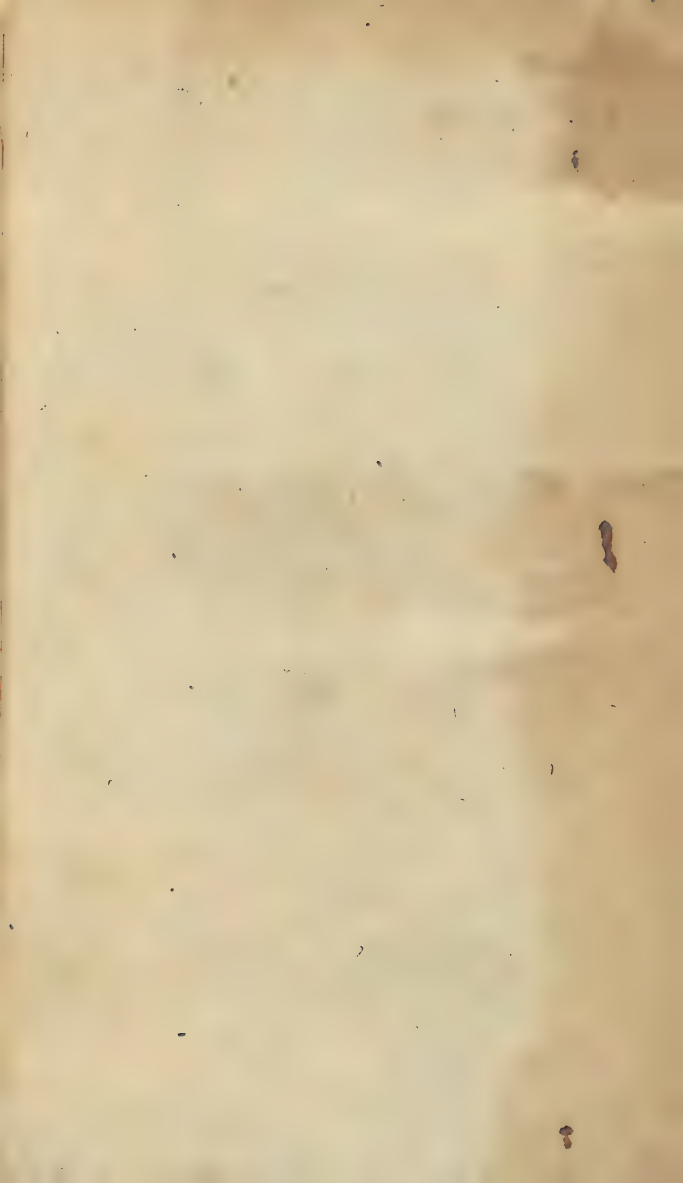
(44) Pages 323 & précédentes.

Fin du XLI^e Volume.















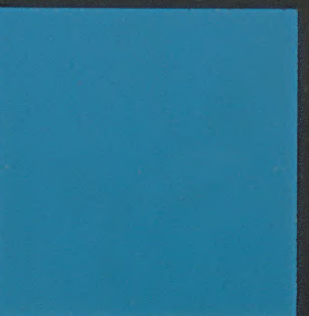
215

HISTOIRE
DES
VOYAGES



36

+ colorchecker classic



calibrite

mm